

Évolution

Elsberg, Marc

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MARC
ELSBERG

ÉVOLUTION

ILS SONT PARFAITS.
ILS SONT INCONTRÔLABLES.
ILS VONT NOUS REMPLACER.

PAR L'AUTEUR
DES BEST-SELLERS

fayard



Marc Elsberg

Évolution

*Ils sont parfaits.
Ils sont incontrôlables.
Ils vont nous remplacer.*

roman

Traduit de l'allemand par
Pierre Malherbet

Fayard

À Ursula, comme toujours

Au premier jour

Seul le pupitre était encore debout sur la scène de la salle d'hôtel comble, le secrétaire d'État américain était étendu, immobile, à son pied. Les spectateurs des premiers rangs se levèrent précipitamment, les autres se joignirent à eux. Quelques policiers en uniforme se ruèrent vers le podium ainsi que des hommes de la sécurité en costume noir, d'autres enveloppaient des personnalités de manière protectrice. Depuis sa place à l'un des derniers rangs, Jessica Roberts reconnut la chancelière allemande, les Premiers ministres britannique et français. Jessica n'avait entendu aucun coup de feu. Il est vrai que la foule ne réfléchit pas. Chacun suivait l'homme devant soi, ou sa voisine, contaminant les autres. Ils voulaient tous sortir. Jessica avança à contre-courant en direction du podium. Elle passa entre les rangées de fauteuils qui se vidaient, en escalada les dossiers malgré sa jupe et ses chaussures à talons. Une voix masculine retentit en anglais dans un haut-parleur : « Gardez votre calme, s'il vous plaît ! »

Personne n'obtempéra. Les places assises étaient dorénavant quasi désertes. Seuls quelques égarés restaient debout devant leur fauteuil, le regard mi-hagard, mi-curieux. Une petite grappe de costumes noirs aux nuances différentes masquait le corps du ministre. L'un des gaillards musculeux de la sécurité barra le passage à Jessica.

— Stop !

— Laissez-moi passer ! intima-t-elle en anglais. Je suis une collaboratrice du ministre !

Elle désigna son badge.

Dr. Jessica Roberts
US National Security Advisor's Team
Munich Security Conference, MSC
Conférence de Munich sur la sécurité

— *Sorry, Ma'am.*

— C'est votre boulot de sauver des vies ! cria-t-elle. Et vous faites précisément le contraire ! L'homme, là-devant, est en train de mourir !

Certes, elle n'en savait rien, mais les yeux du gorille de la sécurité trahirent un moment d'incertitude. Jessica en tira profit pour se faufiler le long de son bras épais. Grands et costauds, ces types, mais lourdauds.

Un homme tripotait la cravate du ministre. Un second tâtait gauchement son poignet. À la recherche du pouls. Jessica les poussa. Pas de sang. C'est à cause d'autre chose qu'il avait dû s'écrouler. En un tournemain, elle avait dénoué et ôté la cravate du col. Elle défit les boutons supérieurs. Elle chercha le pouls sur la carotide. Elle colla son oreille contre la bouche inerte pour sentir un souffle.

Pas de respiration. Pas de pouls.

Sans plus y réfléchir, elle fit peser tout son poids sur la cage thoracique du secrétaire d'État, le torse frémit sous la pression. Et deux ! Et trois ! Il fallait qu'elle appuie brutalement ! Les côtes pouvaient bien se briser. Jessica trouva son rythme. C'est ce qu'on lui avait enseigné lors de son premier cours de secourisme chez les scouts, voilà plus de vingt ans : massage cardiaque et bouche-à-bouche. Lors de sa dernière remise à niveau, il y a un an, elle avait appris la nouvelle manière de procéder : uniquement le massage cardiaque. Les ressauts violents de la poitrine envoyaient suffisamment d'oxygène dans les poumons.

Elle ignorait combien de fois elle avait répété la pression, comme en transe, lorsqu'une voix à côté d'elle dit quelque chose en allemand et qu'on la tira par les épaules, avec douceur mais fermement. Un jeune homme à la veste rouge s'agenouilla avec un masque à oxygène à côté du ministre. Un autre déballa les plaques métalliques du défibrillateur.

La médecin examina les pupilles, la respiration, le pouls. Un ordre rapide aux secouristes. L'un passa le masque sur le visage du ministre. L'autre déchira sa chemise, les boutons volèrent tous azimuts. Il

dégagea le ventre pâle de l'homme politique, dont la peau, malgré le sport, commençait à se relâcher en certains endroits en raison de l'âge. Il appliqua les deux plaques du défibrillateur de chaque côté de la poitrine. Le médecin fit un signe de tête. Jessica tressaillit lorsque le corps se cambra sous la décharge électrique. Le médecin attendit brièvement, donna encore un ordre en allemand que Jessica ne comprit pas. De nouveau le tronc du secrétaire d'État se souleva du sol. Jessica frissonna.

Deux autres secouristes se hâtaient dans l'allée centrale avec un brancard roulant. À quatre, ils déposèrent le corps sur la civière. Le visage pâle sous le masque, les cheveux en pagaille, trempés de sueur, la chemise en lambeaux, le corps blême, le pantalon baissé, souillé à l'entrejambe ; ainsi ne voyait-on les grands de ce monde que sur quelques rares photographies de guerre. Lorsqu'ils comptaient parmi les vaincus.

Jessica jeta un coup d'œil rapide dans la salle. Désormais, elle était presque vide. Elle ne repéra aucun journaliste, y compris en haut, dans les rangées d'où ils auraient trouvé un bon angle de vue. Le brancard se mit en mouvement, flanqué des ambulanciers, de la médecin, des hommes de la sécurité, des premiers secouristes et de Jessica. Un petit groupe resta vers le podium, ils murmuraient, l'air affecté. L'un d'eux, qui avait retiré sa veste et l'avait jetée au sol, la ramassa, l'épousseta et la renfila. Il remit son nœud de cravate en place. Se passa la main dans les cheveux.

Le secouriste au défibrillateur plaça de nouveau les électrodes. Le courant secoua tant le corps que Jessica craignit qu'il ne tombât du brancard. La médecin se pencha au-dessus, tout en tenant le rythme de la course. Dans le hall de l'hôtel, les hommes de la sécurité fendirent la foule qui attendait sur leur passage, avec des mouvements résolus, des ordres brefs et acérés. Les diplomates et leur entourage, effrayés, se tassèrent contre les murs pour les laisser passer. Les hommes de la sécurité empêchaient les journalistes de filmer et de photographier. Jessica tendit le cou pour en voir plus, elle peinait à garder le rythme.

— Comment va-t-il ? cria-t-elle à la médecin.

Elle ne fit pas mine de la regarder. Peut-être ne comprenait-elle pas l'anglais.

Une ambulance attendait devant l'hôtel. Les secouristes poussèrent le brancard avec le secrétaire d'État par la porte arrière. D'autres membres de la délégation et plusieurs auditeurs de la conférence se pressaient derrière Jessica. Elle remarqua du coin de l'œil que la sécurité tenait les autres à distance des événements. Lorsqu'elle voulut

monter à bord, la médecin l'arrêta.

— Vous ne pouvez pas venir, expliqua-t-elle dans un anglais courant.

— Où l'emmenez-vous ?

— À la clinique universitaire.

— C'est le secrétaire d'État américain des Affaires étrangères.

— Je sais. (Un regard sur le badge de Jessica.) Nous faisons tout ce qu'il faut. Les meilleurs médecins vont s'occuper de lui.

Dans l'habitable, un secouriste massait de nouveau le cœur du ministre. La médecin ferma la porte. Le véhicule de la police qui précédait fit retentir sa sirène et démarra en trombe. L'ambulance lui emboîta le pas, gyrophares allumés et sirène hurlante, suivie d'une autre voiture de police, bruyante et clignotante.

Une fois les véhicules disparus au coin de la rue, Jessica se sentit comme oppressée par des serres métalliques qui lui écraseraient les poumons. Paniquée, elle se débattit contre la poigne d'airain sans parvenir à aspirer le moindre filet d'air.

Calme-toi ! Dans les situations critiques, faire le contraire de ce que dictent les réflexes !

Au lieu d'essayer d'inspirer, elle expulsa bruyamment le dernier trait d'air qui lui restait. Ses côtes se relâchèrent et, dans une profonde inspiration, elle emplit ses poumons de l'oxygène dont elle avait un besoin urgent. Plus de panique maintenant. C'était passé.

Lentement, Jessica réalisa qu'elle était en tailleur et chaussures à talons par des températures négatives dans la fine couche de neige qui recouvrait la zone piétonne de Munich. Des flocons sporadiques tombaient, comme si quelqu'un les avait perdus là-haut.

2

Quittant la piste de sable poussiéreuse, Andwele, le chauffeur de Jegor, fit bifurquer le Land Cruiser dans une rue latérale qui méritait à peine son nom. Les nids-de-poule se faisaient ressentir directement dans les reins de Jegor, son bras tapait contre la portière.

La radio débitait la voix d'un animateur, dont l'anglais était teinté d'un fort accent tanzanien. Jegor n'écoutait pas. Son regard absent passait sur les maisonnettes modestes, d'un seul étage, au bord de la route, aux couleurs passées par le temps, au crépi fendu et écaillé, recouvertes de tôle ondulée ou de feuilles de palmier esquinées. Certaines n'étaient pas encore crépies, mais les briques avaient déjà l'air anciennes. Sur leur devant, des tables bancales, recouvertes de fruits ou de légumes, derrière lesquelles était assise une femme, parfois deux. Entre les maisons, un garage devant lequel quelques hommes semblaient réfléchir, accroupis dans le sable, ou une épicerie d'où sortait une femme avec deux sacs en plastique rebondis et trois enfants qu'elle tirait, faisant tourbillonner à chaque pas un petit nuage de poussière. Depuis douze ans, Jegor vivait en Afrique, depuis six ans en Tanzanie. Sur ce continent, presque tout ce qui était fait par l'homme avait l'air soit à moitié fini, soit à moitié délabré, trouvait-il.

Andwele fit une embardée pour éviter un nid-de-poule sans réduire sa vitesse. Jegor se tint plus fermement à la poignée au-dessus de la porte. Des enfants dans des pulls effilochés, aux pantalons courts et pieds nus lui firent des gestes en riant. Les maisons se firent plus rares, des champs de maïs, de manioc ou autre les remplacèrent, émaillés de fourrés, parfois bordés de palmiers. Dans le lointain montait un large nuage de fumée dans le ciel limpide, probablement un brûlis.

Arrivé au niveau des restes d'un triste champ de maïs, Andwele gara la voiture sur le bord de la chaussée en pente. Ils sortirent dans la chaleur aux effluves terreux et doux, et vinrent à la lisière du champ. Ou de ce qu'il en restait. Les plants atrophiés, à moitié secs, étaient transpercés et effilochés. Jegor examina quelques feuilles, écarta les bractées d'un épi misérable. Partout grouillaient des petites chenilles.

« Chenilles légionnaires », grommela-t-il. Comme si la sécheresse précédente n'avait pas suffi. Certaines années, *Spodoptera exempta* détruisait jusqu'à trente pour cent de la récolte de maïs des zones infestées. Certaines parties de la région Pwani, à l'ouest de Dar es Salaam, avaient été particulièrement touchées cette année. Malgré une surveillance constante, des mesures préventives, des tranchées contre les colonies de chenilles et un épandage intensif de pesticides, ni les autorités ni les cultivateurs n'avaient pu empêcher le désastre. Après avoir ravagé un champ, les chenilles gagnaient le suivant en longues colonnes côte à côte. D'où leur nom.

Jegor jeta les feuilles avec les autres sur le sol et fit demi-tour vers la voiture. Le maïs était l'une des plus importantes denrées alimentaires de base à travers le monde, y compris ici, en Tanzanie. Une contamination par des chenilles légionnaires ou d'autres nuisibles pouvait signifier la ruine pour les paysans concernés et une famine pour la région.

— C'est pareil partout, commenta Andwele dans son accent chantant, tout en allumant le moteur. Cette année, c'est particulièrement mauvais. Presque partout. Un seul endroit y a échappé. Du coup, tout le monde l'appelle *le miracle*.

Après vingt kilomètres dans la poussière et d'innombrables nids-de-poule, Andwele tourna sur la large bande qui séparait la route des maisonnettes éparses et freina si fort devant l'une d'elles qu'un nuage de poussière enveloppa la voiture.

— Bien joué, grogna Jegor.

— Nous y sommes !

Andwele sortit, fit le tour du véhicule et ouvrit à Jegor.

— Pu..., commença à jurer Jegor, lorsque la poussière entra dans l'habitacle.

Soupirant, il sortit. Il plissa les yeux et fit en sorte de s'extirper du nuage chaud qui retombait lentement.

À l'ombre d'un avant-toit de feuilles de palmier séchées, une femme décharnée les toisait. Elle portait un tee-shirt défraîchi, une robe jadis colorée et des tongs. Derrière elle, deux enfants curieux guettaient, la

mine sale, dans la pénombre. Un jeune garçon était appuyé contre le cadre de la porte.

— Voici Najuma Mneney dont je vous ai parlé, fit Andwele pour présenter la maîtresse de maison, qui jugeait Jegor d'un air méfiant.

Andwele badinait avec Najuma en kiswahili, dont Jegor ne saisissait encore que quelques mots. Ce n'est qu'alors qu'il remarqua la machette dans la main du jeune homme. Il l'indiqua en silence à Andwele. Il ne sembla pas particulièrement impressionné.

— Contre les pillers, expliqua-t-il à Jegor. Les plantes du miracle sont très convoitées, comme on peut l'imaginer.

Il poursuivit imperturbablement ses palabres avec la femme.

Le regard de Najuma passait d'Andwele à Jegor. Puis elle fit un pas et leur fit signe de la suivre de la main. Elle accusait la démarche rigide des gens qui travaillent dur. D'un regard par-dessus l'épaule, Jegor s'assura que le jeune homme à la machette restait à son poste. Il continuait à les observer d'un regard vigilant.

Derrière la maison, il y avait une petite terrasse qui s'effritait, garnie de chaises en plastique usées et d'une table en bois bancal sous un toit de feuilles de palmier en piteux état. À côté, deux caisses de maïs attendaient d'être transformées ou vendues. Andwele en sortit un épi et le tendit à Jegor. Jaune, grand, rebondi, sain. Jegor fit un signe de tête reconnaissant à Najuma. Elle sourit timidement.

Immédiatement après la terrasse commençait le jardin de Najuma. Ou le champ, en fonction de la manière qu'on avait de le considérer. Souvent, pour un petit paysan tanzanien, un lopin de terre de la taille d'un jardin européen moyen représentait déjà beaucoup.

Najuma s'adressait à Andwele qui traduisait : « Elle exploite ici un terrain d'environ deux mille mètres carrés. » Najuma délimita le terrain de quelques gestes. Trente mètres de large, estima Jegor, et il devait alors finir à quasiment soixante-dix mètres de là, derrière le potager et les épis de maïs plus grands qu'un homme.

Najuma les conduisit entre des rangées denses de plants de tomates et de paprika arrivant à hauteur de hanche, à moitié pleins de fruits mûrs, jusqu'au maïs. Dense, d'un vert intense, il atteignait plus de deux mètres de haut. Jamais encore Jegor n'avait vu dans cette contrée de plants de maïs d'une telle vitalité. Najuma dit quelque chose, son bras décrivit un cercle, pourtant Jegor n'écoutait pas ; au lieu de ça, il examinait les feuilles et les épis.

— Aucune chenille, nulle part, expliqua Andwele. Dans un périmètre d'environ quatre kilomètres, pas un seul paysan ne souffre

de ces nuisibles. Lorsque quelques-uns apparaissent, alors ils fichent la paix aux plants, meurent ou passent leur chemin. Et, commenta Andwele en faisant un geste vers un épi, les grains sont plus grands que nulle part ailleurs.

Le regard pensif de Jegor montait le long d'un plant de maïs, puis redescendait. Depuis qu'il travaillait en Afrique pour des entreprises agricoles internationales, Jegor s'occupait de la recherche et du développement de plantes utiles qui eussent un meilleur rendement, qui fussent plus frugales, plus robustes et plus résistantes contre les nuisibles que celles qui les précédaient. Le maïs n'était pas véritablement son domaine de spécialité ni même celui de son employeur, l'entreprise saoudienne ArabAgric, qui cultivait en Afrique des fruits et des céréales pour l'export dans la péninsule arabique. Cependant, la nouvelle de ce petit havre de bonheur au milieu du fléau catastrophique des chenilles et malgré la sécheresse de cette saison avait attisé la curiosité de Jegor.

— D'où tient-elle la semence ?

— Comme tous les autres paysans d'ici, répondit Andwele après avoir demandé des précisions à Najuma. Des grains qui proviennent de la récolte de l'année passée.

— Utilise-t-elle des engrais et des pesticides ? Sans doute d'autres que les agriculteurs touchés des environs ?

Un dialogue bref, Najuma secoua la tête.

— Non, confirma Andwele.

— Sais-tu si le sol du terrain est d'une autre composition ?

— Pas selon nos cartes. Cependant j'ai prélevé des échantillons et je les ai apportés au laboratoire, expliqua l'Africain.

— Bien. D'autres méthodes d'irrigation ? Ces plantes n'ont pas l'air de souffrir de la sécheresse.

Questions en kiswahili, hochements de tête.

— Sinon, a-t-elle fait quelque chose différemment que par le passé ?

Non.

— Demande à Najuma quelques échantillons de feuilles et d'épis.

Andwele discuta encore avec elle, lui donna finalement quelques billets froissés et reçut en échange une touffe de feuilles et une brassée d'épis de maïs. Sur le chemin de retour vers la terrasse, tous deux s'entretenaient vivement, tandis que Jegor les suivait à travers la chaleur lourde.

L'air absent, il écoutait la manière dont leur discussion devenait de plus en plus animée. Sur la terrasse, Andwele se tourna vers Jegor.

— Les voisins de Najuma tiennent les esprits pour responsables du miracle.

Bien entendu. Les esprits. Sur ce continent, les esprits, les ancêtres ou les sorciers étaient responsables de tout. Jegor ne voulait pas en savoir tant. Il questionna cependant.

— Quels esprits ?

Se tissa alors un dialogue à trois, en anglais et en kiswahili.

— Personne ne les a vraiment vus. Seulement de loin. Il y a quelques mois, lors de la floraison, ils volaient à l'aube au-dessus des champs. De temps en temps encore.

— Ils ressemblaient à quoi, ces esprits ?

— Très bizarres. Des esprits de l'air. Plus grands encore qu'une outarde kori ou qu'une pintade de Numidie. Mais qui sait ce qu'elle peut raconter, fit Andwele avec un geste de main dédaigneux.

Ils firent le tour de la maison tandis que Najuma continuait de converser avec Andwele.

— Ils faisaient le même bruit que des insectes. Ça bourdonnait, ça grondait, traduisit Andwele, maintenant visiblement énervé.

En atteignant la voiture, Andwele changea de sujet pour quelques formules de remerciement, que Jegor comprit également. La paysanne prit congé avec volubilité et non sans révérences amicales.

— Des esprits bourdonnants, grogna Jegor en hochant la tête, et il ouvrit la portière.

Il savoura la climatisation dans la voiture.

3

Jessica détestait l'odeur des hôpitaux, ce mélange de produits d'entretien et de médicaments, mâtiné d'une pointe d'urine. Dans le couloir, devant eux, apparaissaient de temps à autre des gens en blouse blanche. L'ambassadeur téléphonait de manière quasi ininterrompue, faisant les cent pas. Jessica aussi ne cessait d'être appelée. La plupart des appels émanaient de participants à la conférence qui la connaissaient et qui voulaient des renseignements sur l'état de santé du ministre. Bientôt, elle ne prit plus aucune communication. Le goût du sensationnel chez les gens l'énervait. Elle n'avait également plus rien à ajouter, puisque la rumeur s'était répandue depuis longtemps.

Elle était arrivée à la clinique dix minutes après le transfert du ministre, dans une limousine sécurisée en compagnie de l'ambassadeur des États-Unis, du chef de bureau du secrétaire d'État et du chef de la sécurité de la délégation. Un homme d'un certain âge en blouse blanche, au regard grave, l'avait saluée. D'après lui, le secrétaire d'État se trouvait dans un état critique. Arrêt cardiaque. En ce moment, il se trouvait au bloc. C'était il y a une heure et demie. Depuis, ils attendaient dans un lieu isolé du bâtiment, prévu pour ce genre de situations.

L'ambassadeur donna à plusieurs reprises des instructions au département des relations publiques de la légation. Pour l'essentiel, elles se bornaient à un mélange de diffusion d'optimisme et de préparation au pire. Il était de nouveau pendu à son portable, lorsque deux médecins vinrent vers eux. Jessica se leva. Lorsqu'ils approchèrent, elle reconnut le premier ; c'était l'homme qui les avait

reçus. Jessica avait vu suffisamment souvent l'expression de son visage. Les médecins ne dissimulent pas une annonce positive dans de telles situations. Son visage impassible était aussi révélateur qu'une mine de commisération.

— Je suis désolé, dit-il avec un accent allemand. Son cœur...

L'ambassadeur opina du chef en silence. Le sentiment d'avoir échoué se creusait en Jessica. Elle n'avait pu sauver Jack.

Tourné vers elle, le médecin poursuivit :

— ... d'autant plus que vous avez agi de façon exceptionnelle, d'après ce qu'on m'a dit.

Jessica fit un signe de tête. Que pouvait-elle faire d'autre ?

— Nous devons procéder à une autopsie, dit le chef de la sécurité.

L'ambassadeur lui jeta un regard stupéfait. Le chef de la sécurité fit alors quelques pas de côté et commença à téléphoner.

Le chef de bureau du secrétaire d'État regarda d'abord l'ambassadeur, puis Jessica.

— L'annonce officielle du décès sera effectuée par le ministère des Affaires étrangères, expliqua-t-il à l'ambassadeur. Je m'en occupe tout de suite.

Le chef de la sécurité se dirigea de nouveau vers eux.

— L'autopsie aura lieu dès que possible, annonça-t-il au médecin déconcerté, comme s'il était aux États-Unis et maître chez lui. Nous sommes conscients que des médecins locaux devront y prendre part. De notre côté, des spécialistes seront également présents. Deux se mettent actuellement en route depuis des bases militaires en Europe. Ils devraient être là dans quatre heures. (Il regarda sa montre.) C'est-à-dire vers dix-neuf heures. Merci de tout préparer.

— Je dois d'abord m'entretenir avec..., entreprit le médecin.

— Monsieur l'ambassadeur va mettre tout ça au clair avec les responsables, coupa le chef de la sécurité, gentiment, mais fermement.

Jessica vit les joues et le front de l'homme rougir d'une colère contenue. Mais il se tut.

Le chef de bureau prit la main du médecin et la serra.

— Merci, docteur, pour tout ce que vous avez fait avec votre équipe.

Le médecin, pris par surprise, murmura :

— De rien. Bien sûr. C'est notre boulot.

Le chef de bureau lui serra la main une fois de plus, puis se tourna vers Jessica :

— Par respect, toute autre participation de notre part à la conférence est exclue. Je fais affréter l'appareil pour notre vol retour. Lou (il adressa un signe de tête au chef de la sécurité) s'occupe du reste.

Jim louchait dans le rétroviseur de la Tesla. La jeune fille regardait par la fenêtre latérale, perdue dans ses pensées. Un petit nez, légèrement pointé vers le haut, d'immenses yeux bleus aux cils infinis, le front tendrement arrondi au-dessous de la naissance de cheveux blond foncé, des lèvres charnues. Comme si un sculpteur avait conçu l'image idéale de la beauté. Jim se concentra de nouveau sur la circulation. Jill n'avait que quinze ans. Belle à regarder, mais ce n'était encore qu'une enfant. Même si elle n'en avait pas l'air.

La radio serinait des publicités. À côté de Jim, Erin scannait les environs. La nuit dernière, quelques flocons étaient tombés. La circulation matinale autour de Boston était dense, mais pas impénétrable.

— Aujourd'hui, route quatre ? demanda Jill depuis la banquette arrière, alors que Jim bifurquait à un carrefour.

C'était une jeune fille intelligente.

— Oui, dit-il. Avec des variantes.

— Naturellement, commenta-t-elle.

« Bonjour, il est dix heures, annonça le présentateur à la radio. Et c'est une bien triste matinée. Nous venons d'apprendre depuis la Maison Blanche le décès imprévisible du secrétaire d'État Jack Dunbraith. Le secrétaire... »

— Qu'est-ce que c'était ? demanda la jeune fille d'une voix hâtive. Monte le son !

Jim obtempéra, surpris. Il ne s'intéressait ni à la politique ni aux hommes politiques.

« ... prenait part à la conférence de Munich sur la sécurité lorsqu'il s'est effondré. »

Jim vit le visage de la jeune fille dans le rétroviseur. Elle s'était penchée entre les deux sièges de devant. Ses yeux grands ouverts avaient l'air d'appartenir à une poupée, la bouche mi-close tressaillait presque imperceptiblement. Mais ce qui interpella le plus Jim, c'était la couleur de son visage. Son teint habituellement rose pâle était blanc comme la chaux. Jamais encore il ne l'avait vue ainsi.

— Parle, susurra-t-elle, parle donc.

Jill avait l'air effrayée. Mais, pour autant que Jim le sût, elle ne connaissait ni le défunt ni n'avait le moindre lien avec lui.

« La cause officielle du décès serait un arrêt cardiaque selon les médecins. »

La jeune fille dans le rétroviseur ferma les yeux et se laissa retomber au fond du siège. Les muscles de sa mâchoire travaillaient. Puis elle se mordit les lèvres. Jim fronça le front et se demanda ce qui préoccupait autant Jill.

« ... les prières de la présidente accompagnent le secrétaire d'État et sa famille. »

Jill avait rouvert les yeux. Sa mine avait changé. La bouche solidement fermée, son regard concentré vers le bas en direction du smartphone dans sa main, sur lequel elle passait fébrilement les doigts.

Jim s'arrêta devant l'imposante entrée principale du Massachusetts Institute of Technology.

— Nous y sommes, dit-il.

Il descendit, regarda alentour et ouvrit la porte arrière, côté conducteur. Sans lever les yeux de son écran, Jill prit son sac à dos de sa main libre et le balança par-dessus son épaule gauche, tout en pivotant pour sortir élégamment de la voiture bien trop basse. Debout, elle était presque aussi grande que Jim qui mesurait un mètre quatre-vingt-cinq. Quoi qu'il en soit, elle avait la meilleure silhouette, et de loin. Qu'elle ait le droit de sortir en leggings moult, avec seulement une parka arrivant aux cuisses, Jim trouvait cela déraisonnable. Mais il était son garde du corps, pas son conseiller mode.

— Tu te manifestes toutes les heures, lui rappela Jim. N'oublie pas.

— Humm..., marmonna-t-elle.

Elle avait de nouveau le contrôle de ses expressions, nota Jim. Mais pas de la couleur de son visage. Elle était encore complètement exsangue.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

Voici qu'elle levait les yeux. Elle avait l'air surprise.

— Oui, pourquoi ?

Elle se dirigea vers l'entrée, leur fit un signe, le dos tourné.

— À cet après-midi !

Jim sortit son smartphone et activa l'application cachée. Sur l'écran apparut une image satellite de l'endroit. Plusieurs points rouges superposés s'éloignaient lentement de lui, en direction du bâtiment.

Comme d'habitude, le visage de Colin avait sur le smartphone de Jessica un nez trop grand et une couleur de peau souffreteuse. Sa voix lui parvenait légèrement brouillée par l'oreillette.

— Je viens de lire l'information, dit-il. Tu y étais ?

— Oui, dit-elle dans le micro du câble d'écouteur.

Elle pourrait toujours raconter toute l'histoire à son mari après son retour.

— C'est moche, observa-t-il.

Jessica aurait trouvé un « comment tu vas ? » plus approprié.

— Je m'en remettrai, dit-elle.

— Quelle est la procédure ?

— Départ anticipé pour nous, fit-elle. Les enfants sont-ils dans le coin ?

À Washington, il était onze heures tout juste passées. Le samedi, les enfants n'allaient pas à l'école.

Colin tourna la tête. Elle l'entendit appeler doucement : « Jamie, Amy ! Maman veut vous parler ! »

Le regard de Jessica se perdit un instant dans le lounge de l'aéroport, réservé aux passagers de l'avion d'État. Avec Jessica, ils étaient dix-sept membres de la délégation à attendre. Ils étaient réunis debout ou assis en petits groupes, discutaient à voix basse ou

regardaient leurs ordinateurs en silence. Les autres membres de la délégation prendraient des vols de ligne dans les jours prochains.

— Allo, maman !

Le visage de sa cadette n'était que nez, yeux et sourire rayonnant tant il était proche de la lentille. « Tu rentres à la maison ? » piailla Amy. Jessica laissa échapper un sourire, pour la première fois depuis le matin. Elle pivota le téléphone en format paysage. Jamie devait bien être quelque part lui aussi. C'est alors qu'il apparut juste à côté d'Amy, la tête appuyée contre celle de sa petite sœur.

— Salut maman !

— Bonjour mes trésors ! Je serai bientôt à la maison. L'avion décolle dans une demi-heure. Vous me manquez !

— Toi aussi, maman !

— Nous sommes trop pressés que tu sois là !

— Moi aussi ! À bientôt ! Je vous aime !

— Bon vol, intervint Colin en retrait.

Jessica leur envoya un baiser en guise d'au revoir. Puis elle raccrocha. On les appela pour l'embarquement. Elle espérait laisser son émoi et ses troubles suite aux événements de la journée à Munich, comme des bagages dont on n'avait plus besoin.

Sur le grand écran mural, deux petits yeux noirs étincelaient face à Helge Jacobsen. L'homme avait l'air d'un philosophe de livre d'images, un philosophe respirant la joie de vivre. Ses boucles broussailleuses et sa barbe envahissaient presque toute sa tête.

— ... pas seulement résistant aux chenilles légionnaires, mais aussi à la sécheresse, expliquait Stavros Patras à l'écran, et il tenait deux épis de maïs si proches de la caméra qu'ils emplissaient presque toute l'image, flous.

— Y a-t-il une explication à cela ? demanda quelqu'un de l'assemblée autour de la longue table de réunion au bout de laquelle était suspendu le moniteur.

Horst Pahlen, chef du développement chez Santira, une des plus grosses entreprises de biochimie et de biotechnologie du monde. Vingt mille collaborateurs à travers le monde, un chiffre d'affaires de plus de dix milliards de dollars, siège central à Zoug, en Suisse, cotée à Francfort et à New York.

La tête broussailleuse et barbue à l'écran recula pour laisser place à un deuxième visage. Un homme trapu à la tête anguleuse, le nez de travers, qui avait dû être cassé, aux cheveux coupés court.

— Voici Jegor Melnikow, un de nos techniciens agronomes dirigeants, le présenta-t-il. Des collaborateurs locaux lui ont donné des informations au sujet de ces plants. Jegor, des explications ?

— Les paysans disent qu'ils utilisent les semences des récoltes de l'année passée, répondit Jegor Melnikow avec un accent d'Europe de

l'Est. Jamais encore je n'ai vu de maïs si fertile dans la région. Tout autour sévissent les chenilles légionnaires et la sécheresse la plus rude depuis des décennies. Et au milieu, ça. (Il désigna les épis dans les mains de Stavros Patras.) Ce n'est pas normal.

— Ils ne croient pas que c'est naturel ? s'enquit Pahlen.

— Non, en effet, dit Jegor.

— J'ai commencé l'analyse du génome, dit le Grec. J'aurai les premiers résultats demain au plus tôt.

— Merci, conclut Helge. On se parle de nouveau demain, à dix-huit heures.

Il mit fin à la connexion cryptée.

Sept des seize fauteuils en cuir confortables étaient occupés. Helge lui-même, le président du conseil d'administration de Santira, Horst Pahlen, trois autres chercheurs, Micah Fox, le directeur de la sécurité de l'entreprise, ainsi que Jacques Cantini, le directeur du département des partenariats internationaux.

— Alors ? demanda Helge à l'assemblée.

— Difficile à dire, estima Simon Vierli, l'un des scientifiques. Nous devons nous en remettre à l'appréciation de ce type.

— Ça fait des années qu'on travaille avec ArabAgric et ce Grec, expliqua Pahlen. Pas un génie, mais fiable.

— On n'a encore jamais eu jusqu'à présent de résistance contre les chenilles légionnaires et la sécheresse, commenta Yannick van der Bloem, un autre scientifique. Ça pourrait être le troisième cas.

Par chance, il avait établi depuis des années un dense réseau international de scouts. Leur mission parmi d'autres était la recherche de substances actives ou de propriétés inconnues chez des végétaux ou des animaux, qui pourraient être éventuellement produites synthétiquement de manière industrielle. Peut-être qu'un jour en découleraient une lessive, un produit pour éradiquer les nuisibles, un médicament, un additif alimentaire, un ersatz de carburant ou un nouveau matériau. Celui qui développerait et ferait breveter sa découverte suffisamment discrètement et rapidement pourrait en tirer des sommes colossales.

Santira était née voilà onze ans de la fusion de deux grandes entreprises de chimie. L'une était fortement concentrée sur les affaires classiques, l'autre avait déjà vigoureusement misé sur les

biotechnologies. Au cours des années passées, Helge Jacobsen avait développé cette branche. Il avait ainsi suivi une autre stratégie que le leader, Monsanto. Le modèle économique de ce dernier reposait depuis longtemps sur la maîtrise de l'ensemble de la chaîne. Par exemple, le coton génétiquement modifié de Monsanto produisait une substance active contre un nuisible précis et promettait alors un travail et des risques moindres pour un rendement supérieur. En contrepartie, la semence était considérablement plus onéreuse que la normale. Et chaque année, il fallait en racheter. Les méthodes traditionnelles des paysans du coton, utiliser les graines de la récolte comme semences pour les prochains semis, nuisait au droit de Monsanto sur les semences. Il en allait de même avec le soja qui était immunisé contre un herbicide développé par Monsanto. Les agriculteurs plantaient du soja et anéantissaient toutes les autres espèces du champ à l'aide de poison, ce qui facilitait grandement la récolte. Du moins jusqu'à ce que les adventices devinssent résistantes. L'entreprise gagnait de l'argent sur la vente des semences, comme sur celle des pesticides. Et ce à chaque nouveau cycle. Parce que, dans ce cas, Monsanto possédait le droit exclusif sur les produits. Qui le transgressait était poursuivi jusqu'à la faillite. Un modèle économique brillant, dont l'objectif inavoué ne semblait être rien de moins qu'une mainmise sur la chaîne alimentaire mondiale.

Pourtant Helge n'avait pas vu d'avenir là-dedans. Cela lui avait longtemps valu des critiques. Le tournant dans la stratégie de Monsanto au cours des dernières années, passant du Béhémoth de la technologie génétique à l'entreprise de gestion agricole basée sur le data, semblait dorénavant lui donner raison. Mais que pouvait-on savoir de l'avenir ?

Helge voulait faire de Santira l'entreprise leader de l'industrie biologique, donc de la bioéconomie. Dans le monde entier, des entreprises rivalisaient dans tous les domaines du vivant pour le développement de matériaux, de matières et d'applications nouveaux, produits par des micro-organismes transformés génétiquement à cette fin, tels les bactéries, les levures ou les champignons, pour des plastiques ou des carburants, des couleurs, des matériaux de l'industrie et de construction. Ils devaient par exemple remplacer les produits à base de pétrole, de manière durable et dans le respect de l'environnement. De la nature pour la nature, pour ainsi dire. Du moins la nouvelle branche industrielle racontait-elle cette histoire.

Depuis longtemps, la biotechnologie était devenue une technologie centrale du jeune millénaire. Tandis que les hommes s'excitaient, surtout en Europe, au cours de débats publics sur les denrées alimentaires génétiquement modifiées, ils enfilait depuis longtemps

sur leur peau des vêtements qui, grâce à la présence d'enzymes dans la lessive, obtenus par des organismes génétiquement modifiés, étaient propres dès quarante degrés au lieu de soixante ou quatre-vingt-dix. Ils étalaient sur cette même peau des produits cosmétiques dont les principes actifs découlaient en partie d'organismes génétiquement modifiés, sans parler des médicaments qu'ils gobaient ou s'injectaient, et qui ne pouvaient être produits sans ces petits auxiliaires.

Santira avait misé à temps sur la recherche de matériaux naturels variés du monde entier et possédait aujourd'hui parmi les plus grandes archives en la matière.

— Ça a commencé exactement comme ça au Brésil et en Inde, dit Helge, interrompant sa réflexion. (Sur la table étaient étalés des photos et des rapports. Des champs et des plants de soja, des chèvres.) Nos scouts nous ont envoyé des preuves et ont acheté le silence des agriculteurs concernés avec suffisamment d'argent. Aussi ces phénomènes n'ont-ils pas encore été rendus publics.

— Un collaborateur d'une organisation d'aide régionale pour les *campesinos*, au Brésil, a envoyé le premier indice à un scout, il y a quelques semaines, commença Horst Pahlen. Ses graines de soja étaient plus robustes et avaient un meilleur rendement que celles qui sont génétiquement modifiées, présentes sur presque tous les marchés d'Amérique latine et qui servent de fourrage aux bovins d'Europe. Nous nous sommes alors conformés à la procédure habituelle, fit-il pour justifier la réaction tardive. Le séquençage et l'analyse génétique des échantillons ont duré jusqu'à hier. Sinon nous ne serions peut-être pas aussi en alerte aujourd'hui. Il y a quatre jours, des indices sont arrivés d'un autre scout en Inde, au sujet de chèvres immunisées contre la peste caprine. L'environnement était identique : région pauvre, paysans pauvres. Personne n'avait jusqu'alors entendu cette histoire ni ne l'avait consignée, le scout est tombé dessus par hasard. En interne, le parallèle avec les plants de soja brésilien n'était pas encore fait. (Il haussa les épaules.) Après tout, les animaux relèvent d'un autre département que le soja.

— Nous devons absolument effectuer des changements structurels, intima Helge. Ce genre de choses ne doit pas se reproduire. Je n'en ai eu vent qu'hier, après les résultats des analyses des plants de soja.

— Ces plants ont été génétiquement manipulés, dit Pahlen. Nous ne savons pas par qui. Ni pourquoi. Ni comment. Ni de quelle manière ils sont arrivés jusqu'aux paysans. Nous avons seulement trouvé des gènes qui n'appartiennent pas à la plante.

— Les examens ne sont pas encore terminés, reprit Helge. Mais ces

premiers résultats nous suffisent. Nous avons tout de suite envoyé une équipe qui doit faire toute la lumière sur cette affaire. Horst a entendu parler des chèvres indiennes presque au même moment. Ça m'a semblé étrange, raison pour laquelle j'ai ordonné une accélération des analyses et orienté les recherches sur des manipulations génétiques. Nous avons reçu le résultat hier soir. Il y a une grande probabilité que les chèvres indiennes aient également été manipulées. Et, derechef : personne ne sait ni par qui ni comment. Donc nous avons envoyé une autre équipe en voyage. Nous ne devons pas seulement examiner les nouvelles découvertes, mais surtout en trouver l'instigateur. Des améliorations génétiques diffusées gratuitement sont une menace pour notre modèle économique et pour toute la branche ! Nous n'avons pas encore suffisamment d'informations pour savoir si des brevets en cours ont été violés dans le cas des plants de soja ou des chèvres. Ça nous donnerait toujours un point d'attaque pour contrer la propagation.

— Cette nuit même, nous avons mis sur pied un groupe de travail spécial qui doit chercher des informations semblables dans toute l'entreprise, expliqua Pahlen. À cette fin, l'ensemble des collaborateurs, comme nos partenaires sous contrat, ont été invités dans un court message anodin à faire preuve d'encore plus de curiosité et d'esprit de découverte. D'importantes primes servent de stimulant. Stavros Patras, chez ArabAgric, figurait au nombre des personnes contactées. Désormais, nous avons la première réponse.

— C'est allé vite, constata Helge. Une rapidité inquiétante. À qui le tour maintenant ? demanda Helge.

Un regard sur le globe terrestre. Santira faisait tourner des laboratoires de recherche dans le monde entier. Los Angeles, Boston, Londres, São Paulo, Mumbai, Singapour, Kobe. De chacun une équipe pouvait être dépêchée à tout moment. Sur-le-champ, au pied de la lettre.

— Singapour, répondit Pahlen.

— **O**K. On a attendu assez longtemps.

Jim Delrose lança un dernier coup d'œil à l'écran de son smartphone. L'accumulation des points brillants sur le plan du bâtiment ne bougeait pas. Il mit ses lunettes de soleil et sa casquette.

— Tu restes là, ordonna-t-il à Erin.

Dehors, la température était proche de zéro. Sa respiration faisait de la buée. Il se hâta de traverser la Massachusetts Avenue et entra dans l'institut de technologie par le lobby 7. Tandis qu'il traversait la grande coupole, il scrutait les étudiants et les visiteurs. Il continua vers les historiques buildings Maclaurin, à travers le bâtiment 8, jusqu'au building Dorrance et au building Whitaker aux tours de guingois imbriquées les unes dans les autres. Qui pouvait bien imaginer ce genre de choses ! Bon, il n'était pas obligé de faire ses études ici. Une foule de jeunes gens en tenues décontractées, de nombreux jeunes hommes barbus, mais nulle part la queue-de-cheval blond foncé. Il suivait les signaux sur son téléphone. Ceux-ci le conduisirent dans les couloirs du building Whitaker, jusqu'à des toilettes. Pour dames, bien sûr. Il n'avait pas le temps d'y penser. Il pénétra tout de go dans les sanitaires, brandit sa carte aux personnes présentes qui protestaient avec indignation – un truc vieux comme le monde ; qui regardait précisément dans un tel moment ? –, et cria : « Sécurité ! C'est une urgence. » Il trouva le W-C que lui indiquait le téléphone. Sans hésiter, il ouvrit la porte d'un puissant coup d'épaule.

Sur l'abattant, il trouva soigneusement pliés la parka, le legging, le tee-shirt, le sweat à capuche, les sous-vêtements, les chaussures, les

bas, le sac à dos et, au-dessus, le téléphone.

Sur celui-ci était collé un post-it où était griffonné : *Prenez garde à Gene ! Il est très dangereux !*

Qui était Gene ? Il n'en connaissait aucun dans l'entourage de Jill. Il devrait tirer ça au clair plus tard. Il examina l'appareil. Éteint. Bien. Ainsi il ne pouvait être localisé.

— Elle est partie, dit-il dans son oreillette, tout en réalisant à la hâte quelques photos des lieux avec son téléphone avant de fourrer rapidement les affaires dans le sac à dos. Mais toutes ses affaires sont là.

Il devait maintenant faire en sorte de filer avant que la police du campus ne le surprît et commençât à lui poser des questions. Ils se pointeraient bien assez tôt.

Alors qu'en marchant il montrait aux dames énervées le sac à dos comme preuve de l'urgence, il contacta Erin par l'oreillette : « Je ne peux pas rester plus longtemps. Tu dois continuer ici. »

Le campus du MIT s'étend sur plus de soixante-huit hectares sur la rive nord de la rivière Charles. Sur cette gigantesque étendue, Jim n'avait pas la moindre chance de tomber sur la jeune femme par hasard. En tant qu'ancien *navy seal*, il était automatiquement passé en mode combat : garder la tête froide et rester concentré, les sens aux aguets. Erin avait déjà quitté la Tesla. Jim monta dedans et roula quelques rues plus loin. Sitôt qu'il se crut en sécurité, il déballa le sac à dos et passa en revue, une fois de plus, chaque élément. Tee-shirt vert olive, legging sombre, sweat à capuche bleu, sneakers blanc et bleu. Des sous-vêtements affriolants pour une fille de quinze ans, estima Jim. Les habits lui semblèrent intacts. Aucun indice de déshabillage violent. Pour plus de sécurité, il ôta les minuscules émetteurs qu'ils avaient placés dans tous les vêtements de Jill et les rangea dans la boîte à gants. Au cas où la police apparaîtrait et qu'elle voudrait prendre les affaires.

Que portait Jill dorénavant ? Jim réfléchit fébrilement : si elle restait introuvable dans les heures à venir, d'autres allaient également remarquer son absence. Des personnes sur lesquelles Jim et son équipe n'exerçaient aucune influence. Des camarades de classe, des professeurs, des contacts en ligne. C'est alors que les interrogations apparaîtraient. Et viendrait un moment où les autorités s'en mêleraient.

Il jeta les vêtements sur la banquette arrière et examina encore une

fois l'agenda de Jill sur son téléphone à elle. Le dernier rendez-vous de la jeune fille avait eu lieu dans le building Whitaker. Une réunion avec l'un de ses groupes de travail. Jim survola la liste des participants. Six personnes. Il appela la première étudiante.

— Bonjour Jinjin, c'est Jim Delrose. Tu étais à l'instant avec Jill dans votre groupe d'étude. (Ils le connaissaient tous comme l'un des gardes du corps de Jill.) Est-ce qu'elle est avec toi ?

— Non. Je suis sur le chemin de la maison. Il y a un problème ?

— Non. Merci. Bonne journée.

Le suivant, Zhongbo.

Zhongbo avait également vu Jill il y a une demi-heure à l'institut. À la suivante.

— Mariah ?

— Salut Jim, comment ça va ?

— Bien, merci. Jill est avec toi ?

— Elle n'est pas avec toi ? Elle voulait pourtant rentrer. Elle disait que vous veniez la chercher, comme d'habitude.

— Bien sûr. Salut.

Encore deux noms sur la liste. Newele.

— Je suis encore à l'institut, lui répondit-elle. Je dois regarder ?

— Merci. Pas la peine.

Restait Amira. Elle ne décrocha pas. Jim lui envoya un message.

« Salut Amira, c'est Jim Delrose, tu sais, le garde du corps de Jill. Elle est avec toi ? »

Quelques secondes plus tard, la réponse.

« Non. Un problème ? »

« Te fais pas de souci. »

Fuck ! Il appela Erin.

— Du neuf ?

— Je me suis renseignée. Rien.

— Merde ! Retourne à l'entrée, au cas où elle se pointerait.

— On doit signaler sa disparition.

— Pas tout de suite. Peut-être que c'est encore une de ses sautes

d'humeur.

— Laisser tous ses vêtements et aucune trace, elle ne l'a jamais fait.

Jim grinça des dents.

— Je sais. Elle t'a déjà parlé d'un certain Gene ?

— Non. C'est censé être qui ?

Tendant difficilement de se calmer, Jim tourna dans l'allée de la maison coloniale à West Cambridge. Au bord de la route, il y avait encore les minces reliefs de neige de la veille. Jim scanna les environs du regard routinier de l'ancien soldat d'élite. La demeure historique dans le quartier le plus prisé de la ville universitaire s'intégrait discrètement entre sa voisine de la même époque ou des imitations dans le même style. Devant les maisons, lorsqu'on pouvait les apercevoir derrière les hautes haies ou clôtures, étaient garées des limousines de luxe ou milieu de gamme de professeurs, de managers, d'entrepreneurs et de politiques fortunés. À peine avait-il ouvert la portière que la mère de Jill, Hannah Pierce, vint à sa rencontre par la porte de la maison. Une femme à la fin de la trentaine, mince et sportive, en jean et chemisier. Elle ne semblait pas se préoccuper du froid.

— Elle est là ? demanda-t-il.

— Non, répondit nerveusement Hannah.

Jim retint un juron. Il voulut la serrer dans ses bras, mais elle le repoussa.

— Non, dit-elle.

Il prit les habits de Jill, le téléphone et le sac à dos sur la banquette arrière. Il se dépêcha d'entrer dans la maison aux côtés de Hannah. Il déposa les affaires dans le hall d'entrée. L'espace était aménagé avec autant de goût qu'il était stérile, trouvait Jim, comme dans un magazine de décoration. Beaucoup de blanc, des antiquités qui se mariaient avec des meubles au design moderne, un grand bouquet de fleurs. Il balança à la volée sa propre veste sur une patère. Sans se déchausser, il se hâta au premier étage. Hannah le suivit.

La chambre de Jill était vide et, comme à l'accoutumée, soigneusement rangée. La pièce faisait plus de trente mètres carrés, de grandes fenêtres et une porte conduisaient à une terrasse. À gauche, le grand lit, des étagères, des armoires dans le style colonial, sous chacune des fenêtres de part et d'autre de la porte de la terrasse, de grands bureaux modernes, en fait juste des plateaux sur des supports.

Sur celui de gauche, un écran, quelques papiers, des livres, des crayons, une lampe, de même que sur celui de droite, où se trouvaient également des porte-blocs. Aux murs, deux grandes aquarelles de paysage, elles avaient l'air très chères, Jill les aurait peintes elle-même. Il connaissait peu de chambres d'adolescents aussi bien rangées. Mais Jill n'était en fin de compte par une ado normale. Jim ouvrit les armoires à vêtements.

— Est-ce qu'il manque quelque chose ? demanda-t-il à Hannah.

— Non, d'après ce que je vois.

Jim survola les notes sur les bureaux. Plus tard, il devrait les regarder plus attentivement.

Il désigna un emplacement vide sur le bureau.

— L'ordinateur portable. Est-ce qu'il est quelque part dans la maison ?

— Je ne l'ai pas vu. Je crois qu'elle l'a mis dans son sac à dos ce matin, comme d'habitude.

— Il n'était pas dedans.

En redescendant, il rappela de nouveau Erin.

Non, aucune trace de la jeune fille.

Putain.

Il montra les habits de Jill à Hannah, le sac à dos, le téléphone. Lorsqu'elle lut le mot sur le post-it, elle resta muette.

— L'écriture de Jill, fit Jim. Tu connais un Gene ?

Hannah fixa le papier. Jim crut voir ses tendres épaules frissonner. Peut-être se trompait-il.

— Non, dit-elle enfin.

— Aurait-elle peut-être fui devant ce Gene ?

— Et pourquoi donc ? demanda Hannah presque brusquement. (Elle semblait avoir repris un semblant de contenance.) Dans ce cas, elle aurait pu venir chez nous.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-il.

Sa mâchoire travaillait, ses lèvres se serrèrent.

— Je dois appeler son père, dit-elle d'un ton très maîtrisé. (Son ex-mari.) Tu informes ton chef.

Hannah sélectionna rapidement le numéro sur son téléphone.

Tandis que Jim entendait encore la tonalité dans le sien, elle dit :
« Oui, c'est moi. On a un problème. » Puis elle disparut dans le salon
attenant, dont elle ferma la porte derrière elle, si bien que sa voix lui
parvenait davantage comme un murmure.

Jamais encore le docteur Elias Heschke n'avait mené une telle autopsie. Pourtant, il en avait déjà pratiqué beaucoup, en tant que l'un des légistes les plus renommés d'Allemagne, après plus de vingt ans de carrière. La salle d'autopsie de l'institut de médecine légale de l'université Ludwig Maximilian de Munich était au croisement du studio de télévision et de la salle d'interrogatoire. En temps normal, Heschke officiait avec un confrère autour de la table métallique. En des cas très rares, il en conviait un ou deux autres.

Aujourd'hui, quinze personnes supplémentaires l'entouraient. Cinq d'entre elles constituaient le cercle intérieur. Parmi elles, deux étaient des médecins militaires de bases américaines en Allemagne. Les deux autres étaient également des spécialistes américains venus de Londres et de Madrid. Heschke avait déjà vu souvent trois des noms dans des publications scientifiques, il n'avait jamais entendu parler du quatrième. Sans doute travaillait-il pour un quelconque service secret, spécula Heschke. Raison pour laquelle il avait été appelé en tant que légiste, bien que l'homme sur la table devant eux eût succombé à une mort naturelle selon le diagnostic. Chacun portait un badge avec son nom sur la poitrine, tout comme Heschke. Comme si cette prise de contrôle de son institut par des étrangers n'était pas assez humiliante, quatre caméras, montées à chaque coin de la table, enregistraient chacun de leurs gestes, signe supplémentaire de la méfiance ouverte à l'égard de la médecine légiste allemande. Le cercle extérieur, à quatre mètres de distance, était formé par dix hommes de la sécurité, vêtus de noir. C'était normal vu les circonstances, pensa Heschke. Et vu les manières.

Il avait vu l'homme étendu sur la table devant eux dans les médias. Même s'il avait actuellement l'air bien différent.

Le lambeau cutané du crâne ouvert recouvrait son visage. Ils avaient fini l'examen et la préparation du cerveau et du crâne. Même si la cause première, et surtout officielle, du décès avait été un arrêt cardiaque. Ce n'était que maintenant que le confrère américain, en l'occurrence plutôt chef du scalpel que chef des opérations, procédait à une ouverture en forme de Y sur la poitrine et le ventre, le long des cicatrices fraîchement recousues de l'opération du matin. Il commentait ce qu'il faisait en brèves phrases pour les caméras. Il sépara les tissus des os. Coupa les abdominaux de la base des côtes. À l'aide d'une petite scie hydraulique, il trancha le cartilage des côtes, libéra l'articulation sterno-claviculaire et coupa le sternum.

Devant eux apparaissaient des parties du cœur et des poumons, disposés de manière efficiente dans un espace étroit. Pendant presque six décennies, ils avaient servi l'homme comme des appareils moteurs fiables. Qu'est-ce qui les avait stoppés ?

L'Américain positionna le cœur dans la position ad hoc, afin de le séparer des artères avec les coupes nécessaires. Puis il extirpa l'organe de son environnement tendre et le déposa sur un plateau. L'un de ses confrères prépara le scalpel pour une investigation détaillée.

— Qu'est-ce que c'est ?

Heschke tendit l'index dans la lumière au-dessus de l'organe.

Le confrère s'interrompit. Des parties de tissus blêmes montraient une tache inhabituelle. Il souleva le cœur dans la lumière. La tache devint plus lumineuse, forma un contour.

— Que..., commença l'Américain avant de se taire.

Au cours de sa carrière, Heschke avait vu des cœurs présentant des malformations, des schémas pathologiques surdimensionnés, enflammés, et autres raretés. Mais jamais encore un cœur sur lequel se dessinaient lentement lors de son prélèvement des motifs, comme si l'on tenait une feuille de papier écrite à l'encre sympathique au-dessus d'une flamme de bougie.

Plus les taches sur le cœur mort de Jack Dunbraith s'éclaircissaient, plus Heschke reconnaissait la forme de manière distincte : deux cercles, une troisième tache, et, en dessous, une sorte de ligne grimaçante.

— Est-ce... ? reprit l'Américain. Ce... c'est impossible !

Peu avant dix-huit heures trente, Jim entendit la sonnette de la porte. Sur l'écran de l'interphone, deux policiers, une femme, un homme.

— Officier de police Luís Hernandez. Voici ma collègue l'officier Gardner. Vous avez signalé la disparition d'une jeune fille.

Qui était pour l'heure seule, quelque part dehors. Sans argent ni téléphone. Il écarta tout reproche envers lui-même. Sa mission avait été claire : ne pas accompagner Jill partout sur le campus. Jim les fit entrer.

— Ne mentionnons pas les habits ni le téléphone qu'elle a laissés, et ce mystérieux Gene, seulement comme nous en sommes convenus, lui rappela Hannah à voix basse, tandis que les deux silhouettes en surpoids venaient vers eux sur le sentier du jardin, la démarche vacillante.

Jim se demanda comment ces deux-là pouvaient poursuivre un suspect à pied. Et il se demanda pourquoi ils devaient dissimuler ces détails à la police. Mais Hannah était la boss.

Jim et Hannah avaient préparé les documents dans la cuisine. La pièce à l'aménagement raffiné était sans doute plus grande que tout l'appartement des fonctionnaires. Ils s'assirent au bout de l'immense table en bois à côté de la façade de portes vitrées qui menait au jardin. Gardner se contenta d'un verre d'eau, Hernandez prit un Coca.

Jim ouvrit la mince chemise en papier. Au-dessus se trouvait un grand portrait de la jeune fille.

— Son *book* d'agence de mannequins ? interrogea Hernandez.

— C'est Jill Pierce.

En effet, ce portrait au visage harmonieux, au sourire timide, aux lèvres charnues et aux immenses yeux bleus aurait pu provenir de la couverture d'un magazine sur papier brillant. Jim mit la photo de côté et en sortit d'autres. Jill en jean et parka, qui ne parvenaient à dissimuler sa silhouette de mannequin, à côté de Hannah devant l'obélisque du Washington Monument. Elle dépassait sa mère d'une demi-tête.

Gardner évalua la taille de Hannah d'un coup d'œil.

— Un mètre quatre-vingts ? demanda-t-elle.

— Quatre-vingt-un, répondit Hannah, tendue. Et elle n'est dans aucune agence de mannequinat. Elle étudie au MIT.

Jim présenta des documents au sujet de Jill : la jeune fille avait quinze ans, deux mois et trois jours. Née à Los Angeles. Parents : Hannah et Rodney Pierce, divorcés.

— OK, fit Gardner. Que s'est-il passé ?

— Vous devez savoir que Jill n'est pas une étudiante normale, expliqua Hannah, la voix chavirée. Elle n'a que quinze ans.

Gardner prit le portrait, elle fronça le front.

— Quinze ans ? Et déjà au MIT ?

— Là-bas, ce n'est ni la seule ni la plus jeune. Pour les surdoués, il y a toujours de nouvelles exceptions, dit Hannah.

— Qu'est-ce qu'elle étudie ?

— Mathématiques, philosophie et sciences naturelles.

— À quinze ans, constata Hernandez, incrédule.

— C'est une jeune fille intelligente, répondit Hannah.

Hernandez regarda dans la cuisine.

— Où est son père ?

— Je l'ai informé. Il est en voyage d'affaires en Asie. Même en prenant le prochain vol pour Boston, il ne sera là qu'après-demain.

— Et vous êtes ? demanda Gardner à Jim.

— Sécurité.

— Chaperon. Pour la jeune fille.

— Oui. Malheureusement, je ne peux l'accompagner partout.

— Que s'est-il passé ?

— Ce matin, j'ai conduit Jill à la fac. Comme je ne peux en permanence courir à ses côtés, elle a ordre de faire signe téléphoniquement toutes les heures. Cet après-midi, je voulais la récupérer, comme le fait toujours quelqu'un de notre équipe, après ses cours. Mais elle n'est pas venue.

— C'était quand ?

— Vers trois heures.

— Qu'est-ce que vous avez fait alors ?

— D'abord, on l'a cherchée. Sur le campus. Je savais où se tenait son dernier rendez-vous. (Il ne put s'empêcher de penser à son irruption dans les sanitaires pour dames.) J'ai appelé ses camarades de cours. Puis je suis allé à la police du campus.

Hernandez prit quelques notes.

— A-t-elle un téléphone portable ?

— Oui.

— Avez-vous essayé de l'appeler ?

— Qu'est-ce que vous croyez ?

— Il nous faut le numéro.

Jim le leur donna. C'était Hannah qui avait récupéré le téléphone. Si elle ne l'avait pas rallumé, on ne pourrait remonter à eux.

— C'est déjà arrivé par le passé ?

— Jill a ses humeurs, comme tous les jeunes, expliqua Hannah. Mais jamais encore elle n'est partie si longtemps.

— Vous êtes divorcée, dit Gardner à Hannah. Serait-il possible que Jill soit allée chez son... ?

— Non. Tous deux n'ont pas de relation particulièrement étroite.

— Chez les personnes divorcées, on entend souvent ça du parent ayant la garde, répondit Gardner. Vous êtes-vous disputée récemment avec Jill ?

— Comme on se dispute avec des enfants, euh... des adolescents, dit Hannah. Rien d'excessif, aucune raison de fuguer.

— C'est ce que vous pensez.

— J'en suis certaine.

Gardner hochla la tête.

— Où étiez-vous lorsque Jill a disparu ? Nous sommes obligés de poser ces questions. Vous comprenez.

— Je travaillais, répondit Hannah. Je suis biologiste.

— Quoi que ce soit de notable ? demanda Gardner.

Hannah posa la note sur la table devant eux.

— On a trouvé ça dans ses affaires.

— « Prenez garde à Gene ! Il est très dangereux ! » lu Gardner à haute voix. Qui est Gene ?

— Aucune idée.

— Peut-être qu'une des camarades de cours de Jill sait qui est ce Gene, fit Jim. Si vous leur posez la question.

— On verra.

— Sinon, Jill avait-elle une raison de disparaître ?

— Elle se plaignait régulièrement des mesures de sécurité de son père, dit Hannah.

— Vous pensez à lui, là, et à ses hommes ? fit Gardner en faisant un signe de tête en direction de Jim.

— Elle voulait avoir sa liberté d'action. Mais, comme je l'ai dit, elle n'est jamais partie si longtemps.

— Lorsque vous l'avez recherchée, demanda Gardner, avez-vous vu ou trouvé quoi que ce soit lui appartenant ? Un sac à dos, un ordinateur portable ?

— Non, mentit Jim, comme Hannah le lui avait ordonné.

— J'imagine qu'elle ne vous a pas donné signe de vie, dit Gardner, et elle griffonna dans un petit bloc-notes.

— Non.

— Quelqu'un d'autre s'est-il manifesté auprès de vous ?

— Vous voulez dire un ravisseur ? dit Jim. Non.

— Qu'allez-vous faire à présent ? demanda Hannah la voix chargée.

Jim vit des larmes dans ses yeux. Gardner les vit aussi.

— Tout ce que nous devons et pouvons faire.

— Je préférerais que nous tenions les médias hors de cette affaire, dit Hannah.

— Vous parliez de votre équipe, dit Hernandez à Jim.

— Quatre agents de sécurité, dont moi, qui se relaient pour surveiller Jill. (Il posa la main sur la chemise ouverte.) Vous trouverez leurs identités là-dedans. Comme la mienne. Les autres sont en train de chercher Jill.

Les policiers fermèrent la chemise, remercièrent pour les boissons et s'apprêtèrent à partir.

— Nous vous tenons au courant, si nous avons du neuf, dit Gardner. Et vous pareillement.

— Bien sûr.

Lorsqu'ils furent partis, Hannah regarda Jim avec un mélange de colère et d'inquiétude.

— On va la retrouver, dit-il.

Les deux grands yeux bleus auraient dû regarder Helen depuis un berceau plutôt que depuis une photographie. Elle voulait caresser le duvet blond au-dessus du petit front du bout de ses doigts, et non pas seulement du regard. Elle imaginait le parfum qu'exhalait le sommet tendre de la tête. Une note de lait, de vanille, de violette et de peau chaude. Peut-être, sur le faire-part de naissance, son bébé à elle serait-il emmailloté dans la même petite robe rose au col en dentelle.

Sur la photo d'à côté, un nouveau-né à la peau couleur bronze clignait des yeux. Ses doigts comme des vermisseaux auraient à peine pu étreindre son index et l'auraient pourtant tenu fermement. Si c'était sa fille, elle l'appellerait Sonia, elle trouvait qu'elle avait l'air d'une Sonia. Elle imaginait Sonia à sept ans : assise sur une balançoire, dans une robe à rayures rouges et blanches, elle rigolait face à la caméra. À douze ans, Sonia la regardait d'en haut, juchée sur un cheval, coiffée d'une grosse bombe noire. Elles feraient de l'équitation ensemble. Lors de sa puberté, Sonia se disputerait avec elle, comme toutes les filles se disputent avec leur mère. Elles travailleraient à leur réconciliation pour le restant de leurs jours. Elle se demandait quel nom avaient bien pu donner les parents de Sonia à l'enfant.

Et à ce petit, au-dessus du bébé aux yeux bleus, celui au front plissé et à la frange sombre ? À ce petit roux, au-dessus encore, aux cheveux bouclés et aux taches de rousseur, ou encore à celui aux joues rebondies et aux yeux en amande ? Où caracolaient-ils aujourd'hui ? Avec qui riaient-ils ? De quoi avaient-ils peur, à quoi aspiraient-ils ?

— ... tous les résultats sont aux mieux, les ovules fécondés peuvent

être utilisés, dit l'homme d'une voix sonore.

Devant les yeux d'Helen, les scènes avec Sonia se dissipèrent, ne laissant plus que les images muettes sur le mur. Elle quitta ses rêves à contrecœur et ramena son attention dans la pièce. Ça sentait le bois ciré, le produit désinfectant et le pot-pourri aux effluves marins.

Où qu'elle regardât, des regards étonnés ou rêveurs se posaient sur elle, des bouches rieuses, des mains minuscules. Des photos d'enfants, envoyées par des parents reconnaissants, tapissaient le mur jusqu'au plafond. Chaque clinique les lui accrochait sous le nez, des justificatifs d'art médical, des promesses pour ceux qui, éperdus, n'avaient pas d'enfants. Voilà quatre ans qu'elle devait supporter de telles photographies. Quatre années dédiées aux régimes, à une mécanique de reproduction calculée à la minute en guise de sexe, de traitements hormonaux, de tentatives d'insémination artificielle et, suite aux échecs répétés, des chutes répétées de plus en plus fréquemment dans l'abîme noir de l'âme. Bientôt, c'en serait fini ! Espérons-le !

Devant les nombreuses têtes photographiées, elle trouva à peine celle du médecin, réelle. Son visage arborait un bronzage marron, les cheveux blond foncé ondulés ramenés en arrière avec du gel, la blouse blanche par-dessus le costume et la cravate relevait du show, pas d'une nécessité. L'homme, devant le mur avec les photographies de bébés, avait l'air d'un chasseur devant ses trophées, trouva Helen. Helen, Greg et lui-même s'étaient installés sur les chaises de designer dans le coin salon de son vaste bureau.

— Nous avons réalisé le diagnostic préimplantatoire, commença-t-il. Grâce au test ADN, nous avons pu sélectionner les ovules fécondés ne présentant aucun risque de maladies héréditaires ni de mutations risquées, bien connues de nos jours, comme celles qui affectent par exemple les gènes BRCA1 et BRCA2 responsables du cancer du sein. Il n'y a pas non plus de facteurs compliquant la grossesse.

Les sentiments d'Helen tourbillonnaient, soulagement, joie, espoir, et pourtant... la technique comme source de la vie. Cette pensée continuait de sourdre légèrement au plus profond d'elle. Mais avait-elle le choix, si elle voulait être enceinte ? De nos jours, la technique aidait la vie partout, qu'il s'agisse de la hanche artificielle de sa grand-mère ou des appareils dans la salle d'opération après l'accident de voiture de son père. Alors pourquoi pas pour elle et ses futurs enfants ?

La méthode ne fonctionnait qu'en lien avec une fécondation in vitro. Après trois jours à l'extérieur du corps, les ovules fécondés d'Helen s'étaient développés en formations composées de huit cellules, dont

l'une avait été prélevée et examinée dans chaque cas.

— Vous ne voulez pas connaître le sexe, c'est pourquoi nous laissons le hasard en décider.

Aux États-Unis, on nommait *Family balancing* une répartition équilibrée des sexes au sein d'une famille, avait appris Helen. On n'est pas mauvais en matière de marketing, avait-elle songé dans un mélange d'admiration et de dégoût.

Elle s'était souvenue d'une amie qui avait eu trois garçons et qui souhaitait ardemment une fille. À l'inverse, les Asiatiques qui pouvaient se le permettre se faisaient implanter des descendants masculins. Les filles ne valaient pas grand-chose là-bas et représentaient des coûts élevés de dot.

Helen serait aussi heureuse avec un garçon qu'avec une fille.

C'est pour cela que les médecins avaient avant tout cherché les irrégularités des chromosomes. L'ADN humain se forme d'une manière infiniment compliquée, c'est ce qu'avait compris Helen en se documentant sur ce sujet. Chaque fragment devait se trouver à la bonne place pour pouvoir accomplir convenablement sa tâche. Lorsque l'ovule et le sperme fusionnent, les éléments d'une nouvelle microstructure gigantesque s'imbriquent pas à pas, comme une très longue fermeture éclair. Cette danse moléculaire ne se passe pas toujours sans accroc. Des millions d'erreurs de construction et de défauts sont possibles. Translocations, inversions, délétions, trisomies... Plus Helen en avait appris sur la complexité de la vie, plus il lui semblait inconcevable qu'une création aussi complexe que l'homme pût se développer et fonctionner. À vrai dire, c'était un miracle.

Rien qu'une minuscule divergence des gènes ou des chromosomes pouvait avoir des répercussions graves sur son enfant. Certaines causaient des handicaps, dont le plus connu était peut-être la trisomie 21. D'autres ne conduisaient qu'à un pouce trop court ou même ne montraient aucun effet. La liste des syndromes et de leurs conséquences emplissait des encyclopédies médicales.

Pourtant Helen ne s'intéressait qu'en un second temps aux erreurs qui, quoi qu'il en soit, créaient la vie, quand bien même elle devait être limitée. Elle avait également clairement compris que les frontières entre « normal » et « anormal », « malade » ou « handicapé », étaient floues, perméables, et que chaque époque, chaque culture les définissait à sa manière.

La grande majorité des divergences chromosomiques provoquaient toutefois des dommages si lourds qu'elles empêchaient la nidation des

ovules fécondés ou qu'elles conduisaient à une fausse couche. La plupart du temps, les femmes ne le remarquaient absolument pas ou les prenaient pour des menstruations. Helen avait lu des estimations selon lesquelles seulement un tiers de tous les ovules fécondés se développaient finalement pour former un enfant.

Certains médecins affirmaient alors que la fécondation artificielle était devenue entre-temps plus fructueuse que la nature.

C'est en ça que résidaient les espoirs d'Helen et de Greg. C'est pour ça qu'ils étaient assis là. C'est pour ça qu'Helen avait été prête à endurer la torture du traitement hormonal et à investir ses économies.

— Vous allez avoir un enfant en bonne santé, expliqua le docteur Benson, libérant chez Helen un nouveau flot de bien-être. Seulement, ça ne sera pas un champion olympique de sprint.

— Pas grave, répondit Helen.

C'était une drôle de remarque...

— Et pourquoi pas ? fit Greg à ses côtés.

Helen lui jeta un regard courroucé.

— Excuse-moi, mon amour. Je ne dis pas que notre enfant doive devenir champion olympique. Je voudrais seulement savoir comment le docteur peut bien le savoir.

— C'est relativement simple, répondit le médecin. Déjà, au siècle dernier, on parlait dans les médias de cette « souris Schwarzenegger ». On avait augmenté la croissance de ses muscles de trente pour cent avec un certain gène, *insulin-like growth factor-1*, ou plus simplement IGF-1.

Qu'est-ce qu'il baratainait ? Des souris Schwarzy ? Elle aurait un enfant en bonne santé ! Elle devait avoir un enfant en bonne santé ! Après ces années d'efforts et de frustrations ! Tout le reste était secondaire !

— Les années passées, on a trouvé des gènes responsables du développement de différents types de muscles chez les sportifs de haut niveau, poursuivit le docteur. Certains pour un développement de la force, de la rapidité et de la puissance, comme chez les sprinters, ou pour des muscles endurants, comme chez les marathoniens. Le plus connu fut le gène du sprinter, ACTN3. Dès 2008, une entreprise commença à vendre des tests commerciaux, grâce auxquels on pouvait rechercher des variantes de ce gène dans son propre patrimoine génétique ou dans celui de ses enfants. Pendant quelque temps, une

offre appréciée des pères mordus de foot. Mais ce n'est pas aussi simple que ça. Nous savons depuis lors qu'il y a plus de gènes et de facteurs qui entrent en jeu.

— Alors, ce ne sera vraiment pas un champion olympique, dit Helen.

Le docteur Benson la regarda en silence, hocha la tête presque imperceptiblement, puis il lui demanda, la voix encore plus grave :

— Et si elle ou il pouvait le devenir ?

Son regard se posa sur Greg. Helen ne comprit pas sa question. Greg non plus.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ce n'est qu'une question rhétorique. Qu'est-ce que vous feriez si vous pouviez donner à votre enfant les facultés nécessaires pour devenir un champion olympique ? Ou, alors, tant que nous y sommes, pour qu'il ait une intelligence supérieure, qu'il vieillisse en meilleure santé, qu'il ait une vie plus longue ?

— Je ne vois toujours pas ce que vous voulez nous dire, répondit Helen, impatiente.

— Vous avez déjà tant fait pour avoir un enfant. Le résultat ne devrait-il pas être le meilleur possible ?

— Qu'est-ce qui pourrait être meilleur qu'un enfant en bonne santé ?

Le regard du docteur alla de l'un à l'autre, puis il lâcha un mot énorme.

— Des facultés hors du commun.

L'esprit d'Helen tourna et retourna cette énormité, sans bien comprendre. Le médecin vint à son secours.

— Des possibilités qu'aucun enfant ou presque n'a sur cette terre. Ni n'aura. Parce que son bonheur et sa réussite ne dépendront pas de l'appartenance sociale de ses parents ni de la loterie génétique qui, seule, peut décider d'en faire une reine de beauté. Parce que votre enfant portera en lui quelque chose qui reléguera ces éléments au second plan.

Qu'est-ce que c'était que cette mauvaise réclame ? Elle voulait enfin être enceinte, rien d'autre. Ils avaient tout mis au point au cours des mois passés.

Comme par magie, le docteur Benson fit apparaître une petite

télécommande. Il appuya sur quelques boutons, et le mur blanc d'en face se transforma en un immense écran, sur lequel rayonnait un visage d'enfant plus grand que nature.

— Helen, Greg, laissez-moi vous montrer quelque chose. Quelque chose d'absolument extraordinaire !

Des enfants couraient dans un champ sur une musique de concerto pour piano – Helen crut reconnaître du Mozart. Les gros plans sur leurs visages rieurs ne manquaient pas de faire mouche. Les images et la musique, pensait-elle, me vont directement au cœur, dans les entrailles. Sa tête ne pouvait rien contre ça. Et on avait sélectionné les enfants les plus beaux qui soient pour les besoins de la vidéo.

— En tant que parents, vous voulez le meilleur pour votre enfant, commença une voix chaleureuse de baryton. Santé, joie et succès.

Bien entendu. Une jolie petite fille aux grands yeux en fit entrer une autre dans leur ronde. Ses compagnons de jeu fêtèrent ça.

— Depuis que l'homme est homme, nous nous échinons à donner à nos enfants les meilleures conditions de vie.

Le regard d'Helen suivait un petit doigt maladroit qui passait sur les lettres d'un livre. Les yeux d'un enfant assis sur les genoux de sa mère faisaient de même. Des enregistrements d'écolières et d'écoliers du monde entier défilaient sur l'écran.

— Et pourtant... Même si les parents se donnent de la peine, il y a des choses qu'ils ne peuvent changer. Si votre fils ne mesure qu'un mètre soixante, alors il doit renoncer à son rêve de devenir une star du basket. Quant aux opérations de chirurgie esthétique, elles peuvent rendre votre fille plus belle, mais pas plus intelligente.

Helen ressentait l'allégresse des enfants.

— Qui ne voudrait pas épargner ces déceptions à ses enfants ?

Qui n'aurait pas souhaité se les épargner ? Helen ressentait de la tristesse en songeant aux déceptions et aux revers qu'elle avait subis. L'élimination précoce à la finale régionale de softball, parce qu'elle avait fait preuve de maladresse au moment décisif, être ignorée par ses camarades à cause d'une autre fille, plus belle... Le film touchait au but.

— À l'avenir, ce sera plus simple pour vos enfants. À deux ans, ils sauront lire, à quatre, ils blufferont les professeurs de mathématiques. À six ans enfin, ils interpréteront les sonates pour piano de Mozart aussi bien que le maître en personne.

La petite fille du début jouait maintenant du piano avec virtuosité. Son interprétation ravissante de la musique de Mozart conférait au film ses sentiments.

— À huit ans, votre enfant maîtrise plusieurs langues, et à dix ans, vous l'envoyez à l'université. Vous pouvez changer le destin de votre enfant, pour le meilleur.

La scène se figea, puis apparut un homme en blouse blanche de médecin. Helen le trouva sur-le-champ sympathique. Taille moyenne, mince, barbe taillée, cheveux courts poivre et sel, lunettes ovales sans monture. Un texte sur la partie inférieure de l'écran le présenta comme le professeur Stanley Winthorpe.

— Bonjour, je suis le professeur Stanley Winthorpe. Voilà douze ans, nous avons commencé un projet susceptible de transformer l'avenir de votre enfant en rêve. Ça a commencé par la naissance d'une fillette. Appelons-la Sarah. (À l'arrière-plan défilait des images de l'enfance de Sarah.) Comme vous avez pu le constater, Sarah a des dons au-dessus de la moyenne. Grâce à sa mémoire photographique, elle apprend beaucoup plus vite que les autres enfants, elle saisit les situations complexes en un éclair, elle en perçoit les conséquences, elle se comporte et agit spirituellement et physiquement à un rythme qui supplante de loin les autres personnes. Parce que nous avons effectué des transformations dans son patrimoine génétique.

Helen entendit Greg respirer bruyamment.

— Depuis, nous sommes en mesure de réaliser d'autres transformations.

Un montage rapide leur montra des jeunes filles et des jeunes garçons de toutes les couleurs de peau en train de compter, d'écrire, de parler ou de jouer de la musique.

— Ainsi, au cours des années passées, plusieurs dizaines d'enfants sont nés avec des dons hors du commun. Tous ont un développement superbe.

Greg éclata d'un rire sonore. Trop fort, pensa Helen, c'était gênant. Mal à l'aise, elle gratta l'accoudoir du fauteuil.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il, en regardant autour d'eux sans cesser de rire. Une caméra cachée ? OK ! Un peu plus, et on vous croyait !

Soulagée, Helen se mit à rire avec lui. C'était donc une plaisanterie ! Greg se reprit.

— Une blague osée, si peu de temps avant l'insémination des ovules, dit-il à Benson.

Le docteur restait affable.

— Ce n'est pas une blague, dit-il.

— C'est bon, vous vous êtes bien moqués de nous !

— Vous pouvez rendre visite à ces enfants et vous forger votre propre opinion.

Greg lâcha un soupir.

— Pendant combien de temps allez-vous continuer ?

— Nous l'exigeons même, poursuivit le médecin, afin que les futurs parents puissent avoir une idée de ce que signifie d'élever de tels enfants. Vous n'avez qu'à prendre deux jours. Trois si vous faites l'insémination sur place. Les enfants vivent à quelques heures d'avion d'ici. Rien qu'un voyage d'un week-end en jet privé, et surtout un avenir merveilleux pour vos enfants.

Son regard fixe irritait Helen. Les yeux de Greg tournaient dans leurs orbites.

— Donc, vous nous payeriez un week-end de luxe rien que pour votre bon plaisir ? demanda-t-il avant de regarder Helen, l'air amusé. On ferait mieux d'accepter sur-le-champ, hein, chérie ?

— Vous devriez, assura Benson sur un ton aimable.

— Je serais curieux de savoir ce que vous allez nous montrer, dit Greg. La science ne va pas si loin ! Depuis 2015, les chercheurs en chimie font des expériences avec ces nouveaux outils pour modifier le génome d'embryons humains, crisper, là, ou un truc dans le genre...

— Crispr, corrigea le docteur Benson.

— ... mais ça n'a pas eu les résultats escomptés...

— Oh que si, dit Benson calmement.

— Les médias affirmaient plutôt le contraire...

— Peut-être que ces expériences avaient un but bien différent : tester la réaction de l'opinion publique internationale à de telles recherches. Vous souvenez-vous des réactions ?

— Je... non..., avoua Greg.

Benson demanda également à Helen.

— Avez-vous vu des reportages ?

— Non, dit Helen.

— Avez-vous déjà entendu parler de Crispr ?

Helen était navrée de ne pas savoir, d'autant plus devant l'insistance de Benson. Sans un mot, elle secoua la tête.

— Voyez-vous, dit Benson, pendant un jour ou deux des articles ont paru dans les médias. La plupart des gens n'eurent pas vent de cette découverte. Quelques généticiens de premier rang signèrent un appel. À l'automne 2015, une conférence de généticiens de premier plan eut lieu, qui toucha très peu de gens extérieurs à la communauté scientifique, puis plus rien. Et, encore cette question : connaissez-vous les résultats de cette conférence d'experts ? Le moratoire attendu sur les recherches sur les embryons humains ne vit même pas le jour. Surprise ! Et pourquoi ? Vous le saviez ? Non. Pour faire vite : le sujet n'intéressait pas la plupart des gens. Le prérequis essentiel pour poursuivre les recherches. Il fallait les habituer peu à peu avec d'autres publications.

— Un coup de pub ? demanda Greg.

Son regard cherchait les caméras cachées.

Benson haussa les épaules.

— Qui peut savoir ? Peut-être les Chinois sont-ils bien plus avancés que ce qu'ils disent.

Il fit un signe en direction de l'écran.

— Et quand bien même ! Nous sommes loin devant !

— Et maintenant, vous voulez nous offrir un grand surhomme blond ? ironisa Greg.

— Au contraire. Dans le film, vous avez pu voir des enfants très talentueux de bien des manières.

— Et vous offrez ces enfants miraculeux aussi simplement que ça...

— En fonction de l'offre que vous choisissiez. Ça ne va pas vous ruiner. Au contraire.

— Et vous nous racontez tout ça juste avant l'insémination des ovules, afin que nous n'ayons pas le temps de réfléchir, s'énerva Greg.

Parce que ce n'est pas le genre de décisions qu'on prend avec la tête, songea Helen.

— Après votre excursion, vous n'en aurez plus besoin, je peux vous l'assurer.

Helen n'en était pas si convaincue. Cependant, elle n'y était pas aussi farouchement opposée que Greg, s'avoua-t-elle à sa propre surprise.

— Vous avez raison. Si vous nous aviez joué votre farce plus tôt, qui sait si nous aurions continué avec vous. J'en ai assez entendu. Nous revenons lundi pour l'insémination...

J'ai aussi mon mot à dire, voulut-elle ajouter, mais il continua.

— ... et même ça, je serais prêt à y renoncer si ma femme n'avait pas déjà subi toute la pénible préparation. Ça suffit.

Il se leva. Helen resta assise. C'était à eux deux de décider, pas seulement à Greg. Elle lui adressa un sourire enjôleur.

— On n'a encore rien de prévu pour ce week-end, dit-elle. Ce traitement coûte une fortune. Pourquoi ne pas profiter d'un voyage gratuit ?

Greg la fixa bouche bée avant de retomber dans le fauteuil.

Le côté gauche du cou de Jessica était dur comme du bois. Elle ne ressentait plus le côté droit de son front. Sans ouvrir les yeux, elle tourna très légèrement la tête, sans décoller son front de la paroi de l'avion. Son crâne avait encore besoin de l'appui. Elle entendait le vrombissement des moteurs, l'équipement de la cabine vibrait. Jessica n'avait pas besoin de s'orienter, elle sut tout de suite où elle se trouvait, et ce qu'il s'était passé. Après quelques petits mouvements légers, la rigidité de sa nuque disparut lentement. Elle entrouvrit les yeux. Tout l'habitacle était plongé dans l'obscurité. Les liseuses n'étaient allumées qu'au-dessus de deux sièges. Les autres passagers s'étaient endormis, comme elle, la tête contre la paroi, contre le dossier, deux d'entre eux avaient des coussins de nuque. Bouches ouvertes, bruits épars de ronflements. Des personnes fortement surmenées qui ne voulaient pas trop réfléchir aux événements, comme si elles voulaient surmonter le premier choc après Munich avec des somnifères.

Jessica ouvrit tout à fait les yeux. Elle redressa son corps rigide, s'étira. Sa montre-bracelet indiquait qu'il était un peu moins de trois heures selon l'heure allemande. Un peu moins de vingt et une heures à Washington. Encore deux heures avant l'atterrissage. Elle se réjouissait à l'idée de retrouver son lit. De retrouver Amy et Jamie. Le calme de Colin.

— Jess ? murmura une voix derrière elle.

Elle se retourna et vit le chef de bureau du secrétaire d'État.

— T'es réveillée ?

Un souvenir lui revint. Quelque chose lui avait touché l'épaule. Est-ce lui qui l'avait réveillée ?

— Oui ? murmura-t-elle.

— T'as bien dormi, j'espère.

Elle acquiesça.

— Bien, dit-il. Tu en auras besoin. Je viens de recevoir un message de Washington. Tous les deux, on va directement de l'aéroport à la Maison Blanche.

Elle pouvait oublier son lit. Jessica réfléchit un instant. Après les événements de la journée, ce n'était pas complètement inattendu. Mais ça n'allait pas de soi non plus.

— Débriefing ? demanda-t-elle.

— Non, dit-il. Ça a l'air plus sérieux. Beaucoup plus sérieux.

— Comment ça ?

— *Situation Room*. Avec la présidente et tous les membres du gouvernement disponibles.

Très sérieux.

— C'est en lien avec la mort de Jack ?

Il haussa les épaules.

— Ils ne voulaient pas en dire plus, même via la communication cryptée.

Très, très sérieux.

— Je dois informer ma famille.

— Bien sûr.

— **T**u ne crois quand même pas ce type ? demanda Greg, une fois hors de la clinique.

Comme il avait laissé la capote de la BMW ouverte, les sièges étaient froids.

— Je ne sais pas, dit Helen. La vidéo était très convaincante.

— C'est des films pour Hollywood ! Eh ! T'es conseillère en communication ! Qui d'autre que toi est mieux placé pour savoir qu'on ne peut pas faire confiance à des images.

— C'est pour ça que nous devons y aller en personne, dit Helen.

Elle se pencha vers lui depuis le siège passager et l'embrassa sur la joue.

Greg démarra et s'inséra dans la circulation. Pendant qu'il conduisait, Helen consultait Internet. Le moteur de recherche faisait apparaître des dizaines de milliers de résultats.

Helen survola les premiers, cliqua sur quelques liens, regarda quelques images.

— Ce docteur Winthorpe de la vidéo existe réellement. Ça a l'air d'être un super biologiste, ou un super généticien, ou quoi que ce soit. Il a développé plusieurs trucs dans ce domaine, fondé je ne sais pas combien d'entreprises et gagne des milliards. Mais rien sur des enfants miracles.

— Ça m'aurait surpris.

— Mais c'est une sommité. Ça me rend encore plus curieuse.

Elle le regardait de côté.

— Tu n'arrives pas à ne pas croire à cette histoire, dit Greg d'un air dubitatif. La science n'est pas si avancée, pour autant que je sache. Ce que le docteur Benson nous promet est loin d'être possible. Ça ne peut pas être vrai.

— Parce que ça ne doit pas l'être ?

— Parce que...

Il se tut.

— Et alors, si c'était vrai ? demanda Helen. Tu ne voudrais pas avoir de tels enfants ?

— Jamais de la vie !

Le ton péremptoire de Greg la surprit. Il était plutôt du genre à tout peser rationnellement, jusqu'au dernier argument. Le premier ressenti d'Helen était loin d'être aussi catégorique.

— Sérieusement ? soutint-elle. Tes enfants n'auraient pas la moindre chance contre les autres. Ni pour trouver du travail ni pour se mettre en couple. De toute leur vie.

— Les chances ont toujours été inégalement distribuées, répondit Greg avec entêtement. Elles le sont plus que jamais.

— Et tu voudrais expliquer un jour à notre enfant que tu lui as refusé d'avoir ces chances, alors que tu en avais la possibilité ?

— Wahou ! Là, ça devient un drame ! Tu voudrais de tels enfants ?

— Ça semble compliqué, vu que tu y es catégoriquement opposé. Jusqu'à maintenant, je n'ai jamais pensé à ce genre de choses.

— Oui ou non ? Il n'y a pas d'autres réponses à cette question.

Je ne le refuse pas complètement, pas tout de suite en tout cas, s'avoua de nouveau Helen. Elle chassa cette pensée.

— Ça dépend, fit-elle enfin. Qu'est-ce qu'il y a de mal à vouloir le meilleur pour ses enfants ?

— Et c'est quoi, le meilleur ?

— Il faut qu'on voie.

— Alors tu veux vraiment y aller ?

— Oui. On a jusqu'à vingt heures pour confirmer au docteur Benson.

— Tu prends ça au sérieux, commenta Greg, étonné.

— Je dois bien. Dans l'intérêt de notre enfant. Tu devrais en faire de même.

— Si tu le dis. Ne sois pas déçue si tout ça n'est que mascarade.

— Je serais soulagée, répondit Helen. Une telle décision ne serait pas facile. Et d'ajouter : j'aimerais bien voir ta réaction si ce n'est pas une plaisanterie.

— C'est ridicule. C'est impossible.

Mais elle sentait bien qu'il ruminait.

Lorsque Greg atteint leur rue, le soleil dessinait déjà de longues ombres. Ici, dans la périphérie est de San Francisco, des maisons individuelles relativement récentes, pourvues de minuscules jardins, alternaient avec des bâtisses plus anciennes, disposant de jardins – quelques immeubles modernes, sans terrain, pointaient çà et là. C'est dans l'un d'eux que résidaient Helen et Greg. Ça ne faisait qu'un an qu'ils pouvaient se payer un tel luxe, après que la start-up spécialisée dans la finance, pour laquelle Greg développait des programmes, eut mené à bien une nouvelle levée de fonds et qu'elle eut embauché deux douzaines de collaborateurs exerçant jusqu'alors en free-lance. Les revenus d'Helen, conseillère en communication, n'étaient pas mauvais, mais trop irréguliers et incertains pour ce genre d'extravagances. Le nouveau salaire de Greg suffisait à payer l'appartement, même si leurs espérances reposaient sur ses actions, dont ils ne profiteraient que dans quelques années. Bien entendu, leur valeur dépendait du développement de l'entreprise.

La porte du garage souterrain s'ouvrit automatiquement, en détectant la puce dans la boîte à gants. Greg descendit dans les profondeurs aux relents de renfermé et gara la voiture. Il laissa la capote ouverte. Helen prit son sac d'ordinateur portable sur la banquette arrière.

— Nous devons dire très rapidement au docteur Benson si nous allons à la visite demain, dit-elle en se dirigeant vers l'escalier. (Elle ne prenait pas l'ascenseur pour rester en forme.) Nous devons faire nos bagages.

— Je sais, répondit Greg, songeur.

Arrivé au rez-de-chaussée, Greg prit le courrier. Helen était déjà plus haut.

— Mince ! s'écria Greg. Chérie, j'ai oublié mon sac dans la voiture.

— Je suis déjà en haut, répondit-elle depuis le premier étage. À tout de suite !

En retournant au garage, Greg prit son portable et chercha dans ses contacts. Il sélectionna un numéro.

Son interlocuteur décrocha.

— Salut vieux frère, fit-il à Greg. Ça fait un bail !

— Tu parles. Comment ça va ?

— Bien, merci. Et toi ?

— Dis-moi, ça te dirait de boire une bière ce soir, si t'as le temps ?

— Tu tombes bien ! Qu'est-ce qu'il y a de si urgent ?

— Je t'expliquerai.

Ils convinrent d'un bar à mi-chemin. Vingt minutes de trajet pour chacun.

Greg prit son sac dans le coffre et se hâta vers l'appartement. Il arriva au troisième étage un peu essoufflé. Une minuscule entrée, avec des toilettes. Un couloir qui menait à la cuisine. Helen avait déjà ouvert la fenêtre du balcon, laissant entrer l'air frais dans la pièce. Sa sacoche d'ordinateur était posée sur un buffet dans le salon, à sa place habituelle entre les photos de famille (parents, frères et sœurs, nièces, neveux), le courrier et des fleurs. Il entendit la douche couler. Greg posa son sac.

— Je suis là !

Il reconnut la silhouette d'Helen derrière la cloison en verre opale de la cabine de douche. Un instant, il pensa à autre chose. Puis il se ressaisit.

— Pas de bol. Le bureau vient de m'appeler. Je dois y faire un saut à cause de cette histoire avec Coratex.

Un des trucs dont Helen ne voulait plus entendre parler.

Elle sortit sa tête aux cheveux mouillés, fronçant les sourcils.

— Maintenant ?

Le ton était menaçant. Tant pis.

— Je suis de retour dans deux heures.

— Et le docteur Benson ? On n'a pas l'éternité pour se décider. Plus j'y réfléchis, plus je me dis qu'on doit voir ces enfants !

Greg la regarda. Elle était sérieuse.

— Allons-y alors, dit-il.

Elle ramena quelques cheveux en arrière. L’observa.

— Tu l’appelles ? demanda-t-elle.

— Oui.

Dans un crissement de pneus, Jim freina devant le minuscule poste de police en briques rouges du MIT. Hannah bondit hors de la voiture et se hâta à l'intérieur. L'officier Gardner les attendait dans un petit local sobre, derrière un bureau jonché de dossiers et de papiers, et surmonté d'un ordinateur. Face à elle était assis un jeune homme, qui devait avoir dans les vingt-cinq ans – dégingandé, de longs cheveux foncés, barbu et arborant un petit ventre. Par-dessus son tee-shirt, il portait un sweat vert pâle, un jean délavé, qui avait été noir. Jim scanna son visage, son attitude, son regard.

— Hannah Pierce, Jim Delrose, Henry Balsam, fit Gardner en guise de présentation. Henry était un camarade de Jill.

— « Était », confirma le jeune homme.

Il regarda Jim avec scepticisme, qui venait de s'asseoir à côté de lui. Hannah prit place à côté de Jim.

— Je m'en souviens, dit Jim. Il y a deux ans, vous suiviez le même cours qu'elle.

— Oui, introduction à la biochimie. Vous avez une bonne mémoire. Vous étiez son baby-sitter.

En voyant la mine stoïque de Jim, il ajouta rapidement :

— C'est comme ça que vous appelait Jill.

— L'histoire d'Henry va vous intéresser tout particulièrement, fit l'officier Gardner. Henry est venu nous voir après que nos recherches se sont ébruitées parmi les étudiants. Racontez-leur ce que vous

m'avez dit.

Henry haussa les épaules et pencha la tête comme s'il voulait renoncer. Ce mec a peur de moi, lut Jim dans l'attitude du garçon. Voyons voir si c'est une bonne chose, ou non. Il ne fit rien pour l'apaiser.

— Alors, se lança Henry. Jill et moi, on s'entendait bien. Je veux dire, elle est super. Mais vous le savez.

Jim ne dit rien.

— Un jour, elle est venue me voir et m'a demandé de lui rendre un service. Elle se plaignait du contrôle total de ses parents. (Un rapide coup d'œil à Hannah.) Enfin, de votre contrôle et de celui de vos hommes, monsieur Delrose.

Avant que Jim ne pût dire quoi que ce soit – ce qui n'était d'ailleurs pas dans son intention –, Henry se hâta de poursuivre.

— Bien sûr, elle savait que c'était pour sa sécurité. Mais quand même.

Jim le regarda, il attendait l'histoire. Henry hésitait.

— Prenez votre temps, le rassura Gardner.

— Elle m'a dit qu'elle aimerait recevoir du courrier sans que ses baby-sitters le sachent. Elle m'a demandé si elle pouvait donner mon adresse et que je lui transmette les enveloppes ensuite.

Henry observa une autre pause, comme s'il attendait qu'on lui pose une question. Jim et Hannah obtempérèrent.

— Vous a-t-elle dit pourquoi ?

— Du courrier de qui ?

— Non, elle ne m'a rien dit. Mais il y avait quelque chose de bizarre... Elle disait que les courriers ne lui seraient pas directement adressés, mais à une autre fille. Lorsque je recevais une lettre adressée à cette fille, je devais la donner à Jill.

— Et c'est ce que vous avez fait ? s'énerma Hannah.

Henry chercha le regard de Gardner. Elle ne réagit pas.

— Oui, dit Henry. Selon Jill, ce n'était qu'un nom d'emprunt.

— Un nom d'emprunt pour quoi ? À cause de quoi ? demanda Hannah.

— Ben, à cause de sa surveillance.

— Vous étiez amoureux d'elle, hein ? demanda Jim, en esquissant

son sourire le plus complice.

Henry piqua un fard.

— Ah ! Non, elle était un peu spé. Super intelligente. Mais, émotionnellement, ce n'était même pas une ado. Un peu une gamine de dix ans.

— Parce qu'elle ne vous a pas laissé faire ? demanda Jim. C'est sans importance. Et ? Elle a reçu du courrier ?

— Pas beaucoup. Quelques lettres. Deux ou trois.

— Que vous avez données à Jill sans les ouvrir.

— Bien sûr !

— Y avait un expéditeur dessus ?

— Oui. Le Boston Credit Institute.

— Une banque ? fit Hannah. Vous avez demandé à Jill ce que ça signifiait ?

— Je n'ai pas regardé dans les enveloppes. Mais, en les prenant pour les lui donner, je pouvais sentir ce qu'il y avait à l'intérieur. L'une d'elles était plus rigide. Comme si elle contenait quelque chose de solide. De la taille d'une carte bancaire.

— Le nom, dit Jim, le nom qu'elle utilisait. Vous vous en souvenez ?

— Oui, répondit Gardner.

Elle tapa sur une touche de son clavier et fit pivoter son écran vers Jim et Hannah. On y voyait le portrait d'une jeune femme complètement décatie, qui avait peut-être été très belle autrefois. Drogues, jugea tout de suite Jim. Crystal meth.

— Cette personne existe réellement. June Pue, vingt-cinq ans, junkie sans domicile fixe. Elle est dans nos fichiers pour avoir commis des actes de délinquance pour se procurer sa drogue. On a déjà fait une demande pour avoir accès à ses comptes.

— Vous croyez que Jill a ouvert un compte en empruntant le nom d'une droguée ? demanda brusquement Hannah. Pourquoi elle aurait fait ça ? Et comment ? À l'époque, elle avait... douze ans !

Mais une gamine super intelligente, pensa Jim.

— Vous le savez mieux que moi, répondit calmement Gardner.

— De la drogue ? demanda Hannah, incrédule. Où pouvons-nous trouver cette Pue ?

— Aucune idée. Pas la moindre trace d'elle depuis un an. On reste

vigilants.

— Est-ce qu'elle a pu faire d'autres choses avec cette identité ? demanda Hannah. Acheter des billets, par exemple ?

— Avez-vous des raisons de penser qu'elle ait pu faire ça ? rétorqua Gardner, méfiante.

— Non. Juste une idée. Mais peut-être devriez-vous tout de même examiner cette piste.

— On sait ce qu'on doit faire, la réprimanda froidement Gardner. Ne vous en souciez pas.

— Pardonnez-moi, dit Hannah. La nervosité. Jill n'avait rien à voir avec de la drogue, j'en suis sûre à cent pour cent.

— On verra, dit Gardner. Attendons de voir ce que nous révélera ce compte. Je vous tiens au courant.

— Y aurait pas un truc avec un Gene ? demanda Jim à la policière.

— Personne ne connaît de Gene dans l'entourage de Jill, répondit-elle.

Ils étaient déjà tous réveillés lorsque le train d'atterrissage heurta la piste à Washington. Les lumières de l'aéroport étincelaient dans l'obscurité. Sur son téléphone, Jessica passait en revue les informations concernant Dunbraith. L'annonce de la mort avait été rendue publique. Infarctus. Des messages de condoléances et des manifestations d'amitié en provenance du monde entier. Les premiers appels.

Les membres de Jessica étaient aussi lourds que ses paupières. Elle fit rouler ses épaules, tourna la tête sur les côtés et prit de longues respirations. La nuit n'était pas finie. Un aréopage de haut rang les attendait à la Maison Blanche.

Quelques minutes plus tard, l'avion avait rejoint sa position de parking. À peine était-il immobile que tous se levèrent. Une annonce du pilote les retint de se presser vers la sortie.

— Merci de bien vouloir rester à vos places, nous attendons de la visite.

Une hôtesse actionna l'escalier. Jessica entendit des pas lourds sur les marches, avant qu'une grande silhouette blanche sans visage ne remplît l'encadrement de la porte. Combinaison, masque respiratoire, lunettes de sécurité, gants en latex. Elle tirait une grosse valise. Derrière elle, une deuxième silhouette entra dans la cabine. Le pouls de Jessica accéléra.

— Bonjour, fit une voix profonde derrière le premier masque. Nous venons du Centre pour le contrôle et la prévention des maladies et

avons besoin d'échantillons de salive.

L'homme ouvrit sa valise.

— Examen de routine, précisa-t-il, tout en sortant des cotons-tiges et des sachets en plastique.

C'était la première fois que Jessica assistait à une telle routine et, pourtant, elle avait souvent pris l'avion. Ce qu'elle savait, ainsi que la convocation urgente à la Maison Blanche, n'était pas de nature à la rassurer.

Sans commentaire, les passagers se livrèrent à la procédure. Tandis que l'un prélevait les échantillons, l'autre consignait les noms. Bouche ouverte, coton-tige dedans, coton-tige dans le sachet. Puis les passagers se voyaient délivrer quelque chose que Jessica ne reconnut pas sur-le-champ. Ce n'est qu'en voyant quelqu'un se passer les élastiques blancs autour des oreilles, puis se retourner avec son masque vers son voisin pour le regarder l'air interrogateur, qu'elle comprit. C'était à son tour.

— Jessica Roberts ? demanda l'homme.

— Oui.

— Vous avez tenté de réanimer Jack Dunbraith à Munich ? continua-t-il à voix basse.

— Oui.

— Quelque chose de particulier à noter ? Malaise ? Sensation de chaleur ? Fièvre, maux de gorge, toux, nez pris ?

Jessica avait une boule dans la gorge.

— Non.

— Bien.

Il frotta le coton-tige dans sa bouche.

— Pourquoi ces questions ? demanda Jessica, qui peinait à garder son calme, tandis qu'il mettait l'échantillon dans le sachet.

— Portez ça jusqu'à ce qu'on vous dise le contraire, fit l'homme en tendant un masque à Jessica, avant de passer au passager suivant.

À côté de l'avion, plusieurs limousines attendaient. Le chef de la délégation se tenait à côté de la première. Lui aussi portait un masque.

— Jessica ! lança-t-il doucement. Vous venez avec moi !

Alors qu'elle descendait les escaliers, le froid hivernal givra la sueur nerveuse sur son front.

— **E**t d'où est-ce que tu tiens cette histoire ? demanda Irvin.

La taverne ressemblait à une brasserie bavaroise, version Disney. Par le passé, il arrivait parfois à Greg d'y traîner avec des potes. Ensuite, il n'était revenu que très rarement. La salle était à moitié vide. Ils étaient installés au fond, à une table rustique en bois. Devant eux, des assiettes vides et deux pintes de bière sans alcool à moitié vides.

— D'un collègue. Un type en qui j'ai toute confiance. Il aurait même la possibilité d'y faire une visite.

— Ce n'est pas une caméra cachée ?

Greg rit.

— C'est aussi ce que je lui ai demandé. (Il reprit son sérieux.) Mais ce serait trop gros.

— Je ne suis qu'un simple officier de la police de San Francisco, dit Irvin. Ce n'est pas dans nos cordes.

— Je ne connais personne d'autre à la police, s'excusa Greg. Je pensais que tu saurais vers qui je pourrais me tourner. Ou que tu pourrais simplement transmettre aux personnes responsables. FBI. NSA, j'en sais rien... C'est pas comme si on n'avait pas assez de fouineurs dans ce pays.

— Attention à ce que tu dis.

— Désolé. Je pense que tout ça n'est qu'une putain d'escroquerie, alors il faut y mettre fin. (Il but une gorgée.) Ou c'en est pas une.

Il ne pouvait pas croire à cette possibilité. Ne voulait pas.

Irvin hocha la tête.

— J'en sais rien. Ça paraît fou quand même. (Il regardait dans le vide.) Je dirais le FBI.

Il but à son tour une gorgée et sortit son téléphone.

— C'était quoi les noms déjà ?

Greg lui donna le nom complet du docteur Benson, celui de sa clinique, son adresse, ainsi que des éléments sur le docteur Winthorpe.

— C'est tout ce que j'ai.

Irvin soupira.

— Attends voir, dit-il en regardant dans son portable. Je sais ce qu'il faut faire. Je le signale à la NSI, la sécurité intérieure, ils transmettront aux intéressés.

— À la quoi ?

— La NSI est dirigée par la sécurité intérieure, le FBI et d'autres officines de sécurité locales et fédérales pour identifier les activités terroristes et criminelles le plus en amont possible. S'ils pensent que c'est nécessaire, ils te contacteront.

— Ce n'est sans doute rien d'autre qu'une farce, fit Greg en levant son verre.

— Sans doute, grommela Irvin.

Ils trinquèrent.

Au deuxième jour

Des oubliettes *low-tech*. C'est ainsi que le *New York Times* avait surnommé autrefois la salle de crise de la Maison Blanche, se souvint Jessica. C'est avec la mort de Ben Laden, en mai 2011, que le monde entier l'avait découverte. Les médias avaient gravé dans les mémoires d'une génération entière cette image où l'on voyait le président Obama, courbé sur une chaise dans un coin, la secrétaire d'État Hillary Clinton de l'autre côté, une main devant la bouche. Mais cela donnait une fausse impression des lieux. Ce qui avait l'air d'une pièce nue pour la plupart des gens était en fait un complexe de cinq cents mètres carrés sous l'aile ouest de la Maison Blanche, comprenant plusieurs salles de conférence et remplie de haute technologie. Même si une grande partie datait de la dernière rénovation entre 2006 et 2007. En ces temps de révolution technologique quotidienne, c'était bien de la *low-tech*, pensa Jessica.

Au bout de la longue table en bois siégeait la présidente Alice Hines. Chacun des six fauteuils en cuir à haut dossier disposés de part et d'autre était occupé : les ministres, le chef de cabinet, le supérieur direct de Jessica, le conseiller à la sécurité Albert Waters. Derrière eux, le long des deux murs, d'autres sièges étaient occupés par leurs collaborateurs les plus importants. Certains avaient l'air directement sortis de l'université. Et pourtant, ils étaient plus proches de la présidente que Jessica. Même en de telles circonstances, la hiérarchie semblait importante. Ou peut-être était-elle d'autant plus importante en de tels moments. Avec son masque, Jessica se sentait stupide. Dès son entrée, on l'avait considérée avec méfiance.

Jessica les connaissait presque tous, excepté l'homme à la

quarantaine bien sonnée, non rasé, aux boucles non peignées et au costume froissé, avachi en face d'elle sur le dernier fauteuil. Au sein de cet endroit discipliné, il avait l'air totalement déplacé, ce qui ne semblait aucunement le gêner.

Le conseiller à la sécurité Waters avait déjà présenté le second inconnu : le docteur William F. Grant avait suivi pendant la nuit l'autopsie du secrétaire d'État à Munich par vidéo. L'homme de grande taille, aux cheveux poivre et sel, rayonnait devant l'écran de cette aura d'autosuffisance inébranlable qui rendait Jessica particulièrement critique.

— Les images qui vont suivre ne sont pas très réjouissantes, prévint-il. D'autant que vous connaissiez tous personnellement Jack Dunbraith. Allons directement à l'essentiel.

Sur l'écran derrière lui apparut l'enregistrement surexposé d'une masse informe, aux taches grises. Ce n'est qu'au second regard que Jessica reconnut un cœur humain, tiré d'une poitrine par des doigts dans des gants de latex. Malgré l'avertissement, Jessica sentit sa gorge se nouer. Certaines personnes présentes retinrent leur respiration. Grant mit sur pause, dirigea son pointeur sur le cœur et quelques taches claires bien visibles.

— Comme vous pouvez le voir, l'organe avait une coloration étrange lors de son prélèvement.

Il appuya sur play. Tandis que la main continuait à tenir le cœur, les taches se faisaient plus claires et leurs contours plus nets.

Jessica n'entendait plus que le bruissement de son propre sang dans ses oreilles. Au bout de quelques secondes dans la main de plus en plus tremblante, les taches étaient presque blanches. Et Jessica reconnut une forme évidente. Quelqu'un toussa. Grant mit de nouveau sur pause.

— Impossible ! s'écria le secrétaire d'État à la Défense.

Tous les regards allaient et venaient entre la présidente et l'écran.

— Comment est-ce possible ? demanda-t-elle enfin.

Le cœur avait l'air d'une tête de mort ricanant.

— Permettez-moi de vous présenter mon très cher confrère le professeur docteur Richard Allen, dit Grant. L'un de nos généticiens les plus réputés, récompensé à de nombreuses reprises et, pour ne rien vous cacher, futur nobélisable en physiologie ou en médecine.

— Tu exagères, William, dit l'homme avec ironie et il se leva.

Il n'était pas particulièrement grand et avait le physique mince, légèrement courbé, des coureurs. Il repoussa les boucles brunes rebelles de son visage et prit la télécommande.

— Madame la présidente, mesdames et messieurs, nous sommes dans la merde. Mais alors vraiment. Je dirais même que nous assistons ici aux prémices d'une nouvelle époque.

D'un léger geste du pouce, il désigna le cœur à l'écran.

— Comme l'a dit monsieur le ministre, ce que vous voyez là est impossible. Pour être plus précis : ça nous est impossible.

En dépit de la gravité du sujet, un trait ironique se forma autour de sa bouche, tandis que ses yeux pétillaient d'intelligence et qu'ils semblaient percer à jour toutes les personnes présentes.

— D'où la question : comment est-ce possible ? Ou plutôt : qui est capable de faire ça ? (Il se tourna vers l'écran.) Ça. Qu'est-ce que c'est ?

Derrière lui, l'image se transforma en un objet informe, aux taches grises, roses et vertes.

— Les premiers examens des légistes ont révélé que les taches sur le cœur sont apparues par modification de certains tissus. Elles font penser à une tête de mort grossière, comme vous avez pu le voir. Causée par des virus que l'équipe a pu isoler sur le cœur. Les premiers tests rapides n'ont trouvé aucune ressemblance avec les agents pathogènes habituels d'inflammations classiques du cœur comme les streptocoques ou les staphylocoques, mais avec le virus de la grippe. Ensuite, nous avons analysé le génome du virus. Tout ça remonte à seulement quelques heures, raison pour laquelle nous n'en avons pas encore fini. Mais nous avons déjà les premiers résultats.

Derrière lui apparurent d'innombrables suites de lettres sur l'écran. Jessica réalisa rapidement que les mêmes quatre lettres se répétaient continuellement selon différentes variantes : A, C, G ou T : A pour adénine, C pour cytosine, G pour guanine et T pour thymine. Les bases de l'ADN, du génome.

— Ici, c'est devenu intéressant. Le génome a des ressemblances avec les agents pathogènes de la grippe. Mais seulement quelques-unes.

Les colonnes de lettres disparurent au profit d'une animation colorée en trois dimensions de nombreuses petites boules liées entre elles sous forme de spirales, telle que Jessica avait déjà pu en voir lors d'autres exposés. La double hélice de l'ADN.

— Dans le génome de l'organisme, nous avons trouvé de nombreuses séquences qui ne comptent pas parmi les agents pathogènes de la grippe. Nous ne connaissons pas encore leur provenance ni leurs fonctions. Nous devons encore déterminer la souche de départ. Nous pensons qu'il s'agit d'un organisme génétiquement modifié. En d'autres termes : une arme biologique.

Il laissa ses paroles faire leur effet.

— Mon Dieu, chuchota le secrétaire d'État à l'Intérieur. Qui a pu être touché ? Comment dit-on... infecté ?

Du métal en fusion coulait dans les veines de Jessica, son estomac se nouait. Voici qu'elle comprenait la raison du prélèvement de salive dans l'avion ! Sa gorge se serra. De nouveau, elle peinait à respirer. À l'idée qu'une tête de mort fût déjà en train de se dessiner sur son cœur, des gouttes de sueur perlaient sur son front. Pourquoi sa présence ici ?

Le docteur Grant, qui avait suivi l'exposé de Richard Allen depuis le côté, prit la parole.

— C'est précisément ce que nous sommes en train de rechercher.

Il prit la télécommande à Richard Allen. Sur l'écran, Jessica reconnut les mouvements fébriles de personnes en accéléré. Des doigts s'activaient, gesticulaient au-dessus du cœur et des taches en forme de tête de mort. Le médecin qui dirigeait l'opération replaça le cœur dans le corps, puis tous disparurent du champ de la caméra.

— Nous avons immédiatement pris les mesures de sécurité nécessaires contre un possible danger infectieux, dit-il. Nous ne croyons pas à un risque général, puisque aucune des personnes avec lesquelles Dunbraith a eu des contacts étroits au cours des heures et des jours précédents n'a montré le moindre symptôme, sans même parler d'une victime d'infarctus.

Ça, je l'aurais remarqué, ne put s'empêcher de penser Jessica. Elle bouillonnait de colère qu'on ne l'eût pas avertie immédiatement après la découverte du virus.

— Nous savons du médecin du secrétaire d'État que Jack Dunbraith avait souffert des premiers symptômes d'état grippal peu de jours avant de se rendre à Munich. Nous en déduisons qu'il s'agissait de la phase d'infection.

— Nous devons mettre toutes les personnes ayant accompagné le ministre en quarantaine ! s'écria le secrétaire d'État à la Sécurité intérieure.

Jessica eut une nouvelle suée. Elle devait avoir l'air de sortir de la douche. Elle ne s'expliquait toujours pas ce qu'elle faisait là...

Richard Allen reprit la télécommande à Grant et fit réapparaître l'animation en 3D.

— Non, dit-il. Les membres de la délégation ont été les premiers à être examinés dès leur retour aujourd'hui. Certains collaborateurs directs du ministre, qui se trouvaient au ministère il y a quatre jours, avant le départ de la délégation, sont infectés. On les a mis en quarantaine. Quant à ceux qui l'ont rejoint à Munich, on n'a pas retrouvé l'élément pathogène. La phase infectieuse des personnes touchées, qui dure entre un et quatre jours, était déjà terminée à Munich. Ce qui devrait en tout premier lieu soulager la courageuse madame Roberts, dit-il en lui adressant un sourire.

Ses lèvres tremblèrent. Elle ne savait pas si c'était de la colère, du soulagement, ou parce que Richard Allen était au courant de ce qu'elle avait fait et qu'il en faisait l'éloge devant la présidente. Il esquissa un sourire sympathique lorsqu'il ajouta :

— Vous pouvez enlever ce masque depuis longtemps. Personne ne vous l'a dit ?

Tandis que ses émotions faisaient le grand huit, elle retira son masque.

— Ah ! Ce serait un crime de cacher un tel visage, lui lança Allen, radieux, avant de se tourner vers les autres. Venons-en à ma deuxième hypothèse de travail. Dans le cas de ce virus, il ne s'agit pas d'un OGM pour une attaque de masse, mais d'un organisme fait sur mesure pour le secrétaire d'État. En raison de quoi, nul besoin de nous faire beaucoup de souci pour la collectivité.

— Une arme biologique personnalisée ? s'enquit la présidente. C'est possible, ça ?

— En théorie, oui, poursuivit Allen. Dans la pratique aussi. Mais pas encore au niveau incroyable de complexité de cet organisme. Pensez à tout ce qu'il a dû faire : trouver son chemin jusqu'à sa victime, infecter les autres personnes contaminées, sans les rendre malades, identifier sa victime, la supprimer, puis, cerise sur le gâteau, laisser une marque de fabrique.

— Peut-être a-t-il été directement infecté par une personne de son entourage ? s'immisça un jeune homme au second rang. Administré dans une boisson, ou un truc dans le genre.

Tous le regardèrent, décontenancés.

— C'est une possibilité à prendre en compte, fit Richard Allen.

— Vous excluez alors l'accident ? demanda le secrétaire d'État à la Défense.

Jessica n'écoutait que d'une demi-oreille. Elle peinait encore à reprendre le contrôle de ses sentiments.

— Très largement, répondit Richard Allen. Cette chose est un *Game Changer*. Elle change la donne.

— Selon vous, qui est en mesure de produire un tel organisme ? demanda la présidente.

— Personne. Je ne connais même pas quelqu'un qui s'en approcherait.

— Enfin, ce n'est pas tombé du ciel, s'agaça la présidente.

— Sans doute pas. (D'un signe de tête, il désigna le secrétaire d'État à la Défense.) Par contre, je n'ai aucune idée de ce qu'on bricole dans divers labos militaires.

— J'imagine qu'on peut encore apprendre des trucs de cet organisme, remarqua le secrétaire d'État. À tout hasard, on n'aurait pas à faire à des virus SARS ou MERS, originaires d'Asie ou du Moyen-Orient ?

— Vous faites allusion aux groupes terroristes qui prospèrent dans ces parties du monde...

— Vous pensez, intervint le secrétaire d'État responsable de la Sécurité intérieure des États-Unis, qu'il pourrait s'agir de terroristes islamistes ? Voire d'une attaque nord-coréenne ? Nous devons tout de suite...

— On ne doit rien du tout ! l'interrompt brusquement Richard Allen. Quand bien même ce serait des virus SARS ou MERS, ça ne voudrait rien dire ! Au besoin, on peut se procurer des souches de ces virus dans divers laboratoires du monde entier.

— Oui, mais le plus simple, ce serait sur place, non ? insista le secrétaire d'État.

— Oui. Mais il ne s'agit ni de SARS ni de MERS ! On peut d'ores et déjà l'exclure. L'analyse détaillée va prendre encore du temps, dit Richard Allen. Ensuite, on saura mieux ce dont il retourne.

— D'ici là, bien sûr, on continue nos investigations avec tous les moyens mis à notre disposition, s'immisça le conseiller à la sécurité Waters. Pour l'heure, le plus important est le traçage de la voie de transmission.

— Je suis certain que nous allons trouver une foule de personnes infectées au sein du département d'État, dit Richard Allen. Le ou les agresseurs devaient propager le virus le plus largement possible dans l'entourage du secrétaire d'État afin qu'il l'infecte avec la plus grande probabilité possible. Quelqu'un capable de faire ça est capable de plus encore. Nous devons en être conscients.

— Vous voulez dire que ce genre de trucs pourrait infecter chacun d'entre nous ? dit le secrétaire à l'Intérieur. Un virus semblable pourrait déjà être sur mes traces ? Ou s'en prendre à la présidente ? Sans qu'on le voie ? Le sente ? Le ressent ? Ni qu'on le remarque d'une manière ou d'une autre ?

Une pensée macabre, se dit Jessica.

— Pour vous tuer tous, il y aurait des moyens plus simples, ironisa Richard Allen.

— Si je peux me permettre, intervint Jessica, essayant d'affermir sa voix, il y a une question que je me pose depuis le début : pourquoi commettre un attentat si compliqué ? Je pense qu'on veut nous faire passer un message. Ou, pour être plus précise, quelqu'un nous démontre sa supériorité. Quel est son but ? Et si ce n'était qu'un début ? C'est pour ça que je pense que notre boulot le plus urgent, c'est d'identifier les mobiles de l'assassin. Terroristes ? Déclaration de guerre d'une nation ennemie ? Et que veulent-ils ?

— Ces recherches, et leurs résultats, tout ça doit absolument rester secret, fit la présidente et elle se tourna vers le conseiller à la sécurité Waters. Il s'agit sans aucun doute d'une affaire qui relève de la plus haute sécurité nationale. J'aimerais qu'une task-force dédiée s'en occupe, dirigée par quelqu'un parmi vos collaborateurs.

La présidente voulait avoir mainmise directe sur cette task-force, et cela lui était plus aisé au travers de son conseiller à la sécurité, plutôt qu'en recourant à un service agissant de manière obstinée comme le FBI, un des nombreux services secrets ou le département de la sécurité intérieure.

— Bien, madame la présidente, dit Al Waters. On s'en occupe.

— **J**ess, juste un mot, lui dit Al Waters alors qu'ils quittaient la salle de réunion. J'ai encore des questions au sujet de Munich, la pria-t-il en rejoignant son bureau situé directement au-dessus de la salle de crise dans l'aile ouest de la Maison Blanche.

Il était trois heures du matin, Jessica était fatiguée et aurait bien voulu rentrer chez elle. Le fauteuil moelleux dans lequel elle sombra était une invitation à s'assoupir.

— Qu'est-ce que tu veux savoir de plus sur Munich ? demanda-t-elle à Al, assis en face d'elle, et qui avait l'air frais malgré l'heure tardive.

— Rien, dit-il. Je voudrais que tu prennes la tête de cette task-force. C'est pour ça que je t'ai fait venir.

Jessica était de nouveau réveillée. Voilà trois ans qu'elle travaillait à la Maison Blanche. Elle avait été à la School of Foreign Service de l'université Georgetown à Washington, avant de travailler trois ans pour le délégué américain auprès des Nations unies, puis de rejoindre une ONG qui s'occupait de projets de paix et de sécurité dans des pays en voie de développement. À la naissance de ses enfants, elle avait renoncé à ce travail, non dénué de risques, au profit d'un poste d'assistante au service chargé de la sécurité internationale à Georgetown. Très rapidement, elle s'était ennuyée dans cette vie, même si elle avait eu parfois mauvaise conscience vis-à-vis de ses enfants. Qu'importe qu'on la traitât de mauvaise mère, elle n'avait pas fait une thèse dans une des écoles les plus réputées du pays pour ne rien changer d'autre que des couches et s'encrasser dans un mi-temps pour élever sa progéniture. Lorsque Al Waters lui avait proposé le

poste, elle avait accepté, quand bien même il lui pomperait de nouveau toute son énergie. Colin n'eut d'autre choix que de moins travailler au sein de la boîte de conseil qui l'employait pour passer plus de temps avec les enfants.

Jusqu'à présent, l'activité de Jessica consistait à analyser, estimer et conseiller, elle avait également dirigé des équipes relativement petites sur des sujets précis.

— C'est sans doute l'une des missions les plus importantes de l'année, dit-elle. Tu as sûrement des collaborateurs plus expérimentés que moi dans tes équipes pour la mener à bien.

— C'est pour ça que je te veux, toi, répondit Al. Pour le professeur Allen, ce virus est un *Game Changer*, ce qui signifie l'avènement d'une nouvelle époque. J'ai pas besoin de quelqu'un qui traîne depuis des décennies dans les rouages de l'administration. Dans cette affaire, nous devons tout repenser depuis le début. Tu es la plus jeune des conseillères seniors ici, et tu as un parcours riche. C'est pour ça que tu es la personne en qui j'ai le plus confiance pour cette mission.

Jessica savait qu'elle allait se retrouver sur un siège éjectable. Une femme parmi une majorité d'hommes, relativement jeune et de surcroît moins expérimentée.

— La task-force, demanda-t-elle, elle se compose de qui ?

— Demande un représentant des services et des ministères. Seulement ceux dont tu as vraiment besoin – sécurité intérieure, FBI, CIA... Garde ton équipe la plus petite possible. Si qui que ce soit montrait des concupiscences déplacées, ne t'énerve pas. Si besoin, viens me voir.

— Et les experts externes ? Richard Allen ?

— Si tu penses que c'est utile. S'il est prêt à le faire. Il a les accréditations.

— Sinon, il n'aurait pas été là avec nous.

— C'est le début de quelque chose de grand. Mais pas de bon. Comme l'a fait remarquer le professeur Allen : nous sommes vraiment dans la merde !

Sitôt dans le couloir, Jessica envoya un texto à Colin. Il ne le lirait qu'au réveil et ça ne le réjouirait pas.

Nouvelle mission. Je ne peux pas encore rentrer. Sans doute pas avant le

petit-déjeuner. Mais ne compte pas sur moi. Je t'en dirai plus tout à l'heure. Bisou.

Les rendez-vous à venir avaient réveillé chez Jessica son besoin d'une douche. Mais elle n'en avait pas le temps. Le premier qu'elle appela depuis son bureau fut Richard Allen. C'était toujours bien d'avoir des alliés extérieurs. Elle se chargerait ensuite des collaborateurs des différents services.

Il décrocha tout de suite, elle se présenta.

— La mystérieuse femme au masque, dit-il, et elle l'entendit rire.

— C'est moi qui dirigerai la task-force, dit-elle sans autre forme de procès. Et j'aimerais que vous en fassiez partie.

— Je préférerais qu'on en parle autour d'un café, dit-il. Ça ne peut pas nous faire de mal à cette heure.

Dans la demi-heure qui suivit, Jessica recruta des membres au sein des services et des ministères les plus importants. En tout, sept personnes. Elle les convia à un premier briefing à huit heures dans la salle de crise.

Après s'être refait une beauté, elle descendit dans la mini-cantine aseptisée à côté de la salle de crise où elle avait rendez-vous avec Richard Allen.

— Un endroit charmant, pour un *date*, dit-il à son arrivée.

Il avait déjà pris un café fumant à la machine.

Malgré la lumière blafarde, l'heure improbable et son absence de rasage, il avait l'air frais.

— Compliqué de parler de ça au restaurant, fit-elle.

— Qu'est-ce que je vous sers ? dit-il, le doigt sur la machine.

— Un double expresso, merci.

— Donc, vous pilotez la task-force. Et je suis censé en être.

— Vous avez dit que ce virus était un *Game Changer*, dit Jessica. Et vous voulez faire partie de ce jeu.

Il prit une gorgée sans la quitter des yeux. Des ridules partaient en éventail du coin de ses yeux.

— Suis-je à ce point prévisible ? demanda-t-il en souriant et en posant sa tasse.

— Bienvenue dans l'équipe. Appelle-moi Jessica.

Elle lui tendit la main, qu'il saisit, une pression chaude et agréable.

— Moi, c'est Rich.

Elle prit son café et ils s'installèrent à l'une des petites tables.

— OK, Rich, dis-m'en davantage.

— Quarante-trois ans, divorcé, deux enfants presque adultes qui vivent chez mon ex et que je vois bien trop peu, je fais du jogging et du cyclisme sur route...

— Au sujet du virus, l'interrompit-elle.

— Ah, oui, répondit-il avec un sourire malicieux.

— Et j'aurais bien besoin aussi d'une petite mise à jour sur le génie génétique.

— OK. Je commence par quoi ?

— Comment peut-on produire ce virus ? Tu disais que ce n'était pas possible de faire quelque chose d'aussi complexe.

— Oui et non. En 2012, une découverte a révolutionné la génétique...

— Crispr/Cas9.

— Voilà. *Clustered Regularly Interspaced Short Palindromic Repeats*. Cas9, c'est des protéines. Depuis la première publication en 2012, des milliers d'expériences ont été réalisées partout dans le monde avec ce procédé.

— Sans doute aussi pour des armes biologiques, nota Jessica.

— Oui, on peut le supposer.

— D'autant que je sache, on peut faire des modifications techniques et précises sur chaque morceau d'ADN grâce à Crispr/Cas9. Comme si on coupait un ruban avec des ciseaux, à un endroit précis.

— C'est ça.

— Et ce qui est au moins aussi saisissant, c'est que cette méthode ne laisse aucune trace dans l'organisme manipulé.

— Ce qui rendra intéressantes les conversations futures sur les aliments génétiquement modifiés... observa Rich.

— Ou impossible, si on ne peut reconnaître les organismes modifiés. Celui qui veut produire de la bouffe OGM, il pourra le faire en toute tranquillité parce que personne ne pourra le prouver.

— Si on simplifie, oui, confirma Rich. Il y a déjà eu des débats au

sein de l'Union européenne. La Cour européenne aborde en juillet 2018 le cas des plantes obtenues au moyen de Crispr/Cas9. Nombre de spécialistes et de politiques pensent qu'il ne s'agit pas d'OGM, lorsque, par exemple, on introduit le gène d'une variété de pommes responsable de la résistance à tel nuisible dans une autre variété de pommes, qui n'a pas cette résistance. C'est des pommes dans les deux cas, et on pourrait arriver au même résultat par des croisements conventionnels, même si c'est plus compliqué, cher et moins précis. Quoi qu'il en soit, la Commission a estimé que ces productions relevaient de la directive européenne sur les OGM.

— Mais, par exemple, si le gène provient d'une autre espèce, d'un prédateur naturel du nuisible, comme un animal ? Que fait-on ?

— Oui, il y a encore beaucoup de choses à clarifier.

Il finit son café en souriant et ajouta :

— Dans tous les cas, tu t'y connais mieux que d'autres. Félicitations !

Jessica ignore le compliment.

— La technologie nécessaire existe bien. Pourquoi dis-tu « oui et non » ?

— Nous devons attendre des analyses plus fines et les comparer avec les banques de données pour mieux identifier le virus. Quelle souche de grippe est-ce ? Qu'est-ce qui a été ajouté ? Peut-être peut-on remonter des requêtes spécifiques à une banque de données ?

Jessica enregistra la suggestion pour l'évoquer pendant le briefing.

— Tu disais tout à l'heure que la personne capable de fabriquer un virus de ce type est capable d'autres choses. Ce qui me préoccupe le plus au-delà du mobile, c'est : est-il possible que d'autres OGM aussi avancés se trouvent déjà dans la nature, sans qu'on les remarque ? Le secrétaire d'État était-il la première victime ?

— Possible. Pas facile à trouver s'ils ne laissent pas une trace aussi nette qu'une tête de mort.

— Un symbole de pirates, observa Jessica.

— En tout premier lieu, un symbole de mort.

Hannah avait passé la moitié de la nuit à attendre à la maison, tremblotante, broyant du noir, tandis que Jim et ses hommes cherchaient Jill dans les quartiers les plus sombres de Boston. En vain. Ils étaient pourtant tout à fait réveillés en se mettant sur le chemin de la banque.

La filiale du Boston Credit Institut se trouvait en centre-ville, non loin du port. À sept heures du matin, elle n'était pas encore ouverte, mais un petit groupe les attendait quand ils entrèrent dans le bâtiment par la porte tournante vitrée : le directeur de la filiale, un de ses collaborateurs, l'officier Gardner, un officier de la brigade financière de la police de Boston et un jeune homme du bureau du procureur. Tous avaient des cernes. Sans doute avaient-ils travaillé toute la nuit. Le directeur les conduisit dans une salle de réunion, sur la table de laquelle se trouvaient plusieurs piles de papiers.

— June Pue était quelqu'un d'actif, annonça-t-il.

Il étala quelques documents devant eux. Hannah les scanna. Des extraits de compte. Des dizaines de transactions. Parfois des sommes à sept chiffres. Et ce n'était pas tout.

— June Pue est une junkie sans domicile fixe, fit sèchement l'officier Gardner, en regardant une feuille. Ce n'est pas une millionnaire. Ni une fille de millionnaire comme Jill.

— Nous avons satisfait à toutes nos obligations, assura le directeur.

— Je n'en doute pas, dit le policier des finances. Combien de fois cette dame s'est-elle trouvée dans l'agence ?

— Une fois, lança le collaborateur du directeur. Lors de l'ouverture du compte. Tout le reste, elle l'a fait en ligne.

— Comment s'est-elle identifiée ?

Le directeur sortit des papiers d'une autre pile.

Copies d'un permis de conduire, d'une facture de téléphone et d'électricité. Gardner les étudia rapidement.

— C'est l'ancienne adresse de Henry Balsam, constata-t-elle.

— Peut-être votre fille a-t-elle falsifié les factures, intervint Gardner. Ce n'est pas bien compliqué.

— Je découvre tout ça aujourd'hui, dit Hannah.

Elle se maudissait intérieurement et se demandait quand et comment Jill avait pu faire tout ça dans leur dos.

— Mon Dieu, murmura l'employé du bureau du procureur, qui avait tiré au hasard quelques feuilles de la plus grande pile. C'est des millions, là !

Le policier des finances en prit également quelques-unes. Il les étudia, les déposa l'une après l'autre.

— Des virements vers d'autres comptes, dit-il, sans lever les yeux. Je connais ces numéros. Off-shore, les Caïmans.

— On parle bien d'une junkie SDF ? demanda Gardner.

— Ça ressemble à une méthode classique de blanchiment, répondit le policier de la financière. Tu cherches un clodo, qu'a quand même pas trop l'air d'en être un, et qui a des papiers. Tu lui fais miroiter un peu d'argent. Tu l'envoies dans une banque, avec des fausses factures au nom de ses papiers. Puis il ouvre un compte à son nom. Tout le reste se passe par la poste. Ce n'est pas grand-chose. Le gros se fait par voie électronique. Physiquement, il faut juste se faire envoyer une carte quelque part.

— Et si ce Balsam vous avez raconté des histoires ?

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'il aurait envoyé le SDF en personne.

— S'il avait un truc à se reprocher, il ne se serait pas présenté de lui-même à la police, dit Hannah.

— Sauf s'il se croit particulièrement intelligent, compléta Gardner.

— Quoi qu'il en soit, si ce n'est pas lui, c'est votre fille qui a fait tout ça, reprit le jeune homme du bureau du procureur.

Cette remarque effraya Hannah, mais elle ne pouvait pas leur en donner les raisons.

— L'examen de ces documents va nous occuper un bout de temps, fit le policier de la financière en jetant un coup d'œil aux papiers.

— Mais on n'a pas de temps, dit Hannah. On a besoin de résultats rapides.

Elle continua, en fixant l'assemblée :

— Jill voulait un compte pour des objectifs précis. Elle n'aura pu parvenir à ses fins qu'une fois le compte ouvert. Quelles sont les premières transactions ?

L'assistant du directeur étala quelques feuilles côte à côte. Ils se mirent devant et les lurent ensemble.

— Elle s'est procuré une carte de crédit, dit le directeur, le doigt sur la ligne correspondante.

— Elle a mis ses comptes chez un courtier en ligne, expliqua l'assistant en désignant les documents.

— Elle a payé une entreprise du nom de Servzon, dit le policier de la financière.

— Ça ne me dit rien, répondit le directeur.

Jim consultait déjà Internet sur son portable.

— Un fournisseur d'espaces de stockage virtuels et de serveurs, dit-il. Pourquoi a-t-elle besoin d'espace ?

— Il faut qu'on y ait accès, fit Hannah.

— On peut les faire ouvrir, dit l'employé du bureau du procureur.

— Quels délais ?

— Ça dépend de leur niveau de coopération. Mais s'il s'agit de la disparition d'une adolescente et peut-être de drogue...

— Rien à voir avec de la drogue, assura Hannah.

— Quel âge a-t-elle ?

— Quinze ans, répondit sa mère.

— Et elle étudie déjà au MIT, dit le policier de la financière. Elle est intelligente, alors.

— On emporte tout ça, dit le jeune employé du procureur. Y compris les données électroniques, s'il vous plaît.

— Bien entendu, dit le directeur. Mon collaborateur s'en occupe.

En partant, Hannah prit le directeur à partie et resta quelques pas derrière les autres avec lui et Jim.

— Est-ce qu'on pourrait avoir une copie de ces documents ? Manifestement, ma fille est mêlée à cette histoire d'une façon ou d'une autre. Elle en est peut-être même responsable.

— Officiellement, il s'agit du compte de June Pue, répondit le directeur.

Hannah se fit suppliante.

— Nous avons besoin d'une piste pour la retrouver de toute urgence ! Ça fait presque une journée qu'elle a disparu. Après avoir vu tout ça, j'ai encore plus peur qu'elle ait des problèmes. Elle n'a que quinze ans !

Le directeur la dévisagea, les sourcils froncés. Hannah poussa un soupir théâtral.

— Bien, murmura l'homme.

Les plantations de fruits et de légumes s'étendaient à perte de vue. Tomates, courgettes, aubergines, gombos, salades, pois... des plantes vertes luxuriantes dans une terre grasse, humide. Analysées avec minutie par mètre carré, nourries et cultivées sur la base de gigantesques données numériques, amassées au cours des ans et combinées avec d'autres – de la nature du sol, des micro-organismes qui le composent jusqu'aux prévisions météorologiques et climatiques étudiées à la seconde près. Depuis la tablette qu'il tenait, Jegor pouvait faire apparaître des dizaines de graphiques, de tableaux, de diagrammes et de courbes pour chaque graine, pour chaque plante. Ce qu'il faisait la plupart du temps par pur plaisir, ou à des fins de démonstration pour les visiteurs saoudiens. Le travail était effectué automatiquement en arrière-plan par des programmes de contrôle hyperperformants.

C'était bien différent des misérables champs des petits paysans des environs, comme de la plupart des surfaces agricoles du pays. Son patron disposait naturellement d'autres moyens. Depuis dix bonnes années, le Saoudien avait acheté en Tanzanie des terres grandes comme des petites principautés européennes. Et il n'était pas le seul. Les investissements, qualifiés de *Land Grabbing* par certaines ONG comme par les politiques d'opposition n'ayant pas cédé aux pots-de-vin, avaient littéralement explosé au début du ^{xxi}e siècle. Des acteurs semi-étatiques ou privés de Chine, d'Inde, de la péninsule arabique, de Corée du Sud, des États-Unis, de Grande-Bretagne, d'Allemagne ou d'autres États développés, avaient fait de l'Afrique subsaharienne leur grenier à grains, à fruits et légumes, pour les besoins de leur propre

population. Ils louaient ou achetaient à grands frais de vastes étendues de terrain afin d'assurer l'approvisionnement de leurs populations ou de leurs entreprises. On leur reprochait continuellement de chasser les autochtones de leurs terres sans aucun dédommagement, tandis que des fonctionnaires ou des politiques corrompus effectuaient des virements de plusieurs millions sur des comptes en Suisse ou à Singapour. Jegor ignorait ce qui était vrai là-dedans, puis ça ne relevait pas de ses compétences. Il était responsable du bon développement des plantes. Et ils y arrivaient cent fois mieux que les locaux. Bien loin de l'image idyllique d'hommes vivant en harmonie avec la nature que diffusaient les organisations humanitaires, ils la détruisaient généralement de manière brutale et, avec elle, leurs propres moyens de subsistance. Quatre-vingts pour cent du peuple tanzanien étaient de petits paysans qui vivaient grâce à l'agriculture vivrière. Elle couvrait à peine ce dont ils avaient besoin pour vivre. Au lieu de travailler durablement leurs sols, ils l'épuisaient par des cultures non appropriées, trop fréquentes, un mauvais assolement, de mauvaises irrigations et fertilisations. Sécheresses, inondations et nuisibles faisaient le reste. Très souvent, les lopins de terre devenaient stériles après quelques années et avaient ensuite besoin de décennies pour se régénérer. Si toutefois quelqu'un s'en occupait. Au lieu d'en tirer des leçons, ils s'étendaient et brûlaient la forêt proche pour la transformer à son tour en friche. ArabAgric, l'entreprise pour laquelle Jegor travaillait, avait donné du travail à beaucoup d'entre eux, leur permettant de multiplier leurs revenus antérieurs. Tout d'abord, elle aida la population locale au travers de nombreux projets, finança des dispensaires, des écoles et d'autres lieux d'apprentissage. Les activistes avaient beau parler d'exploitation, pour Jegor, les ouvriers agricoles sur ses exploitations étaient plus heureux, plus prospères et en meilleure santé que les petits paysans indigènes, leurs enfants pouvaient aller à l'école et même à l'université. Les boutots sur ses plantations étaient avidement convoités. Certes, il y avait également d'autres projets où les paysans recevaient de l'aide d'organisations nationales ou internationales, où ils apprenaient à rendre leurs terres plus fertiles et plus durables. Certains pouvaient alors livrer à l'Occident des produits bio, pour répondre à ses envies.

Ainsi allait le monde. Lui-même n'avait vu aucun avenir dans son pays natal, la Biélorussie, et l'avait quittée. Des flots de personnes sillonnaient alors la planète. Tandis que certains luttaien contre le désert et l'océan pour rejoindre l'Europe dans l'espoir de jours meilleurs, d'autres migraient sur ce continent auquel on prédisait une explosion de croissance gigantesque dans les décennies à venir. Jegor en prenait sa part. À l'ouest, beaucoup voyaient l'agriculture sous les traits publicitaires d'une ferme romantique. De nos jours, elle était de

fait l'une des industries les plus avancées, numérisées et automatisées. Au cours des années passées, Jegor avait, pour de grandes entreprises occidentales, cultivé, testé et produit en masse de nouvelles espèces résistant à la sécheresse et aux nuisibles, ainsi que d'autres plus productives. Au fond, le travail était le même que pour la conception d'un nouveau modèle d'automobile ou d'un logiciel. La plus grande partie avait lieu devant un écran et dans des laboratoires. Les technologies modernes comme le big data avaient révolutionné le management des exploitations. Elles permettaient de prévoir plus précisément la météo et donc de mieux réguler la quantité d'eau nécessaire, de calculer au plus près les possibles infections de nuisibles et de les empêcher, de révéler la composition des sols au mètre carré et d'en déduire donc les apports nutritifs nécessaires.

Beaucoup ressentent cette forme d'agriculture comme un viol de la nature. D'autres avancent que les méthodes traditionnelles ne sont pas en mesure de nourrir l'humanité. Jegor n'avait pas d'avis sur la question. Les Saoudiens les payaient bien, lui et ses collaborateurs.

Au bord d'un grand champ de tomates, il discutait justement des jours à venir avec l'un d'eux, lorsque le labo l'appela.

— On a de la visite concernant les échantillons de maïs que tu nous as apportés, dit son collègue. Tu peux venir ?

— C'est urgent ?

— Carrément.

— OK. Je suis dehors, secteur M438. J'arrive dans quelques minutes.

Confortablement assis dans la voiture, il franchit les barrières du bâtiment administratif grâce au système d'identification automatique. Il passa devant les bureaux qui s'étaient étalés sur deux étages. Sur la façade trônait l'inscription ArabAgric. Il laissa sur sa droite le bâtiment d'un seul étage du contrôle qualité et se gara devant les serres avec les plantations expérimentales du département de la recherche et du développement. Dans la chaleur de l'asphalte du parking se trouvaient majoritairement des véhicules tout-terrain ou de petites voitures. L'air tremblotait au-dessus de leurs carrosseries.

Jegor passa le long des laboratoires, où des scientifiques de dix-sept pays faisaient des recherches pour de meilleures semences, des micro-organismes plus efficaces pour les sols et d'autres méthodes pour obtenir des récoltes encore plus abondantes. Son objectif : le laboratoire numéro sept et Stavros Patras.

Le Grec imposant le salua d'un rire et d'une poignée de main. Sa blouse blanche peinait à dissimuler son ventre proéminent.

— Sacré Russe, qu'est-ce que tu nous as encore déniché ? On a des invités qui ne viennent rien qu'à cause de ça.

À l'instar de Jegor, il avait quitté son pays natal, bien avant la crise, pour des contrées beaucoup plus prometteuses. Il était entouré de tables recouvertes d'éprouvettes, de boîtes de Pétri, d'ustensiles de laboratoire clinquants. Dans certains, des feuilles vert clair germaient, dans d'autres attendaient des solutions nutritives, ou des liquides indéfinissables. Sur un des plans de travail, il y avait des morceaux d'épis, de feuilles et de tiges de maïs à côté d'un ordinateur portable.

Quatre hommes inconnus de Jegor examinaient l'ensemble.

— Ce sont des collègues de Santira, notre partenaire pour la recherche et le développement, dit Stavros en guise de présentation. Ils s'intéressent à ton maïs.

Trois des hommes se concentraient sur plusieurs grosses valises dans un coin de la pièce. L'un d'eux tendit la main à Jegor.

— Gordon Hemsworth. Avez-vous également des échantillons de l'année précédente ? demanda-t-il sans autre forme de procès.

— Non, répondit Jegor.

Il n'y avait pas pensé. Et à quoi bon ?

— Bien, dit Gordon. Alors, nous devons en récupérer quelques-uns. Vous nous aideriez ? Tout est entendu avec votre boîte. Vous aurez le temps qu'il faut.

Jegor haussa les épaules.

— D'accord !

— Parfait, je me réjouis de cette collaboration, fit Gordon et il lui serra de nouveau la main.

Puis il se tourna vers Stavros.

— On en est où du séquençage ?

— C'est en cours.

— On doit accélérer, dit Gordon.

Il rejoignit ses collègues, qui avaient commencé à assembler des instruments sur une table vide.

— Wahou ! fit Stavros. Des séquenceurs de troisième génération.

— Dernier cri, fit Gordon en connaisseur.

— On n'est pas mal équipé ici, dit Stavros, mais ça...

— C'est quoi ? lui demanda Jegor à voix basse, tandis que Gordon transmettait des instructions à ses collègues.

— Des appareils de séquençage de l'ADN de pointe. Ce séquençage permet d'identifier la succession des nucléotides dans des molécules d'ADN. Souviens-toi du projet génome humain entrepris en 1990. Avec les méthodes d'alors, ça prenait des années. Depuis, les méthodes mises au point permettent un séquençage bien plus rapide et moins coûteux. C'est pour ça qu'on parle de séquençage de troisième génération. Ça a d'abord permis à des entreprises, qui en ont fait une industrie, d'analyser ton génome pour une centaine de dollars.

Il désigna l'équipe de Gordon.

— Ces types sont en train d'assembler sur ma table un équipement d'une valeur de plusieurs millions de dollars qu'ils ont fait venir exprès. Ton mais doit vraiment les intéresser.

Cette fois, Jessica était assise en bout de table, dans une salle de réunion de l'espace de crise de la Maison Blanche. À ses côtés, des représentants de la sécurité intérieure, du département de l'Intérieur, du FBI, de la CIA, de la NSA, du CDC – et Rich. Au deuxième rang, les clones de leurs supérieurs hiérarchiques. Bien plus d'hommes que de femmes, ici comme ailleurs.

— On a une mission sacrément compliquée devant nous, annonça Jessica à l'assemblée. Nous devons trouver aussi vite que possible la personne ayant conçu l'agent pathogène. Dans un premier temps, nous allons nous intéresser à quatre éléments : d'abord, nous devons trouver comment le virus a pu atteindre Jack Dunbraith. L'infection a probablement eu lieu à Washington, il y a six ou huit jours, lorsqu'il souffrait des symptômes d'une grippe. Monsieur Allen, Rich, dit qu'il s'agit d'un virus qui ne peut se transmettre dans l'air, mais par contact. Par chance, ça réduit considérablement notre périmètre de recherche. Jack Dunbraith a dû toucher le porteur. Ou un objet que celui-là aurait manipulé.

Jaylen Bland, qui représentait le FBI, gémit.

— Ça nous laisse encore beaucoup de possibilités. (Il se pencha sur une impression de plusieurs pages.) L'agenda de Dunbraith pour cette période comporte plus de soixante-dix rendez-vous. Sans compter quelques centaines de personnes qui se sont trouvées dans le même lieu que lui, qui ont donc pu toucher des papiers, des poignées de porte, des bureaux, des bouteilles d'eau et un tas d'autres objets.

— Les politiciens, soupira Rich, laissent traîner leurs doigts partout.

Jessica lui jeta un regard noir avant de poursuivre.

— Il faut rechercher le virus dans tout l'environnement du défunt afin d'en déduire la provenance. Les domiciles de la famille Dunbraith et le bureau du secrétaire d'État ont été condamnés. La délégation de Munich, moi y compris, a déjà été examinée. Nous devons rester discrets. Attention aux médias ! Le service de presse de la Maison Blanche s'en occupe avec notre collaboration. Le deuxième élément réside dans la particularité de l'agent pathogène. Si, comme nous le pensons, il a réellement été conçu sur mesure pour le secrétaire d'État, alors son concepteur a dû utiliser son génome.

— Ce qui n'est pas une mince affaire, intervint Tom Cantor, le représentant de la Sécurité intérieure. Ce n'est pas publiquement connu, mais nous protégeons déjà depuis quelques années les informations génétiques de tous les membres du gouvernement et d'autres politiciens exposés, autant que nous le pouvons. On les briefe pour qu'ils adoptent le comportement le plus sûr possible. Pas de poignée de main à des personnes non examinées, ne donner aucun objet personnel qu'ils ont touché à des étrangers sans les avoir minutieusement nettoyés avant, ne pas jeter dans un lieu public quelque chose comme un mouchoir usagé, etc. C'est particulièrement difficile, bien entendu, lors d'apparitions publiques et dans l'entourage personnel, comme les camarades d'école des enfants et ce genre de choses.

— Les amants, voulez-vous dire, grommela Rich en ricanant.

Tom l'ignora.

— La mission des gardes du corps s'étend également au nettoyage ou à la mise en lieu sûr de tous les objets critiques de ce point de vue, comme des verres usagés, des poignées de porte, des os mâchés lors d'un barbecue, pour ne citer que ça. Ça va si loin que nous parcourons aussi les sites pour voir si des objets ne seraient pas vendus par des fans, comme un maillot de sport qu'un tel aurait porté à l'université et où se nicherait encore de l'ADN utilisable. On les achète par l'entremise d'hommes de paille et on les retire ainsi de la circulation. Bien sûr, impossible de tout voir...

— Vous n'avez qu'à trouver celui..., dit Jessica.

— Une aiguille dans une botte de foin, fit Tom. Aussi grande que le monde entier.

— Nous avons un troisième élément, continua Jessica.

Elle fit un signe de tête à Jaylen.

— Depuis 2006, le FBI s'est doté d'un service contre les armes de

destruction massive, commença-t-il. Depuis, l'unité en charge des mesures biologiques préventives s'intéresse aux progrès rapides dans ce domaine. Ils en suivent les évolutions scientifiques ainsi que la communauté croissante des biohackers. Comme pour les hackers en informatique, le service s'attendait à l'apparition de *white hats*, de *grey hats* et de *black hats* – c'est-à-dire des hackers agissant dans le cadre de la légalité, d'autres qui transgressent parfois la loi, mais plutôt pour mettre des faiblesses au jour, et enfin ceux qui poursuivent des fins criminelles, terroristes ou belliqueuses. Au cours des ans, le service a noué des liens solides avec les généticiens de garage légaux, même si ça n'a pas été favorablement accueilli par tous les membres de la communauté. Le FBI a même mis sur pied une conférence annuelle des biohackers do-it-yourself et sponsorise le concours iGEM du Massachusetts Institute of Technology. Pourtant...

— iGEM ? demanda quelqu'un.

— *International Genetically Engineered Machine Competition*, précisa Rich. Une compétition internationale des élèves et étudiants du MIT, au cours de laquelle les participants doivent concevoir de nouveaux systèmes biologiques en partant de BioBricks, de pièces de construction biologiques standard. Ça existe depuis 2003, c'est maintenant un truc important avec des équipes du monde entier. Des gamins des milliers de fois plus intelligents que leurs sponsors, conclut-il en adressant un sourire offensif à Tom.

Il l'ignora de nouveau et poursuivit.

— Nos contacts se limitent cependant à la scène américaine. L'Europe de l'Ouest ne nous pose pas de problèmes, parce que les laboratoires comme la scène do-it-yourself sont soumis à des lois sévères. De grandes parties d'Europe de l'Est, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, à l'inverse, sont des boîtes noires.

— Merci, fit Jessica en reprenant la parole. Nous allons bien entendu mettre ces contacts à profit afin d'être au courant d'éventuelles rumeurs ou d'informations. Cet organisme est d'une rare complexité. Les analyses détaillées sont encore en cours, mais une chose est d'ores et déjà acquise : un tel virus ne peut être concocté par le premier généticien de garage venu. Mais, sur cette scène, il se trouve suffisamment d'acteurs disposant de l'équipement moderne et du savoir-faire. Les composants, si on peut les appeler comme ça, peuvent se procurer relativement facilement, comme d'autres équipements génétiques, auprès des producteurs ad hoc, y compris en ligne. En règle générale, ce sont des laboratoires spécialisés sous contrat. Bien que beaucoup se plient de leur plein gré à certaines restrictions, ils sont peu soumis à des règles contraignantes de

livraison et de sécurité. Peut-être allons-nous trouver sur ce marché quelqu'un qui a livré des pièces. Par ailleurs, on a besoin, pour produire un tel organisme, d'un équipement qu'on ne peut trouver que dans des laboratoires professionnels. Ce qui signifie que, si l'agent pathogène n'a pas été créé dans un laboratoire professionnel, voire étatique, nous devons passer au peigne fin toutes les bourses de seconde main pour dénicher ce qui y a été vendu au cours des années passées. Il ne doit pas y avoir un nombre incommensurable d'achats de cet ordre.

— Je vous souhaite bien de la chance, marmonna Tom.

— Personne n'a dit que ce serait simple, rétorqua Jessica, alors qu'une pensée lui traversa l'esprit.

Elle se tourna vers Tom :

— N'avez-vous pas dit quelque chose tout à l'heure à propos des papiers, des poignées de porte et des bouteilles d'eau que Dunbraith aurait pu avoir touchés, après que le porteur les a touchés également ?

— Si.

— Comment le porteur aurait-il été infecté ? Par exemple, par du papier ? Une lettre ? Rich, est-ce qu'on aurait besoin de poudre blanche, ou l'équivalent, placée dans une lettre par exemple, comme pour un attentat à l'anthrax ?

— Non. Il suffit d'aménager un transport adéquat pour le micro-organisme. Soit il est assez résistant, soit le courrier offre les conditions nécessaires de chaleur et d'humidité, ou ce dont le micro-organisme a besoin pour survivre.

Jessica était assez au courant des mesures de sécurité dans les services courrier. Après les attaques à l'anthrax de 2001, de nouvelles directives avaient été transmises à tous les services courrier de l'État. Les paquets suspects étaient examinés minutieusement.

— Y a-t-il eu, au service courrier, des lettres particulières adressées à des collaborateurs ou des personnes en contact avec le secrétaire d'État au cours des jours qui nous intéressent ? demanda-t-elle à Tom.

— On va vérifier.

— Merci. Par ailleurs, Rich pense que cet OGM hyper-élaboré n'est sans doute pas le seul en circulation. S'il avait raison, ça pourrait aider. Tous les services de renseignement doivent communiquer toutes les informations sur des OGM suspects dans le monde entier, qu'il s'agisse d'armes ou non.

Les représentants des différents services notèrent l'ordre sans le

moindre commentaire.

Elle s'adressa à l'assemblée.

— Mesdames et messieurs, on a affaire à un adversaire supérieur. Bien supérieur ! Et il peut frapper de nouveau à tout moment. Nous n'avons pas une minute à perdre !

Le réveil du téléphone retentit directement dans la tête d'Helen. Ses paupières étaient comme du papier émeri. Tout en tâtonnant pour trouver le téléphone à côté du lit, elle se souvint de la raison de ce bruit matinal. D'un coup, elle fut parfaitement réveillée. Les chiffres de l'écran indiquaient cinq heures du matin.

À cinq heures et demie précises, elle attendait une limousine sombre devant la porte d'entrée. Un chauffeur en sortit, la salua amicalement par son nom et lui ouvrit la portière arrière, tandis que Greg embarquait de l'autre côté. Helen ne pouvait que soupçonner le monde extérieur en raison des vitres teintées. Une fois la vitre entre la banquette et les sièges de devant relevée, elle distinguait à peine la silhouette du chauffeur.

— Confidentialité, répondit une voix par un haut-parleur à la question que Greg venait de poser. Vous avez donné votre accord.

Les portières se verrouillèrent dans un léger bruit. Pendant le trajet, ils essayèrent de deviner leur destination, avant de sombrer dans un demi-sommeil. Helen se demandait si elle n'aurait pas dû téléphoner à sa mère. Ou à sa sœur. Non, elle avait déjà des enfants. Carol, sa meilleure copine, était la plus indiquée pour avoir encore un avis. Même si le docteur Benson avait déconseillé, enfin même interdit, d'impliquer des étrangers. Helen ne partageait pas toujours l'avis de sa mère, c'était le moins qu'on puisse dire ! Mais, en l'occurrence, c'était elle qui lui vint à l'esprit. Peut-être précisément parce que c'était une mère. Sa mère. Qu'aurait-elle fait si elle avait eu cette opportunité ? Qu'aurait-elle fait d'Helen ?

Une demi-heure plus tard, la voiture s'arrêta. Le chauffeur les fit descendre devant un bâtiment plat, d'un étage, derrière lequel Helen vit les ailerons de jets d'affaires. Elle ne reconnut aucun signe tangible qui eût pu lui faire deviner l'endroit. Le chauffeur les accompagna jusqu'à la porte, où un jeune steward en uniforme noir les reçut.

Trois autres personnes quittaient l'intérieur du bâtiment, une salle d'enregistrement aussi sobre que luxueuse, en direction des avions.

— Comme convenu, vous n'emportez aucun appareil électronique avec vous ? demanda le steward tout en les priant de passer un portique de sécurité équipé d'un scanner corporel.

C'était l'une des rares consignes du docteur Benson : pas de smartphone, pas de caméra ni d'ordinateur, rien qui pût indiquer ni révéler leur position. Une femme à l'air stoïque les fit passer à travers le portique. Helen en était déjà sortie lorsque la femme invita Greg à reculer.

— Qu'est-ce que vous avez dans la poche de votre pantalon ?

— Quelle tête en l'air, dit-il en se frappant le front. (Il exhiba son téléphone.) Pur automatisme ! Je le prends tous les matins, sans réfléchir.

Helen roula des yeux. Sans réfléchir ! Tout en haussant les épaules en guise d'excuses, il le tendit au steward.

— Je le récupère au retour, hein ? C'est certain ?

Le steward prit le téléphone.

— Bien entendu.

Un vigile examinait ses bagages.

— C'est bon, constata-t-il.

Il accrocha des étiquettes avec leurs noms à la poignée de leurs sacs, puis les conduisit à la porte par laquelle étaient sorties les trois personnes précédentes.

— Automatisme, siffla Helen. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— J'ai juste pas fait attention, murmura Greg en retour. Désolé.

Helen savait pertinemment que Greg pouvait parfois manquer de concentration. Cette fois, elle ne le croyait pas. Traversant l'aube falote, ils atteignirent un jet dont l'escalier d'embarquement était déployé. Helen compta douze hublots arrondis aux stores baissés. Jamais encore elle n'avait volé à bord d'un si petit appareil.

À l'intérieur, un étroit passage séparait neuf rangées de fauteuils

doubles à gauche, et simples à droite. Alors que la rangée de droite était vide, six paires d'yeux curieux les regardaient depuis la gauche. Les hublots obstrués renforçaient son impression de pénétrer à l'intérieur d'une boîte de conserve. En passant dans le couloir, elle salua d'un signe de tête les autres passagers, qui répondirent timidement et silencieusement. Ils prirent place à l'antépénultième rangée, Greg côté couloir. Helen tenta en vain de remonter le store.

Un autre couple entrait dans l'avion. Diablement attirant ! Elle avait l'air d'une gravure de mode, et lui, d'un ancien quarterback. Leurs enfants n'avaient sans doute pas besoin d'être améliorés physiquement. Il ne restait que deux places côte à côte à la dernière rangée. À mi-chemin, ils optèrent pour des places séparées. La femme s'assit de travers devant Greg, l'homme derrière elle. À peine assis, il se pencha vers Greg.

— Salut, Mike. Diana aimerait avoir un petit Frankenstein. (Il partit d'un rire sonore.) Pas vrai trésor ? (Sa femme l'ignora et se plongea dans un magazine. Puis à Greg :) Je rigole, c'est tout.

— Greg, fit celui-ci.

— Je crois toujours que c'est une caméra cachée, dit Mike, et il regarda exagérément autour de lui.

Greg rit.

— Tout à fait ! C'est aussi ce que j'ai dit !

— Puis après tout ! Faut bien se marrer, hein ?

Il assena une bourrade joviale dans le bras de Greg. Son rire agaçaient Helen. Devant lui, sa femme avait mis ses écouteurs.

— Tu vois, Greg, continua-t-il, je travaille moi-même dans ce domaine et je m'y connais un peu. Tout ça est une grande farce. Je te le parie ! Et si ce n'était pas le cas ? Alors ça ne peut pas bien se passer ! Je veux dire : le Golem, Frankenstein, *L'Île du docteur Moreau*, *Le Meilleur des mondes*, hein ? On n'a rien retenu ? (Il haussa les épaules.) Enfin, je veux bien me laisser convaincre du contraire.

Un steward referma la porte. À peine une minute plus tard, Helen entendit le réacteur. Le pilote annonça un vol d'environ trois heures. Une hôtesse les accueillit, leur proposa un léger petit-déjeuner, des boissons et des snacks pendant tout le vol, avant de leur présenter la liste des films et de s'adonner à la danse de la sécurité munie d'un gilet de sauvetage. Le personnel de bord ne connaissait sans doute pas leur destination, supposa Helen. Confidentielle. Et si quelqu'un venait à demander ? Peut-être pouvait-elle dormir encore une petite heure. Elle boucla la ceinture de sécurité. Quelques minutes plus tard, ils

étaient dans les airs. Elle ne trouva pas le sommeil.

Pour Jason Brill, qui entrait comme chaque matin depuis quelques mois dans le bâtiment du département d'État, la journée ne serait pas ordinaire. Déjà, il dut attendre plus longtemps pour passer le portique de sécurité. De l'autre côté, une agente du FBI le conduisit à une rangée de tables disposées dans un couloir. Au moins deux douzaines d'agents du FBI, penchés sur leurs ordinateurs portables, interrogeaient chaque nouvel arrivant. Certains prélevaient des échantillons de salive à l'aide d'un coton-tige.

En raison des contrôles et à l'instar de beaucoup de gens, Jason fut saisi du sentiment désagréable d'être pris pour une faute qu'il ignorait avoir commise. Angoissé, il se demandait ce qu'il avait bien pu faire.

Jason s'assit en face d'une Latino-Américaine d'âge moyen. D'après le badge sur sa poitrine, elle s'appelait María Solér. Elle regarda celui qu'il portait sur le revers de sa veste.

— Jason Brill, stagiaire ?

— Oui.

— Bien, monsieur Brill. Je n'ai qu'une seule question à vous poser : avez-vous au cours des trois dernières semaines remarqué quelque chose d'inhabituel ?

Jason essaya de dissimuler son émoi. Quelque chose d'inhabituel ? Qu'est-ce qu'elle voulait dire par là ? Qu'aurait-il dû remarquer ?

— Ici au travail, ou dans votre vie privée. C'est très important. Notre conversation reste confidentielle. Vous n'avez pas le droit d'en

parler, même pas avec vos collègues. Essayez de vous souvenir, s'il vous plaît. Quoi que ce soit. Quand bien même cela vous semblerait dérisoire ou insignifiant. Ce n'est pas forcément lié à votre travail ici. La plus petite bricole. Des gens, des objets, des événements. Une maladie.

Des gens, des objets, des événements. Une maladie. Elle était bonne. Dans cette maison, ça grouillait de freaks. Sa vie de stagiaire était marquée par des journées de seize heures avec beaucoup trop de travail de routine abrutissant, trop peu de repas réguliers, encore moins de temps libre, sans même parler de sexe. La plupart du temps, il était exténué, ce qui était une sorte de maladie. Rien d'anormal en fin de compte. Jason essayait tout de même de se remémorer quelque chose. Rien ne lui revenait. Et pourtant...

— J'ai eu un rhume, dit-il. Si ça figure parmi les maladies.

— Quand ?

— Il y a une bonne semaine, je crois.

María tapota sur son clavier.

— Avez-vous vu des personnes suspectes ? Avez-vous eu des visites surprises ? Reçu des courriers notables ?

À cause d'un rhume ? Jason lui lança un regard d'incompréhension.

— Pourriez-vous préciser ? la pria-t-il. Ce serait plus facile si vous me disiez ce que vous cherchez.

— À moi aussi, répondit María.

Elle ne savait donc pas. Ou n'avait pas le droit de le dire.

Jason voulait aider. Des personnes. Des visites. Du courrier. Sa mémoire était une page blanche. Ou pleine de non-sens.

— Désolé, mais rien ne me vient à l'esprit. Le plus inhabituel, c'était une publicité avec un échantillon de lingette nettoyante. Je n'avais encore jamais reçu ce genre de truc.

— Lingette nettoyante, répéta María avec un regard ironique.

Super ! Voici qu'il s'était ridiculisé.

— Vous pouvez constater comme ma vie est trépidante.

— Pour nettoyer de la vaisselle ou les mains ?

— De la vaisselle.

Elle le jaugea.

— Vous l'avez utilisée ?

— Oui. Chez moi, dans la cuisine.

María tapota.

— Autre chose ?

Jason chercha encore. En vain.

— Non, désolé.

Elle enfila un gant en latex et prit un coton-tige dans une boîte.

— Ouvrez la bouche. Nous avons besoin d'un échantillon de salive.

Jason obéit. Pour des raisons inexplicables, il se mit à transpirer. Pourvu qu'elle ne le remarque pas. Il ne voyait vraiment pas ce qu'il avait pu faire.

Elle acheva la procédure en quelques secondes et rangea l'échantillon.

— Bien, dit-elle, et elle lui donna une carte de visite. Si quelque chose vous revient, faites-moi signe.

Les rues conduisant chez la paysanne semblaient à Jegor encore plus poussiéreuses que la dernière fois. Des voitures délabrées, des bus ou des camions surchargés les croisaient parfois, et ils se perdaient dans des nuages de poussière. Gordon était un passager loquace, voire bavard, quant à Andwele il ne pipait mot à cause de cet étranger. Cependant, il ne cessait d'attirer l'attention sur lui en effectuant des dépassements casse-cou.

Pendant le trajet, Gregor observa plus précisément la frontière entre les champs de maïs secs. Ils s'arrêtèrent à plusieurs reprises afin que Gordon pût examiner les plantes et prélever des échantillons. À environ deux kilomètres avant la maison de la paysanne commencèrent les espaces au vert intense. Jegor invita Andwele à poursuivre. Une fois de plus, le freinage devant la demeure de Najuma les enveloppa d'un nuage de poussière. Personne n'attendait à l'entrée. Jegor, Gordon et Andwele sortirent de la voiture. Ils firent le tour de la maison. Même la terrasse couverte était vide.

Jegor aperçu la silhouette de Najuma au bout des plants de tomates, avant ceux de maïs. Elle faisait sa récolte, courbée, cueillait les fruits mûrs qu'elle déposait dans un panier à ses côtés. Andwele ne semblait être nullement dérangé par le fait de passer pour un importun. Il se fraya un chemin à travers les plants. À mi-parcours, il cria quelque chose à la paysanne. Elle se redressa, une main sur le dos. Jegor vit alors les deux enfants entre les plants. Ils suivaient Andwele, Gordon et Jegor d'un regard curieux. Andwele, qui avait rejoint Najuma, se mit à lui parler. Elle haussa les épaules, elle avait l'air de réfléchir. Elle fit signe aux trois hommes de la suivre chez elle.

L'intérieur de la minuscule maison comptait une seule pièce sombre. L'air était fait de chaleur et d'odeur de fumée. Au centre, un foyer ouvert, éteint, avec des cendres blanches. Sur les côtés, plusieurs matelas sales à même le sol ainsi que des couvertures. Elle avait donc d'autres enfants que les deux que connaissait déjà Jegor. Le contraire l'aurait surpris. Ils devaient être à l'école. Aucun indice concernant un homme. Ce qui ne voulait rien dire. Il travaillait peut-être sur un chantier à Dar es Salam. Ou dans la plantation d'investisseurs étrangers ou de propriétaires terriens ayant fait fortune pendant la colonisation. Il se pouvait aussi qu'il fût guide, cuisinier ou serveur dans une réserve dédiée aux safaris.

Sur une étagère à tiroirs bancale, où s'accumulaient bols et marmites, Najuma prit un petit objet brun et étiré prolongé par une petite tuyère : une pipe en épi de maïs.

— Cette pipe a été faite avec la récolte de l'année passée, traduisit Andwele après que Najuma se fut tu.

— Génial ! rit Gordon.

Elle brandit l'objet sous leur nez, continua de parler.

— Elle est prête à nous laisser la pipe, dit Andwele, en se frottant le pouce et l'index.

— On peut l'utiliser ? demanda Jegor à Gordon. Ou le matériel génétique a-t-il été détruit par la chaleur ?

— C'est sans doute le cas à l'intérieur. Mais, à l'extérieur, on va bien trouver quelque chose.

Najuma s'était détournée et fouillait dans le tiroir. Elle exhiba encore une pipe. Elle était plus petite, le fourneau plus court, plus épais et sombre. Le tuyau et le bec étaient bien plus foncés.

— Elle a été faite avec la récolte d'il y a deux ans, expliqua Andwele.

Il fit un signe de tête reconnaissant à Najuma.

— On prend les deux, dit Gordon. Qu'est-ce qu'elle voudrait en échange ?

Andwele se lança dans des négociations. Najuma avait des gestes énervés, elle élevait la voix, Andwele était en désaccord avec elle. Jegor regardait autour de lui, entre ces murs misérables. Comment pouvait-on avoir l'idée de marchander avec les habitants d'un tel endroit ? Quel que soit son prix, ça équivaldrait à de l'argent de poche pour lui. Et pour son employeur, qui ferait une note de frais, à des prunes

— Sois généreux, fit Jegor à mi-voix.

Andwele lui lança un regard noir. D'après lui, on ne devait pas ménager ces gens. Et surtout pas lorsque c'étaient des femmes. Pour ne pas perdre la face devant Najuma ni devant Jegor, il débita encore quelques phrases avant de lui tendre une liasse qui représentait un an de revenus. Satisfaite, elle compta, puis fit disparaître les billets dans les plis de sa robe. Un silence de plomb s'abattit sur la hutte, jusqu'à ce que Najuma leur remît les pipes en parlant fort. Gordon les fourra dans un sac en plastique. Jegor remercia. Najuma répondit par un flot de paroles.

— Vous m'avez parlé des esprits qu'elle avait évoqués lors de votre première visite. Pourrait-elle les décrire de nouveau ? fit Gordon.

Najuma décrivit, Andwele traduisit dans un nouveau brouhaha. Sa description correspondait à celle de la première fois. Les esprits, sans tête, voletaient çà et là, bourdonnant de leurs ailes d'insecte invisibles. Gordon ne savait qu'en faire, tout comme Jegor et Andwele.

Alors qu'ils étaient sur le point de remonter dans le Land Cruiser climatisé, Gordon demanda à Jegor :

— Vous auriez quelque chose pour dessiner ?

Il le regarda décontenancé, puis prit un bloc et un stylo dans la boîte à gants et les donna à Gordon, qui les passa à Andwele.

— Ces esprits qui ont prétendument béni le maïs, peut-elle les dessiner ?

Elle refusa d'abord, puis, sous l'insistance d'Andwele, elle prit le crayon et le bloc qu'elle posa sur l'aile du véhicule. Elle peinait à manier le stylo. Elle traça une sorte d'ovale avec des traits hésitants. À l'une des extrémités, quelque peu décalé, elle griffonna un cercle plus petit. Une tête ? s'interrogea Jegor. Elle en ajouta un second. Deux têtes ?

Najuma traça ensuite deux autres cercles de l'autre côté de l'ovale. Comme un enfant qui dessinerait un visage avec quatre oreilles mal placées. Elle commença lentement à garnir de lignes l'ovale central. Une fois qu'elle eut fini, elle dessina une croix dans le premier cercle. Elle y ajouta plusieurs traits qui convergeaient au centre, comme une étoile. Jegor ne voyait absolument pas ce dont il retournait. Najuma remplissait les autres cercles de la même façon, plus rapidement. Elle jaugea son travail brièvement, puis le tendit à ses visiteurs.

— C'est censé être quoi ? demanda Andwele.

— Un esprit, rétorqua Jegor.

Gordon prit le bloc, remercia la femme et lui offrit le stylo.

Une fois dans la voiture, Gordon considéra le dessin et le tourna dans tous les sens.

— Ça valait le coup d'essayer, finit-il par dire. (Il referma le bloc.) Bien. Il nous faut encore des échantillons de maïs sain en provenance d'autres producteurs.

— **C**oucou maman, on prend notre petit-déjeuner !

Toute barbouillée de cacao, Amy fondit sur elle. Le bonjour chaleureux fit du bien à Jessica.

— Heureusement ! dit-elle en prenant sa fille dans les bras.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Amy. Papa a dit que tu rentrerais plus tard.

— Bonjour mon amour.

Colin l'accueillit d'un bisou furtif.

— Cool, que tu aies enfin pu rentrer.

Y avait-il là un léger reproche ? Colin savait qu'elle n'était pas autorisée à lui parler des investigations. Il ne poserait donc pas de questions. Ça faisait partie de son boulot. Pas toujours simple de ne pas pouvoir parler de tout avec la personne à qui on faisait le plus confiance.

Jamie arriva en pyjama, comme s'il ne faisait que passer, le type cool, à qui sa mère n'avait pas manqué. Il accueillit l'embrassade avec condescendance.

Colin avait de nouveau disparu dans la cuisine, les enfants derrière lui. Jessica jeta son manteau sur la patère, retira ses bottes et les suivit.

La table de la cuisine était un champ de bataille : des assiettes à moitié pleines, des céréales répandues partout, des miettes, du

chocolat en poudre, du jus de fruits et du sirop d'érable. Sur le plan de travail, un pot de lait gouttait dans la farine entre un paquet éventré, une bouteille d'huile, un saladier avec de la pâte collé au fond et une planche à découper sale. Colin était en train de décoller des pancakes brûlés dans la poêle.

— Ils sont foutus, jura-t-il.

Jessica prit une profonde respiration. Debout, elle prit une tranche de pain grillé à moitié mangée dans l'assiette d'Amy, la trempa dans le sirop d'érable et fit passer sa première bouchée avec une rasade du café de Colin.

— Désolée, dit-elle, mais j'ai une foule de choses à faire. Je vous explique plus tard.

Elle mordit de nouveau dans la tartine. Colin avait remis de la pâte dans la poêle et la regardait par-dessus l'épaule. Les enfants se rassirent à leur place.

— Des pancakes ! scandaient-ils. Des pancakes !

Jessica avala le reste de tartine et le café de Colin.

— Je suis super pressée. Je dois prendre une douche, puis repartir.

Colin reposa la poêle à grand bruit. Jessica évita son regard et fila au premier étage en lançant un « Je dois me doucher ».

Elle venait de mettre ses affaires au linge sale et savourait les premiers jets d'eau chaude lorsqu'elle entendit la voix de Colin.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Sa voix lui parvenait étouffée.

— Désolée, dit-elle seulement en se shampooinant. Je n'ai pas le droit d'en parler. Seulement que je suis à la tête d'une task-force au cœur d'une affaire des plus pressantes et extrêmement importante.

— Si importante que tu ne peux même pas prendre le petit-déjeuner avec tes enfants et ton mari de retour d'un voyage à l'étranger ?

— S'il te plaît, Colin, je ne veux pas revenir là-dessus. Je ne suis pas la seule ici à travailler trop parfois.

— Oui, mais la seule qui travaille trop tout le temps. On te voit à peine !

— Ce n'est pas vrai, et tu le sais bien.

Jessica laissa l'eau couler plus longtemps que nécessaire parce que ça lui procurait un sentiment délicieux et parce qu'elle n'avait pas

envie de se disputer avec un Colin de mauvais poil.

— La situation est exceptionnelle, expliqua-t-elle. C'est Al Waters en personne qui m'a demandé de...

— Et quand bien même ce serait la présidente..., rétorqua-t-il avec acrimonie.

— C'est presque le cas. Je vais faire mon boulot, Colin. Tu peux me soutenir ou pas. C'est toi qui sais.

Lorsqu'elle sortit de la douche, Colin avait disparu. En colère et mal lunée à son tour, elle sécha approximativement ses cheveux frisés aux reflets bruns et rouges. Malgré ses joggings fréquents, elle sentait à travers le peignoir des formes sur sa taille, ses hanches et ses cuisses qui n'y étaient pas voilà trois ans. Et si son boulot lui faisait du mal ?

Elle se maquilla en coup de vent et, tandis qu'elle passait sa veste de tailleur, son téléphone sonna. C'était Rich.

— On vient de recevoir l'analyse complète du virus. Une voiture est en route pour venir te chercher. Je t'en dirai plus tout à l'heure.

— Où est-ce qu'on va ?

Il avait raccroché. Elle était déjà sur les marches au rez-de-chaussée.

La cuisine était définitivement dévastée. Colin mâchonnait quelque chose du bout des lèvres, les enfants jouaient avec la nourriture et Jamie avec son téléphone en même temps. Colin avait raison ; elle pourrait au moins déjeuner avec eux. Si seulement elle avait le temps... Elle se retint de faire une remarque, embrassa les enfants sur le front et déposa une bise furtive sur la joue de Colin. Elle prit son sac et ouvrit la porte.

Un SUV, gyrophare sur le toit, freina devant l'allée. Jessica ne connaissait pas le chauffeur. À côté de lui se trouvait Tom, sur la banquette arrière Jaylen et Rich, qui fit une place à Jessica. Elle n'avait pas encore fermé la portière que le véhicule démarrait en trombe, la plaquant au fond du siège. Rich ouvrit l'ordinateur portable qui bringuebalait sur ses genoux. Des écrans étaient insérés dans les appuis-tête et sur le tableau de bord.

— Quelqu'un pourrait-il enfin me dire ce qu'il se passe ?

C'était elle, la boss, et c'était la dernière au courant.

Rich fit apparaître un tableau sur les écrans.

— On sait quel virus ils ont utilisé comme organisme récepteur, dit-il.

Le chauffeur prenait les virages comme dans un grand prix. Jessica était tantôt projetée contre la porte, tantôt écrasée contre Rich. Comme lorsqu'elle était enfant, secouée avec ses frères et sœurs ou ses copines sur la banquette arrière trop étroite de la voiture paternelle. Elle attrapa la poignée au-dessus de la porte et se concentra de nouveau sur l'écran devant elle et sur les explications de Rich.

— J'avais espéré un truc bien spécial, comme le virus de la grippe aviaire cultivé à titre expérimental par Ron Fouchier en 2011.

Jessica se souvenait de cette histoire. Le scientifique de Rotterdam avait démontré au cours de ses expérimentations que seules quelques mutations suffisaient pour faire du virus de la grippe aviaire, très souvent mortel, mais peu transmissible à l'homme, un virus transmissible par voies aériennes, donc très contagieux. S'en était suivie une controverse mondiale : devait-on mener de telles expériences, et, le cas échéant, devait-on en publier les résultats ?

— Malheureusement, il s'agit d'un sous-type de virus de la grippe bien plus contagieux, certes, mais tout à fait ordinaire. Son génome est public, presque tout le monde pourrait le fabriquer, l'avoir commandé ou dérobé.

— Alors pourquoi est-ce qu'on fonce comme ça à toute allure, comme si le diable était à nos trousses ?

— Justement, c'est nous qui sommes derrière lui, en ayant découvert ce virus. Lorsqu'on a été certains du sous-type, on a su quelles séquences génétiques avaient été ajoutées. Pour simplifier, il s'agit d'un codon d'initiation, d'un codon qui active certains gènes sous certaines conditions. Ce qui est intéressant, c'est que nous savons qui l'a développé.

— Et d'où savons-nous ça ?

— Dans le monde entier, les manipulations génétiques sont soumises à des règles strictes. Chez nous, par exemple, les laboratoires doivent signaler leurs travaux à la Food and Drug Administration. Il existe de nombreux registres et bases de données, du moins pour les expérimentations légales. Y compris au niveau international, avec le Centre d'échange pour la prévention des risques biotechnologiques, et bien d'autres.

— Et on trouve une des séquences dans ces bases de données ?

— Yep. Elle a été ajoutée il y a deux ans. Et c'est là que ça devient intéressant. Pour différentes raisons, l'expérience n'a pas été menée à son terme, et les résultats concrets n'ont pas été publiés dans des magazines spécialisés ni ailleurs. Ce qui veut dire...

— ... que seul quelqu'un ayant collaboré à ce projet a pu l'utiliser, compléta Jessica. Ou il a transmis les informations.

Elle se raccrocha à la poignée pour ne pas atterrir sur les genoux de Rich au virage suivant.

— Et qui a initié cette expérience ?

— C'est là qu'on va, annonça Tom. Ainsi qu'une équipe du SWAT. On y sera dans une heure et demie.

— Bien. Trêve de plaisanteries, fit Rich en riant. Je crois qu'elle veut savoir où on va.

Il avait une manière de rire qui désarmait Jessica.

— Baltimore. Nous allons à Baltimore.

Helen détestait les atterrissages. Cette fois, comme elle ne voyait rien, c'était pire encore. Elle n'ouvrit les yeux prudemment qu'une fois l'avion sur la piste.

Quelques minutes plus tard, ils étaient sur l'aire d'arrêt. Le cliquetis lors de l'ouverture des ceintures de sécurité résonna aux oreilles d'Helen comme une libération collective.

— Enfin, fit Mike, qui se leva le premier. Allons visiter ce supermarché de la génétique.

L'hôtesse ouvrit la porte et attendit à l'entrée du cockpit. Greg descendit avant Helen. Ils virent un mur de béton peint en blanc. Un néon irradiait les lieux d'une lumière crue. À gauche et à droite, d'imposantes portes métalliques fermaient le hall. L'air était tiède et avait une odeur sucrée de fleurs. L'avion était dans un hangar. Deux minibus noirs aux vitres teintées les attendaient au pied de l'escalier.

— Comme si on était des trafiquants de drogue, murmura Greg. Ou qu'ils nous avaient kidnappés.

— Ou un riche cheik en vacances, répondit Helen avec entrain.

Le laboratoire était situé dans une zone industrielle sans âme en banlieue de Baltimore. Pendant les derniers kilomètres, ils coordonnèrent une fois de plus le déroulé avec les autres membres de la task-force et l'équipe locale du SWAT, qui se tenait prête et qui sécurisait les sorties arrière. Ils prévoyaient de prendre le contrôle des six cents mètres carrés en dix minutes. Ils avaient même obtenu un mandat de perquisition en une heure.

L'expérience en question avait été menée par cinq personnes. Trois d'entre elles, dont le directeur des recherches, travaillaient encore ici. C'est avec eux qu'ils voulaient parler en premier.

À 13 h 27, Jessica donna l'ordre d'intervenir. Un groupe de douze hommes s'engouffra par la porte de devant, suivis de Jessica, Tom et Jaylen. Derrière l'accueil, une réceptionniste choquée était accroupie, mise en joue par l'un des policiers, alors que les onze autres progressaient dans les locaux. Jessica les suivait en retrait à mesure qu'ils sécurisaient les pièces. Ils étaient suivis d'une deuxième équipe, qui regroupaient les personnes dans une grande pièce. Ils procédèrent de la sorte jusqu'au dernier placard à balais. Nulle résistance, seulement des visages apeurés ou paniqués. Dix minutes plus tard, tout était fini.

Soixante-trois femmes et hommes attendaient à l'étroit.

— Pardonnez cette agitation, dit Jessica, dont le regard glissait sur l'assistance. Malheureusement, nous allons vous demander de rester là jusqu'à nouvel ordre et de bien vouloir suivre les instructions des forces de police. Dans le meilleur des cas, vous pourrez vous remettre

au travail dans une heure.

Sur ce, elle quitta la pièce.

Le commandant du SWAT la reçut dans le couloir. Rich, Tom et Jaylen attendaient avec lui.

— Là, dit-il. Nous les avons tous les trois.

Comme convenu, les suspects furent conduits dans des pièces séparées.

Dans la première, un simple bureau, un quarantenaire trapu à la barbe sombre, à moitié chauve, était assis sur une chaise de bureau, flanqué de deux hommes du SWAT armés d'armes automatiques.

— Sean Pickard ? demanda Jessica.

— J'espère que vous avez une bonne explication pour cela, dit-il sans être impressionné.

Jessica tira une chaise, sur laquelle elle s'assit à califourchon face à l'homme.

— J'espère, moi, que vous avez une bonne explication à nous fournir.

Gordon et son équipe avaient installé un grand écran ainsi que tout un équipement de communication à côté de leurs appareils. Tandis qu'il s'efforçait d'établir la communication, Stavros se tourna vers Jegor :

— Je n'ai pas besoin de t'expliquer ce que nous avons fait, non ?

En effet, Jegor était au courant. Dans les laboratoires de haute technologie tels que celui-ci, l'analyse du génome de plantes relevait du quotidien depuis belle lurette. En 1983, on avait produit la première plante génétiquement modifiée, une variété particulière de tabac. Depuis le milieu des années 1990, ce qui équivalait à peu près à une génération, on produisait industriellement des plantes génétiquement modifiées pour être consommées. Aujourd'hui, on utilise environ dix pour cent des surfaces cultivables mondiales pour la culture d'OGM. Grâce à la croissance impressionnante des capacités informatiques, la plus grosse partie des travaux génétiques a lieu sur des puces électroniques.

Les méthodes d'analyse se sont également développées à un rythme effréné. Une des technologies les plus importantes de la biologie moderne était la réaction de polymérisation en chaîne. Grâce à elle, on pouvait rapidement multiplier des fragments d'ADN et les employer pour un grand nombre de choses. Comme beaucoup de hautes technologies, elle coûtait auparavant une fortune et prenait beaucoup de temps. De nos jours, le premier laborantin de salon peut commander l'équipement nécessaire sur Internet pour une somme dérisoire. Pour ses douze ans, Jegor avait reçu de son père une boîte

de chimie. Il avait alors confectionné dans la salle de bain parentale du sulfure d'hydrogène aux relents d'œufs pourris et cultivé des jardins de cristaux à partir de verre soluble. Aujourd'hui, les jeunes peuvent bricoler des gènes plutôt que des molécules chimiques. Pour moins de cent dollars, on trouve sur Internet les premières boîtes d'assemblage génétique. On peut imaginer jusqu'où l'application d'une technologie peut aller, lorsqu'on en trouve les versions les plus sommaires dans les chambres d'enfants.

— On est en ligne, s'écria Gordon.

Ils se joignirent aux autres à la table. Sur l'écran, Jegor vit les mêmes visages que lors de leur dernière conversation.

Gordon salua les interlocuteurs à l'autre bout du monde.

— Nous avons examiné le maïs superficiellement. Nos découvertes sont aussi fascinantes qu'alarmantes.

Super, pensa Helge. Encore un cas. À l'écran, Gordon pointait l'épi sur eux à la manière d'une arme.

— C'est un putain de super-maïs, fit-il. On a d'abord recherché une résistance contre la chenille légionnaire. On a comparé les résistances connues et établies du maïs avec les résistances connues d'autres plantes. Ça prend normalement du temps, mais l'expérience, nos algorithmes de recherche pointus et un peu de chance nous ont aidés. Nous avons donc déjà un résultat : on a trouvé des séquences génétiques responsables de la production d'azadirachtine dans les semences de margousier !

— Un insecticide biologique très apprécié que l'on retrouve dans l'huile de neem, compléta l'un des scientifiques.

— Impossible qu'elles soient arrivées là par des voies naturelles, remarqua Helge.

— C'est aussi mon avis, cria presque Gordon. Les algorithmes ont trouvé d'autres parallèles encore. Certains avec des séquences d'espèces étrangères, d'autres avec des séquences d'espèces de maïs transgéniques. Ce maïs résiste aux six nuisibles les plus importants d'Afrique subsaharienne ! Et il a des gènes pour une excellente résistance à la sécheresse. Enfin, il semble produire beaucoup de bêta carotène comme le riz doré.

— Pour pallier les manques en vitamine A, observa Helge.

— Tout à fait. Et ne me demande pas ce que nous n'avons pas encore découvert.

Incrédule, Helge secoua la tête.

— Mais comment ce super-maïs arrive-t-il dans le champ d'une pauvre paysanne et dans ceux de ses voisins, alors qu'ils utilisent les restes de la récolte passée pour leurs semis ?

— Si elle dit la vérité... On y arrive.

Comme beaucoup de pays africains, la Tanzanie avait signé le protocole de Carthagène. Il s'agissait du premier accord international sur les OGM. Ainsi, la Tanzanie avait longtemps refusé de délivrer des permis pour des champs expérimentaux d'OGM. Depuis, les règles s'étaient assouplies, et de telles cultures étaient autorisées sous des conditions drastiques. Ni Santira ni ArabAgric n'y avaient encore recours, mais les préparatifs avançaient. Des champs expérimentaux d'autres sociétés étaient déjà identifiés et connus.

— Mais l'affaire est encore plus mystérieuse, poursuivit Gordon. Cette accumulation de gènes puissants n'est pas naturelle. D'habitude, on détecte les traces d'une intervention artificielle dans les OGM. Ici, rien du tout.

— Ce serait une mutation miraculeuse ? interrogea Helge.

— Je pencherais plutôt pour Crispr/Cas9.

— Tu veux dire que quelqu'un fait des expériences sur un super-maïs et qu'il veut s'épargner la peine de suivre le processus d'autorisation officiel ? (Helge savait que ça prenait des années.) Sans compter qu'il n'a pas grand-chose à craindre, parce que, hormis le nombre incroyable de gènes, il n'y a rien qui puisse prouver qu'il s'agit d'une manipulation génétique.

— De toute façon, les autorités du monde entier vont bientôt devoir faire face à ce genre d'affaires avec Crispr/Cas9. À dire vrai, le débat sur les êtres vivants génétiquement modifiés est devenu superflu avec cette découverte. Voilà longtemps que nous pourrions planter des OGM dans nos champs sans que qui que ce soit ne puisse prouver que c'est le cas.

— Mais la paysanne a assuré qu'elle avait utilisé des semences issues de sa précédente récolte, répéta Gordon.

— Il nous faut des échantillons des plants de l'année passée. A-t-on une chance de les obtenir ?

— C'est déjà fait. Les analyses sont en cours. Par ailleurs, lors de l'analyse des sols, on a trouvé deux micro-organismes qui ne viennent pas de cette région. La personne qui est intervenue sur les plantes a probablement dû le faire aussi sur les sols. Nous ne sommes pas

encore parvenus à les étudier précisément.

— Qui peut donc tirer profit à faire pousser ce maïs, telle est la question, dit Helge. Quelqu'un a-t-il déjà déposé un brevet ?

— Bonne question, répondit Gordon, déconcerté. On n'a pas encore vérifié.

— OK, on va le faire tout de suite, dit Helge en adressant un signe de tête à Horst Pahlen.

Il alluma son ordinateur, fit quelques recherches. Une série de réponses apparut.

— C'est aussi simple que ça ?

Helge entendit la voix basse mâtinée d'un accent d'Europe de l'Est par les haut-parleurs.

Le Grec lui répondit.

— Bien sûr ! Tu peux consulter ces banques de données au moyen d'un simple explorateur, comme pour Internet.

Pendant ce temps, Horst faisait défiler les résultats.

— Rien, marmonna-t-il.

Il changea les termes de recherche, obtint de nouveaux résultats. Il se balançait enfin en arrière.

— Personne n'a encore fait breveter ce truc.

— Alors on devrait le faire illico presto, ricana un de ses scientifiques.

— Cette plante réduit à néant des milliards d'investissements si on ne peut en stopper la progression, cria Helge. Manifestement, tout le monde peut la cultiver, puis elle se développe de manière naturelle. Tu imagines ce que ça représenterait pour nous ?

On entendit la voix du Russe par le haut-parleur.

— Les plantes génétiquement modifiées ne perdent-elles pas beaucoup de leurs atouts lors d'un processus de reproduction naturelle avec d'autres variétés ? Voire presque tous au bout de quelques générations ?

À côté de Helge, Horst répondit.

— Ça dépend...

Il se tut, puis se frappa le front de la main, faisant virevolter le peu de cheveux qui lui restaient.

— Bon Dieu, Gordon ! Vous avez des traces de forçage génétique ?

— On n'a pas encore regardé.

Jegor suivait la conversation, stoïque.

— Forçage génétique, tu connais ? lui demanda Stavros à voix basse tandis que Gordon poursuivait la discussion.

— Eh ! C'est moi qui cultive tout ça, bien sûr que je sais ce que c'est. C'est quand on essaye de faire en sorte que les propriétés des parents ne se distribuent pas différemment sur la descendance selon les lois de Mendel, mais que tous les descendants aient les mêmes attributs.

— ... cherchez l'enzyme Cas, fit Horst Pahlen de sa voix métallique. Nous aussi on travaille là-dessus. Je serais eux, je ferais du forçage en utilisant Crispr/Cas.

— On s'y met, répondit Gordon.

— OK. Dépêchez-vous. On se reparle dès que vous aurez des résultats.

L'écran devint noir.

— Du forçage génétique par Crispr/Cas ? demanda Jegor au Grec.

— Je croyais que c'est toi qui cultivais tout ça, ironisa Stavros.

— Et pour ça, faudrait que tu m'enseignes les dernières technologies, espèce d'intello, pesta Jegor. Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Imagine : le maïs résistant a reçu une aptitude additionnelle. Au moyen de Crispr/Cas, il peut copier la séquence génétique qui en est responsable dans le chromosome initialement non résistant de l'autre parent. Dorénavant, les deux chromosomes sont porteurs de la résistance, donc l'ensemble du génome. Mieux encore, ils sont également porteurs de la faculté de copier. Et c'est aussi valable pour toute la descendance de cette variété !

— Ça m'a l'air d'une belle méthode pour propager les propriétés souhaitées à l'ensemble d'une population en peu de générations, fit Jegor. Ou pour supprimer celles qui sont indésirables.

— Exact. Comme cela a déjà été fait il y a des décennies avec d'autres méthodes, non génétiques. La mouche tsé-tsé, porteuse de la maladie du sommeil à Zanzibar, par exemple, ou la lucilie bouchère au Panama. Avec la technologie génétique, on tente de faire la même chose sur les moustiques qui transmettent la malaria et plus récemment le virus Zika.

Jegor cligna plusieurs fois des yeux.

— Un forçage génétique trop simple est absurde, remarqua Jegor. Quelqu'un introduit une propriété quelconque dans un organisme. Si elle ne plaît pas à un autre, alors il conçoit un autre forçage qui la supprime.

— C'est imaginable.

— Mais que se passe-t-il si une mutation naturelle intervient dans une séquence manipulée puisqu'elle est transmise à toute la descendance ?

— Imaginable aussi. C'est bien, si c'est une mutation positive. Tout dépend de ce qu'on entend par là. Pas de pot, si elle est négative.

— Un truc super risqué finalement.

— Surtout, s'immisça Gordon qui avait suivi leur conversation, si l'on pense que le premier généticien du dimanche un peu expérimenté peut s'y employer dans son laboratoire de cuisine.

Au bout de trente minutes de voiture sans visibilité, Helen commença à avoir des haut-le-cœur. Ni la musique d'ambiance ni les confortables assises en cuir n'y changeaient quoi que ce soit. Même les fenêtres entre les passagers et le chauffeur étaient parfaitement opaques.

Mike, sa femme Diana et un troisième couple, Jelena et Douglas, accompagnaient Helen et Greg. Ce dernier avait beaucoup discuté avec Mike pendant le vol. Les autres n'avaient pas pris part à leurs blagues sur les caméras cachées. Ou ils prenaient la chose plus au sérieux que les deux hommes, ou c'étaient eux qui surjouaient la désinvolture.

Finalement, ils s'étaient mis à parler de foot dans le minibus et n'avaient plus changé de sujet depuis. Helen avait raison : Mike avait bel et bien été quarterback d'une équipe universitaire. Une blessure au genou avait mis un terme à sa carrière prometteuse. Il était maintenant dirigeant d'une entreprise internationale, dont il tut le nom, et investisseur en capital-risque. Un de ces types qui ont leur mot sur tout.

— On dirait qu'on est encore aux États-Unis, dit Greg. On n'a passé aucune douane.

— Vu la durée du vol, on ne serait pas allés plus loin que Mexico, ajouta Mike. On peut y aller sans être contrôlé, si on atterrit dans un petit aéroport.

Pendant le trajet, Helen notait les grandes lignes droites comme les

passages sinueux. Plusieurs fois, ils avaient fait une halte avant de repartir aussitôt. Sans doute des bifurcations ou de petits embouteillages. Ça faisait maintenant quatre heures qu'ils roulaient. Mike se taisait depuis quelques minutes, même si, le silence le rendant nerveux, il gigotait dans tous les sens sur son siège. Malgré le fait qu'on leur eût donné une bonne raison pour la confidentialité de leur destination, ne rien voir affectait l'humeur d'Helen. Peu à peu, l'angoisse pointait que leur voyage pût avoir un autre but que celui qu'on leur avait énoncé, même si quelqu'un avait dépensé une fortune folle pour l'organiser. Comment avait-elle pu se laisser embarquer dans cette histoire ?

La voiture s'arrêta une nouvelle fois.

Stanley Winthorpe suivait l'arrivée de ses hôtes sur les écrans du système de sécurité interne. Les véhicules s'arrêtaient les uns derrière les autres à l'ombre des platanes au cœur du large patio, bordé d'élégants bâtiments blancs et d'un haut mur. Une jeune femme dans un léger tailleur clair reçut les nouveaux arrivants avec les formalités habituelles. Dans la salle de contrôle, on ne les entendait pas, l'opératrice avait coupé le son. Stanley avait fait peindre la centrale de sécurité en blanc, lui donnant l'aspect d'une passerelle de commande de vaisseau spatial. Huit ans plus tard, cet effet ne s'était pas émoussé.

— Nous n'aurions pas dû les amener ici, dit Cara Movelli à ses côtés.

La quarantenaire élancée portait sa tenue habituelle, jean et t-shirt à manches longues noirs. Ses cheveux blonds légèrement en pagaille étaient remontés sur son crâne, formant une sorte de nid.

— Tout est sous contrôle, rétorqua Stanley tandis que les convives embarquaient dans des karts électriques.

— C'est ce qu'on disait jusqu'à ce que Jill disparaisse hier et que ses activités secrètes soient connues, dit Cara. Les comptes bancaires montrent qu'elle a dû commencer très vite après le début de ses études. Pendant cette période, elle passait très régulièrement ici. Quoi qu'elle ait fait dehors, on ne sait pas ce qu'elle a fait entrer ici.

— Ou ce qu'elle a fait sortir, compléta Sam Pishta, le chef de la sécurité, un homme à la cinquantaine bien sonnée, avec silhouette sportive, des yeux vifs et une coiffure d'étudiant.

— Et c'est le chef de la sécurité qui le dit, fit Stanley avec sarcasme.

— On ne peut pas les surveiller sans cesse. Et quand bien même, ces gamins sont bien plus forts que nous, Stan. Tu le sais bien.

Le regard de Stanley se baladait sur les autres écrans. Parcs à l'anglaise, pièces, maisons, certaines avec des enfants et des adultes, d'autres vides.

— C'était le plan, dit-il pour lui-même, comme s'il en doutait.

— Bien plus forts que nous l'escomptions, dit Cara. Et les plus jeunes générations sont encore plus avancées que Jill. Pourquoi nous met-elle en garde contre Gene ? Le message nous était clairement destiné, à nous et à Hannah.

— Qu'est-ce que peut bien faire le gamin ici ? répondit Stanley, agacé. Jill aurait pu être plus claire.

— Je me demande aussi pourquoi elle a fait ça. Pas toi ? Comme si elle voulait alerter un insider qui savait de quoi elle parlait, et cacher en même temps quelque chose que ceux de l'extérieur ne doivent pas savoir. Mais que voulait-elle dire et à qui ? Et que voulait-elle cacher ? Qui sont les insiders ? Qui sont les autres ?

— Elle doit partir du principe que Jim et Hannah auront le message tôt ou tard, s'immisça Sam. Et nous peu après.

— La seule chose que nous savons concerne sa particularité génétique, dit Stanley. Mais elle n'en sait rien.

— Et si c'était le cas ? s'enquit Cara.

— On ne lui a pas encore dit, la rembarra Stanley. C'est trop tôt. Même pour elle.

— Peut-être l'a-t-elle découvert toute seule.

— Qu'est-ce que tu ferais dans un tel cas ? Hein ?

— Me parle pas comme ça, Stan. J'en sais rien. Peut-être que je courrais chez mes parents. Pour avoir une discussion avec eux.

— Tout à fait. Mais elle ne l'a pas fait. Ce doit être autre chose.

— On n'est pas plus avancés. Tant qu'on n'a pas retrouvé Jill ni expliqué sa disparition, il faut arrêter toutes nos activités.

— Hors de question, fit Stanley sur un ton péremptoire.

— T'es pas tout seul à diriger cette entreprise, rétorqua Cara.

— Et tu n'es pas responsable du conseil clients, ni de la recherche et du développement.

— Mais de toute l'entreprise, au même titre que nos autres associés.

— Les enfants font parfois des choses bizarres en grandissant, dit Stanley en haussant les épaules pour feindre la décontraction.

Selon lui, on ne venait pas à bout des crises en les attisant.

— Des choses bizarres ? s'emporta Cara. Jill a dix ans, même si elle a l'air d'en avoir quinze ! Et à peine était-elle dans la nature qu'on a perdu tout contrôle sur elle !

Stanley ne l'écoutait plus. Sur les écrans, les visiteurs arrivaient à son moment favori de leur visite : le premier contact.

— Quelles que soient vos questions, nous y répondrons, annonça leur guide.

La femme qui s'était présentée en tant que docteur Rebecca Yun avait des origines d'Asie du Sud-Est. Elle conduisait le kart où Helen, Greg, Diana, Mike, Jelena et Doug avaient pris place. Les véhicules suivaient une route asphaltée qui traversait le parc avant d'arriver à deux douzaines de maisons comme dans une banlieue américaine, très espacées les uns des autres, chacune entourée d'un jardin sans clôture avec des jouets et des vélos. Dans l'un d'eux, une demi-douzaine d'enfants jouaient au chat et à la souris sous l'œil d'un adulte. Selon Helen, ils pouvaient avoir entre six et dix ans. Tous des mannequins miniatures.

— Ils sont beaux, lui dit doucement Greg, mais...

— Stop ! cria Mike derrière eux.

Un des enfants venait d'échapper au chat en bondissant par-dessus sa tête, comme dans un film d'arts martiaux. Rebecca s'arrêta.

— Qu'est-ce que..., balbutia Greg.

Énervé, le chat se tourna vers le sauteur, qui lui souriait d'un air moqueur. De nouveau, il lui sauta par-dessus, si vite qu'Helen peina à le suivre. Une fois au sol, il tapa dans la main d'un autre.

— Waouh, lâcha Mike derrière eux.

— C'est pas du jeu, Gene, cria un autre enfant, des cheveux blonds en pagaille devant les yeux. Tu sais bien que Brian ne peut pas faire ça.

— Alors il faut qu'il apprenne !

Ses boucles brunes lui couvraient le front et lui donnaient un air déluré. Lors de la troisième tentative de Brian, Gene sauta à deux mètres de haut et décrivit un salto au cours duquel il assena un coup de pied à l'épaule du chat qui tituba et tomba. Il se mit à pleurer de colère. Avant que l'adulte ne pût intervenir, le gamin blond cria :

— Ça suffit !

Sans qu'Helen eût eu le temps de réaliser, il se trouvait à l'horizontale devant eux dans l'air, un pied vers Gene qui s'était tourné si rapidement qu'il heurta son épaule et non sa tête. Le sauteur atterrit et se mit en position de défense comme en accéléré. Tout était maîtrisé. Le blondinet arriva aussi vite. D'un mouvement du pied, il essaya de toucher l'autre, qui bondit sans effort et prépara sa riposte en l'air. Mike lâcha un faible sifflement. Rebecca voulait repartir, mais les passagers lui crièrent en chœur d'attendre.

Helen n'était pas amatrice de films d'arts martiaux. Cependant, elle avait déjà vu quelques scènes de combat. Des chorégraphies aussi absurdes qu'esthétiques, empreintes d'une grande violence, au cours desquelles les adversaires se dansaient autour, de longues minutes, faisant fi de l'apesanteur, prenant des pauses artificielles à un rythme effréné, tournoyant dans les airs à plusieurs mètres au-dessus du sol, surmontant leur nature humaine. Helen savait que les réalisateurs recouraient à des cordes, au bout desquelles les acteurs étaient suspendus et balancés. Elles étaient ensuite effacées des images, comme les trampolines et les grues. Mais ce blondinet, là, devant elle, n'avait ni cordes ni grues, il faisait un double salto bien au-dessus de la tête de son adversaire.

— Bon Dieu, murmura Mike. On est arrivés dans l'école des mutants du professeur Xavier.

— Arrêtez ça ! aboya Stanley Winthorpe dans le micro.

L'accompagnateur fit son possible pour séparer les deux coqs, mais ils étaient trop rapides et trop hauts pour lui. Comme un enfant que des plus âgés faisaient tourner en bourrique en balançant sa casquette par-dessus sa tête, il sautait en vain entre eux.

— C'est encore Gene, remarqua Cara. Il aime bien chercher des noises aux enfants classiques.

— Ainsi sont les enfants, lâcha Stanley. Ils s'en prennent parfois aux plus faibles.

— Ainsi sont les tourmenteurs, rétorqua Cara. Et on a encore moins de chances contre eux lorsqu'ils sont trafiqués.

— N'emploie pas ce mot, la reprit Stanley.

— Est-ce à ça que pensait Jill avec son message ? demanda Sam. Qu'il prend plaisir à tourmenter des enfants plus faibles ?

— Au moins Brian peut compter sur Nelson, qui est un défenseur aussi fort, dit Cara imperturbablement.

— Remettez-vous en route ! ordonna Stanley dans les oreillettes des chauffeurs des karts.

— Je ne sais pas ce que tu as, dit Cara. Nos hôtes sont précisément accueillis par une démonstration de nos performances. Tu répètes sans cesse que chaque couple a ses propres raisons pour avoir un de nos enfants, même s'ils refusent de l'admettre : arrogance, peur du déclassement, darwinisme social, complexe d'infériorité, reconnaissance, frime, pure méchanceté... Gene et Nelson font des efforts de persuasion à l'adresse du tourmenteur et de l'ancien tourmenté...

Helen percevait certes ce qui se passait, mais elle ne le comprenait pas vraiment. La scène se déroulait comme au ralenti pour elle. Les deux gamins flottaient en lévitation tels des contorsionnistes. Le pied de Gene heurta la tête du blondinet de plein fouet. Un filet de salive s'échappa sous le choc. Son adversaire atterrit quand même, agile comme un chat, et ne tituba que légèrement. L'autre le rejoignit, prêt à porter encore un coup, que le blondinet para. C'est cet instant que choisit l'adulte pour s'interposer et les prendre chacun par un bras.

— C'est fini maintenant ! Faites la paix.

Les cheveux trempés de sueur leur collaient à la tête. Ils tremblaient, se regardaient en chiens de faïence. Puis ils se tapèrent dans la main.

— C'est Nelson, fit Rebecca en désignant le blondinet, et Gene. Des gosses. Ils se disputent parfois. Rien de sérieux. Ça passe vite comme vous avez pu le constater.

Elle redémarra.

— Gene est le plus âgé de tous.

— Le plus âgé ? demanda Doug. Est-ce que ça signifie qu'il est le premier ? Une sorte de prototype ?

— Avec une autre petite fille, oui, répondit Rebecca.

Un frisson parcourut l'échine d'Helen. C'était donc vrai ?

— Waouh, murmura Doug.

— Mais c'est pas le plus gentil, fit Diana qui n'avait pas encore lâché plus de deux mots.

— Ces gamins étaient plus doués que n'importe quel effet spécial, dit Doug.

— C'est la raison pour laquelle vous êtes venus ici, lui rappela Rebecca

Vraiment ? songea Helen.

— Que voulait dire ce Nelson en disant que Brian ne pouvait pas faire ça ? demanda Jelena.

— Il n'a pas les facultés de Gene ni de Nelson. Parfois, les autres enfants ne le respectent pas. Ils y viendront tôt ou tard.

Ils y viendront ? se demanda Helen. Et à quoi bon ?

— Pourquoi ne les a-t-il pas ? ajouta Diana.

Rebecca mit un peu de temps à répondre.

— C'est un enfant classique, dit-elle timidement. Il y en a qui vivent ici. Des enfants du personnel conçus naturellement. (Elle regarda sa montre.) Il est 11 h 30. À 12 h 15, on viendra vous chercher pour le déjeuner. Ensuite, vous commencerez la visite.

— Est-ce à dire, demanda Doug qui ne voulait pas en rester là, que nous venons d'assister à une dispute entre un enfant normal et des enfants génétiquement modifiés ?

— On utilise le terme « enfants modernes », dit Rebecca.

— Novlangue, marmonna-t-il.

— Mais, en réalité, ce n'était rien d'autre qu'une querelle entre deux enfants modernes, Gene et Nelson.

— Bien, tonna Mike. Je crois que nous voulons un Nelson, pas un Brian, n'est-ce pas, chérie ?

Son épouse fit la grimace.

— Est-ce que les enfants sont au courant de leurs facultés ? demanda Doug.

— Non. Gene est encore trop jeune.

— Et les parents ? demanda Mike.

— Non. Pour les éducateurs normaux, ces enfants ne sont rien d'autre que des orphelins incroyablement doués ou les enfants de mères porteuses que nous avons adoptés.

— Et ils croient vraiment à ces histoires ? demanda Mike. À leur place, je serais sceptique.

— Dites-moi, Mike, répondit Rebecca, dans votre entreprise, vous êtes souvent confronté à des choses qui vous laissent sceptique. Mais vous êtes très, très bien payé pour ne pas trop montrer votre

scepticisme. Ou, inversement : vous n'affichez pas trop votre scepticisme pour être très bien payé. Eh bien, ici, c'est pareil.

Helge avait décalé tous ses rendez-vous. Sitôt qu'il apprit qu'il y avait eu de nouveaux éléments en Tanzanie, il se hâta avec Horst et les autres dans la salle de réunion sécurisée. Gordon les attendait déjà sur l'écran.

— Merci à nos nouvelles machines, dit-il. Sans elles, ça ne serait pas allé aussi vite.

— Elles ont coûté assez cher, grommela Helge. Alors ? Du neuf ?

— On a trouvé des traces de Cas9, annonça sèchement Gordon.

— M..., se retint Horst.

Nullement impressionné, Gordon poursuivit.

— S'il avait fallu encore une preuve que ce maïs avait été génétiquement modifié, après la découverte de séquences ADN exogènes, alors la voici.

— Serait-ce possible que la présence de la protéine Cas9 ne soit pas liée aux autres transformations de l'ADN ? demanda Helge.

— Oui et non, intervint Horst. Tu l'utiliserais aujourd'hui pour effectuer les premières modifications. La protéine Cas9 est la paire de ciseaux avec laquelle on sectionne l'ADN. Mais si tu ajoutes ces facultés sans forçage génétique, tu n'en as besoin que pour cette fois, et plus après. Cas9 ne reste pas dans l'organisme. Seulement si tu veux le forçage génétique. Parce que le gène dupliqué a besoin de la protéine Cas9 pour couper la séquence d'ADN sur le chromosome non résistant. À chaque nouvelle génération. Comme si on introduisait à

chaque fois les ciseaux. Même en se donnant un peu de peine, on pourrait aussi se l'épargner. Mais on n'en est pas encore là. Si l'on ignore le fait que ces manipulations sont d'un autre monde, je ne sais pas qui pourrait avoir construit et cultivé quelque chose de si complexe qui fonctionne.

— Si ce super-maïs peut vraiment transmettre ses propriétés à toutes les générations qui suivent..., fit Helge.

— ... alors de plus en plus de paysans des environs l'auront à disposition par simple croisement, conclut Gordon.

— Simple comme bonjour, fit Helge.

— Reste la question de savoir d'où viennent les premiers épis, dit Horst. Mais tu leur as sans doute déjà demandé !

— Tu les connais, dit Gordon. Les magiciens et les esprits sont la cause de tout.

— Alors trouvez-moi la vraie cause ! Ou livrez-moi les esprits !

Jessica s'adossa au mur entre deux portes. Derrière l'une se trouvait Sean Pickard et derrière l'autre Hsiao Jinjin, tous les deux suspects. Rich était à côté d'elle, Tom et Jaylen leur faisaient face.

— Leurs témoignages concordent, dit Tom. On commence tout juste à examiner leurs alibis. Rich doit évaluer leurs témoignages scientifiques.

— Leurs explications semblent exactes, dit Rich. Ils ont commencé l'expérience qu'ils ont signalée. Ils ont suivi toutes les règles. Il s'agissait d'une séquence censée activer certains gènes. Alors qu'ils avaient fait la moitié des tests, une revue scientifique a publié un article sur une méthode qui avait résolu leur problème plus simplement et de manière plus élégante. Le destin des chercheurs. J'ai tout examiné. La publication de l'autre expérience, le protocole qu'ils ont mis en place, jusqu'à son arrêt. Tout correspond. (Il haussa les épaules.) Ce qui, bien sûr, ne veut pas dire que personne n'a poursuivi l'expérience sans protocole. Ce qui paraît compliqué dans ce laboratoire, compte tenu du règlement de sécurité en vigueur, mais qui pourrait être possible dans un autre.

— S'il existe une solution plus simple, demanda Jessica, pourquoi les ingénieurs de notre virus tueur ont-ils choisi celle-ci ?

— Je dois encore regarder ça dans les détails. Mais ça peut prendre du temps. Peut-être voulaient-ils utiliser une solution non connue. Peut-être qu'elle fonctionne mieux dans leur cas. Ou alors ils sont vaniteux. Ou bêtes... qui sait ?

— Je retourne voir Melanie King, dit Jessica en faisant un signe de tête en direction de la porte derrière laquelle se trouvait la troisième suspecte. Tom, tu vas voir Hsiao Jinjin, Jaylen, Sean Pickard. Comme ça, chacun d'entre vous aura interrogé les suspects au moins une fois. Rich vient avec moi, mais il peut vous rejoindre à tout moment si besoin.

— Tu ne te débarrasseras pas de moi aussi facilement, ricana Rich alors qu'elle ouvrait la porte du bureau, où une jeune femme brune, au milieu de la trentaine, assise entre deux hommes du SWAT, lui jetait des regards soucieux.

Avant que Jessica pût se présenter, elle cria.

— Je viens de me souvenir de quelque chose ! Vos collègues m'ont demandé si j'avais transmis les données à un tiers. Je ne sais pas si quelqu'un vous a déjà raconté ça : il y a deux ans, notre système a été piraté. Il y avait toutes les données concernant les expériences !

— Et c'est maintenant que vous le dites ? s'exclama Jessica.

Aucun des trois suspects n'avait encore évoqué ce point.

— A-t-on retrouvé les pirates ?

— Vous devez voir ça avec notre responsable informatique.

La chambre d'Helen et de Greg était une vaste pièce claire avec une verrière donnant sur une terrasse. Un grand lit double d'où on voyait la cime des arbres. Sur un des murs, un imposant écran sur un bras orientable. Comme dans certains hôtels, il diffusait une vidéo de bienvenue avec l'inscription « Bienvenue à New Garden ! ». Un sofa et un fauteuil en cuir se trouvaient sur la gauche de la verrière.

— Pas de photos d'enfants, ici, releva Greg. (Il regardait autour de lui.) Ce qu'on a vu dehors ne m'a pas convaincu. Même si c'était conforme à leur scénario : démonstration de force à l'arrivée, un super-héros qui défend un plus faible contre un super-méchant. Si ça se trouve, il y avait des trampolines dissimulés.

Helen voyait pourtant dans son regard que ses convictions étaient ébranlées. Pour sa part, elle ressentait de l'incertitude mêlée à de la peur. Allait-il vraiment devoir faire ce choix ? Impensable, avait affirmé Greg.

— Des trampolines ! Foutaises ! écuma-t-elle. Si cela avait été le cas, alors pourquoi Brian et le type ne les ont-ils pas utilisés ?

— Parce que c'était pas dans leur rôle ? rétorqua Greg.

Helen ouvrit la porte en verre et sortit. Des deux côtés, la terrasse était séparée de ses voisines par des murs.

— Si Brian était vraiment un enfant classique, comme le disait Rebecca, alors Gene et Nelson...

Greg se pencha par-dessus la balustrade, mais une avancée

l'empêchait de voir ce qu'il y avait en dessous.

Helen déposa un baiser sur sa joue.

— C'est bien que tu restes critique, dit-elle. Mais ne sois pas aveugle seulement pour avoir raison. Je suis moi aussi plus que sceptique, mais nous devons conserver notre discernement. Nous devons rester curieux et ouverts. Il va bien falloir que nous prenions une décision. Une décision lourde de conséquences.

Il soupira. Et acquiesça. Pas seulement pour lui faire plaisir, elle le voyait bien. Il acceptait simplement qu'elle pût avoir raison. Ils fixèrent la cime des arbres en silence. Il la regarda, hocha pensivement la tête, comme s'il ne pouvait croire qu'il envisageait cette éventualité.

Irv in passait les dimanches matin avec son fils, Buddy. Il l'emmenait à son entraînement de base-ball et regardait son fils depuis les gradins, au milieu des autres pères.

— Ils ont encore des rêves plein la tête, dit son voisin. C'était pareil pour moi. Et toi, qui voulais-tu devenir, Irv ? Babe Ruth ? Joe DiMaggio ?

— Mais tu viens d'où ? Mike Schmidt, bien sûr ! Il avait la plus belle moustache !

— Ah ! Mec... Et ton fils ?

— C'est à lui de voir.

— Celui qui n'a pas de rêves ne peut être déçu, c'est ça ?

— Et comment tu comptes faire du tien un DiMaggio ?

C'est à ce moment que lui revint la conversation qu'il avait eue la veille avec Greg. Il prit son téléphone.

— Excuse-moi, j'avais oublié, j'ai un appel urgent à passer.

Il gagna les rangs vides et chercha le numéro de l'agence régionale de la NSI. Au bout de la ligne, l'agente accepta de consigner son histoire après quelques explications. Il raconta ce qu'il savait. Ou plutôt ce dont il se souvenait. Que l'ami d'un ami voulait se faire faire un bébé artificiel en secret. Ce qui techniquement n'était pas encore possible. Une arnaque, donc. Ou pas. Et dans ce cas, une révolution. Il réalisa à quel point cela avait l'air débile – et à quel point son

interlocutrice était sceptique. Elle écoutait cependant patiemment. Parce qu'Irvin résumait. Après tout, c'est pour Buddy qu'il était là, pas pour Greg. Et les collègues de la NSI allaient faire comme d'habitude... Il avait rendu service à Greg. Une connaissance m'a raconté... Mon pauvre Greg... Toujours la même histoire. Seulement au cas où. Il avait accompli son devoir. Il rangea son téléphone. Buddy venait de frapper la balle.

— Allez, Buddy ! Allez !

Le gamin ferait son chemin, d'une manière ou d'une autre.

— **E**t voilà ! annonça le jeune homme du bureau du procureur qui avait été à la banque avec Hannah et Jim.

Gardner et deux fonctionnaires qu'ils ne connaissaient pas, Eve et Aldrige, se trouvaient avec eux dans la pièce. Ils étaient tous autour de l'ordinateur posé sur le bureau du procureur.

— Le juge a autorisé notre demande d'accès aux serveurs de Servzon, loués par Jill en utilisant l'identité de June Pue. Les administrateurs nous ont donné un accès sans que l'autre utilisateur, Jill, n'en sache quoi que ce soit. Et voici ce qu'on a.

Il cliqua avec sa souris, une fenêtre s'ouvrit contenant un seul symbole.

— C'est tout ? demanda Jim.

— Manifestement, confirma le procureur. Un serveur virtuel.

Il cliqua. Un pop-up s'afficha et demanda un mot de passe.

— Et verrouillé en plus. Mes collègues ici présents vous expliqueront les détails mieux que moi.

Aldrige, un type mince et nerveux, prit la parole.

— Verrouillé, ça signifie que c'est un cul-de-sac. Seul le propriétaire peut accéder au serveur. Nous avons tout de même regardé l'ensemble plus précisément, notamment les logs du serveur physique. Je vous épargne les détails. La personne qui a loué le serveur physique et qui a créé le virtuel a commis une erreur en se loguant. Elle a par mégarde

utilisé le même mot de passe. Elle aurait pu l'effacer, mais ne l'a pas fait. Grossière erreur.

Hannah ne comprenait pas un traître mot. Ce n'était sans doute pas la peine, supposa-t-elle.

— À cause de cette maladresse, nous avons pu accéder au serveur virtuel.

C'était le point essentiel.

Le procureur entra une suite alphanumérique. La fenêtre s'emplit d'icônes de dossiers. Par centaines.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Hannah. Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— C'est aussi ce qu'on se demande, répondit le procureur. Plus de mille dossiers dans lesquels se trouvent des centaines de milliers d'autres dossiers et documents. Pour l'instant, nous n'avons pu les consulter que de manière aléatoire. On n'a trouvé aucun indice concernant le lieu où elle pourrait être. Nous pensions que vous pourriez peut-être nous aider.

Il ouvrit un des dossiers qui contenait un fichier. Une spirale colorée apparut, faites de petites boules liées les unes aux autres.

— On dirait la séquence d'un génome, observa Hannah.

— La plupart des documents semblent être liés au même thème, expliqua le procureur. C'est pour cela que nous vous avons appelée. Nos hommes n'y connaissent rien. Ils cherchent d'autres indices.

— Pouvons-nous examiner ces données ? demanda Hannah, le regard fixé sur l'écran.

— Je vous en prie. C'est de votre enfant qu'il s'agit. Seuls nos agents peuvent accéder aux données originales, mais nous avons mis un serveur parallèle à votre disposition.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura Hannah. Qu'est-ce que t'as fichu, Jill ?

Le déjeuner eut lieu dans une vaste salle dont trois des murs étaient en verre et qui contenait trois douzaines de petites tables. Le buffet se trouvait le long du quatrième mur. Derrière les verrières s'étirait le jardin. Helen ne voyait aucun enfant. Quelques couples s'étaient déjà attablés. Il y avait également des hôtes qui n'étaient pas sur leur vol. Venus d'ailleurs, probablement.

Helen et Greg prirent place à une table libre, à proximité d'une des baies vitrées.

Malgré le long voyage, Helen n'avait pas faim. Elle repoussa son assiette après quelques bouchées. Un homme en blouse blanche entra.

— C'est le docteur Winthorpe de la vidéo, souffla-t-elle à Greg.

Il était suivi par Rebecca et deux autres scientifiques. La première aurait pu faire la une d'un magazine pour femmes de plus de quarante ans, l'autre exhibait une coiffure et des dents à la John F. Kennedy.

— Je vous souhaite une excellente journée, mesdames et messieurs. Je sais que vous avez beaucoup de questions et que certains d'entre vous sont sceptiques. (Helen jeta un regard dérobé à Greg.) C'est normal. Quelque chose d'inconnu, de complètement nouveau vous attend. Mais vous êtes ce genre de personnes à donner sa chance à l'inédit. C'est pour ça que vous êtes là. Je vous en prie, posez-moi toutes vos questions. La décision que vous aurez à prendre à la fin de la journée ne sera pas fondée sur vos nouvelles connaissances ni sur les enfants étonnants que vous avez vus, encore moins sur l'avis des autres, mais sur votre confiance. Si vous nous faites confiance à cent

pour cent, alors vos enfants auront la chance d'augmenter leur potentiel de cent pour cent. Tout ça est-il vrai ? C'est sans doute la première question que vous vous posez. D'après les médias, nous sommes encore bien loin de pouvoir agir génétiquement sur la nature humaine. Soit. La raison provient d'un tabou : l'homme ne doit pas se prendre pour Dieu. On le retrouve dans toutes les histoires depuis le début de l'humanité. Du golem aux apprentis sorcières en passant par les dinosaures ramenés à la vie, jusqu'aux machines intelligentes, toutes ces histoires mettent à mal les créateurs. De nombreuses personnes sont encore aujourd'hui persuadées que l'homme ne produit que des catastrophes lorsqu'il intervient dans la nature. Ces clichés ont été tellement intériorisés par la plupart d'entre nous que chaque discours contraire passe pour un blasphème. Les non-croyants parlent plutôt de manquement à l'éthique. Afin de s'affranchir de ces interdits, beaucoup de chercheurs ont dû passer outre, en toute discrétion. Comme nous. C'est la raison pour laquelle si peu de choses sont connues publiquement.

Son regard croisa celui d'Helen.

— Mais ces histoires sont fausses. Les nouvelles technologies n'ont cessé d'apporter à l'être humain une vie meilleure : depuis la découverte du feu, en passant par le développement de l'agriculture, de la roue, de l'écriture, de l'impression, l'invention de l'électricité... Les dernières découvertes de la médecine et de l'ingénierie modernes nous permettent de vivre en meilleure santé, plus longtemps et plus confortablement que toutes les générations précédentes.

Greg susurra à l'oreille d'Helen :

— Techno-déterminisme pur et dur. On doit se trouver en Californie.

Helen ne réagit pas, elle écoutait Winthorpe.

— Je ne veux pas dire pour autant que le seul salut réside dans la technique et le progrès. Bien entendu, nous devons en débattre en fonction des différents contextes culturels. Mais nous ne pouvons les balayer d'un revers de main.

La mine de Greg s'assombrit en même temps que le docteur relativisait son propos. Il connaissait son auditoire.

— La surpopulation et le changement climatique sont de superbes contre-exemples, pensez-vous sans doute. Mais, de nouveau, nous allons surmonter tout ça ! (Il s'éclaircit la voix et poursuivit.) Pardonnez ce petit aparté, mais c'est important afin que vous compreniez pourquoi vous n'avez pas encore entendu parler de nous ni des autres. Comme...

— Il y en a d'autres ? cria presque un homme rond à la fin de la trentaine portant un polo bordeaux.

— Oui, répondit Winthorpe. Le Bejing Genomics Institute, BGI, est la plus grande entreprise du monde pour le séquençage de l'ADN. Depuis des années, il rassemble et séquence tout à fait officiellement les milliers de génomes de personnes particulièrement intelligentes. Les animaux de ferme, comme les cochons par exemple, sont depuis longtemps clonés dans cet institut. Ou élevés et vendus sous format miniature comme cochons de compagnie. Les premières publications concernant des tests sur les embryons humains au moyen de Crispr/Cas9 nous sont arrivées de Chine en 2015. De même que la tentative, en 2016, de produire des embryons résistants au virus du sida.

— Waouh..., lâcha l'homme.

— Les Chinois ne sont pas les seuls, compléta le docteur. En Europe aussi, les lignes bougent doucement. La Grande-Bretagne a autorisé les recherches sur les ovocytes humains au cours des sept jours qui suivent leur fécondation. Pour essayer d'éradiquer des maladies. Pour l'instant, ils ne peuvent être implantés. Pour l'instant. Il faut d'abord effectuer des interventions sur la lignée germinale pour prévenir de lourds dégâts. Ensuite, le noyau cellulaire fécondé d'un couple est implanté dans l'ovule préalablement énucléé d'une donneuse anonyme.

— Est-ce que ça signifie, demanda une femme mince avec une coupe à la Jeanne d'Arc et des lunettes de designer, qu'un tel enfant a trois parents ?

— Très bonne question. Oui pour certains, non pour d'autres.

Elle acquiesça, songeuse.

— Ça peut vous sembler très technique, très inhumain, reprit le docteur. Mais les progrès en génie génétique permettront à de nombreux enfants de naître en bonne santé. Et c'est de ça qu'il s'agit. De tels exemples vous montrent déjà jusqu'où sont poussées les recherches officielles.

Il écarta les bras.

— Et maintenant, suivez-moi pour le voyage le plus palpitant de votre vie !

Jason Brill copiait et agrafait des rapports lorsque María Solér apparut devant lui, accompagnée d'un collègue. Sa mauvaise conscience ressurgit sur le coup.

— Bonjour Jason. Tu es libre pour les prochaines heures. Accompagne-nous chez toi, s'il te plaît.

Ils se tutoyaient déjà. Manque de respect. On en était là. Ils l'avaient. Il ne savait pas pourquoi. Il n'en laissa rien paraître et accompagna les deux fonctionnaires.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il en essayant de rester impassible.

— On verra chez toi.

La limousine civile roula trois quarts d'heure dans Washington avant d'arriver au pâté de maisons des années 1960 où logeait Jason pour la durée de son stage. Pendant le trajet, il essaya de connaître la raison de cette visite. Il n'obtint que des réponses monosyllabiques, ce qui transforma son inquiétude en panique. Le véhicule se gara à côté d'un minibus. Ils descendirent et furent rejoints par ses passagers : deux femmes et deux hommes avec de lourdes valises. Un court instant, Jason pensa à prendre la fuite. Absurde. On l'accompagna jusqu'à la porte de son domicile. Les quatre fonctionnaires du minibus enfilèrent des combinaisons et des gants en latex.

— Ouvrez, s'il te plaît, lui intima María Solér.

Le jeune homme s'exécuta. Par chance, il trouva immédiatement la serrure, parvenant à dissimuler le tremblement de ses doigts.

Les agents en combinaison entrèrent en premier, suivis de María, de son collègue et de Jason. C'était un petit appartement, avec un coin cuisine et une minuscule salle de bain. L'un des agents sortait déjà la lingette nettoiyante de la poubelle.

— Est-ce bien la lingette dont vous avez parlé ? Qu'on vous a envoyée ?

Jason mit quelques secondes à comprendre.

— Oui, répondit-il l'air déconcerté.

Tout ça pour ça ?

L'homme mit la lingette dans un sachet en plastique.

— Avez-vous encore l'emballage dans lequel elle est arrivée ?

Jason réfléchit. Il se détendit un peu. Au fond, peut-être ne lui voulaient-ils rien de mal. Le paquet était arrivé deux semaines auparavant environ.

— Ça se peut, répondit-il avec empressement. Sous l'évier, il y a un carton avec les déchets à recycler.

L'agent farfouilla un peu pendant que les autres agissaient comme dans une série télé. Tout le contenu de la poubelle disparut dans de grands sachets.

— C'est bon, dit l'homme en combinaison.

— Merci pour votre coopération, fit María. Mes collègues ont encore des choses à faire ici. Nous avons encore quelques questions à te poser, mais nous allons ailleurs.

Merde !

Winthorpe et ses convives avaient pris place à bord des karts électriques qui passaient entre les habitations. Des enfants jouaient dans les jardins et les rues. Helen leur donnait entre un an et demi et six, sept ans peut-être. Tous avaient l'air en pleine santé, et très sportifs. Helen ressentait quelque chose de différent chez eux, peut-être leur manière de bouger, plus rapide, plus adroite, plus précise que ce qu'on peut attendre d'enfants du même âge, ou leur manière de se comporter entre eux. Helen ne savait dire précisément ce que c'était. Quoique ce fût, un sentiment d'irritation et de flegme pointait en elle.

Des mères et des pères poussaient des landaus. De grands yeux regardaient parfois Helen, d'autres fois les bébés dormaient profondément sous leurs couvertures douillettes. Une publicité n'aurait pu être mieux mise en scène.

— Oh ! Qu'ils sont mignons, s'exclamaient plusieurs femmes dans les voiturettes. À croquer ! Ravissants ! Charmants !

Même les super-enfants faisaient fondre. Quelle pensée rassurante !

Certaines, qui voulaient même descendre des karts, étaient retenues par les scientifiques.

— Voyez-vous, dit Rebecca, nos enfants sont bel et bien des enfants.

C'est ainsi qu'ils atteignirent une aile du bâtiment central, avec de belles images en tête.

Ils poursuivirent à pied et Winthorpe les conduisit à travers un long couloir aux murs tapissés de photos d'enfants, jusqu'à ce qu'ils

atteignent un petit hall. Helen pensa à ces vieilles salles de marché dans les bourses ou chez les courtiers. Mais, ici, le personnel assis à de longues tables derrière de nombreux écrans portait des sweats à capuche, des chemises canadiennes ou des tee-shirts à la place de chemises, de cravates, de bretelles, et aucun n'était gominé. Quelques places étaient libres. Deux ou trois personnes s'étaient réunies devant certains écrans et discutaient à voix basse. La soixantaine de personnes présentes était surtout composée d'hommes. Sur les écrans, Helen voyait des assemblages compliqués et colorés réalisés à partir de boules combinées ensemble, de formes amorphes, des courbes et des graphiques. Personne ne prêta attention aux visiteurs.

— Autrefois, les scientifiques acquéraient des connaissances *in vivo*, commenta la scientifique du nom de Souza. En observant ou en faisant des expériences sur des organismes vivants. Plus tard, le mode *in vitro* apparut ; on faisait des expériences dans des éprouvettes. Avec les progrès phénoménaux de l'informatique, notamment des capacités de stockage des puces, l'accumulation et l'exploitation de gigantesques bases de données, le mode *in silicio* est de plus en plus prégnant. Dans notre domaine, on entend par là la modélisation et la simulation informatiques de processus biologiques ou chimiques complexes. De nos jours, des médicaments sont conçus et leurs effets évalués par ordinateur. On peut découvrir beaucoup de choses de cette manière, sans avoir à mener une seule expérience en laboratoire, sans même parler des tests sur les animaux ou sur les êtres humains. Dans les années 1990, ces méthodes étaient déjà utilisées dans la recherche de médicaments contre le sida.

Une femme d'âge moyen arriva d'une pièce voisine, passa devant eux et chuchota quelque chose au docteur Winthorpe, tandis que Souza poursuivait son exposé.

— Il existe maintenant dans le monde entier des bases de données où sont rassemblées de grandes quantités de données génétiques...

Des taches rouges luisaient dans le cou de l'interlocutrice de Winthorpe. Était-ce une éruption cutanée ? Était-elle nerveuse ? La scène rappela à Helen le moment au cours duquel on informait le président Bush du crash du deuxième avion contre les Tours jumelles, alors qu'il était dans l'école Emma E. Booker.

— ... la collection chinoise de l'intelligence, nous l'avons déjà évoquée, dit Souza.

L'interlocutrice du docteur disparut et il regardait de nouveau sa collègue. Il avait l'air absent, le regard perdu dans une autre réalité. De toute évidence, il essayait de mettre de l'ordre dans ce qu'on venait

de lui apprendre. Comme Bush en son temps. Mais Souza regagna rapidement l'attention d'Helen.

— On a maintenant des masses de données considérables des deux côtés : le génotype, le patrimoine héréditaire d'un individu, et le phénotype, l'ensemble des caractères caractéristiques d'un organisme, dues à l'environnement notamment. Il ne reste plus qu'à comparer ces deux aspects pour découvrir quel gène et quelle variable environnementale sont responsables de tel aspect ou comportement, ou pas. C'est pour ça que tous les collecteurs de données raffolent tant d'informations concernant notre corps, notre santé et notre comportement, bien sûr notre ADN. Analyser le génome des malades, et la cause génétique possible des maladies, permet de découvrir des mesures préventives ou des traitements. Un des projets compare les formes du visage avec le génome, afin de travailler l'aspect d'une personne à partir de son ADN. L'entreprise Decode Genetics a déjà analysé le génome de milliers d'Islandais et peut ainsi faire des déductions sur toute la population de l'île jusqu'au IX^e siècle, compte tenu de la proche parenté et de la traçabilité des souches. L'accumulation des échantillons et la recherche dans ce tas de données sont automatisées depuis longtemps et sont effectuées par des robots et des programmes, ce qui permet le traitement de cette énorme masse d'informations. Nous travaillons également avec des programmes puissants et des intelligences artificielles afin d'analyser le génome incroyablement complexe de l'être humain et ses fonctions précises, et simuler d'éventuelles transformations par ordinateur. Le génie génétique est devenu une science de l'information.

Elle désigna la salle.

— Les gens qui travaillent ici sont parmi les meilleurs dans ce domaine. Une fois que nous sommes parvenus à un résultat au travers d'une expérience *in silicio* et que nous voulons l'approfondir, nous passons au laboratoire.

Sur ces mots, elle se tourna vers une porte et quitta la salle, suivie par ses hôtes. Il n'échappa pas à Helen que le docteur Winthorpe restait sur place à s'entretenir avec son confrère Ben Oden.

Une fois dans l'autre salle, elle ne le vit plus du tout. Que lui avait-on dit de plus important que ses futurs clients potentiels ? Espérons que ce ne soit pas un 11-Septembre génétique...

Horst balança des photos et des impressions avec des lignes de chiffres, des codes génétiques et des statistiques sur la table de réunion d'Helge. Celui-ci reconnut les images de chèvres indiennes et de coton brésilien génétiquement modifiés sur lesquelles ses scouts étaient tombés voilà quelques semaines. Certains passages des impressions étaient surlignés. Helge n'avait pas besoin de les lire. Horst lui en révéla le contenu en quelques mots : forçage génétique par Crispr/Cas, ici et là.

Helge regarda les documents, puis Horst.

Deux minutes plus tard, le directeur de la sécurité et le directeur juridique étaient présents.

— Nous n'avons encore aucune trace des responsables, dit Horst. Nos équipes enquêtent sans relâche. Mais trois cas sur trois continents peu ou prou identiques, il ne s'agit donc plus d'une expérience. C'est une attaque stratégique contre nos affaires. Et qui sait ce qui nous attend. Quelqu'un diffuse des organismes génétiquement modifiés pour le plaisir. Nous devons trouver qui c'est. Et ce qu'il veut.

— Heureusement, c'est interdit dans ces trois pays, commenta le directeur juridique. Je propose que nos succursales locales en informent les autorités. Nous pouvons parallèlement prévenir les instances internationales. Il s'agit d'une violation des protocoles de Carthagène et de Nagoya relatifs à la sécurité biologique. Par ailleurs, quelques-uns de nos conseillers politiques peuvent faire savoir en haut lieu que nos intérêts courent de grands dangers. Les hommes politiques doivent agir !

— On ne va pas se précipiter, réagit Helge. Je ne serais pas contre de trouver le responsable et de m'entretenir un peu avec lui avant d'avertir qui que ce soit. Qui sait ce qui peut arriver. (Il examina le calendrier de son portable.) À partir de demain matin, je serai avec Horst aux États-Unis, côtes est et ouest, on va voir quelques start-up en génie génétique. Mon assistant coordonne notre communication interne.

— **H**élas, fit le responsable informatique du laboratoire de Baltimore. On n'a jamais retrouvé les intrus dans notre système. Depuis, on a revu drastiquement toutes nos procédures de sécurité, ajouta-t-il avec une pointe de fierté. Aujourd'hui, ça n'arriverait plus.

Une telle attitude signifie que ça se passera de nouveau, pensa Jessica.

Une heure après cet entretien, ils retournaient à Washington. Jessica occupait de nouveau la banquette arrière à côté de Rich, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Il émanait de lui une souveraineté flegmatique, chaleureuse, qui lui était plus agréable que la rectitude de Tom et Jaylen.

— Pickard, King et Hsiao restent en prison jusqu'à ce que leurs déclarations soient vérifiées, dit Tom. Le piratage a compliqué les choses, bien sûr.

— C'est peut-être aussi une diversion, dit Rich.

Jessica n'écoutait qu'à moitié. Impossible d'éviter le frottement de leurs cuisses dans cette situation. D'ailleurs, ça ne la gênait pas. Au contraire.

La doctoresse Justine Delacroix, la femme qui avait parlé à Stanley, marchait maintenant avec lui vers un kart électrique. Ils traversèrent la moitié des installations.

— Toutes mes excuses pour vous avoir interrompu, mais c'est vraiment important.

Elle s'arrêta devant un complexe que les visiteurs n'avaient pas vu : le centre médical pour le personnel, où l'on pouvait traiter toutes les maladies courantes. Les employés ne devaient se rendre dans des cliniques extérieures que pour les cas les plus graves, ce qui arrivait rarement.

Deux scientifiques de l'équipe de Stanley les attendaient déjà, le docteur Elmar Shoe, un peu trapu, et le docteur Vadira Andarpi, dont le haut front surplombait un nez aquilin. Andarpi tenait une grande tablette. Sam Pishta était là également.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Stanley, peinant à dissimuler la colère d'avoir été dérangé.

— Venez avec nous, s'il vous plaît.

Ils gagnèrent l'infirmerie, par la vitre de laquelle on voyait une jeune femme étendue dans un lit simple. Sur sa poitrine reposait un nouveau-né. Le jeune homme assis à côté du lit s'entretenait avec elle.

Andarpi activa sa tablette, ouvrit un programme et tint l'écran de telle manière que tous pussent le voir. Le portrait d'une femme à la peau bronzée et aux boucles brunes apparut. La jeune mère devant

eux. Dans le coin supérieur droit, un texte : « Sondra Farrukah, 32, ancienne éducatrice, pavillon 12. »

— C'était une de nos éducatrices. Il y a six mois, elle nous a appris sa grossesse. Jack Wolfson, l'homme à côté du lit, c'est le père. Il travaille ici.

Andarpi montra une photo de Farrukah avec un gros ventre.

— Ce n'est pas la première femme de notre complexe à tomber enceinte de manière naturelle. Au cours de l'année, on compte presque deux douzaines de naissances.

Comme si Stanley n'était pas au courant, elle fit défiler des photos de quelques enfants. Stanley et les autres fondateurs avaient prévu cela dès le départ. Ils voulaient étudier la relation entre les enfants classiques et les modernes.

— Conformément à son contrat de travail, nous avons muté Sondra à un poste moins fatigant dans l'administration. Leur petite fille est née il y a deux jours : Kendra.

Le bébé, à la peau foncée, reposait calmement sur la poitrine de sa mère.

— Et ? demanda Stanley avec impatience. Ce n'est pas la première fois, comme vous l'avez dit. Alors pourquoi suis-je là et pas auprès de nos hôtes ?

— Parlons-en dans un lieu plus sûr, dit Pishta.

Avec le responsable de la sécurité, ils descendirent le couloir et passèrent une porte surmontée de l'inscription « Réservé au personnel habilité ».

Il ouvrit ensuite une autre porte. La salle de réunion n'avait aucune fenêtre, contrairement au reste des lieux, tout en verre et en transparence. Il y avait une table pour huit personnes et autant de chaises. Sur le mur qui faisait face à la porte se trouvait un écran imposant. On trouvait de telles pièces dans tous les services du complexe. On ne voyait ni n'entendait ce qu'il s'y passait.

Stanley s'assit à contrecœur et lança un regard inquisiteur à son équipe.

Delacroix alluma l'écran. On voyait un médecin faire une prise de sang sur le talon de Kendra. Une procédure obligatoire pour le dépistage de maladies génétiques.

— Comme pour tous les enfants du complexe, les classiques et les modernes, nous avons analysé le sang, mais aussi le génome entier, fit

Delacroix.

— Je le sais bien, bon sang, s'agaça Stanley.

Delacroix afficha les données de quelques séquences génomiques. Stanley les reconnut aussitôt. C'étaient celles des jeunes enfants du campus. Ils avaient deux ans, tout au plus, et comptaient parmi les plus développés génétiquement.

— Les génomes des septième et huitième générations, commenta-t-il. (Ils connaissaient parfaitement ses enfants.) Les deux premières séquences sont celles d'Edwin et de Carlina.

Elles étaient notamment responsables de la production de certains transmetteurs dans le cerveau, grâce auxquels les enfants développaient une intelligence significativement plus grande, des contractions musculaires plus rapides et un temps de réaction plus court. La composition spécifique de cette séquence n'avait pas encore été observée sur les génomes jusqu'alors séquencés. Leurs algorithmes avaient cependant calculé qu'elle devait être théoriquement stable et utilisable. Ils avaient alors essayé. Les premières tentatives avaient échoué dès la nidation des ovules fécondés. Après avoir procédé à quelques menues modifications, ils y étaient parvenus. Edwin et Carlina étaient plus intelligents et plus performants que tous les enfants précédents.

— On trouve la troisième séquence chez Cheng, Donna et Aleksandr, fit Stanley pour montrer qu'il connaissait son sujet.

Cette séquence était également responsable de la croissance du cerveau et de sa structure. C'était le développement d'un modèle antérieur. Les enfants concernés avaient le don de reconnaître des modèles au sein de systèmes complexes. Comme toutes les autres facultés, elle devait être développée par une éducation idoine, sans quoi elle restait quasiment inopérante.

— Les quatrième et cinquième séquences chez Donna, Aleksandr, Alison et Nbwele.

Des séquences découvertes voilà seulement quelques années, optimisées par les équipes de Stanley, responsables de l'énergie inépuisable des enfants. Ils assimilaient mieux la nourriture, tout en en consommant moins, et n'avaient besoin de dormir qu'entre trois et cinq heures par nuit.

Ils ne donnaient pas aux enfants toutes les modifications possibles. En règle générale, ils se limitaient entre une et cinq afin de pouvoir étudier au mieux l'expression des gènes et sa répercussion.

— Je vois bien ce que tu me montres. Les séquences génomiques de

sept enfants – Edwin, Carlina, Cheng, Donna, Aleksandr, Alison et Nbwele. Ils font partie des meilleurs que nous ayons.

— C'est le génome de la nouveau-née, Kendra, fit Delacroix.

Imperturbable, Stanley fit glisser son regard sur ses collaborateurs. Il devait gagner du temps. Stanley Winthorpe était l'un des étudiants les plus brillants de sa génération. Ses travaux sur le repliement des protéines et l'épigénétique étaient toujours révolutionnaires. D'aucuns voyaient en lui un futur prix Nobel. Ses recherches et les brevets qui en avaient résulté dans le domaine de la synthèse de principes actifs médicaux lui avaient fait gagner des milliards avant même son trentième anniversaire. Il finançait tous ses autres projets lui-même, notamment les enfants. D'autres brevets liés à la génétique synthétique avaient alors vu le jour. Aucune énigme ne lui était jamais parue insoluble. Au contraire, il avait toujours recherché la difficulté. Très rares étaient les choses qui l'avaient irrité, surpris ou dérangé. Les phénomènes inexpliqués étaient faits pour être étudiés et rejoindre le monde de la science. Il y avait une explication pour tout. Il n'y avait qu'à la trouver.

— C'est une erreur, dit-il à Delacroix.

Elle pencha la tête sur le côté et fit une grimace.

— Nous avons tout examiné et recommencé trois fois, dit-elle.

— Puis une fois encore, ajouta le docteur Andarpi en face d'eux.

— Nous aussi, compléta Pishta. Il n'y a aucun doute.

— C'est bien le génome de Kendra, confirma Delacroix.

Elle était restée debout pendant la présentation, ainsi que ses deux collègues et Pishta. Stanley se leva, sans quitter l'écran des yeux, et examina les images.

— Impossible, fit-il. Kendra, n'est-ce pas, a été conçue de manière conventionnelle. Impossible que ces séquences soient le fruit de mutations naturelles. Im-pos-sible.

Il souligna chaque syllabe en frappant de son doigt sur la table.

— C'est aussi ce que nous pensons, répondit sobrement Delacroix.

Stanley ne pouvait dissimuler sa colère plus longtemps.

— Ça ne peut donc pas être le génome de cet enfant, s'obstina-t-il.

— Peut-être n'a-t-il pas été conçu naturellement, dit Shoe.

Avant que Stanley puisse dire quoi que ce soit, Pishta ajouta :

— On a vérifié sur-le-champ tous les mécanismes de sécurité. On n’a rien découvert. Il est strictement impossible de faire sortir un de nos embryons et de l’implanter sans être remarqué.

— Manifestement si, ironisa Stanley.

Les certitudes de ses collaborateurs le faisaient bouillonner. À ses yeux, le plus grand des dangers se nichait dans l’illusion de la sécurité.

— Quelqu’un d’autre doit recommencer les examens.

— On a mis deux autres équipes sur le coup, dit Pishta. La première est arrivée aux mêmes conclusions, la seconde cherche encore.

Stanley fit le tour de la table. Comme si les images pouvaient lui en apprendre plus en étant vues de plus près. Il secoua la tête.

— Ça ne peut être vrai, grogna-t-il.

Il laissait beaucoup d’autonomie à ses partenaires et collaborateurs pour mener à bien leurs travaux en recherche et développement. Il leur faisait confiance. Il se tourna vers eux.

— Et tout ça se trouve dans Kendra ? demanda-t-il. On n’en a jamais mis autant dans un seul enfant.

— Oui, confirma Delacroix.

— Ça en ferait l’enfant la plus douée.

— Oui.

Stanley eut un mouvement de tête pensif.

— Examinez tous les enregistrements vidéo remontant à la date présumée de la conception de Kendra.

— C’est en cours.

— Merci, dit-il. Je veux être tenu au courant sur-le-champ de la moindre avancée.

Il se tourna vers la porte. Les autres commencèrent à sortir. Delacroix avait déjà quitté la pièce, suivie de Shoe et d’Andarpi. Stanley les laissa passer, avant d’arrêter Pishta d’un signe de tête.

— Sam, un mot.

Il ferma la porte. Son interlocuteur s’assit sur le rebord de la table.

— Qu’est-ce que c’est que ce foutoir ? demanda Stanley.

— Tu as tout entendu. On a passé en revue tous les process. Ils sont sûrs.

— Aucune trace d’un collègue ou d’une collaboratrice douteuse ?

— Non. Et pourquoi donc ? Ça n'a pas de sens. Arrêter le projet ou y mettre fin à la rigueur, mais pas créer de nouveaux enfants.

Stanley agita la tête. Il n'avait rien à y redire.

— Tout arrive en même temps, murmura-t-il. A-t-on du neuf à propos de Jill ?

— Il faudrait demander à Hannah.

Il établit une liaison avec Boston. Le visage d'Hannah apparut à l'écran.

— Vous en êtes où ? demanda Stanley sans ambages.

— On a fait de gros progrès sans doute. La police a pu avoir accès au serveur de Jill. Ils ont trouvé des montagnes de données, de très hautes montagnes.

— Ça continue à ne pas me plaire qu'on ait mêlé la police à cette affaire, rouspéta Stanley.

— On n'avait pas le choix, dit Sam. Ses camarades auraient fini par poser des questions sur Jill.

— Par ailleurs, sans les autorités, on n'aurait jamais eu accès aux comptes secrets ni à ce serveur, dit Hannah. Les flics ont fouillé dedans, mais ils n'ont rien trouvé indiquant l'endroit où elle serait. J'ai pu avoir une copie des dossiers. De toute façon, ils ne comprennent pas ce qu'il y a dedans, alors ils m'ont laissée faire – et après tout, je suis biologiste et la mère officielle de Jill. On a commencé à analyser les données depuis une demi-heure seulement.

Une fenêtre s'ouvrit avec une interface de bureau pleine de dossiers et de documents. Hannah cliqua sur l'un d'eux et un fichier texte s'ouvrit.

— J'ai seulement pu survoler quelques douzaines de documents. Y a pas mal de choses en lien avec les biotechnologies et la bio-informatique. Rien de surprenant d'ailleurs, c'est une des matières qu'elle étudie. Certains contenus sont tout de même très avancés et spécialisés, bien plus que ses études. J'ai l'impression que ça ressemble à une accumulation de documents sur différents thèmes.

— Lesquels ?

— Difficile à dire. Il y a un document sur le concours iGEM. Elle y a peut-être participé sans nous tenir au courant.

— T'es sa mère adoptive, s'énerva Stanley. Tu es responsable d'elle. Maintenant, nous devons savoir...

— Je viens de commencer à regarder tout ça, rétorqua brusquement Hannah. J'ai besoin d'un peu de temps.

— On l'a pas. Mets au point un système suivant lequel on doit examiner ces données. On met vingt personnes sur le coup. Donne-nous l'accès. Est-ce que la police a une petite idée d'où elle peut se trouver ?

— Il y a des milliers de documents... La police est à sa recherche. Ils examinent les données de la carte bancaire et les mouvements d'argent. Ils n'en sont qu'au début. Manifestement, elle a joué gros, et elle a gagné. Ce sont des montants de plusieurs dizaines de millions de dollars ! Ce qu'elle en a fait, on n'en sait rien.

— Et Jim Delrose ?

— Avec ses hommes, il passe la ville au peigne fin, les gares, les aéroports.

Stanley raccrocha sans dire au revoir et se tourna vers Sam.

— On doit la retrouver avant les flics.

Il ralluma l'écran.

— Voyons voir où sont nos hôtes.

Il activa le système de vidéo-surveillance.

Une heure durant, Rebecca Yun leur avait montré les espaces éducatifs des enfants. Des pièces en enfilade, des crèches, des gymnases, des salles de cours, des laboratoires, où couraient, jouaient, bricolaient, discutaient, s'entraînaient des enfants, les plus jeunes marchant tout juste, les plus vieux dans l'adolescence, encadrés par nombre d'adultes. Des enfants comme ceux qu'Helen connaissait autour d'elle, dans sa famille, parmi ses amis et ses collègues. Drôles, joueurs, coquets, concentrés. Leurs facultés hors du commun n'apparaissaient que très rarement, notamment lors des activités physiques. Helen savait qu'il était plus compliqué de juger leurs compétences intellectuelles dans cette situation. Elle devait s'en remettre à la parole des scientifiques. Pendant leur tournée, elle cherchait en elle des sentiments de rejet ou d'angoisse, ou une sorte d'instinct qui refuserait de tels enfants, qui lui donnerait une raison de n'en pas vouloir, même si c'était complètement irrationnel. Ces grands yeux, ces bouches rieuses, les mouvements enfantins, souvent maladroits, de ces petites mains, de ces minuscules pieds, renforçaient le désir d'enfant qui l'avait conduite ici. Aucun sentiment, aucun

instinct, nulle impulsion archaïque n'avait agité en elle de drapeau rouge au cours de la dernière heure. Pourquoi son enfant ne serait-il pas un de ceux-ci ? Un enfant *moderne*, comme les appelait Rebecca. Ce serait tout de même le sien.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Mike se mit à rire.

— Je suis soulagé ! Ce sont des enfants tout à fait normaux.

Au travers de vitres panoramiques, ils voyaient une pièce aux murs garnis d'écrans avec des jeux vidéo. Les enfants se vautraient sur des poufs, des canapés, des matelas colorés ou sautaient devant les écrans. Helen reconnut des jeux d'action, de course, de batailles spatiales. Les enfants pilotaient avec adresse des personnages sur des parcours d'obstacles, conduisaient des voitures sur des circuits sinueux entre des fûts de pétrole et des arbres, évitaient avec leurs vaisseaux spatiaux les ruines de croiseurs interstellaires qui explosaient. D'autres construisaient des villes ou des figures abstraites dont la nature n'apparaissait pas clairement à Helen. Deux autres jouaient aux échecs.

— Bien sûr qu'ils le sont, confirma Rebecca. Presque.

— Regarde celui qui joue à *Grand Theft*, dit Mike à Diana. Notre Killian n'aurait aucune chance contre lui, alors qu'il doit avoir au moins trois ans de plus.

Avaient-ils déjà un enfant ? Helen n'arrivait pas à croire que les parents d'un enfant classique puissent vouloir un enfant moderne. Ce serait injuste pour le plus âgé ! D'un autre côté, pourquoi le cadet devrait-il souffrir sous le seul prétexte que certaines possibilités n'existaient pas encore pour son grand frère ? Celui-ci se sentirait quand même né trop tôt. Les parents devraient essayer d'équilibrer. Si c'était possible...

Et si ce conflit s'étendait à toute l'humanité ? De nouveau, Helen se sentit mal à l'aise en pensant aux incroyables conséquences de tout ça.

Rebecca désigna les joueurs d'échecs.

— Ils battent les meilleurs ordinateurs et intelligences artificielles. Ce qu'un maître des échecs n'a pas encore réussi depuis le début de ce siècle.

— Prends ça, Terminator, se moqua Mike. L'homme est de retour !

— **S**alut maman ! Ma copine Shayla m'a offert un poney !

Amy était à nouveau la première à la porte. Elle était à nouveau en pyjama, mais celui-ci était propre.

— Mon Dieu ! cria Jessica, malicieuse. Où l'as-tu mis ? Dans le jardin ?

— C'est un jouet, lui répondit sa fille.

Jamie arriva et lui fit un rapide câlin. Colin apparut ensuite.

— Ah ! Qui nous fait donc l'honneur ?

Jessica ne répondit rien et lui fit à la place un baiser qu'il ignora.

— Papa voulait nous mettre au lit, raconta Jamie.

— C'est pour ça que je me suis dépêchée ! Pour vous lire une histoire.

— Je préfère jouer avec mon iPad, rouspéta Jamie.

— Sûrement pas, gronda Jessica. Hop ! Au lit. J'arrive tout de suite.

Elle envoya Jamie au premier étage d'une petite claque sur les fesses. Il monta l'escalier à contrecœur. Sa sœur le suivit et l'aida à atteindre le palier en le poussant de temps en temps.

Voilà deux ans qu'ils habitaient dans cette maison douillette au style colonial à l'ouest de la capitale. C'était entre-temps vraiment devenu leur foyer.

— Tu ne veux pas que je m'occupe de l'histoire ? proposa Colin en

guise de réconciliation. Tu pourrais te reposer comme ça. Tu as l'air encore plus fatiguée que ce matin.

— Merci, c'est gentil. Mais je les ai à peine vus au cours des dernières semaines, comme tu sais.

Elle aurait pu s'épargner cette dernière réflexion.

— Tu vas t'endormir à côté d'eux...

— Sans doute avant eux, même.

Elle emprunta l'escalier, dans lequel résonnaient les voix des enfants.

— Au cas où t'arriverais à redescendre, tu voudrais un verre de vin ? Et une bricole à grignoter ?

Il se donnait vraiment de la peine.

— J'aurai un massage des pieds ?

— Aussi.

— Alors je redescendrai.

— On a trouvé un premier système dans les documents de Jill, dit Hannah, qui apparaissait sur l'écran dans la salle de réunion de Stanley. Manifestement, il y a deux grands ensembles : biotechnologie et investissements/finances. Je me suis penchée sur l'aspect biotechnologie. Jim, Sam et ses gens travaillent sur les investissements. Comme nous pensons qu'il y a des indices sur l'endroit où se trouve Jill, je propose que nous commençons d'abord par cet aspect. Jim, Sam ?

Sam Pishta, le responsable de la sécurité, était assis à côté de Stanley. Jim à côté d'Hannah.

— On a demandé de l'aide à notre comptabilité, fit Sam. Ils s'y connaissent mieux. (Il fit défiler dans une petite fenêtre d'innombrables extraits de compte.) Pour l'instant, nous n'avons accès qu'à un des comptes chez BCI. C'est probablement le point de départ pour Jill. On a pu identifier plusieurs comptes chez des courtiers en ligne, qu'elle a dû ouvrir peu de temps après et sur lesquels elle a viré de l'argent de BCI ou inversement. Il y a encore d'autres comptes hébergés au États-Unis ou off-shore. De toute évidence, elle a construit tout un système financier. Diable sait pourquoi ! Les fonctionnaires y travaillent. De notre côté, nous avons créé deux équipes. L'une passe en revue le compte par ordre chronologique. On devrait apprendre ce que Jill a fabriqué. L'autre équipe dans l'ordre inverse. On espère apprendre rapidement où elle se trouve. On a déjà remonté trois mois, et nous n'avons rien. Sans doute Jill se servait-elle d'autres comptes pour les dépenses quotidiennes, et nous n'avons pas d'informations à ce sujet. Au départ, il s'agit de sommes relativement faibles. Plus tard,

de grosses sommes. Elle spéculait avec succès. Elle travaillait avec des programmes que nous avons trouvés dans un dossier. Selon un de nos experts, il pourrait s'agir d'algorithmes commerciaux complexes... Pour en avoir le cœur net, nous devons demander à des spécialistes.

— En somme, on ne sait toujours pas où elle est fourrée, observa Stanley.

— Hélas non, concéda Sam.

— Et les fonctionnaires ?

— Nous sommes en contact permanent avec eux. Rien.

— Des indices sur les raisons de sa disparition ? demanda Stanley. Elle a fugué ? On l'a enlevée ?

— On ne sait pas.

— Quelque chose au sujet de ses avertissements concernant Gene ?

— Rien non plus.

— Hannah, vous avez plus de choses ? demanda Stanley du bout des lèvres.

— On a déjà découvert que Jill avait fait tourner des programmes puissants de bio-informatique sur les serveurs. Manifestement, elle les a même améliorés. Comment, c'est ce qu'on examine en ce moment. Elle a conçu d'innombrables modèles *in silicio* et mené des expériences. Il s'agit de travaux sur les *E. coli* et diverses bactéries, sur des virus de la grippe et d'autres, en passant par des variétés de plantes à cultiver et d'animaux de ferme les plus variés. On est en train de voir si ces travaux sont liés à ses études.

— Pourquoi devrait-elle les dissimuler dans ce cas ? demanda Stanley avec impatience.

— Une simple vérification, Stan. Pour être sûr. Elle semble également avoir travaillé sur divers aspects de la génétique humaine.

— Aspects ? Lesquels ?

— On ne sait pas encore. Mais on parle de centaines de milliers de documents sur trois ans ! Je me demande quand elle a pu faire ça.

— Elle n'a besoin que de trois heures de sommeil, lui rappela Stanley.

— Quand même, répondit Hannah. Impossible qu'elle ait fait ça toute seule. Soit elle a développé des programmes géniaux qui lui ont permis d'automatiser certains processus, soit on l'a aidée.

— Ou les deux.

— On a surveillé constamment toutes ses communications, rétorqua Stanley, tourné vers Sam.

— Elle nous a devancés avec le compte, concéda Sam. Et avec le serveur.

— Comment ? interrogea Stanley.

— On ne sait pas encore, répliqua Sam sur un ton qui trahissait l'inconfort de devoir avouer, pour la deuxième fois, qu'il avait été roulé par une fillette de dix ans. Sans doute s'est-elle procurée une clef USB avec Tails à l'université, et elle a pu travailler en toute discrétion sur son portable.

— Tails ?

— C'est un système d'exploitation avec des programmes, des drivers et tout ce dont tu as besoin pour travailler sur un ordinateur. Tout peut être lancé depuis un DVD ou une clef USB. Il ne reste aucune trace de ce que tu as fait sur l'ordinateur utilisé. La connexion à Internet passe par TOR. Impossible de tracer quoi que ce soit. En fait, tu peux rester parfaitement anonyme et passer totalement inaperçu. Le soir, elle ne travaillait peut-être pas pour la fac, comme le montraient les caméras, mais à toute cette affaire. Grâce à ses comptes, elle s'est peut-être acheté d'autres ordinateurs que nous n'avons pas encore découverts. Nous sommes en train de chercher parmi les documents des traces de communication avec des tiers. Un tel serveur s'y prête. En donnant accès à d'autres utilisateurs, on peut échanger avec eux sur des documents en partage.

— OK, dit Stanley d'un ton catégorique, alors qu'il bouillonnait. Continuez. Je veux des résultats. On se revoit à minuit. D'ici là, je retourne à nos invités.

Pour le dîner, ils se retrouvèrent dans la même pièce que pour le déjeuner. Elle n'était éclairée que par des bougies sur les tables et le buffet ainsi que des photophores sur le gazon à l'extérieur, dont la lumière traversait les verrières. Des haut-parleurs invisibles diffusaient des airs de piano.

Les petites tables pour deux avaient été remplacées par huit grandes tables rondes. Helen et Greg étaient placés à l'une d'elles. Mike et sa femme Diana, ainsi que deux autres couples, y étaient déjà installés. S'ajoutèrent quatre scientifiques, un par couple, nota Helen. Au lieu de blouses blanches, ils portaient des vêtements civils allant de l'ivoire au blanc. Une sorte de *dress code* de la pureté, supposa Helen. Deux d'entre eux servirent l'eau.

Ce n'est qu'alors qu'Helen remarqua qu'il n'y avait aucun serveur. Confidentialité, supposa-t-elle. Plats et saladiers en argent attendaient sur le long buffet. Les scientifiques en personne servaient des jus et de l'eau. Helen choisit un smoothie vert.

Une fois qu'ils furent tous assis, Stanley Winthorpe se leva à une table voisine.

Après une courte allocution d'accueil, il transforma d'un geste la verrière derrière sa table en un écran et la vue sur le jardin laissa la place à une représentation du monde dans l'univers.

— Quatre-vingt-dix-neuf virgule neuf pour cent du génome de tous les êtres humains sur la planète se ressemblent. (Un singe grimaçant apparut sur l'écran et soutira un sourire aux convives.) Par ailleurs,

nous partageons plus de quatre-vingt-dix-huit pour cent de nos gènes avec les chimpanzés.

Le singe fut remplacé par un carrousel avec des centaines de photos des visages les plus différents du monde. Helen fut instinctivement saisie par cette fascinante multitude. Tant de destins, d'expériences, de sentiments, de pensées, de vœux et d'espoirs différents !

— Un millième de nos gènes est responsable des différences entre nous et les huit milliards d'autres personnes sur terre. D'anciens concepts comme la race, définie avant tout par la couleur de peau, ont été proscrits par la génétique. Il n'y a pas de race. Les différences entre les populations ne sont que de quinze pour cent de la variable génétique, tandis que les quatre-vingt-cinq pour cent restants expliquent les différences entre les individus au sein d'une même population. Le modèle de race était une invention de l'Occident chauvin. De manière objective, il n'existe pas de couleur de peau jaune. Les Asiatiques du Nord ont la même couleur que les Européens du Nord. C'est en Afrique que la variante génétique est la plus importante. Malgré les points communs du génome, les hommes vivent de manière très différentes, depuis les tribus autochtones d'Amazonie ou de Nouvelle-Guinée jusqu'aux grandes villes modernes.

Winthorpe fit apparaître les images d'hommes nus, à la peau foncée, portant des peintures blanches, en vis-à-vis de photos de danseurs de bal en longues robes et costumes. Il passa à une autre paire opposée. À gauche de l'écran, une émeute de jeunes encagoulés dans les rues enfumées d'un quartier américain défavorisé, à droite des étudiants qui travaillaient avec des professeurs sur un projet.

— Les uns vivent dans la violence, sans instruction, consciemment ou non, les autres travaillent à plus de bien-être. En résumé, notre manière de vivre ne dépend pas seulement de nos gènes, mais de ce que nous en faisons. Ainsi, notre offre ne s'arrête pas au génie génétique.

Derrière Winthorpe, on apercevait maintenant des images d'enfants. En pleurs, en colère, se jetant des jouets ou se disputant.

— Vous êtes, pour la plupart d'entre vous, des oncles, des tantes, il y a des enfants parmi vos proches, vous connaissez alors ces problèmes courants. (Il passa sans transition au concret.) En raison de leur développement intellectuel et/ou physique plus rapide, en fonction de ce que vous avez choisi, ces conflits arrivent précocement. Vous n'aurez qu'à vous comporter exactement comme d'autres parents. Les relations entre les enfants classiques et modernes, en revanche, sont plus compliquées. À partir de la deuxième année, au

plus tard, la différence de développement est évidente. Les enfants modernes sans accélération génétique de la croissance ont bien l'air d'enfants de deux ans, mais ils parlent et se comportent comme des enfants de quatre ans. On connaît déjà ce phénomène avec quelques enfants classiques surdoués qui rencontrent des difficultés à s'intégrer avec des enfants de leur âge et avec des plus âgés. S'ils leur sont intellectuellement supérieurs, la plupart du temps ils leur sont physiquement et socialement bien inférieurs. C'est pour cette raison que nous vous conseillons de prendre également l'accélérateur de croissance.

Greg murmura à Helen.

— J'ai l'impression d'être dans une émission de télé-achat. Achetez cette formidable couverture chauffante !

Elle le repoussa. Il pouvait bien garder ses sarcasmes pour lui pour l'instant.

— Vous devez tout de même prendre en compte que si les enfants sont en avance intellectuellement et physiquement, ils ne le sont pas d'un point de vue émotionnel ni social. Cela nécessite certaines précautions lors de leur éducation. Imaginez un enfant qui parle et pense comme un enfant de huit ans, qui fait huit ans, mais qui se comporte émotionnellement comme un gosse de cinq ou six ans. Il y a certes de nombreux exemples de ce décalage chez les enfants classiques, mais c'est la norme chez les modernes. Vous devrez apprendre comment y faire face. Et un jour, ce sera la nouvelle norme.

Les images d'une famille.

— Dans toutes les régions et tous les pays du monde vivent déjà des parents qui éduquent leur descendance moderne. Les plus âgés d'entre eux ont quelques mois. Si vous prenez la bonne décision, leurs parents vous serviront de mentors. Aux États-Unis, une cinquantaine de couples attendent un ou deux enfants modernes. Des milliers d'autres, dont vous, vont se décider probablement dans les mois à venir. Autrement dit, si vous déménagez ou voyagez, vous trouverez des soutiens en de nombreux endroits des États-Unis. C'est valable aussi pour certains pays asiatiques ou arabes. Nous ne pouvons être présents en Europe, en Afrique ni en Amérique latine pour des raisons juridiques. Nous cultivons soigneusement ce réseau et encourageons tous les parents à l'exploiter intensivement.

De nouvelles images, de nouvelles explications.

— Nos conseillères et nos conseillers se tiennent à tout moment à votre disposition pour répondre à vos questions via une communication sécurisée. Nous tenons également à votre disposition

du personnel expérimenté et recruté avec soin pour vous assister dans tous les domaines. Il s'agit d'enseignants du primaire et du secondaire pour les premières années. Nous conseillons par la suite d'envoyer les enfants précocement à l'université, comme nous l'avons fait avec nos plus âgés. D'ici là, le projet aura été rendu public depuis longtemps et les facultés s'adapteront à ces nouveaux étudiants. Les meilleurs établissements se les arracheront. Nous prenons en charge tout ou partie des frais de scolarité, en fonction de la formule choisie. Vous en saurez plus demain.

Les images disparurent au profit de la vue nocturne sur le jardin.

— C'était un petit aperçu sur l'éducation. Je vous souhaite un très bon appétit.

Amy et Jamie dormaient d'une respiration régulière, les joues rosées, les cheveux en pagaille sur le front. Jessica ferma le livre, éteignit la lampe de chevet sans un bruit et se glissa hors de la chambre. Colin l'attendait devant la porte avec un verre de vin.

— J'ai besoin d'une douche. J'arrive.

— Prends ton temps.

Colin descendit l'escalier aussi silencieusement que le permettaient les marches en bois.

Elle se regarda dans le miroir de la salle de bain. Elle se trouvait rayonnante et pas si fatiguée, compte tenu des événements récents. Colin ne savait pas tout ce qui s'était passé. Elle posa son téléphone et jeta ses vêtements dans un coin.

Alors qu'elle sortait de la douche quelques minutes plus tard, revigorée, un appel manqué clignotait sur son téléphone sécurisé.

Elle mit son peignoir en soupirant, enroula ses cheveux dans une serviette et rappela. Jaylen, de la sécurité intérieure, et membre de la task-force décrocha.

— On a quelque chose.

Adieu verre de vin !

— Il faut que je vienne ?

— Ce serait mieux.

— Maintenant ?

— Oui.

Elle jura si doucement qu'il ne put l'entendre. Elle avait une boule au ventre. Colin l'attendait en bas, avec le verre de vin de la réconciliation.

Elle gagna sa chambre à la hâte, passa une chemise et un tailleur et noua ses cheveux mouillés en un rapide chignon. Elle dévala l'escalier.

— Désolé mon amour, il y a du neuf...

Son regard s'arrêta sur la tenue de Jessica.

— Tu dois repartir ?

Un ton glacial.

Elle se mordit les lèvres et acquiesça.

Colin regarda dans son verre, il hocha la tête. Il le vida d'un trait et se leva.

— Bonne nuit, dit-il, en passant devant elle pour gagner leur chambre.

Helen trouvait le nombre de plats en libre service agréablement raisonnable, d'autant qu'elle n'était pas affamée. Elle prit un peu de soupe et de salade. Greg choisit des crudités et du poulet, accompagnés d'un morceau de pain.

— Ça doit certainement être super de n'avoir pas à aider ton gamin de quatre ans pour faire ses devoirs de maths, bougonna-t-il. Et à vingt ans, il t'enferme sans doute dans une réserve comme on le fait pour les gorilles.

— Pas de soucis, la transformation ne se déroule pas aussi vite, intervint Rebecca qui avait tout entendu.

Leurs assiettes pleines, ils retournèrent à table.

— Mais ça va finir par arriver un jour, dit Greg, peu amène.

— Et on apprendra à y faire face, répliqua Rebecca. On a mis au point des protocoles pour le vivre-ensemble des enfants modernes et classiques. Sur plusieurs générations.

À peine était-il tous assis que Winthorpe reprit ses présentations.

— La communication jouera un rôle important pour l'acceptation des modernes. Nous pouvons d'ailleurs nous baser sur ce que nous avons vécu ici.

Derrière lui, on voyait une photo de nouveau-né qui semblait dater un peu.

— Pour beaucoup, le premier enfant artificiel rompa en 1978 tous

les tabous – c'était un scandale. C'est une pratique courante de nos jours, qui donne naissance à des centaines de milliers d'enfants et rend deux fois plus de parents heureux. La manipulation de la lignée germinale est vue actuellement comme un tabou au moins aussi important. Les opposants mettent en avant la dignité de l'embryon, et le fait que nous ne devons pas influencer le destin des générations à venir tant que nous ne connaissons pas tous les effets secondaires.

Derrière lui défilaient rapidement des images, d'une roue en pierre jusqu'à un tomographe.

— Depuis que l'homme est homme, nous avons une influence sur les générations futures de bien des manières, sans en connaître les conséquences. Alors que nous le faisons déjà en les mettant au monde.

On voyait maintenant le plafond de la chapelle Sixtine où Dieu donne la vie à Adam.

— La Bible ne nous donne ni interdits ni recommandations. D'un côté, on nous met en garde contre la volonté de se prendre pour Dieu ; de l'autre, on nous rappelle que Dieu a conçu l'homme à son image. Le créateur a donc créé un créateur. Dans les États à dominante islamique, on trouve également plusieurs points de vue. Cette sourate de Mahomet me plaît particulièrement : « Allah n'a pas fait descendre une maladie, sans avoir descendu son remède. » Une partie du monde musulman est contre les innovations techniques. Israël, fondé sur le judaïsme, pousse sans réserve la biomédecine. Rapporté à sa population, le pays comporte le plus de cliniques dévolues à l'insémination artificielle au monde et le plus haut taux d'enfants conçus artificiellement. « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre », ordonne l'un des commandements les plus importants pour les juifs orthodoxes. Tous les moyens sont permis. Y compris les tests génétiques et, pendant leur grossesse, les femmes israéliennes sont au centre de l'attention. Lors d'une enquête dans les années 1990, deux tiers des généticiens israéliens trouvaient irresponsable de laisser naître un enfant avec une anomalie génétique. Ironie de l'histoire : seuls huit pour cent de leurs confrères allemands étaient de cet avis. Raison pour laquelle je trouverais intéressant d'avoir la même étude concernant les parents. Quelle décision prendriez-vous ? Ici, nous pouvons empêcher toutes les maladies génétiques connues, pour votre information.

Dieu et Adam laissèrent la place à un antique Bouddha dont la peinture rouge s'écaillait.

— Les religions et philosophies d'Extrême-Orient sont plus décontractées à ce sujet. Dans le cycle de la réincarnation éternelle, on

prend de nombreuses formes. Il faut aspirer à une amélioration.

Bouddha se transforma en un Confucius, qui se mua en Lao-Tseu.

— C'est sur ces fondements que la Chine, la Corée du Sud, le Japon et Singapour sont devenus les fers de lance mondiaux de la recherche génétique au cours des dernières décennies.

Les dieux et les sages furent remplacés par une bannière étoilée flottant dans le vent.

— Aux États-Unis, la religion de l'argent autorise presque tout. Le débat public s'articulera vraisemblablement autour des questions d'équité et de justice.

— **A**vec une très grande probabilité, dit le représentant du Centre pour le contrôle et la prévention des maladies.

L'image de la lingette nettoyante prélevée dans l'appartement de Jason Brill apparaissait sur l'écran mural de la salle de crise.

— Elle était imprégnée de virus. Jamais encore, au cours de nos précédentes recherches, nous n'en avons trouvé une si grande concentration.

À côté, on voyait la photo d'une enveloppe déchirée.

— Comme dans cette enveloppe. Là-dedans, ils seraient morts en cours de route. C'était ça, le truc : grâce à la lingette humide, les virus pouvaient survivre au transport.

— A-t-on une photo de Brill ? demanda Jessica.

— Un instant.

Un étudiant bien mis apparut, comme on en trouve des milliers en sciences politiques.

— Jason Brill a été infecté en manipulant la lingette. Il s'est plaint il y a neuf jours d'un léger coup de froid. Rien d'étonnant à cette époque. Il travaille au bureau du secrétaire d'État.

Une vidéo animée montra des gens dans un bureau, éternuant les uns à proximité des autres, se donnant la main, manipulant les poignées de porte, échangeant des papiers.

— On ne connaît pas encore la chaîne précise de l'infection, même

si nous avons pu la déceler chez certains collègues directs. Nous sommes quasiment certains que Brill est le patient zéro. En tout cas, le porteur zéro.

— D'où vient l'enveloppe ? demanda Jessica.

— C'est là, répondit Tom, que nous avons affaire à une contradiction intéressante.

Un nouveau visage apparut. Jessica estima l'âge de l'homme autour de trente-cinq, quarante ans. La photo avait été prise lors d'une arrestation. Le visage émacié et anguleux au regard audacieux et entêté était encadré de cheveux ondulés, un peu comme un chanteur de pop britannique des années 1990.

— Daniel Boldenack, quarante-trois ans. Il vit à Louisville, Kentucky. Il a rencontré ses premiers déboires avec la loi à quinze ans pour consommation et petit trafic de stupéfiants. Malgré de nombreuses investigations, on n'a jamais pu prouver qu'il était lié à un trafic de plus grande ampleur. À dix-huit ans, il a traîné un moment avec une milice d'extrême droite hostile au gouvernement. D'après ce que nous savons, il n'a plus aucun lien avec eux. Il semble être un type intelligent. Malgré son passif, il a pu terminer des études en biotechnologie à Stanford. Il ne s'est pas vraiment intégré au monde du travail. Il ne gardait jamais un boulot, et ils étaient tous largement en deçà de ses qualifications. Il y a quelques années, il s'est fait remarquer dans la communauté des biohackers à cause de propos bêtes et provocants, qui lui ont valu d'être exclu des laboratoires qu'il fréquentait. Depuis, il n'a cessé d'être dans notre collimateur, mais il ne s'est plus fait remarquer. Il a petit à petit construit son propre laboratoire avec un équipement haut de gamme. Son rapport aux communications n'est pas bien clair non plus. Ça fait des années qu'il utilise des outils d'anonymisation, mais on suppose qu'il utilise également d'autres canaux. Compte tenu de tout ça, nos programmes en ont fait une personne à surveiller, mais il n'était pas considéré comme un danger pour la sûreté nationale. Ce qui est le cas maintenant, si on ajoute le volet sur les armes chimiques.

— Vous voulez dire qu'on aurait affaire à un terroriste de l'intérieur ? demanda Jessica.

— Ce ne serait pas le premier, répondit Jaylen.

— Avez-vous remarqué quelque chose au cours des jours passés ?

L'homme du FBI fit apparaître des graphiques dans une seconde fenêtre à côté du visage. Les visualisations de différentes analyses : profil de déplacement, schémas de communication et autres. Le programme montrait différents degrés d'alerte, du vert au rouge, en

passant par le jaune et l'orange. Toutes les anomalies étaient en jaune-orange. Seul le profil de déplacement était rouge écarlate.

— Au cours des deux dernières semaines, il était anormalement souvent en vadrouille, dit Jaylen.

— À Washington notamment, reconnut Jessica.

— Suspect également, parce qu'à certains moments on n'a pu le localiser.

— Et où est dans toute cette histoire la contradiction intéressante dont vous parliez en introduction ?

Une carte des États-Unis apparut. Deux points rouges, l'un plus à l'est. Le Kentucky pour l'un, la Californie pour l'autre.

— D'après le Mail Isolation Control and Tracking Programs de la Poste, qui prend en photo tous les envois du pays, on sait que la lettre a été déposée à San Diego, en Californie.

— Par Boldenack ?

— Ça, on l'ignore. On a trouvé plusieurs empreintes sur l'enveloppe. Mais aucune de lui.

— Je n'en laisserais pas non plus sur un tel courrier, nota Jessica. Montez une équipe pour Boldenack. Je veux être présente au moment de l'arrestation. Ce sera quand ?

— Dans la matinée, répondit l'homme du FBI.

Elle calcula rapidement.

— OK. Affrétez-moi un jet. On part pour Louisville. Je dis à Rich Allen qu'il doit venir.

Et elle allait aussi devoir prévenir Colin.

Plat de résistance : végétarien, viande ou poisson. Pour tous les goûts. Helen prit le poisson. Winthorpe continuait à parler.

— Venons-en à l'un des points les plus importants : la conduite à suivre avec votre entourage personnel. Que vont dire vos amis ? Votre famille ? Ils ont tous des enfants. Qu'allez-vous annoncer aux parents ? Je ne connais pas de concurrence plus âpre entre les parents des classes moyenne et supérieure que celle concernant l'enfant le plus doué, le plus réfléchi, le plus sportif, qui apporte le plus de satisfaction et qui donne le plus d'amour. Vous devrez expliquer à ces parents que votre enfant a dans tous les cas de meilleures prédispositions. Ils vont vous haïr.

— Waouh ! Un bon vendeur, murmura Greg. Je me demande comment il va s'en sortir.

— La solution est toute simple : vous ne dites rien.

Silence dans la salle. Aucun bruit de couvert ni de verre.

— Super, lâcha spontanément Helen. Et qu'est-ce que je vais raconter alors ? Je ne sais pas d'où vient l'intelligence extraordinaire du petit, mais c'est pas de moi, en tout cas ?

— Exactement, répondit Winthorpe en souriant à l'assistance. En plus, vous ne mentez pas.

L'assemblée rit cette fois de sa repartie.

— Mais, un jour, ça va sortir.

— Ça dépend de vous. Et quand bien même, ce sera devenu public et ce sera plus simple.

À peine avait-il fini qu'un homme se manifesta à la table voisine.

— J'aimerais savoir quelles sont les facultés et les compétences qui seront choisies le plus par les personnes réunies ici ?

L'assemblée était composée d'un mélange de plusieurs ethnies, même s'il y avait essentiellement des physiques de type occidental.

— Grand ? La peau claire ? Intelligent ? Sportif ? (Il s'adressait à l'assistance et pas seulement à Winthorpe.) Là où je veux en venir : ce qui nous est proposé ici ne va-t-il pas conduire à une très grande uniformité ? Nous allons tous faire en sorte que nos enfants s'approchent le plus d'un idéal.

Il se tut. Peut-être avait-il remarqué l'ironie de sa remarque à cet instant précis. Les convives, quelle que fût leur origine, avaient déjà beaucoup en commun. Ils portaient les mêmes marques de vêtements, ils étaient coiffés pareillement, avaient des lunettes et un maquillage identiques. La plupart avaient l'air relativement sportifs, aucun n'était en surpoids. Personne ne mesurait moins d'un mètre soixante. Dans chaque ville californienne, et même dans la majorité des grandes villes, ils passeraient sans anicroche pour des cadres ou des travailleurs indépendants de premier plan. Ils fréquentaient les mêmes vernissages et les mêmes restaurants huppés.

Tous les regards se tournèrent vers Winthorpe. Au lieu de répondre, il afficha une nouvelle image qui monopolisa l'attention. Helen pensa d'abord à un retour en arrière dans le cabinet du docteur Benson. Des douzaines de portraits de bébés quadrillaient le mur. Toutes les couleurs de peau, d'yeux, des visages de toutes les formes, des nez différents, toutes les natures de cheveux.

— Les enfants des parents qui nous ont choisis répondent mieux que moi à cette question. Vous voyez la diversité de vos propres yeux. Des tailles allant de un mètre soixante-dix à deux mètres dix.

— Plus grand que la moyenne de la population, releva quelqu'un.

Winthorpe ne réagit pas.

— En plus des propriétés immédiatement visibles, les parents choisissent celles qui ne le sont pas avec la même diversité. Il y a tout de même une exception : tous choisissent que leur enfant n'ait pas de maladie génétique. Hormis ça, il nous est impossible de dégager une tendance pour la conformité. Pourquoi devrions-nous, d'ailleurs ? Réfléchissez. Qu'est-ce qui fait votre succès d'entrepreneur en ligne ? fit-il à l'homme qui avait posé la question. (Il semblait très bien

préparé et connaissez ses hôtes pas cœur.) Sans doute pas la conformité ! C'est précisément le contraire. Parce que vous êtes unique ! Vos idées, vos capacités. Je parie que c'est aussi ce que vous souhaitez pour votre enfant.

— Beaucoup de cultures refusent vos offres, vous l'avez dit tout à l'heure. L'Europe, l'Afrique, l'Amérique latine... Ça limite la diversité.

— Ces régions du monde y viendront un jour, par peur de rester sur la touche.

— C'est à voir. Dans les cas restants, ce sera un choix inconscient, culturel, répondit l'homme. Comme ces nombreuses personnes qui donnent à leur enfant un nom qu'elles croient rare, avant de réaliser que c'est un des plus populaires de l'année. Instinct grégaire.

— Les idéaux de la perfection diffèrent d'une culture à l'autre. Une silhouette mince n'est pas la norme partout. Ou pensez à ces groupes de sourds, surtout aux États-Unis, qui ne se considèrent pas comme des personnes handicapées, mais comme une minorité, et qui aimeraient avoir une descendance sourde également. Lors d'une fécondation artificielle, ils choisissent bien souvent des donneurs ayant une grande probabilité de devenir sourds. Nous n'avons pas encore eu ce genre de cas ici, mais qui sait ce qui peut arriver.

— Souhaiter consciemment un handicap est absurde ! s'écria une femme.

— Ils ne se considèrent pas comme tels.

— Et vous ? poursuivit-elle. Comment percevez-vous les sourds ? Vous feriez ce qu'ils veulent ?

— Cette décision appartient aux parents.

— C'est bien la question. Avez-vous déjà lu *Aux champs* de Guy de Maupassant ?

— Non, je dois bien l'avouer, concéda Winthorpe avec un sourire suffisant.

L'homme était irrité de recevoir une leçon de littérature d'une bourgeoise californienne.

— Une pauvre paysanne désespérée vend son fils à une riche famille sans enfants. Devenu un jeune homme riche, il rend visite à ses parents, qui l'embrassent. Jaloux, le fils des voisins, auxquels les bourgeois avaient tout d'abord proposer d'adopter leur fils, en veut tellement à ses parents qu'il quitte la maison.

— Vous voulez dire que c'est à l'enfant de décider ?

— Non, je veux dire que...

— C'est une histoire excellente ! la coupa Winthorpe. Un argument fabuleux en faveur des enfants modernes !

— Ce n'est pas ce qu'elle pensait, chuchota Greg à Helen. Mais il a raison.

Lorsque Helen le regarda, il était de nouveau absorbé par la prestation de Winthorpe. Pour la première fois, il avait quitté son masque de sceptique et Helen lut sur ses traits une attitude positive. Elle n'était pas encore certaine de vouloir un enfant moderne, même si la balance commençait à pencher sérieusement d'un côté. Si aucun contre-argument solide n'était soulevé d'ici demain, elle dirait oui. Mais elle ne pouvait accepter contre l'avis de Greg. Elle déposa sa main dans la sienne. Il l'accueillit avec un sourire, avant d'écouter la suite.

Au troisième jour

En allant chez Daniel Boldenack, Emilio Verres observait les environs avec minutie. Jessica était en live avec lui par le truchement de la mini-caméra et du micro de ses lunettes. Elle attendait deux rues plus loin dans un bus d'intervention.

La zone résidentielle au sud de Louisville était typique d'une banlieue américaine, un dimanche à l'aube. Pendant un instant, Jessica pensa à sa famille, qui, une fois de plus, prendrait son petit-déjeuner sans elle. Colin n'avait pas encore réagi à son appel nocturne depuis la salle de crise.

C'était un bâtiment simple de briques rouges avec des éléments en bois, entouré d'un jardin sans clôture, comme presque toutes les autres maisons de la rue. Des véhicules familiaux de marques américaines ou asiatiques, peu d'onéreuses berlines européennes, garés dans les allées. Une belle visibilité qui jouait aussi en défaveur des forces de l'ordre.

Deux équipes de quatre hommes du SWAT s'approchaient de l'arrière de la maison. Deux autres équipes sécurisaient l'avant dans leurs voitures. Seules deux des cinq voitures prévues s'étaient garées. Les trois autres circulaient dans les environs immédiats pour ne pas éveiller les soupçons. Les images des caméras de bord et des casques scintillaient sur les moniteurs devant Jessica, Rich, Tom, Jaylen et les autres, entassés dans le bus. Une étrange sensation, pensa Jessica, comme si on se trouvait dans les têtes de ces personnes, ou comme si on était dans leur peau. Le chauffeur de Verres s'arrêta devant la maison de Boldenack et l'équipe descendit. Il portait l'uniforme d'un agent en patrouille. Il s'engagea dans l'allée et sonna.

Après avoir attendu une minute, et sur le point de sonner de nouveau, Jessica entendit une voix masculine par son micro.

— Qui est là ?

— Emilio Verres, police de Louisville. On recherche des témoins pour une série de cambriolages dans le voisinage, monsieur Boldenack. Peut-être avez-vous vu quelque chose.

Entrer dans la maison de la manière la plus anodine possible, telle était sa mission.

La porte s'entrebâilla. Un visage anguleux, derrière des cheveux bruns, apparut.

— À cette heure ? demanda-t-il, sans ouvrir davantage. Vous êtes sûr que vous allez bien ? Je n'ai rien vu.

Avant qu'il ne pût refermer la porte, Verres glissa son pied dedans et sortit sa carte. Il la tendit sous le nez de l'autre.

— Nous venons pour vous, monsieur Boldenack. (Il sortit également le mandat de perquisition.) Nous devons regarder chez vous. Nous pouvons régler cela civilement si vous...

Il ne put en dire davantage. L'homme voulut fermer la porte, qui se heurta à la chaussure de l'agent, où elle imprima une trace.

— On y va ! dit Verres dans son micro en jetant son épaule contre la porte.

La chaîne céda. Boldenack avait disparu à l'intérieur de la maison. Les images transmises sur l'écran de Jessica sautaient, se troublaient. Verres courait derrière le suspect. Elle entendait dans son casque les ordres secs, le souffle et la course des fonctionnaires. Boldenack voulait s'enfuir par-derrière. Il gagna la porte de la terrasse en traversant un salon rustique. Verres était presque sur lui. Six silhouettes sombres, lourdement harnachées et protégées, couraient sur le gazon dans leur direction. Les armes en joue, criant si fort que Boldenack se figea. Verres l'attrapa, lui replia un bras dans le dos et le mit à terre pour lui passer les menottes. En gardant un pied sur le suspect, il ouvrit la porte de la terrasse à ses collègues.

Ils relevèrent Boldenack et lui lurent ses droits.

— Ce serait mieux si vous coopériez, l'avertit Verres. Montrez-nous votre laboratoire.

— C'est allé vite, commenta Tom.

Le bus était à présent devant la maison. Ils suivaient sur les moniteurs les images transmises par les caméras de Verres et de trois de ses hommes qui inspectaient les lieux.

Boldenack s'était résolu à collaborer. Il conduisit Verres au garage sans opposer la moindre résistance. Jessica remarquait à quel point il était attentif à ses faits et gestes : voulait-il simplement les aider ou commettre discrètement une action désespérée ? Son profil psychologique ne collait pas avec un attentat suicide. S'il y avait dans son laboratoire des substances ou des organismes dangereux, il ne s'y rendrait pas sans protection pour le seul plaisir d'entraîner avec lui les enquêteurs dans la mort. Sans hésiter, il laissa Verres ouvrir la porte.

Il y aurait eu de la place pour deux imposants 4 × 4, mais le garage avait été transformé en un grand laboratoire. Des appareils technologiques, divers ustensiles en verre ou en métal, des récipients de toutes les tailles avec des étiquettes, des câbles et des tuyaux.

— Laboratoire trouvé, fit Verres à ses collègues par radio.

— Le bâtiment est sécurisé et vide, répondirent-ils. Hormis cinq chats.

— Vous voulez entrer ? dit Verres au chef des opérations et aux visiteurs de Washington.

Ça sonnait un peu comme : cap ou pas cap d'entrer ?

— On arrive, fit Jessica.

Verres les reçut dans le garage. Boldenack les regarda farouchement.

— Vous avez un bel équipement, fit Jessica. Pourquoi ne vouliez-vous pas le montrer aux collègues ?

Rich avait commencé à inspecter avec curiosité les équipements et les documents.

— Trouvez par vous-mêmes, cracha l'homme.

— Peut-être dois-je vous préciser que vous êtes suspecté d'avoir préparé ou commis une attaque terroriste avec des armes biologiques ? Vous encourez la peine de mort.

La mine de Boldenack à cette information rendit Jessica sceptique sur-le-champ. Il n'avait pas l'air d'être pris sur le fait, mais plutôt surpris, effrayé, paniqué.

— Une attaque terroriste ? haleta-t-il. Je n'ai rien à voir avec ça !

— Ils disent tous ça, répondit Jessica.

— Je le jure ! ajouta-t-il, les yeux écarquillés.

Les veines ressortaient sur son cou.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ici que nous ne devrions pas voir ?

Boldenack s'effondra sur un tabouret.

— De la drogue, fit Rich derrière Jessica. Il travaille sur des bactéries qui synthétisent des drogues.

Il vint à côté de Jessica et fixa l'homme.

— N'est-ce pas ?

L'autre acquiesça et leva le regard.

— Mon Dieu, chuchota-t-il respectueusement. Rich Allen.

Jessica et les autres échangèrent un regard.

— Des bactéries qui fabriquent de la drogue ? demanda Emilio Verres.

— Imaginez... Vous n'avez plus besoin d'aller chercher le produit en Amérique latine, en Asie, ou dans des cultures secrètes, puis de les transporter à travers la moitié du monde, expliqua Rich. Au lieu de ça, vous mettez quelques litres de bactéries génétiquement modifiées dans un de ces récipients.

Il désigna un cylindre brillant.

— On peut le faire pour l'insuline depuis des décennies, fit Boldenack. Et maintenant pour l'héroïne et la cocaïne. Et pour d'autres choses. Mais, pour l'instant, ce ne sont que de faibles quantités. Je travaille sur leur optimisation.

— Dans quelques années, tu te feras ta dose quotidienne dans une casserole, dit Rich. Tu commandes les appareils et les ingrédients pour quelques dollars en ligne. C'est le futur.

— Super, s'exclama Jessica. Des bactéries qui sont toujours défoncées ?

— Un Walter White du génie génétique, dit Rich. Je vois déjà la série !

Andwele manœuvrait tranquillement le Range Rover sur la piste. Elle était en meilleur état qu'à l'extérieur du domaine d'ArabAgricult. Les champs s'étiraient de chaque côté. Quelque chose brilla sur la gauche, au-dessus du sol. Des boules métalliques juchées sur de maigres jambes parcouraient les sillons, telles d'immenses araignées. De temps en temps, une fine baguette se plantait dans la terre, comme si elles pondaient des œufs. Jegor connaissait ça. Pas Gordon.

— C'est épouvantable, lança-t-il depuis la banquette arrière. Qu'est-ce que c'est ?

— Des prototypes. Des robots d'analyse et d'ensemencement. On les teste avant de voir si on peut les déployer à grande échelle. Ils permettent une analyse du sol au centimètre près et un ensemencement aussi précis. C'est automatisé et dirigé par nos systèmes de données. Ils plantent plus de graines là où le sol est de bonne qualité, et moins là où il est moins fertile. Ils ajoutent éventuellement des micro-organismes pour le régénérer.

— La terre fait partie intégrante de l'informatique, remarqua Gordon.

— L'agriculture moderne est depuis longtemps une science de l'information, dit Jegor. Comme votre génétique.

Le siège de l'entreprise apparut devant eux dans les brumes de fin d'après-midi.

— Quelle surface avez-vous là ? demanda Gordon.

— En tout, deux cent cinquante mille hectares.

— Comment sécurisez-vous tout ça ?

— Fil de fer barbelé, surveillance vidéo. Et ça, là.

Il se pencha légèrement en avant et désigna quelque chose devant lui, à gauche. Gordon chercha dans la direction indiquée. Il découvrit un petit point à cinquante mètres au-dessus du sol. Un drone.

— Muni de caméras, dit Jegor. Ils volent en autonomie selon un itinéraire programmé. Un logiciel nous informe de comportements suspects que nos agents de sécurité peuvent examiner plus précisément.

Gordon suivit l'appareil du regard. Il le reconnaissait mieux maintenant. Un quadrirotor. Le corps avec les caméras était porté par quatre rotors. Le giravion se rapprochait rapidement.

— Stop ! s'écria Gordon. Stop !

Surpris, Andwele pila.

— Le dessin ! dit Gordon, excité. Le dessin des esprits ! Vous l'avez encore ?

Le chauffeur prit le cahier dans la boîte à gants.

Gordon avait déjà bondi hors de la voiture, il ouvrit la portière avant et arracha le carnet des mains d'Andwele. Il le brandissait en l'air, à la page du dessin.

— Les esprits, murmura Gordon. Voici nos esprits.

— Ce ne sont pas les nôtres en tout cas, expliqua le chef de la sécurité de Santira. On a des feuilles de vol préprogrammées, mises au point par seulement quelques collaborateurs. Il est très rare que nous les pilotions nous-mêmes. Il y a des protocoles à respecter.

Sur l'écran de son ordinateur portable dans le poste de contrôle bondé de technologie et d'écrans, il sortit une liste à Gordon.

— Par ailleurs, ajouta Stavros, comment des caméras volantes pourraient-elles transformer un simple maïs en maïs miracle ?

— Vous n'utilisez que des drones de surveillance ? demanda Gordon. Aucun avec des réservoirs pour arroser les plantations de pesticides ?

— On le fait avec les installations sur place ou par avion, expliqua Jegor.

— Y a-t-il d'autres personnes qui utilisent des drones dans la région ?

— Quelques organisations humanitaires s'y sont mises il y a plusieurs années, dit le chef de la sécurité. Mais, pour autant que je le sache, c'est pour surveiller les conflits et contre le braconnage. Des drones avec des caméras. Je vais me renseigner.

— **N**ous avons conçu le menu aussi facile d'utilisation que possible, fit Rebecca.

L'écran devant Helen et Greg affichait sur la gauche une liste à choix multiples à cocher et divers réglages ; sur la partie droite, un enfant nu de sept ans environ. Un frisson parcourut l'échine d'Helen. Il leur ressemblait vaguement, à Greg et à elle.

— L'illustration de droite est symbolique, expliqua Rebecca. On l'a créée sur la base d'un mélange de vos gènes.

Le frisson d'Helen s'amplifia.

— Vous cliquez sur les propriétés désirées, dit Rebecca.

Helen survola la liste. Sexe, couleur de cheveux, des yeux, morphologie, résistance, durée de sommeil, vitesse de réaction...

— Et souvenez-vous d'hier. Ce choix n'est qu'une base. Les conditions de vie auront une forte influence sur le développement. Que votre enfant soit trop maigre ou trop gros dépend également de son hygiène de vie : nourriture, sport, stimulation intellectuelle, environnement social, etc. Vous avez un total de trente paramètres. Pour certains d'eux, vous pouvez en choisir l'intensité avec les réglettes. Pour les cheveux, la couleur par exemple, ou leur nature. Certaines propriétés sont incompatibles. Le système vous avertira. Vous devrez alors en sélectionner une seule. Si vous ne choisissez rien en face d'une proposition, alors le programme laisse la séquence telle qu'elle est.

Son regard alla de Greg à Helen.

Si je ne clique rien, songea Helen, alors mon enfant n'aura aucune chance contre les modernes. Si je ne clique rien, le hasard décidera partout. Comme depuis des milliards d'années.

— Je crois que je ne peux pas, dit-elle.

— Bien sûr que vous pouvez, répondit doucement Rebecca.

— Comment... Comment puis-je décider ? Comment savoir ce dont mon enfant aura besoin dans le futur ?

— Peut-être que l'utilité ne doit pas être un critère.

— Alors quoi ?

— L'amour. Quel enfant aimerez-vous le plus ?

Helen n'y avait jamais pensé. Elle aimerait n'importe quel enfant. Elle en était persuadée. Même si elle savait que la vérité était différente. Les parents ont leurs favoris. Helen l'avait vécu. Elle le voyait bien chez des proches et des amis.

— Un amour désintéressé, bien sûr, ajouta Rebecca. Pas l'amour de ces parents qui exigent de leurs enfants de la reconnaissance, de l'amour réciproque ou de la dépendance, même s'ils le font inconsciemment. La couleur des yeux ? demanda Rebecca, le doigt sur l'écran tactile.

Greg lança un regard interrogateur à Helen.

— Bleu ? dit-elle.

Les yeux de l'avatar se colorèrent. Rebecca retira sa main.

— À votre tour maintenant. Quelle nuance ? Là, vous avez la palette.

Les doigts de Greg tapotaient sur l'écran avec hésitation. Ils jouaient avec les couleurs. Un nouveau regard interrogateur adressé à Helen.

Elle haussa les épaules, indécise. Fit un signe de tête.

— Allez, dit-il.

— Ce n'est qu'une simulation sur ordinateur, l'encouragea Rebecca. Un jeu. Aucune obligation.

Helen se rapprocha lentement de la table.

— Autrefois, on prenait plus de plaisir à faire des enfants.

— **D**FF, Drones for Food, est une organisation humanitaire qui veut aider les petits paysans à augmenter leurs récoltes avec des drones, expliqua le chef de la sécurité d'ArabAgric alors que la voiture s'arrêtait devant un bâtiment bleu clair d'un étage.

Ils avaient roulé une quarantaine de kilomètres en direction de Dar es Salam. Le long de la route, des étals épars de primeurs et de petites cuisines ambulantes. Derrière et entre les maisons, quelques personnes. Des enfants partout.

« Drones for Food. Le ciel est notre seule limite », prétendait un écriteau peint à la main au-dessus de l'entrée. Gordon sourit à sa lecture.

Un jeune Noir leur ouvrit. Le chef de la sécurité se présenta, expliqua qu'il avait rendez-vous, et on les laissa entrer.

Un Américain jeune, bronzé, barbu et mince les reçut dans un bureau à l'air lourd, au plafond duquel bourdonnait un ventilateur. L'aménagement, simple, avait déjà plusieurs années.

— Darren Zona, se présenta-t-il chaleureusement.

Sur son bureau, des piles de dossiers et un ordinateur portable.

— J'ai vérifié ce que vous m'avez dit, dit-il, un œil sur l'écran. Nous n'intervenons pas dans ce coin.

— **S**uperbe ! s'enthousiasma Rebecca.

Helen et Greg avaient conçu une fille et un garçon.

— Des jumeaux, dit Rebecca. Bonne idée.

Problème de décision, pensa Helen.

— Deux d'un coup, fit Greg.

— C'est de mon ventre qu'on parle, lui rappela Helen.

Des yeux bleus pour elle, marron pour lui. Cheveux blonds et lisses pour elle, bruns et frisés pour lui. Un mètre quatre-vingt pour elle. Deux mètres pour lui. Minces tous les deux, lui athlétique. Comment les futurs parents se décidaient-ils ? Helen et Greg avaient essayé de nombreuses combinaisons. Est-ce que ça avait été aussi compliqué pour Adam et Ève ?

— Voulez-vous une impression ? leur demanda Rebecca.

— Ce serait super ! dit Helen. Ça m'éviterait même d'être enceinte si vous les imprimiez tout de suite.

— Il y en a d'autres qui travaillent là-dessus, répondit Rebecca en riant.

Qu'y avait-il de si drôle ? se demanda Helen.

Rebecca appuya sur un bouton. Une imprimante sortit deux feuilles de papier en bourdonnant doucement. Elle les leur tendit.

— Comme vous le savez, nous avons déjà vos ovules, au cas où vous

voudriez vous décider maintenant. Nous avons besoin de six heures si vous voulez tout faire ici, dit Rebecca. Dès que nous avons votre accord, nous y allons. Je sais, ajouta-t-elle, que c'est une décision difficile. Non, fit-elle encore en changeant de ton et en fixant le couple, ça n'en est pas une. (Elle fit une pause lourde de sens.) En réalité, ça fait longtemps que vous avez décidé. Tenez-vous-y.

Les yeux de Jessica brûlaient de fatigue. Sa nuque et ses épaules étaient comme du béton. Le bourdonnement des réacteurs ne recouvrait pas le son de l'écran pour la seule raison qu'elle avait mis les haut-parleurs à fond. Ils étaient à mi-chemin vers Washington. Jessica peinait à se concentrer sur son interlocuteur à l'écran. Son visage était encadré par la matière verte d'une capuche de combinaison. Derrière lui, Jessica voyait des parties imprécises du laboratoire de Boldenack. À l'intérieur, d'autres silhouettes vertes.

— Il coopère, dit l'enquêteur. Du moins, il fait comme si. Il ne cesse de répéter qu'il travaillait sur des bactéries pour synthétiser de la drogue. Il ne veut pas être lié à une affaire de terrorisme biologique. Bien entendu, on ne peut s'y fier.

— Je suis bien d'accord avec vous, dit Jessica.

— Deux équipes examinent ses notes, de même que ses expériences, ses commandes et ses affaires. On espère avoir très vite des résultats. Sauf si nous avons beaucoup de chance, nous aurons les premiers demain, au plus tôt. L'analyse des micro-organismes va prendre du temps. Deux à trois jours au moins.

— Vous devez faire plus vite, lui intima Jessica.

Rich posa une main apaisante sur son avant-bras.

— Compliqué, dit-il à voix suffisamment basse pour n'être pas entendu à Louisville.

— Nous ne sommes pas des magiciens, dit l'homme calmement.

— Vous savez ce dont il retourne, lui rappela Jessica.

— Oui. C'est justement pour ça que nous devons prendre toutes les précautions.

Jessica savait qu'il avait raison.

— Bien. On attend de vos nouvelles.

L'écran s'éteignit. Jessica s'étendit, tourna la tête, se frotta la nuque.

— Tu permets ? demanda Rich, les doigts tendus vers ses épaules.

Elle hésita un instant, puis répondit, fatiguée :

— Oui, avec plaisir. Merci.

Il appuya ses doigts d'abord doucement, puis plus fermement sur les épaules en béton de Jessica.

Rich était un masseur hors pair, et Jessica ferma les yeux pour un instant. Elle entendit de nouveaux messages arriver, malgré le grondement des moteurs. Tom et Jaylen s'en chargèrent. Pendant quelques minutes, ils parlèrent à l'autre bout de la cabine, mais ça lui était égal. Elle savourait l'agréable massage, qui la détendait tant qu'elle sombra dans un micro-sommeil. Le mouvement brusque de sa tête vers le haut l'en tira.

Rich avait fini de la masser. Il était penché au-dessus de papiers avec Tom et Jaylen. Ils en discutaient vivement.

En remarquant qu'elle était réveillée, Tom se tourna vers elle.

— Nous venons de recevoir un indice étrange. Pour l'heure, tout le monde a ordre de nous faire remonter des activités inhabituelles dans le domaine du génie génétique. Au premier coup d'œil, il n'y a aucun lien. Et pourtant...

— Venez-en au fait.

— Les informations proviennent de l'observation routinière d'organisations internationales par nos services, expliqua-t-il.

Il voulait parler de la NSA et d'autres services américains.

— Voici quelques impressions.

Il étala quelques documents sur la tablette devant elle. Il y avait l'en-tête d'une entreprise en haut à droite de chaque feuille : Santira. Elle vit des statistiques, des textes, des chiffres. Elle reconnut sur les photos des champs, des plants de maïs et de soja, des chèvres, et quelques visages, des managers.

— Les collaborateurs d'une entreprise de chimie et de

biotechnologie ont découvert au cours des semaines passées d'importantes proportions de manipulations génétiques avancées sur des organismes au Brésil, en Inde et en Afrique. Du coton au Brésil, des chèvres en Inde et en Afrique du maïs. Ils n'ont pas encore fini toutes les analyses, mais ils estiment que ces manipulations sont en avance de plusieurs années sur ce que la science permet actuellement de réaliser.

Rich, qui n'avait fait qu'écouter, saisit quelques-uns des documents, qu'il survola.

— Comme notre virus tueur, dit-il pour lui-même. Mais bien plus pacifique.

— Et ce n'est pas tout, fit Tom. Les plantes et animaux manipulés ont été découverts par de pauvres paysans qui n'utilisaient ni semences ni gamètes génétiquement modifiées. Sans compter qu'il leur aurait été impossible d'acheter ces produits. Nous ignorons qui peut bien concevoir quelque chose d'aussi complexe.

— Et ces paysans l'ont en leur possession comme par magie, fit Jessica. Pas surprenant que l'entreprise soit inquiète.

— Santira prend ça très au sérieux, dit-il. Le PDG, un certain Helge Jacobsen, s'en occupe personnellement.

— Où les organismes ont-ils été trouvés ?

Rich était concentré sur les documents. Il hochait la tête et émettait des « waouh », « incroyable » et des « pfff ».

Tom fit apparaître un planisphère. On y voyait quatre points rouges, l'un à Munich, le deuxième à l'ouest de l'Inde. Les deux autres étaient dans l'hémisphère sud, au centre du Brésil et en Tanzanie, non loin de la côte, à proximité de Dar es Salam.

— Manifestement, le virus qui a tué Jack Dunbraith n'était pas le seul organisme génétiquement manipulé à ce stade d'avancement à se balader dans la nature, constata l'agent du FBI. Si les informations de Santira sont fiables, alors il y a des apparitions dans le monde entier.

— Mais nous ne savons pas s'il y a un rapport entre elles, minimisa Jessica. Si j'ai bien compris, les trois autres virus tueurs...

— OGM, la corrigea Rich. Ils ne savent pas encore précisément.

— Qu'importe... tueurs pour le modèle économique de nos entreprises en biotechnologie, pas pour les paysans concernés.

— Un détail notable, remarqua Jaylen. À ce jour, Santira n'a pas informé les autorités de ces découvertes. Alors même que la présence

de tels organismes dans ces pays est interdite ou soumise à une autorisation. Elle contrevient même à divers traités internationaux, comme celui de Carthagène ou de Nagoya.

Face au regard interrogateur de Jessica, Rich prit la parole.

— Des accords internationaux relatifs à l'économie du vivant. Celui de Carthagène s'intéresse aux échanges internationaux d'OGM, comme le commerce, la culture, etc. Nagoya doit en premier lieu réguler la diversité biologique et l'équilibre des intérêts entre les ressources génétiques. Au cours des dernières années, c'est toujours la même histoire : une grande entreprise rend industriellement exploitable d'anciennes connaissances d'une population autochtone, dépose un brevet et fait ensuite payer les utilisateurs initiaux. Et tous les autres, bien sûr. Ce genre de choses est censé être régulé par Nagoya, ou du moins profiter à toutes les parties.

— Et pourquoi Santira ne dit rien ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

— C'est clair, dit Tom. Ils veulent faire cavaliers seuls pour trouver les responsables.

— Je comprends, dit Rich. J'aimerais bien rencontrer ces types aussi. Toutes les entreprises les voudraient dans leur département de recherche et de développement.

— Peut-on garder un œil sur les personnes clefs chez Santira ? demanda Jessica à Tom.

— À quel degré ?

— Suffisamment pour être au courant lorsqu'ils trouveront quelque chose. Et où.

— On est déjà sur le coup. Helge Jacobsen et son directeur de la recherche et du développement, Horst Pahlen, se sont envolés pour les États-Unis...

— À la recherche du gars qui a créé ces organismes ?

— Non. Ils vont visiter des entreprises de biotechnologie que Santira compte racheter. Par tous les moyens.

Elle se redressa, mit les mains sur ses hanches.

— Des OGM complexes dans le monde entier dont on ne connaît pas le concepteur... Rich, qu'en dis-tu ?

Le scientifique leva le nez de ses documents.

— Je ne suis pas statisticien, dit-il. Mais la probabilité que de tels événements aient lieu concomitamment et aléatoirement dans le

monde entier me semble particulièrement minime. D'autant que nous ne connaissons personne qui en serait capable à ce niveau de complexité. Autant dire que tout doit venir de la même source. (Il désigna les feuillets.) Si ce qu'il y a là est exact, alors nous entrons définitivement dans une nouvelle ère. Je dirais même plus : nous venons d'y entrer.

Helen éprouvait le sentiment de faire les choses avec trop de pragmatisme. Un peu comme s'ils étaient à la recherche d'une crèche ou d'une école pour leur enfant. Et non, comme s'il s'agissait de ses gènes.

— Ça coûtera combien ? demanda Greg.

Des cinq mille dollars que gagnait mensuellement Helen, en moyenne, et ses revenus étaient irréguliers, il lui en restait à peine la moitié à la fin du mois. Greg gagnait approximativement la même chose. Bien entendu, c'était bien plus que le salaire moyen américain. Loyer, assurances et frais incompressibles s'élevaient en gros à deux mille dollars mensuels. Le reste alimentait leur prévention vieillesse et couvrait les frais courants.

Ils devaient encore rembourser leur prêt étudiant. Les tentatives de fécondation artificielle passées leur avaient coûté quelques milliers de dollars. À tout casser, ils avaient cinquante mille dollars de côté à eux deux. Ils avaient réfléchi à acheter un appartement. Ou une petite maison. Le reste, ils devraient l'emprunter à la banque. Peut-être leurs parents les aideraient-ils. Ils ne pouvaient compter éternellement dessus. Les boulots allaient et venaient. Les politiques des années passées faisaient disparaître la classe moyenne. Il leur restait l'espoir de progresser socialement, au lieu de dévisser comme la plupart de leurs concitoyens.

— Bien entendu, ça a un certain coût, dit Rebecca. Mais vous ne devez pas considérer cet argent comme une perte, mais comme un investissement sur votre enfant et son avenir. Comme un emprunt

pour la fac. D'abord, vous ne payez que si ça fonctionne. C'est-à-dire à la naissance d'un enfant sain.

— Vous définiriez comment l'échec ? demanda Greg, méfiant.

— C'est bien que vous demandiez. (Rebecca réagissait de manière offensive à ses doutes.) Comme pour toutes les grossesses, il peut arriver que les ovules ne s'implantent pas ou que l'embryon se détache au cours des premiers mois. Dans des cas très rares, il peut arriver des complications qui nécessitent un avortement, comme lors de grossesses classiques. C'est vous qui déciderez si vous garder l'enfant ou non.

Quelles décisions prendraient-ils si au lieu de l'enfant moderne promis ils attendaient un bébé handicapé ? Ou un enfant classique ? Helen y avait-elle pensé ? Rebecca ne lui laissa pas le temps d'y réfléchir et ajouta aussitôt :

— Notre service comprend toutes les informations et les instructions nécessaires, une offre de conseils, le suivi médical des enfants par des médecins expérimentés jusqu'à leur majorité, ainsi qu'une mutuelle complète. Ajoutons à ça tout ce qui concerne leur éducation et leur instruction, ainsi que du mentorat avec des personnes ayant déjà de l'expérience avec ce type d'enfants et qui savent comment s'y prendre.

Un chiffre apparut à l'écran.

— En tout, nous arrivons à 1,7 million de dollars.

— Alors nous n'avons plus rien à faire ici, dit Greg.

Helen perçut du soulagement dans sa voix. Elle-même hésitait entre déception, colère et soulagement.

— Mais, reprit Rebecca, nous pouvons vous faire une offre spéciale. Nous pensons ce projet sur le très long terme. Nous en sommes à sa phase initiale. Vous faites partie des premiers à pouvoir en bénéficier. En outre, vous êtes un des tout premiers couples à gagner moins d'un million par an. À nos yeux, vous êtes des clients stratégiques : vous êtes la preuve qu'il ne profite pas qu'aux super-riches.

— Vu les prix, ce sont les seuls à pouvoir se le permettre, répliqua Greg avec acrimonie.

— Attendez. Lorsque le projet sera rendu public, il y aura bien entendu une ruée sur notre offre, ainsi que beaucoup de discussions. Grâce au nombre, nous pourrions baisser drastiquement nos tarifs. Pour l'heure, on propose différents forfaits aux parents. Il s'agit d'abord de servir notre communication, de nous tenir prêts lorsque tout sera rendu public, de parler aux médias. Il y a aussi des droits

pour des livres, des films, ou que sais-je encore, à hauteur de plusieurs millions. Avec certains forfaits, votre investissement est garanti par contrat, et vous pouvez même le faire fructifier, en fonction de ce que vous êtes prêts à faire. Par ailleurs, vous pouvez servir de mentors à d'autres parents. Cet engagement fait aussi l'objet d'une réduction. Sans compter l'avantage pour vos enfants de se retrouver rapidement avec d'autres modernes. Pour résumer, vous pouvez réduire les frais à zéro en contrepartie d'une faible implication en comparaison. Et ça vaut aussi pour les jumeaux, ajouta-t-elle en désignant l'impression avec le petit garçon et la petite fille. Dans le meilleur des cas, vous gagnerez des millions. Même si ça ne doit pas être un critère déterminant.

— Bien entendu, vous ne voulez pas nous forcer la main, observa ironiquement Greg.

— L'argent n'a jamais été votre moteur essentiel, répondit Rebecca, pas plus que le vôtre, Helen, n'est-ce pas ?

Elle leur donna à chacun un dossier agrafé. Helen feuilleta le document.

— Un contrat.

— Examinez-le au calme, dit Rebecca.

— Mais nous ne pouvons pas signer un tel contrat sans avocat, se défendit Greg.

— Vous devrez pourtant. Pour des questions de confidentialité. Nous ne pouvons pas encore prendre le risque que ce soit rendu public.

— Impossible, s'obstina Greg.

— De toute façon, vous ne trouverez pas d'avocat qui pourrait vous conseiller sérieusement. Il n'y a pas d'autres cas. Nous sommes sur un terrain totalement vierge. Nous tous. Commencez par le lire.

— On a visionné les vidéos de tous les laboratoires, ainsi que toutes celles avec Sondra Farrukah et Jack Wolfson à l'époque de la conception, annonça Sam Pishta.

Sur les écrans du poste de sécurité, des hommes s'affairaient en accéléré dans les laboratoires et autres secteurs du domaine.

— Nous n'avons trouvé personne qui ait pu les aider. Rien. Ni elle ni lui ne disposaient des connaissances ni des accès nécessaires. Nous sommes face à une énigme. Faut-il que nous leur parlions ?

Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, Sondra Farrukah lança des regards soucieux à Stanley et Sam.

— Il y a quelque chose avec Kendra ? demanda-t-elle, inquiète. Pourquoi on ne nous laisse pas retourner chez nous ?

Jack Wolfson était assis sur le rebord du lit. Il lui tenait la main.

Sam et Stanley se postèrent au pied du lit. Le regard de Stanley passa de l'un à l'autre avant de se poser sur Kendra. Ça augmenta encore leur nervosité. Ce qui était son but. Sondra se mordit la lèvre, elle caressa plus vite que de raison la petite tête sur sa poitrine. Kendra ne se réveilla pas. Stanley fit durer ce moment. Il hochait la tête, pensif.

— Oui, pourquoi donc ? fit-il enfin, avec calme. Est-ce qu'il y aurait un problème avec elle ?

Il essayait de percevoir les réactions des deux visages. Celui de Sondra n'était que pure incompréhension. Du moins, c'est ce que pensait Stanley. Jack fronça les sourcils, une ride se dessina sur son front. Sa mâchoire tremblait.

— Non, dit-il. Quel pourrait être le problème ?

— Je vous le demande.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? fit Sondra, presque en larmes.

Jack serra sa main.

— Tout va bien, ma chérie, la consola-t-il. Les médecins nous l'ont déjà dit. (Puis en colère, à Stanley :) Qu'est-ce que vous voulez ? Dites-le-nous ! Vous ne voyez pas ce que vous faites ?

— Kendra, dit Stanley, en appuyant bien sur chaque syllabe avant de reprendre sur un ton plus posé : Kendra a des talents particuliers. Comme la plupart des enfants ici.

Sondra écarquilla les yeux, la bouche ouverte, tandis que le visage de Jack resta de marbre.

— Vous... vous voulez dire..., balbutia Sondra.

Ou bien elle était vraiment innocente, ou excellente comédienne.

Jack se tourna vers elle et sourit.

— C'est magnifique, chérie !

Elle ne pipa mot. Stanley exclut qu'elle fût au courant de quoi que ce fût. Ses réactions étaient trop authentiques. Restait Jack. Qu'il fixa.

— C'est le premier enfant de deux collaborateurs à avoir ces facultés, poursuivit Stanley. Et nous nous demandons...

— Pourquoi notre enfant ne pourrait-il pas avoir des talents ? fit Jack, blessé.

— Comment... comment pouvez-vous affirmer ça ? demanda Sondra, incertaine.

— Oui, renchérit Jack en lançant un regard aux deux hommes, que Stanley prit pour de l'insolence, comment pouvez-vous affirmer ça ?

— Nous le pouvons.

Stanley ne dit rien de plus. Il perdait patience. Il n'arrivait pas à cerner Jack et n'avait aucune idée de la manière dont s'y prendre. Sam n'était pas non plus d'une grande aide.

— Ma petite princesse, murmura Sondra, soulagée, en regardant amoureusement l'enfant endormi.

Le visage de Stanley se décripa.

— Toutes mes félicitations. Vous pouvez rentrer chez vous. Je vous souhaite plein de belles choses.

Dehors, il demanda son avis à Sam.

— Elle n'en avait aucune idée. Quant à lui, je n'en serais pas aussi certain. Vous avez remarqué les petites gouttes de sueur sur son front ?

Liz Growley plissa le front en lisant le rapport de ce policier de San Francisco. Elle relut les déclarations initiales. Un ami lui avait raconté qu'une connaissance lui aurait dit... Alors ça ! Une offre pour des bébés sur mesure. Bien sûr. Frankenstein existe ! Achète-toi une vie, toc. Paranoïaques. Complotistes. Frimeurs. Connards qui font perdre du temps à d'autres. Chicaneurs. Malades mentaux. Ça faisait partie du boulot. Tout l'art de séparer le bon grain de l'ivraie. Quelqu'un devait prendre cette décision. Dans son cas, les programmes informatiques, les discussions, les comités l'aidaient. Les programmes disaient non, bien entendu. Les autres hésitaient vraiment, mais n'osaient pas prendre de décision. Ils refilaient la responsabilité à d'autres. Jusqu'à ce que quelqu'un dût trancher. Cette fois, c'était à Liz. Elle n'allait pas transmettre ça à une autre personne. Se défilier, c'était pas son genre. Les mots-clefs étaient de toute façon dans le système. Si quelqu'un les recherchait explicitement, alors les infos étaient là. Tout le reste, c'était une perte de temps.

Cher Irvin, pensa-t-elle, merci pour ton signalement, on va le mettre dans nos archives. Le Nirvana numérique, comme je dis souvent. Hop ! Au suivant.

— **O**n a parlé de tout ? demanda Greg.

Depuis leur rendez-vous avec Rebecca, ils avaient arpenté le domaine en discutant. Ils déambulaient sur le gazon. Midi était passé depuis longtemps. Ils n'avaient pas faim. Les bâtiments affectés à la recherche étaient à quelque distance. On entendait des voix enfantines.

Helen opina du chef.

— Nous n'avons plus qu'à nous décider. Oui ou non. Et, le cas échéant : un ou deux enfants ?

Les arguments des jours passés tourbillonnaient dans leur tête, comme ceux des dernières années. Les pour et les contre, télescopés par les sentiments contradictoires d'Helen.

Angoisse. Peurs. De ne pas tomber enceinte encore une fois. De compromettre l'avenir de l'enfant. De ne pas réussir à l'aimer à cause de ses particularités. De commettre une erreur. De n'être pas à la hauteur. De ne pouvoir que difficilement prendre la mesure des sentiments et des pensées de Greg. De semer la zizanie entre eux quelle que soit la décision finale. De leur famille, de leurs amis. Est-ce qu'ils rejetteraient Helen, Greg et leurs enfants ? Se battraient-ils contre eux ? Certes, ils avaient été obsédés par le désir d'ascension sociale propre aux classes moyennes. Mais avaient-ils le droit d'aller si loin ?

Et pourtant... bien sûr ! Pourquoi pas ? D'autres le faisaient aussi. Mais était-ce bon et juste pour autant ? Si nous ne le faisons pas, d'autres le feront, et nous resterons au bord du chemin. L'argument

des marchands d'armes et de toute personne faisant des affaires avec des criminels, pour qui ne comptent que les gigantesques profits. Dans leur cas, il s'agissait seulement de profit social. En fait non. La vie entière n'était pas qu'un grand marché. Pas seulement.

Du courage. Qu'osait-elle ? Jusqu'où était-elle prête à aller ? Contre l'avis des autres ? De la majorité ? De Greg, même ?

Des doutes. Agissait-elle vraiment contre la majorité ? Combien de parents accepteraient cette offre ? Une minorité, pensait-elle. Après avoir pesé le pour et le contre. Après avoir, tout comme Helen, sondé et écouté leurs sentiments.

La question la plus simple concernait les jumeaux. Ça pouvait toujours arriver lors d'une fécondation artificielle. Helen ne l'avait jamais exclu, elle trouvait même excitante cette possibilité, consciente cependant que ça signifiait plus du double de tracas. OK pour des jumeaux. Elle serait prête à dire oui.

Peut-être Rebecca avait-elle raison. Ils s'étaient décidés depuis longtemps. On pourrait même dire : quelque chose en eux avait pris la décision. Et ils devaient s'y tenir. Un cerveau reptilien profondément enfoui qui ne pensait pas, mais qui devait assurer la survie instinctivement. La meilleure manière de faire face à l'environnement. Comme aux origines de la vie. Si, à l'avenir, il n'est question que d'enfants modernes, alors quelles conclusions tirera ce cerveau ? Et quelles seront celles, logiques, de l'*Homo sapiens* ? Ou n'était-ce pas seulement une pulsion archaïque à travers les couches de l'évolution qui se faisait passer pour une pensée rationnelle ? L'homme n'était-il pas homme parce qu'il avait maîtrisé, surmonté son cerveau reptilien ? Et alors ? Avons-nous le droit ? Ou pas ? Devons-nous ? Il ne restait que sa tête. La tête tourmentée d'Helen.

Perdue dans ses pensées, elle feuilletait le contrat.

— Ça a l'air mieux que je ne le pensais, dit-elle.

— Oui, approuva Greg. Rebecca a répondu à toutes les questions. Il reste malgré tout un risque.

— Comme toujours. Des risques contre des chances.

— Tu t'es décidée ? demanda Greg.

Helen se pencha et cueillit deux brins d'herbe. Elle en tendit un à Greg.

— Cache-le dans ta main, derrière ton dos. Je fais la même chose. Puis, nous ouvrons tous les deux une main en même temps. Avec l'herbe, ça veut dire oui. Si elle est vide, c'est non.

Greg prit son brin et mit sa main dans le dos.

— Et si nous n'avons pas la même chose tous les deux ?

— On verra bien, dit-elle.

Elle referma la main sur le brin d'herbe, la mit dans son dos. Elle tendit sa main droite. Greg, sa gauche. Plus grosse, plus osseuse.

Un regard.

— Trois, deux, un... Maintenant !

Il ouvrit la main : le brin d'herbe.

La main d'Helen à côté : pareil. Elle se mit à trembler.

— Félicitations !

Rebecca semblait plus enthousiaste que Greg et Helen.

Greg lui tendit le stylo avec lequel il venait de signer le contrat.

— Vous avez signé le forfait communication, dit Rebecca. (Une manière courtoise de désigner les millions qu'Helen, Greg et leurs enfants encaisseraient.) Je vous donne tout de suite les outils les plus importants pour les mois et les années à venir.

Elle leur tendit à chacun un élégant coffret en cuir, comme pour une montre de luxe. Helen le soupesa, essaya de deviner ce qu'il abritait. À sa déception, elle y trouva un objet gros comme un bouton, auquel était fixée une pince.

— Des caméras, leur annonça allègrement Rebecca. Fixez-les à votre col ou à votre tee-shirt pour filmer tout ce qu'il se passe autour de vous. Votre vie. Et celle de vos enfants. Vous trouverez dans les coffrets les instructions d'utilisation. C'est très simple. Sur le principe, il s'agit de variantes plus pratiques des caméras qu'on utilise pour le sport, en les fixant sur le casque par exemple. Vous devez les appairer avec votre smartphone, un ordinateur ou un serveur, pour les vidéos excédant deux heures. Pour la durée de votre séjour chez nous, vous trouverez deux mini-disques durs dans les coffrets. Enregistrez tranquillement vos sensations au cours des prochaines heures. Demain, lors de l'implantation de l'ovule, ensuite pendant la grossesse et la naissance. Puis, tout ce qui suit. Plus tard, vous nous donnerez votre sélection à des fins de communication.

Félicitations, pensa Helen, prise d'un étrange pressentiment.

— **M**erci pour la route, dit Jessica à Rich qui se garait devant l'allée de chez elle.

Les fenêtres étaient noires. Les squelettes nus des arbres du jardin étiraient leurs branches noueuses comme des doigts perclus de rhumatismes dans le ciel nocturne.

— Pas de quoi.

Hésitante, elle regarda vers la maison.

— J'attends que tu sois à l'intérieur, dit Rich en mésinterprétant son indécision.

— Merci, dit-elle en prenant son manteau.

— À moins que ce ne soit autre chose ? demanda Rich. Des soucis à la maison ?

Elle ouvrit la portière.

— Mon mari et mes enfants me voient trop rarement.

Rich posa sa main sur son épaule et la caressa en guise de réconfort.

— Ça va aller, dit-il.

Il appuyait doucement sur son épaule, comme s'il voulait la retenir, puis la repoussa de manière quasiment imperceptible, mais résolue. Jessica descendit.

— Merci, dit-elle en se penchant vers lui.

Greg passa le reste de l'après-midi et le dîner dans une bulle. Parfois Helen arrivait à se frayer un chemin jusqu'à lui, puis il se refermait de nouveau sur lui-même.

Les brins d'herbe avaient rendu leur verdict. La génialité d'Helen ! En réalité, on savait déjà à cet instant ce qu'on voulait. On n'osait simplement pas l'admettre. Puis ils avaient signé.

Ils auraient des jumeaux. Si tout fonctionnait. Peut-être pas à la première tentative. Mais probablement au cours de l'année à venir. Tout cela, c'était déjà clair.

Mais maintenant.

Au cours de la promenade dans le domaine, il s'était senti à la fois comme un prisonnier et comme le membre d'un petit cercle très exclusif, celui de l'élite future, pour le dire ainsi. Ses réticences originelles n'avaient pas complètement disparu, mais elles étaient recouvertes par l'euphorie qui l'avait saisi à la pensée de l'avenir exceptionnel de leurs enfants. Un sentiment qu'Helen semblait partager.

Excités comme de jeunes amoureux, ils essayaient leur nouveau jouet, ils faisaient des plans, s'imaginaient des choses qui étaient encore inconcevables il y a quelques jours. Et qui le resteraient pour la majorité de l'humanité. Ils rencontraient d'autres visiteurs, ils avaient tous signé. Ils s'assuraient mutuellement du bonheur qu'ils étaient en droit d'espérer, et des responsabilités qui leur incomberaient, vis-à-vis de leurs enfants et de la société. Bla, bla, bla. Surtout la dernière

partie.

Le lieu où ils se trouvaient était devenu également plus réjouissant.

— Vous êtes à San Diego, avait répondu Rebecca à l'une de ses premières questions, suite à la signature. Chez vous, aux États-Unis.

Greg avait été surpris, même un peu choqué, mais, en fin de compte, ça lui avait procuré une petite fierté. Ici, ce genre de choses était déjà possible. C'était bien la plus grande nation du monde ! La bulle où il se mouvait s'agrandit encore un peu.

Et il flottait à l'intérieur, depuis des heures, perdu dans ses rêves.

Au quatrième jour

La vibration dans son poignet réveilla Jessica sur-le-champ. Elle avait réglé le réveil sur silencieux pour laisser dormir Colin. Elle quitta la chambre sans un bruit. Dans la salle de bain, elle ne fit que le strict nécessaire. De l'eau froide sur le visage, déodorant, parfum, coiffure. Au fil des ans, elle avait appris à s'apprêter en quelques minutes. Elle mit les vêtements préparés la veille et se glissa dans le couloir sombre.

Un rapide coup d'œil dans la chambre des enfants. Avec l'obscurité, elle ne pouvait que deviner leurs silhouettes. Ça sentait le dodo, les peluches et le pot-pourri.

Quarante-cinq minutes plus tard, elle était assise parmi des visages fatigués dans la salle de crise. Sur la table, des tasses à café à moitié bues et des assiettes avec des miettes.

Sur l'écran, l'image fixe et grésillante d'une caméra de surveillance. Une rue de banlieue avec des arbres entre la chaussée et le trottoir. La caméra devait être installée à l'entrée d'une maison ou d'un magasin. Dans la rue, deux voitures dans des directions opposées. Un piéton. L'homme n'était pas particulièrement chaudement habillé. La météo là-bas n'était pas si ingrate qu'à Washington, en déduisit Jessica.

— Ça nous a coûté quelques recherches, fit Tom Cantor de la sécurité intérieure. Mais nous l'avons.

L'image fixe devint vidéo. Les voitures sortirent du cadre, d'autres entrèrent. Le piéton traversa l'image et disparut par son bord inférieur. L'une des voitures, un pick-up, mit son clignotant et s'arrêta sur le côté droit de l'image. Jessica remarqua les deux boîtes aux

lettres bleues de la poste. Un homme descendit du véhicule. Il tenait une enveloppe au format américain, qu'il déposa dans la boîte de droite. La vidéo s'arrêta alors que le pli était à moitié introduit dans la fente. Tom zooma.

— Nos techniciens ont fait des miracles, dit-il.

Jessica identifia l'inscription de l'expéditeur.

Boldenack. Louisville.

— Ce n'est pas Boldenack, dit Jessica.

— Non, confirma Tom.

Il zooma encore et fit repartir le film. En remontant dans sa voiture, l'expéditeur tourna son visage vers la caméra. Image fixe. Zoom. Un homme blanc aux cheveux bruns. Un visage anguleux. Athlétique. Ce n'était définitivement pas Boldenack.

— On a passé l'image dans nos outils de reconnaissance faciale.

Apparut à l'écran un permis de conduire avec une photo d'identité. Le même type, un peu plus jeune.

— Jack Wolfson. Il travaille et vit dans une communauté fermée à San Diego. New Garden.

— Vous avez déjà envoyé quelqu'un ?

— On voulait d'abord vous tenir informée.

— On est sûrs que c'est notre homme ?

— Oui.

— Personne n'y va pour l'instant. Trouvez tout ce que vous pouvez sur ce lieu. Gardez-le à l'œil.

Elle hésita, le temps d'un battement de cœur. Deux fois déjà, ils s'étaient déplacés pour rien.

— On y va en avion. Maintenant.

Devait-elle appeler Colin ? Ou lui envoyer un SMS ? Il dormait encore, elle lui envoya un message.

Andwele était appuyé contre le mur sous le toit en raphia de l'échoppe de rue et savourait son épi de maïs grillé. Il flirtait avec la cuisinière, une femme plantureuse dans la trentaine, au rire communicatif. De temps en temps, il laissait son regard errer sur le paysage. De là où il se trouvait, il embrassait au moins un quart du domaine miraculeux. L'air tremblotait sous le soleil de midi. En plus de lui, Jegor et Gordon avaient envoyé six autres collaborateurs d'ArabAgric sur les lieux et aux alentours. Ils devaient dénicher les esprits volants. Les investigations auprès des cultivateurs locaux avaient mis au jour qu'on les apercevait plusieurs fois par semaine. Gordon était persuadé qu'il s'agissait de drones, mais que savait-il au sujet de ce pays ? De ce monde où les esprits étaient omniprésents, où les machines avaient une âme, où l'on pouvait venir à bout de ses ennemis avec des marabouts ?

Il avait garé sa moto à l'ombre d'un proche buisson. Gordon avait exigé qu'il prît un deux-roues, plus maniable. Andwele n'avait pas la moindre envie d'avaler de la poussière. Jegor lui avait expliqué qu'il devrait probablement quitter la piste pour suivre les drones. Andwele comprenait. Si encore c'étaient des drones... Si c'étaient des esprits, il les laisserait aller au diable. Il rit à une plaisanterie de la cuisinière et picora encore quelques grains.

Quelque part au-dessus des vastes étendues du Midwest, Rich, Tom, de la sécurité intérieure, Jaylen, du FBI, un général et le reste des leaders de la task-force se réunissaient autour de Jessica devant l'écran de la salle de réunion de l'avion. On y voyait les images satellitaires de la communauté où vivait Jack Wolfson. À peine avaient-ils identifié le lieu, qu'une équipe de recherche s'était mise au travail. Elle avait envoyé ses premiers résultats à bord.

— New Garden est localisé à San Diego, expliqua le FBI. Seuls les résidents, le personnel autorisé et les invités peuvent y accéder. À notre connaissance, ça fait environ cinq cents personnes.

Au centre d'un immense parc, on comptait de nombreux bâtiments répartis en trois domaines. Plusieurs extensions partaient d'un complexe central en forme de cercle. Parmi elles, Jessica reconnut des installations sportives. Au nord-ouest, il y avait différents pâtés de maisons séparés par des concentrations d'arbres. Sûrement des habitations pour une ou deux familles, reliées entre elles par un réseau de sentiers et de rues. Une bande boisée devant un double mur surmonté de fil de fer barbelé de part et d'autres de douves sécurisait le périmètre. Il n'y avait qu'une large allée pour entrer. Jusque-là, une communauté normale.

Le général désigna d'abord la partie ouest du complexe central.

— Ici, il y a des installations médicales et biologiques.

L'index pointa ensuite la partie est.

— Ça, c'est une école luxueuse pour les enfants des résidents. Et ça,

là, dit-il en indiquant les habitations, c'est le quartier à vivre. La communauté est dirigée par une fondation détenue par des entreprises diverses et d'autres fondations. Leurs propriétaires se perdent dans un enchevêtrement de prises de participation et de sociétés off-shore. Ce n'est pas extraordinaire pour des entreprises internationales qui veulent échapper à l'impôt, ça l'est davantage pour une communauté. On y arrive.

— Une secte ?

— Non. On a pu identifier certains des résidents ou des personnes qui y passent régulièrement. On trouve parmi eux des scientifiques de renom, surtout des biologistes, des généticiens et des biochimistes.

— Ça pourrait coller.

Il posa quelques impressions de photos et de CV sur la table. Jessica parcourut les noms.

— Certains d'entre eux ont cofondé des entreprises couronnées de succès et lucratives dans ces domaines. Quelques-uns sont millionnaires. Un, au moins, est même milliardaire.

Il montra un homme aux cheveux poivre et sel, le docteur Stanley Winthorpe.

— Stanley, lâcha Rich, surpris. Waouh !

— Tu le connais ? demanda Jessica.

— Et comment ! C'est une sommité dans notre domaine. On s'est rencontrés à plusieurs reprises pendant des congrès.

— Et ?

— L'un des meilleurs.

— Nous sommes en train de faire des recherches sur les liens avec les sociétés exploitantes de la communauté. Je parie qu'on va trouver des choses, mais ce ne serait pas obligatoirement louche ou interdit.

— Qu'est-ce qui pourrait pousser ces gens à mettre en danger leur carrière et leur fortune avec une attaque terroriste ? interrogea Jessica.

— Il faut encore qu'on tire ça au clair. Notre département d'analyse n'a trouvé aucun mobile.

— Les schémas de communication ne sont pas tout à fait habituels, poursuivit Jaylen, mais rien d'anormal non plus pour des activités de recherche. Ils utilisent des cryptages. Cependant pas suffisamment puissants pour avoir déclenché les alarmes d'un de nos programmes de

surveillance au cours des années passées. Il y a des contacts avec les autorités et la population locales, mais ils ne sont pas intensifs. Un député leur a rendu visite une fois et en est ressorti tout à fait conquis. Il parlait avec enthousiasme des équipements fantastiques, du personnel motivé, des habitations. Il a vu de nombreux enfants.

— Et pas d'armes biologiques, dit Jessica. Est-ce qu'on en sait plus sur ce Jack Wolfson ?

— Il s'agit d'un simple employé. D'après tout ce qu'on sait à son sujet, il n'a pu concevoir le virus.

— Mais d'autres personnes de la communauté, si ?

Rich, qui avait étudié plus précisément les CV des scientifiques, intervint.

— Certains d'entre eux, peut-être. Encore que... à quoi bon ?

— OK, fit Jessica en regardant le général. Nous ne sommes pas en Irak ou je ne sais où, mais sur le sol américain. C'est un grand domaine, et c'est civil. Ça ne doit pas virer au rodéo. On oublie donc l'opération d'envergure.

— Pour sécuriser l'extérieur, on a déjà déployé trois cents hommes avec un armement léger. Et deux hélicoptères.

— Pfff..., soupira Jessica. Pas particulièrement discret. Mais pas le choix. Il nous faut une histoire à raconter aux médias.

— Découverte et sécurisation de déchets chimiques potentiellement dangereux d'une ancienne décharge interdite, proposa le militaire.

Déchets illégaux. Ça pouvait passer. Au pire, ils pourraient dire qu'ils s'étaient trompés. Fausse alerte. Pas de déchet. Aucun danger pour les riverains. Et ils auraient leurs bioterroristes.

— Comment vous voyez les choses ? demanda Jessica.

— Ciblées. Vous, Tom et Jaylen, vous entrez avec quelques fonctionnaires du FBI. Courtois, mais fermes.

— J'y vais aussi, fit Rich. (Son regard traduisait de la curiosité et une assurance tranquille.) Vous aurez rapidement besoin de spécialistes.

Jessica approuva. Le général était également d'accord.

— Vous serez accompagnés par trois douzaines de spécialistes antiterroristes. Ils resteront discrètement dans leurs véhicules.

— Nous voulons parler à Jack Wolfson, au responsable de la sécurité et au directeur du domaine, fit Jessica.

— On interrogera immédiatement Wolfson. Les deux autres devront conduire les équipes du SWAT aux laboratoires et aux chercheurs. Une fois que ce sera fait, nous prendrons contrôle des autres installations depuis l'intérieur.

— Bien, fit Jessica. Faisons comme ça !

Andwele sursauta. Les enfants le secouaient par les épaules en parlant fort. Ils pointaient du doigt, excités, derrière eux. Le soleil était déjà descendu et projetaient de longues ombres. Andwele se leva. Il avait promis aux enfants des habitations alentour quelques schillings s'ils apercevaient les esprits et le lui disaient. De la sorte, il n'avait qu'à attendre en somnolant.

Il épousseta son pantalon et regarda avec attention.

Il était là. Un petit point, au loin au-dessus des champs, en direction des montagnes. Il prit son téléphone et appela les autres.

— Il y en a un, cria-t-il dans les écouteurs. Au nord-ouest de ma position.

Il remit son téléphone en poche. Il se hâta vers sa moto, poursuivi par les enfants. Ils exigeaient leur dû, les mains tendues. Andwele leur balança quelques billets froissés. Il démarra.

— Je les vois aussi, fit une voix dans les écouteurs. Je suis en route.

Quelques mains s'agrippaient encore à lui. Il accéléra prudemment. Ils finiraient bien par lâcher prise. Au bout de quelques mètres, ils le laissèrent partir. Quand il appuya sur l'accélérateur, la roue avant se souleva rapidement du sol, et Andwele dirigea la machine sur un étroit sentier à travers champ en direction des montagnes.

Le petit point se dirigeait vers la gauche. Le chemin ne faisait pas un mètre de large. Les champs laissèrent la place à des sous-bois. Des branches cinglaient les bras d'Andwele. À cause du moteur, il

n'entendait plus rien dans ses écouteurs. Il lui sembla que le point se faisait plus gros. Le chemin plus sombre. Bientôt, le soleil aurait disparu derrière les montagnes. Il progressait de nouveau entre des champs. Le chemin, qui décrivait un léger virage, l'éloignait de la direction du drone. Andwele le suivit jusqu'à un champ sur sa gauche. Derrière s'étendait une prairie herbeuse sèche, avec des bocages et des arbres. Andwele dirigea sa moto dans les sillons poussiéreux. Le drone était devenu nettement plus grand et volait à plus basse altitude. Andwele mit le cap sur lui. Il dut réduire un peu sa vitesse. Dans les hautes herbes sèches, impossible de distinguer le sol. Il pouvait y avoir des trous partout. Dans le pire des cas, il y avait peut-être des animaux aux aguets. Il entendit de nouveau une voix dans les écouteurs.

— En direction de l'est.

— Il est devant moi. Peut-être à trois cents mètres, cria-t-il. À trente mètres de hauteur, environ. Je crois qu'il descend.

Il en distinguait les contours. Un corps lourdaud. Andwele ne pouvait en évaluer la taille. Peut-être un mètre de diamètre, ou moins. Le soleil était à présent au-dessus des crêtes. L'appareil avait des reflets orange dans la lumière du couchant. Andwele réduisit encore son allure. Le drone descendait lentement. Andwele roulait tranquillement derrière lui. À la manière d'un grand oiseau se préparant à l'atterrissage, il flottait au-dessus de la cime des arbres. Najuma l'avait bien décrit. À cette distance, il ressemblait vraiment à l'esquisse de la paysanne.

— Il descend, fit Andwele. J'essaye de m'approcher aussi discrètement que possible.

Du moins autant que c'était possible à moto. Les buissons devinrent plus épais. Certains avec des épines. Andwele cherchait son chemin au pas, il devait faire de grands détours pour avancer. Il ne voyait plus le drone qu'à travers les arbres. Mais c'était la bonne direction. Quelques minutes plus tard, les sous-bois devinrent moins denses. À environ deux cents mètres, il remarqua une mini-tornade. Puis il comprit que c'était le drone, arrivé à hauteur d'homme, qui faisait tournoyer la poussière. Derrière, il vit vaguement deux hommes à côté d'un pick-up Toyota cabossé.

— Je l'ai, dit-il dans les écouteurs.

Il s'arrêta derrière un buisson, éteignit le moteur et prit la caméra compacte dans la poche de son treillis.

Entre-temps, il faisait nuit. Andwele avait suivi le pick-up pendant

plus d'une heure. Ils avaient rapidement atteint une route régulière, au trafic assez dense. Afin de ne pas se faire remarquer, il restait à une certaine distance. Deux de ses collègues, qui l'avaient rejoint, assuraient la filature à tour de rôle. La Toyota avec le drone avançait prudemment. Des papillons de nuit et autres insectes voletaient dans la lumière des phares, parfois, dans les sous-bois, des yeux luisaient. Plusieurs fois, ils traversèrent des lieux habités. La lumière se limitait à des feux ou des ampoules nues suspendues devant ou à l'intérieur des maisons. Au lointain, un faible champignon de lumière grandissait au-dessus du paysage. Andwele connaissait cette direction. Des poteaux de bois, de travers, au bord de la route, reliés par un câble lâche. Des lampadaires rouillés, dont certains ne fonctionnaient pas, illuminés au passage du pick-up. Des maisons modestes au bord de la chaussée. Le véhicule se dirigeait vers le centre mieux éclairé du lieu habité. Le trafic se fit plus dense. Il y avait des gens dehors, qui peuplaient le bord de la route. À un croisement, le pick-up bifurqua sur la droite, puis à gauche. Il emprunta une allée à côté d'une maison bleu clair et disparut dans la cour. Au-dessus de l'entrée, Andwele lut un slogan peint à la main sur un panneau coloré : « Drones for Food. Le ciel est notre seule limite. »

Helen n'avait pas beaucoup dormi. Des rêves sombres d'enfants qui se livrent à des choses absolument pas puériles. Elle s'était plusieurs fois réveillée en nage. Parfois, Greg ronflait doucement à ses côtés. D'autres fois, elle savait à sa respiration qu'il ne dormait pas non plus. Elle n'avait aucune envie de discuter. Ils avaient assez parlé. Elle commença à douter, ses pensées fusaient, s'achevaient en rêves. Elle se tournait et se retournait. Elle ne dort vraiment qu'une fois le matin arrivé. Des grimaces d'enfants. Elle s'arracha à un rêve sans issue pour revenir à la réalité. Grâce à d'épais rideaux, la chambre était plongée dans l'obscurité complète. Elle regarda le réveil : sept heures trente-deux. Elle resta ainsi pendant quelques secondes. Ne pas se rendormir. C'était le grand jour. Ou pas. Helen regardait les chiffres blancs.

Sept heures trente-trois.

Sept heures trente-quatre.

Elle se leva, alla à la porte de la terrasse et écarta le rideau. Le feuillage des arbres frissonnait dans la lumière hâve du soleil matinal. Un nouveau jour. Des milliers de nuances de vert. Lumière, ombre. Vie.

Elle était debout, les bras autour de son buste. Elle ne pouvait se résoudre à partir. La lumière faisait scintiller les feuilles.

Winthorpe regardait les images des caméras de surveillance sur les écrans. Trois SUV noirs attendaient dans le sas d'entrée.

— FBI, fit Sam Pishta à Stanley. Ils veulent parler à Jack Wolfson.

— Le père de la petite Kendra au super-génome ?

Sam acquiesça.

— Trois énormes voitures pour un seul homme ? Ont-ils dit pourquoi ?

Sam fit non de la tête.

— Par ailleurs, ils veulent parler au responsable de la sécurité et au directeur, compléta Sam. C'est-à-dire à moi-même et à...

— Et à moi, fit Winthorpe, qui eut un coup de chaud. J'aimerais savoir de quoi il retourne.

Sam acquiesça.

— Pouvons-nous les laisser entrer sans mandat de perquisition ?

— Non. Mais je pense qu'ils en ont un, dit Sam. Ils ne nous l'ont pas encore montré, c'est tout. Ils essayent d'abord la manière douce.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Ça, dit Sam.

Il alluma tous les écrans des caméras de sécurité en bordure du domaine. Winthorpe dut regarder à deux reprises.

— Merde, lâcha-t-il pour la première fois depuis des décennies.

À peine dissimulés derrière des arbres et des bâtiments, des véhicules militaires d'intervention patrouillaient. Sur deux écrans, des hélicoptères si haut dans le ciel qu'on ne les entendait pas. Une armée les encerclait.

— Est-ce qu'ils sont là à cause des enfants ?

— Je ne sais pas. Pourquoi voudraient-ils alors parler à Jack Wolfson ?

— Une manœuvre de diversion ?

— Peut-être. Peut-être pas.

— Faut-il prévenir nos avocats ?

— Attendons plutôt de voir ce qu'ils veulent.

L'air concentré, Stanley regardait les écrans.

— Merde, marmonna-t-il de nouveau. Vous me trouvez Wolfson et vous l'amenez à l'accueil.

Sam acquiesça. Il donna l'ordre d'ouvrir les portes.

Une communauté fermée, tout cela est bel et bon, mais de telles mesures de sécurité, c'est exagéré, pensa Jessica alors que la lourde porte métallique s'ouvrait devant eux. Les haut-parleurs intimèrent à leur chauffeur de rouler jusqu'aux premiers bâtiments.

Derrière commençait le jardin qu'ils avaient vu sur les images satellitaires. Jessica aperçut un groupe d'enfants et d'adultes à une certaine distance. Rien à signaler. Ils eurent tôt fait de parcourir les deux cents mètres qui les séparaient du complexe assez bas.

Deux hommes les attendaient dans un élégant patio aux pierres blanches, à l'ombre de grands arbres. Jessica reconnut le responsable de la sécurité, Sam Pishta, dont elle avait vu des photos dans les documents du briefing. Et le docteur Stanley Winthorpe. Le milliardaire venait en personne à leur rencontre. Intéressant.

Les voitures s'arrêtèrent. Les hommes du SWAT, de vraies machines de combat, restèrent à l'abri des SUV. Jessica, Rich, Tom, Jaylen et quelques fonctionnaires du FBI débarquèrent.

Winthorpe vint à eux sourire aux lèvres, la main tendue, suivi du chef de la sécurité, plus réservé.

— Bonjour Richard, quel honneur ! Que nous vaut le plaisir ?

— Stanley, répondit Rich en faisant un signe du doigt depuis sa tempe en guise de salut.

Jessica se présenta ainsi que les autres, tandis que les hommes du FBI formaient un demi-cercle autour du groupe.

— Peut-on parler à Jack Wolfson ?

— On est allé le chercher, répondit Winthorpe. Puis-je savoir au sujet de quoi ?

— Non, répondit Jessica d'un ton aimable, mais autoritaire.

Elle devait, dès le début, poser les jeux de pouvoir. Elle lui présenta le mandat de perquisition.

— Nous pouvons régler ça sans fracas. Ou d'une autre manière.

Winthorpe survola à peine le document, il regarda Jessica.

— Nous préférons sans fracas, dit-il poliment.

Deux hommes sortirent du bâtiment derrière eux. L'un d'eux était Jack Wolfson.

— Le voici, fit Winthorpe en feignant la décontraction. Jack, ces

personnes aimeraient te parler.

Wolfson était un homme trapu, sportif, à la mâchoire carrée, très attirant d'une certaine manière, mais aux ongles sales. Il regarda les visiteurs étrangers d'un air méfiant. Avant que quiconque n'ait pu réagir, deux fonctionnaires du FBI lui avaient mis les bras dans le dos et passé les menottes.

— Que..., fit Winthorpe, surpris.

Jessica adressa le signal convenu à l'équipe du SWAT.

Des membres lourdement armés des forces spéciales bondirent du SUV dans le patio. Casques, lunettes de protection, gilets pare-balles, lourdes rangers, tout le tintouin. Une demi-douzaine d'hommes coururent vers eux et, au bruit de leurs pas, la gorge de Stanley se noua. Lorsqu'ils l'encerclèrent ainsi que Sam et Wolfson, il peina à conserver sa contenance. Il se détestait pour cette peur.

Jessica désigna Sam.

— Vous accompagnez huit de ces hommes au PC sécurité. Vous êtes dorénavant sous les ordres du colonel Lawsone ici présent.

Un des soldats fit un pas en avant.

Stanley n'avait encore rien avoué. Chacun de ses muscles tentait de réprimer ses tremblements. Le temps d'un battement de cils, il songea à tout nier. Leurs plans entraient en collision avec la réalité. Mais, même pour ce scénario, ils avaient un plan. Approximatif. Communication de crise en cas de révélations précoces.

Sam dut avoir la même pensée. Il chuchota à Stanley.

— On doit limiter la casse...

— Silence, hurla Jessica avec une telle force que Stanley et Sam s'interrompirent.

Personne n'aurait pensé que cette petite femme pût crier si fort.

— Monsieur Winthorpe, vous conduisez les autres équipes aux laboratoires scientifiques et aux chercheurs qui travaillent ici, ordonna-t-elle sèchement. Merci de vous montrer coopératif et n'essayez pas d'avertir qui que ce soit.

Rares étaient les fois où Winthorpe s'était senti à ce point désespéré et humilié.

— **B**onjour Helen ! Bonjour Greg ! les salua Mike à la volée dans la salle du petit-déjeuner.

Lui aussi portait une caméra à son col. À la pensée d'être enregistrée sur la vidéo de Mike pour l'éternité, Helen se sentit mal à l'aise. Presque tous les hôtes étaient attablés ou faisaient leur entrée. La plupart portaient une caméra à leur chemise, leur polo, leur chemisier, ou sur un pli de tee-shirt. Helen était heureuse d'être à une table pour deux personnes. De cette manière, personne ne pourrait s'entretenir avec eux. À moins qu'on l'aborde par surprise au buffet, ce qu'elle souhaitait éviter.

De toute façon, elle était venue pour rien. Impossible d'avaler quoi que ce soit. Quelques gorgées de jus d'orange, voilà tout. Greg s'en rendit compte.

— On peut encore tout annuler, dit-il à voix basse. Tu peux encore tout annuler.

Helen agita la tête, l'air résolu.

— Non, dit-elle.

— On ne doit pas le faire parce que tous les autres le font. Personne ne fait ça à l'extérieur. Avec un enfant classique, comme ils disent, nous appartiendrons encore à l'écrasante majorité des gens.

— Arrête ! siffla Helen. Je croyais qu'on avait décidé ensemble.

Greg, destabilisé, se reprit.

— Ah... oui, oui. Je pensais seulement que...

Helen voulut cacher la caméra. Personne ne devait voir cette conversation. D'un autre côté, pourquoi pas ?

— Si tu ne veux pas, dis-le ! (Elle essayait de parler le plus doucement possible.) Mais n'essaye pas de me faire endosser toute la responsabilité.

Greg la regarda d'un air coupable, puis son regard se baissa sur l'assiette qu'elle n'avait pas encore touchée.

— Excuse-moi, s'il te plaît, murmura-t-il. C'est toi qui as raison. (Il releva la tête.) On a pris cette décision ensemble.

Ils avaient assis Jack Wolfson dans un des véhicules du SWAT aux fenêtres teintées. Les mains menottées dans le dos, il était installé sur la banquette, encadré par deux fonctionnaires du FBI. Jessica, Rich et Jaylen lui faisaient face. Deux plafonniers le baignaient d'une lumière blanche, laissant les autres dans la pénombre. Sur les genoux de Jessica, un ordinateur portable.

Elle avait attendu de voir Wolfson pour mettre au point sa technique d'interrogatoire. Douce ? Directe ? Raffinée ? Brutale ?

Elle pouvait toujours se tromper, mais l'homme n'était pas dangereux. Plutôt benêt et inoffensif. Allons-y pour la douceur.

Elle lança l'enregistrement de la caméra de sécurité où l'on voyait Wolfson déposer le pli.

— C'est bien vous ? demanda-t-elle.

— Ou... oui...

— Qu'est-ce qu'il y a dans l'enveloppe ?

Le regard de Wolfson allait de l'un à l'autre.

— Je... je ne sais pas.

Jessica reconnaissait ce genre d'hésitation. L'homme n'avait pas seulement peur, il dissimulait quelque chose.

— Si vous, vous ne savez pas, alors qui est au courant ?

Il se tut. Jessica fronça les sourcils. Wolfson résistait. Il fallait donc être plus clair.

— Cette lettre joue un rôle décisif dans une affaire de meurtre. Celui d'une personnalité de haut rang. Et c'est vous qui l'avez postée. Êtes-vous au courant que vous signez votre aller simple pour la chaise

électrique si vous ne pouvez rien nous expliquer ?

Wolfson blêmit.

Puis il commença à parler, non sans hésitation.

Rebecca pilotait le kart électrique sur le gazon, à ses côtés Helen, à l'arrière, Greg. Helen percevait le monde comme à travers un mur de verre. Peut-être un mécanisme de protection inconscient. Ses pensées tanguaient à la surface de ses sentiments. Face à eux, la clinique. Deux cents mètres derrière eux, la zone d'habitation, puis les installations sportives. Un autre kart avec également deux passagers roulait parallèlement au leur. Soustraits à leur vue par les arbres, un demi-kilomètre sur leur droite, la réception avec le patio. Là-bas, Helen vit quelques enfants jouer. Entre eux et le couple, encore un kart. D'autres clients en chemin. Ils venaient de toutes les directions.

— ... quelques minutes et tout sera fini, dit Rebecca. Puis vous vous reposerez quelques heures avant que nous vous reconduisions chez vous.

Au-dessus des enfants volait un hélicoptère, si haut qu'Helen l'entendait à peine. Perdue dans ses pensées, elle le suivit du regard jusqu'à s'en dévisser la tête.

Ils approchaient du bâtiment à la toiture plate, dont les verrières reflétaient le soleil. Les autres karts arrivaient rapidement. Comme des abeilles à l'entrée de leur ruche.

Sam Pishta savait que toute résistance contre les soldats était vaine. Lui-même avait servi pendant des années dans une telle unité, et il suivait d'un air approbateur le professionnalisme et la vivacité d'esprit avec lesquels ces hommes à l'air si pataud dans leur lourd attirail écoutaient les explications de ses quatre collaborateurs dans le poste de contrôle. Il n'était pas exclu que certains des huit militaires eussent un titre de docteur. En dix minutes, ils avaient compris le fonctionnement du lieu dont ils assumaient dorénavant la direction. Sur les écrans, ils pouvaient suivre Stanley Winthorpe en train de conduire l'une des équipes au laboratoire principal, tandis que les autres se rendaient aux labos annexes dont Sam leur avait montré l'emplacement sur un plan.

— Bien entendu, vous ne me direz pas ce que vous cherchez ? tenta-t-il auprès du colonel Lawsome.

Celui-ci se contenta de lui lancer un regard compatissant. Un

message venait d'arriver par la liaison radio intégrée à son casque. Lawsone opina du chef.

— Emmenez tout de suite le docteur Winthorpe au poste de sécurité ! ordonna-t-il.

Jessica avait laissé Wolfson dans la voiture. Avec Tom, Jaylen et Rich, elle se hâta vers le PC sécurité en empruntant un long couloir et en gravissant deux étages. Sam Pishta et Stanley Winthorpe les y attendaient, encadrés de plusieurs hommes du SWAT, tandis que d'autres surveillaient les écrans à côté d'employés du lieu.

— Monsieur Winthorpe, monsieur Pishta, venez dans le couloir, leur intima Jessica.

Ils s'exécutèrent, déconcertés.

Elle fit un signe au colonel Lawsone pour lui signifier que tout était en ordre et ferma la porte. Elle resta dehors avec les deux hommes, Rich, Tom et Jaylen.

— Ou Jack Wolfson est fou, ou c'est moi, dit-elle à Winthorpe. Ou c'est vous. Il nous a raconté une histoire à dormir debout, continua-t-elle en faisant un mouvement de bras qui englobait toute la communauté. Des enfants extraordinaires génétiquement modifiés ? Par dizaines ? Presque cent ?

Stanley Winthorpe afficha un sourire forcé. Elle ne lui laissa pas le temps de parler.

— Wolfson affirme que les plus âgés ont dix ans. L'un d'eux, un certain Eugene, le lui a dit. Et il lui a promis qu'ils pourraient avoir un enfant semblable avec sa copine s'il lui rendait service.

Winthorpe et Pishta échangèrent un regard. Pris sur le fait. La bouche de Winthorpe remuait comme celle d'un poisson. Comme s'il voulait dire quelque chose. Rien ne sortit.

— Il se fiche de nous ou quoi ? demanda Jessica à Rich.

— Stanley ? demanda Rich.

Winthorpe ne disait toujours rien.

Le monde s'étirait autour de Jessica. Il devenait infini. Elle en oubliait de respirer. La situation venait de radicalement changer. Jusqu'alors, ils avaient misé sur des terroristes. Les utilisateurs géniaux d'une technologie de pointe encore balbutiante. Mais si elle interprétait correctement la réaction de Winthorpe, alors tout ça prenait une autre dimension. Jessica devait en saisir la mesure. Ils se

trouvaient au point de départ de quelque chose de tout à fait nouveau. Gigantesque. Ce sentiment croissait en elle-même à la manière de nuages d'orage opaques.

Elle se retrouva prise de panique.

— Ce serait la diversion la plus originale depuis longtemps, dit Rich, ironique.

Jessica sentit de nouveau le sol. Il avait raison. Ils n'avaient que les explications d'un petit employé et la réaction inquiétante d'un scientifique. Rien de plus. Ils cherchaient encore le créateur d'une arme biologique très avancée.

Le « serait » dans la formulation de Rich l'avait irritée. Serait. Comme s'il était possible que ce ne fût pas une diversion.

Elle n'avait plus le choix. Elle prit son téléphone et appuya sur un raccourci.

— Renforcez la sécurité à l'extérieur, ordonna-t-elle. Bouclez les rues. Ne laissez personne s'approcher à moins de deux cents mètres, hormis les voisins. Personne n'entre ni ne sort jusqu'à nouvel ordre. On a besoin de renforts à l'intérieur. Deux cents hommes. Et une équipe du Centre pour le contrôle et la prévention des maladies. Les équipes qui sont sur place me rejoignent. Est-ce que notre histoire de dépôt illégal de déchets est déjà sortie ?

Au bout du fil, le général nia.

— Bien. Alors on l'oublie. Si ça avait été le cas, on aurait dû évacuer tout le monde immédiatement. Impossible compte tenu des circonstances. Au contraire. Ils doivent tous rester. On change de plan : un résident de la communauté est infecté par un virus dangereux et contagieux. Tout est sous quarantaine. Pas de crainte pour les habitants du coin, ils peuvent vaquer à leurs occupations quotidiennes.

Game over, pensa Stanley avec résignation. Souvent, ils avaient imaginé ce genre de scénarios, mais personne n'avait anticipé que cela se passerait ainsi. C'est la vie. Pas toujours prévisible. Il s'agissait maintenant de limiter la casse.

— Vous devez savoir, dit-il d'une voix étouffée, que toutes les personnes ici ne sont pas impliquées. Je vous prie d'en tenir compte. Seuls les scientifiques sont au courant. Vous devez agir en conséquence.

Jessica acquiesça. Elle avait compris.

— Nos forces d'intervention n'en sauront rien non plus pour l'instant. Tant que des personnes non impliquées tombent sur d'autres qui ne sont pas au courant, il n'y a pas de problème. Faites en sorte que les initiés ne parlent qu'aux personnes autorisées. Dans votre propre intérêt. Vous pouvez rentrer, dit-elle à Sam en ouvrant la porte du PC sécurité.

Après avoir refermé la porte derrière lui, Stanley se retrouva seul avec le groupe. Une sensation plutôt désagréable.

— Le SWAT trouvera vos laboratoires et les scientifiques sans votre aide, fit Jessica. On va voir Wolfson.

Ils partirent.

Deuxième étape de la communication de crise : frapper en premier en détournant l'attention de son adversaire.

— Puis-je enfin savoir ce qui vous amène ? demanda-t-il tout en

s'efforçant de garder sa contenance. Qu'a fait Wolfson ?

Jessica Roberts s'arrêta brièvement et le jaugea. Elle se demandait s'il fallait lui dire la vérité.

— Un virus tueur personnalisé que nos experts ont découvert dans une affaire de meurtre, répondit-elle. Posté par Jack Wolfson qui travaille chez vous.

Le docteur lui sourit, comme si elle lui racontait des histoires, avant de comprendre qu'elle était sérieuse.

— C'est ridicule, fut tout ce qu'il trouva à dire. On ne fait pas ce genre de choses ici. Nous ne savons même pas comment ça pourrait marcher. Si d'ailleurs c'était possible.

— Ça fonctionne très bien, répondit Rich. Crois-moi.

Jessica observa Winthorpe avec attention. Les événements des dernières minutes avaient fissuré la façade de cet homme qui gardait normalement le contrôle de lui-même. Elle peinait pourtant à mesurer sa sincérité. Peut-être qu'un peu de mouvement ferait changer les choses, apporterait du nouveau à leur affaire. Ils reprirent leur chemin.

— Jack Wolfson fait partie de notre personnel de service, fit Winthorpe dans les escaliers qui menaient au rez-de-chaussée. Il ne pourrait même pas épeler génie génétique.

— Ce qui rend donc suspectes les personnes qui le peuvent, observa Jessica.

Winthorpe s'arrêta de nouveau, il blêmit.

— Vous ne pensez tout de même pas que...

— Ce n'était pas Wolfson. Il a juste aidé un enfant nommé Eugene, dit-elle en repartant.

— Eugene a dix ans. Même s'il a les facultés intellectuelles d'un jeune homme dans la vingtaine.

Ils atteignirent le patio, où se trouvaient encore les trois véhicules noirs.

— Alors suffisamment intelligent pour créer ce genre de trucs s'il a les connaissances et l'équipement nécessaires ?

— C'est absurde !

— C'est aussi ce que je pense. Un enfant. Mais, alors, c'était qui ?

— Les armes biologiques personnalisées ne sont que pure théorie. Aucun laboratoire...

— Comme les enfants génétiquement manipulés ? l'interrompt Jessica.

Le scientifique se tut. Un convoi de quinze Humvee et transports de troupes passa devant eux dans la cour. La première partie des renforts demandés. Et un groupe d'employés du Centre de contrôle des maladies. Ils n'étaient pas encore en combinaison.

— Peut-être Eugene n'était-il que l'outil de quelqu'un, dit Jessica. Comme souvent. On a pris le contrôle de tout le domaine. Toutes les personnes qui s'y trouvent sont en état d'arrestation.

— Est-ce que toutes les forces à l'intérieur du domaine sont connectées ? demanda Jessica dans son casque.

Tous les commandants d'unité acquiescèrent.

— Bien, dit-elle, vous êtes des pros. Agissez en conséquence. Même si vous entendez des choses qui paraissent complètement folles. Je veux dire vraiment barrées. Incroyables. On s'en occupera plus tard. Il y a ici beaucoup de civils, dont plus de cent enfants.

Elle savait bien que certains des soldats présents s'étaient déjà retrouvés face à des enfants de dix ans armés de ceintures explosives. Le mot « enfant » ne rimait pas à leurs oreilles avec l'absence de danger.

Écrasé entre Jessica et le chauffeur du Humvee, Stanley Winthorpe désigna les bâtiments. À peine les véhicules s'étaient-ils arrêtés que les hommes en sautèrent. Sans un bruit, concentrés, ils couraient vers les différentes entrées que Stanley leur avait indiquées sur un plan. De l'autre côté du bâtiment, une deuxième équipe était en marche, tandis qu'à l'intérieur une troisième bloquait les accès. Au travers de grandes vitres, Jessica identifia un important laboratoire avec de nombreuses paillasses, des instruments et des hommes en blouse blanche. Ainsi que des adultes et une douzaine d'enfants. Deux d'entre eux les avaient vus et désignaient l'extérieur avec agitation. Les soldats prirent position devant les portes. Jessica ouvrit avec le code communiqué par Stanley. La porte transparente coulisssa en produisant un léger sifflement. Elle entra. Les autres portes s'ouvrirent également. Jessica vit des personnes dans les larges couloirs conduisant aux salles adjacentes.

— Les enfants, mesdames et messieurs, nous sommes ici sur ordre du gouvernement des États-Unis, cria-t-elle dans la pièce. Les adultes prennent les enfants à côté d'eux par la main. Vous mettez l'autre main sur la tête et allez lentement contre le mur en face de vous. (Les scientifiques jetaient des regards irrités autour d'eux.) Vous vous mettez face au mur, vous déposez votre téléphone derrière vous et attendez mes ordres.

Les instructions de Jessica étaient soulignées par les soldats qui entraient, l'arme en joue. Au bout d'à peine une minute, la salle était vide, trois douzaines de blouses blanches étaient contre le mur, mains sur la tête et, entre elles, des enfants apeurés. Elle continuait de douter de l'histoire de Winthorpe.

— Où est Eugene ?

Helen trouva l'implantation des ovules fécondés moins désagréable qu'une visite chez la gynécologue. Certes, elle était tout aussi nue et exposée. La différence de son ressenti provenait de ses attentes. Lors d'une visite normale, elle espérait être en bonne santé et craignait l'annonce de mauvais résultats. Cette fois, elle espérait être enceinte. Mère. De deux enfants. Des enfants modernes.

— C'est fini, dit la médecin. Vous pouvez vous rhabiller.

Helen essaya de ressentir une différence en elle. Rien.

— Au cours des prochains jours, évitez tout effort et toute contrariété, lui rappela la gynéco sur un ton amical tandis qu'elle se glissait dans son pantalon. Et n'oubliez pas de conserver votre caméra.

Helen l'avait enlevée pendant « l'opération ». Vraiment pas la peine de filmer cela. Elle la remit en place, remercia la docteure et quitta le cabinet, troublée mais euphorique.

Greg l'attendait dans la salle d'attente. Sa caméra était en marche. Un court instant, elle se demanda ce que donneraient les enregistrements, et lesquels seraient publiés. Greg l'enlaça.

— Tout va bien ?

— Oui.

Ils rirent et s'embrassèrent longuement avant de se diriger, bras dessus, bras dessous, vers la porte.

— Mon dieu, dit Greg, je n'arrive pas à croire que nous l'avons fait.

La porte s'ouvrit devant eux. Un géant avec un casque vert foncé emplissait l'encadrement, il portait des lunettes de visée opaques, un gilet pare-balles, des rangers, et il braquait son arme.

Greg se mit instinctivement devant Helen pour la protéger. Son cœur battait la chamade. La caméra continuait de filmer. Qui pouvait bien savoir à quoi bon ça pourrait servir. Une civile apparut.

— FBI, annonça-t-elle en montrant son badge. Pas de panique, il n'y a aucun danger. Venez avec moi.

Greg regarda sa plaque. Il ne savait comment en évaluer l'authenticité, mais ça collait avec le militaire.

— Que... qu'est-ce qui se passe ? demanda Helen.

— On doit sécuriser le domaine, expliqua la femme.

— Pourquoi ? s'enquit Greg. Ma femme vient de subir un acte médical. Elle ne doit pas être perturbée.

— Ce ne sera pas le cas, dit la femme cordialement.

Elle leur fit signe de les suivre d'un geste de la main. Deux soldats entrèrent dans le cabinet. On entendit la voix de la gynéco. Greg prit Helen par la main et ils suivirent la femme, qui se retourna et leur tendit une main ouverte.

— Ah ! Vos caméras, s'il vous plaît.

Devant leur absence de réaction, elle montra leurs cols. Elle était donc au courant.

Ils lui donnèrent les appareils, qu'elle confia à un soldat qui les fourra dans la poche latérale de son treillis. Greg se maudissait d'avoir parlé à Irvin.

Sam Pishta restait impuissant devant ses écrans. Des membres des forces armées avaient pris la place de ses hommes. On voyait partout les mêmes images. Des silhouettes athlétiques en casque et gilet pare-balles avec des armes automatiques qui surveillaient des groupes d'adultes et d'enfants dans de grandes pièces ou des maisons. Les civils oscillaient entre l'intimidation et la peur. Le personnel éducatif tentait de calmer les enfants en pleurs. Deux hélicoptères décrivaient des cercles de plus en plus bas au-dessus du domaine. Une fois accomplie la première phase des opérations, la sécurisation des installations et l'arrestation des personnes présentes, plusieurs équipes passeraient à la deuxième étape : les recherches. Et les interrogatoires.

Helen se sentait trahie. La sensation de bonheur, l'espoir euphorique, l'incertitude et les doutes concernant la réussite de l'implantation, les moments partagés avec Greg, tous ces moments agréables qu'elle avait imaginés pour les premières heures et les premiers jours suivant l'opération tombaient à l'eau. Au lieu de ça, chacun des trois accès du réfectoire était surveillé par deux soldats. Tous les cinq mètres, le long du mur, des plantons. Il n'y avait pas de places assises pour tout le monde, de nombreux hommes étaient debout. Beaucoup regardaient devant eux, se mordillaient les lèvres, retenaient leurs larmes ou non, discutaient vivement. C'est ainsi que devaient se sentir les habitants de zones de guerre ou d'attentat : jetés dans l'inconnu, dans l'impensable, en dehors de tout sentiment de sécurité.

Lorsque Helen et Greg étaient entrés dans la salle, Mike et Diana les avaient rejoints. Mike s'adressait maintenant à un soldat à l'entrée principale, il haussait la voix. Helen n'en percevait que des bribes.

— On veut des explications ! On est des citoyens américains.

Greg ressentit qu'Helen, qu'il avait enlacée, essayait de rester calme. Diana était assise à côté d'elle, le regard éperdu.

Les soldats les avaient escortés directement depuis l'aile de la clinique, comme tous les hôtes. Sans aucune explication. Greg avait questionné, s'était plaint, énervé, il avait demandé un avocat. En vain. Aucun employé du domaine n'était présent. Pas de Rebecca. Pas de Stanley. Pas d'enfants.

Mike revint vers eux, il leva les bras au ciel.

— On doit attendre. Quelqu'un devrait venir, s'agaça-t-il. Pas un mot de plus.

Deux Humvee passaient dans l'herbe, à une certaine distance.

— Après tout, c'est peut-être une caméra cachée, tenta-t-il en guise de consolation.

Il s'agenouilla devant sa femme et lui prit les mains.

— Tout va entrer dans l'ordre, mon trésor, fit-il pour l'apaiser.

— C'est certain, acquiesça-t-elle.

— Est-ce qu'ils vous ont pris aussi les caméras ? demanda Helen.

— À tout le monde, répondit Mike. Ils ne veulent pas de traces. À leur place, j'aurais fait pareil.

Il se releva, scanna la pièce et les soldats.

— Vingt-deux, dit-il. Contre quatre-vingts. On devrait s'en sortir. Ils ne vont pas nous tirer dessus.

— J'en mettrais pas ma main à couper, dit Greg.

— Détends-toi, Mike, fit Diana. Pas besoin de jouer aux héros.

— Vous ne pouvez pas nous faire ça ! Vous ne savez pas qui nous sommes !

L'agitation ambiante augmenta. Les murs semblaient plus proches. Les voix se firent plus fortes.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Nous voulons sortir !

— On veut sortir ! répéta quelqu'un.

— On veut sortir ! fit un troisième.

— On veut sortir ! reprit Mike.

— On veut sortir ! On veut sortir !

Quelques femmes se levèrent, des hommes se pressèrent en direction des issues.

— On veut sortir ! On veut sortir ! reprenait la foule de concert. On veut sortir ! On veut sortir !

Les soldats échangeaient des regards inquiets. Ils se crispaient. Lorsque les premiers hommes se ruèrent sur eux, ils les retinrent à quelques pas en tendant leurs armes à l'oblique à la manière de bouclier.

— Silence ! hurla l'un des soldats, qu'on entendit à peine.

Il abaissa son arme et orienta son canon en direction de la foule. Les autres l'imitèrent aussitôt. Les premiers rangs se figèrent avant de reculer. Seuls quelques cris isolés se firent encore entendre. Puis plus rien. Ne resta que la conscience indignée des impuissants.

Le garçon avait l'air d'un enfant de dix ans tout à fait normal, se dit Jessica. Peut-être un peu plus musclé. Il lui faisait penser à son fils Jamie. Quelque chose dans son regard l'irritait, qu'elle ne parvenait à saisir. Un vague pressentiment.

Ils avaient trouvé plusieurs enfants ayant l'air d'avoir dix ans, voire plus. Elle devait s'en remettre aux dires de Winthorpe en attendant que les enquêteurs n'eussent un premier état des lieux de la population de New Garden. Et qu'ils sachent, si oui ou non, Eugene était bien au courant de ses particularités, comme Jack Wolfson le prétendait.

Après le premier choc, ses doutes n'avaient pas cessé de s'amplifier. Face aux enfants inoffensifs, apeurés et à l'air normal, elle se demandait s'ils n'avaient pas surréagi. Si Winthorpe et consorts ne l'avaient pas menée en bateau dans les grandes largeurs. Vu sous cet angle, un entretien avec un petit garçon au sujet d'un probable virus tueur lui semblait ridicule.

Ils avaient conduit Eugene dans une salle de réunion non loin du PC sécurité. Il était installé dans un fauteuil confortable, à côté de sa mère adoptive. Autour et en face de lui, sur des fauteuils et sur le canapé, Jessica, Rich et Tom.

Contrairement à la plupart des autres enfants, Eugene avait l'air calme et serein. Il donna à Jessica l'impression d'être excité, curieux et amusé. Rich lui avait demandé un échantillon de salive. Il s'était laissé faire sans poser de questions.

Jessica se demandait comment le traiter. Comme Jamie ? Ou comme un enfant artificiel super-intelligent ? Presque tout parlait pour la première solution. D'autres éléments, comme ses muscles saillants et la rapidité de ses mouvements pour la seconde. Elle attendrait ses réactions et agirait en conséquence. Jessica faisait surtout confiance à ses observations et aux réactions de Rich. Dans les situations inédites, la plupart des gens passent inconsciemment par des sentiments classiques : d'abord le déni, puis la colère, ensuite les tentatives de négociation, lorsqu'elles n'aboutissent pas, la résignation et éventuellement l'acceptation. Jessica n'avait rien vu de tout ça chez Rich. En tant qu'excellent scientifique, il cherchait, gouverné par

l'ouverture d'esprit et la curiosité, des indices confirmant ou infirmant les histoires entendues.

— Ce qui me gêne le plus, c'est que tu penses que les enfants génétiquement manipulés peuvent exister, lui murmura-t-elle.

— Je trouve aussi, chuchota-t-il.

Elle se tourna vers le garçon.

— Eugene, est-ce que tu connais un dénommé Jack Wolfson ?

— Bien entendu, répondit-il de sa voix enfantine. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il raconte qu'il t'aurait aidé à faire deux ou trois choses.

Elle l'observait attentivement. Allait-il s'exprimer comme un enfant ou comme un adulte ?

— Il n'en avait pas le droit ? demanda Eugene, surpris. Tous les adultes nous aident lorsque nous le leur demandons.

— Jack affirme qu'il t'a aidé à faire des choses que les enfants n'ont pas le droit de faire.

— Quoi ?

Une intonation légèrement énervée. Comme Jamie lorsqu'il se sentait accusé à tort. Ou qu'il se savait pris sur le fait. Jusque-là, un enfant tout à fait banal.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Par exemple, il devait poster en cachette des choses pour toi.

— C'est faux. Il ment.

Les mots vinrent directement. Dans le cas de Jamie, Jessica aurait pensé que c'était la vérité. Comme elle ne connaissait pas Eugene, elle ne voulait pas trop faire confiance à ses impressions.

— Bien sûr que nous pouvons recevoir et envoyer du courrier. Par nos parents. J'ai seulement choisi un autre moyen. Ce n'est pas expressément interdit.

Des mots choisis.

Et Eugene venait d'avouer qu'il avait donné du courrier. Si toutefois c'était un enfant normal.

— Jack a raconté d'autres choses, poursuivit Jessica.

Le garçon haussa les épaules.

— Tu lui aurais promis, en échange, de lui donner un enfant

particulièrement intelligent et fort.

Eugene plissa le front. Puis il sourit.

— C'est vrai, concéda-t-il.

Surprise, Jessica jaugea le garçon.

— Et ? demanda-t-elle. L'as-tu fait ?

— As-tu déjà questionné le docteur Winthorpe au sujet de la petite Kendra ? répondit Eugene, toujours souriant.

— Vais-je devoir vous tirer les vers du nez ? écumait Jessica. Qu'est-ce que veut dire Eugene avec la petite Kendra ?

Le visage de Stanley Winthorpe restait impassible. Ils le retenaient au PC sécurité. Sam Pishta était le seul employé de New Garden. Plus coopératif que son chef, il assistait les fonctionnaires du FBI dans la prise en main de la vidéosurveillance. Hormis Rich, que Jessica gardait vers elle, les autres membres de la task-force étaient à divers endroits du domaine.

— Qui est Kendra ? Qu'est-ce qu'elle a ?

Les tressaillements de sa mâchoire montraient que Winthorpe n'était pas si détendu qu'il voulait le faire croire.

— C'est le nourrisson de Wolfson, finit-il par lâcher.

Son regard glissa un bref instant sur Sam Pishta, qui expliquait quelque chose à un fonctionnaire du FBI, à l'opposé de la pièce. Jessica le remarqua.

Elle l'appela, puis lui demanda ce qu'il savait au sujet de Kendra. Après un rapide regard vers Winthorpe, qui ne réagit pas, il se mit à parler d'une petite fille de trois jours, conçue naturellement, mais dotée d'un génome extraordinaire. Malgré leurs vérifications, ils n'avaient trouvé aucune anomalie dans les systèmes de sécurité. C'est du moins ce qu'il prétendait.

Une chose de plus à examiner.

— Quoi qu'il ait pu se passer, dit-elle à Winthorpe, si ce que vous nous racontez est vrai, alors vos expériences ont totalement échappé à votre contrôle. (Elle tapa du poing contre le mur.) Et si c'est des foutaises, si vous vous payez notre tête, alors vous pouvez faire vos prières !

— Ça ne peut pas être Gene, affirma Winthorpe, qui n'avait pas entendu la dernière phrase de Jessica. Il n'a que dix ans ! Il ne connaît

rien de ses origines, de ses gènes ! Et quand bien même, il n'aurait ni les possibilités techniques ni l'habileté ni les connaissances pour faire ça !

— Alors comment est-il au courant pour les particularités de Kendra ?

Winthorpe agita la tête, perplexe.

— Est-ce que son génome peut avoir muté naturellement ? demanda Jessica.

— Non.

— Mon Dieu, Stanley, intervint Rich, tu en sais moins que tes enfants !

— Ce même n'est pas clair, dit Jessica à Rich, Tom et Jaylen, dans un recoin du couloir devant le PC sécurité. Il commence par tout nier, puis il donne un indice qui choque même Stanley Winthorpe. Vous avez vu le docteur ? Livide ! Eugene en sait bien plus que lui. Nous devrions peut-être continuer à l'interroger.

— Ce n'est qu'un enfant, fit Rich.

— Vraiment ? demanda Jessica.

La décision n'était pas facile à prendre. Jessica pensa de nouveau à Jamie. Mais quand même. On parlait d'un virus tueur et d'enfants génétiquement manipulés !

— Mettez-le dans une salle où l'interroger, ordonna Jessica.

— Comme c'est un enfant, il a le droit d'être accompagné par un représentant légal et un avocat, objecta Tom.

— Je sais..., soupira-t-elle. Alors faites en sorte que ce soit un adulte qui l'y emmène. Puis on va le cuisiner.

Elle avait quand même mauvaise conscience. Après tout, ça restait un enfant.

— **B**on sang, répondez ! s'énervait Hannah alors qu'elle n'entendait que la tonalité. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Depuis la découverte des activités secrètes de Jill, Hannah avait passé la presque totalité de son temps à fouiller dans la montagne de données. Elle ne s'était octroyé que trois heures de sommeil. Avec l'accord de Stanley, elle avait impliqué dix-neuf de ses collègues à San Diego. Chacun d'eux s'était réparti quelques douzaines de dossiers.

Hannah avait commencé par parcourir les siens. Ils ne contenaient que des éléments relatifs à des simulations génomiques numériques. Le fait que Jill eût soigneusement réuni des documents en regard de la plupart des expériences lui avait facilité la tâche. En revanche, l'absence de descriptions explicatives avait compliqué son travail. Un tas de sigles rendait plus longues les recherches et le décryptage. Ce n'est qu'aux premières lueurs de l'aube qu'elle avait pu grossièrement identifier différents contenus. Quelques-unes des simulations étaient des variations de manipulations génétiques connues sur le maïs, le soja, le riz, différentes variétés de tubercules et de céréales, ainsi que sur le coton. Elles allaient au-delà de ce qui avait été fait jusqu'alors. Pour autant qu'elle le sache. La génétique verte n'était pas sa spécialité. La plupart du temps, elle devait effectuer des recherches et des comparaisons avec des sources scientifiques pour bien comprendre ce sur quoi Jill avait travaillé. Elle approfondirait l'ensemble ultérieurement. Elle se demanda de nouveau à quel moment Jill avait procédé à ces simulations, et si elle avait été seule. Elle ne pouvait se l'imaginer.

À trois heures du matin, les yeux brûlants, elle ouvrit un dossier titré d'une seule lettre : F. À l'intérieur se trouvaient des centaines de documents supplémentaires. Dans le premier sous-dossier, Hannah tomba sur des simulations avec des virus au lieu de plantes. Elle décida donc de s'y consacrer après un somme.

À six heures, pour le petit-déjeuner, elle tomba sur un Jim épuisé dans la cuisine. Les cheveux en bataille, debout devant la gazinière, il vidait une canette de boisson énergétique.

— Rien, dit-il en la voyant.

— Cherchez encore.

Jim et son équipe étaient toujours sur les traces de Jill et de June Pue. Dans l'intervalle, la police avait épluché les données aéroportuaires et commencé à faire des recherches dans les gares ferroviaires et routières. Aucune trace de la jeune fille. Après une rapide douche, Jim disparut et Hannah se remit au travail. Il lui fallut encore plus de deux heures pour survoler les textes d'accompagnement et comprendre dans les grandes lignes ce dont il retournait.

Elle reprit ensuite quelques textes. Prise de panique, elle se laissa tomber dans son fauteuil.

— M...

Elle ouvrit fébrilement d'autres sous-dossiers du dossier F, qu'elle parcourut. Lorsqu'elle releva la tête de nouveau, elle réalisa que trois heures étaient passées.

Il n'était pas encore treize heures à Boston, mais pour Hannah une nouvelle ère avait commencé. Les doigts tremblants, elle composa le numéro de Stanley. Personne. Après avoir essayé de joindre une quinzaine de personnes, dont Sam Pishta, elle renonça. Elle n'eut pas plus de succès par e-mail, par message, ou via d'autres applications.

— Qu'est-ce qu'il se passe, bon Dieu ?

Y avait-il des problèmes de réseau vers San Diego ? Hannah fit une recherche sur Internet. Rien à ce sujet. On parlait en revanche d'une action policière et militaire d'envergure en périphérie de la ville. Elle passa sur le site d'une télé locale qui diffusait en direct. Les voix excitées des journalistes décrivaient les barrages autour d'une communauté privée abritant également une école. Hannah eut un mauvais pressentiment. Des images de véhicules blindés avec des soldats dans leurs tourelles qui bloquaient les rues. Selon le reporter, il s'agissait de mesures de sécurité policières en raison de la découverte d'un virus contagieux qui ne représentait pas de danger pour la

population. Sur d'autres images, des hélicoptères en train de décrire des cercles.

Ses membres, encore tremblant de ses découvertes récentes, furent parcourus d'un frisson. Elle s'accrocha à l'accoudoir de son fauteuil de bureau afin de reprendre le contrôle sur son corps.

Personne n'avait le droit d'entrer dans le domaine, expliquait le journaliste, ni d'en sortir. Les autorités n'avaient pas encore pris la parole malgré la présence de centaines d'hommes armés à l'intérieur et autour du lieu.

La journaliste d'une télé nationale sur le site de laquelle Hannah se trouvait à présent se demandait si un virus infectieux pouvait légitimer un tel déploiement de moyens. C'était d'ailleurs devenu le sujet principal de toutes les chaînes. Hannah écoutait les spéculations les plus loufoques des journalistes à propos de ces images et en vint à la conclusion qu'aucun n'approchait un tant soit peu la réalité. Si ça la soulagea un peu, elle ne se faisait aucune illusion. Tôt ou tard, la vérité éclaterait au grand jour.

Elle ne tremblait plus. Elle était envahie d'un calme étrange. Résignée, elle joua avec la souris, cliquant d'un site d'information à l'autre. Elle attendait avec tous ces journalistes, ces sirènes et ces bruits d'hélicoptères que la bombe explosât.

Ça ressemble aux chambres de mon fils et de ses copains, pensa Jessica. Celle d'Eugene était un peu plus grande. Trente mètres carrés, estima-t-elle. Lit, armoires, un canapé, un bureau. Ils avaient l'air bien grands pour un enfant de dix ans. Deux écrans et un ordinateur portable. Des dossiers en désordre. Sur la deuxième table, elle découvrit une sorte de mini-laboratoire avec un microscope, des boîtes de Pétri et des instruments en vrac. Sur le sol, des vêtements, des livres, un tabouret. Sur un mur, un écran plus grand. Au moins deux consoles de jeu. Sur une étagère, des boîtes avec des éléments de construction.

En tant qu'experte en sécurité aguerrie, son regard ne releva pas seulement ce qu'elle voyait, mais aussi ce qui, à son avis, manquait. Pas de poster de *Star Wars* ni de sport. Peu de livres, et parmi eux un seul livre d'enfant, *Les Aventures d'Huckleberry Finn*. Les autres étaient des manuels de mathématiques, d'histoire, d'économie et de biologie. Peu de jouets.

Six hommes en combinaison entrèrent.

— Fouillez le moindre centimètre, ordonna Jessica. Et tenez-moi au courant de la moindre anomalie !

— Vous surveillez tout d'ici ? demanda Jessica.

— Presque, répondit Sam Pishta.

Jessica regardait les écrans du PC sécurité. Les forces d'intervention

se trouvaient maintenant partout. Les soldats avaient confiné les enfants et leurs éducateurs dans les installations sportives. Des vigiles se tenaient le long des murs. Quelques enfants s'étaient habitués à leur présence, d'autres, les plus petits, se serraient contre des adultes. Les enquêteurs s'affairaient dans les laboratoires, les bâtiments administratifs et les logements. D'autres endroits étaient vides.

— Ni les toilettes ni les salles de bain, ni les chambres des éducateurs, dit Sam Pishta. Sans compter quelques zones sous les arbres ou dans quelques recoins. Mais on voit ceux qui y accèdent et en reviennent. Pour aller faire pipi la plupart du temps ou pour baiser.

— Bon à savoir, dit Rich en souriant.

— Combien de temps avant d'avoir les premiers résultats ? demanda Jessica.

— À quel sujet ? répondit Rich. Les meilleurs endroits pour baiser, le virus ou les enfants ?

Pas la peine de répondre, un regard sévère suffit.

— Relativement vite en ce qui concerne les enfants, dit-il. Le séquençage génétique ne dure que quelques heures. L'équipe du Centre pour le contrôle et la prévention des maladies y travaille. Concernant le virus, c'est différent. On n'a pas la moindre trace. Il faut faire des recherches précises, et ça peut prendre des jours, voire des années, si personne ne lâche le morceau.

— Combien de temps conservez-vous les enregistrements ? demanda Jessica à Sam.

— Ça dépend...

— Il nous les faut tous à partir du jour où Jack Wolfson a posté la lettre. Et tous ceux d'avant également où l'on voit les contacts de Wolfson. Et ceux avec Eugene dans le laboratoire des enfants.

Le plan devient la réalité, songea Stanley. Ou, en l'espèce : l'absence de plan. Il s'était fait à l'idée de la découverte précoce du projet par les autorités. Ils avaient des plans pour ce scénario. Il n'en avait pas concernant l'affirmation qu'un virus tueur était parti de leur domaine. Ni pour le fait que des enfants, comme Gene, pussent être au courant des particularités de leur génome. Ni Stanley ni ses associés ne l'avaient prévu, alors même que des enfants excessivement intelligents étaient en présence d'enfants normaux. Pas à son âge. Il n'y avait pas de plan non plus au cas où des enfants se livreraient à des expériences ou à je ne sais quoi. La découverte des simulations de Jill les avait

rendus conscients de cette omission. Ils n'avaient pas eu le temps nécessaire pour y remédier.

Les scientifiques de New Garden se réunirent sans protester dans la salle de réunion et de présentation de l'aile consacrée à la recherche. Ils étaient escortés par des soldats, les uns étaient soucieux, les autres calmes, ou blêmes. Certains soldats restèrent debout parmi eux, d'autres s'en allèrent. Stanley cherchait trois collaborateurs du regard. En voyant le premier, il le rejoignit sous l'œil des soldats. Il se mit à côté du docteur Richard Tang. L'homme aux cheveux bruns, aux pommettes saillantes et au regard acéré, fils d'une Brésilienne et d'un Vietnamien, les avait rejoints alors qu'il n'était qu'étudiant.

— Qu... ? commença à demander Tang sans regarder Stanley.

Aussitôt un soldat l'interrompit et se posta entre eux.

— Silence !

Ils virent les autres entrer. Tang cherchait le regard de Stanley, qu'il finit par croiser. En présence du soldat, il ne pouvait que froncer des sourcils interrogateurs. Stanley ferma brièvement les yeux et secoua la tête. Pas maintenant.

Des murmures emplirent la salle lorsque Jessica et Rich firent leur apparition, suivis par quatre soldats lourdement armés.

Les scientifiques se turent. Trois douzaines de paires d'yeux s'orientèrent vers les nouveaux venus. Jessica fixait Stanley Winthorpe. Elle se présenta succinctement, ainsi que Rich, même si dans la salle tout le monde devait savoir depuis longtemps qui ils étaient, voire même connaître Rich. Elle les pria ensuite de s'installer. Ils s'exécutèrent en hésitant et prirent place à l'immense table en forme de lance. Les plus lents n'eurent d'autre choix que de s'installer à proximité de Rich et de Jessica. D'autres préférèrent rester debout à l'opposé de la salle ou devant les fenêtres.

— Mesdames et messieurs, commença Jessica, nous sommes ici pour enquêter sur une affaire de meurtre. À grands frais, pensez-vous sans doute, et c'est vrai. Il faut dire qu'on nous a raconté une histoire encore plus incroyable que la nôtre. Des enfants génétiquement modifiés. (Il y eut un brouhaha dans la salle.) Nous sommes en train de procéder aux premières analyses de génomes pour en avoir le cœur net, mais j'aimerais que vous me disiez si le docteur Winthorpe ne nous a pas raconté n'importe quoi.

Certains s'éclaircirent la voix, d'autres se regardèrent ou cherchèrent le regard de Winthorpe. Ils tiraient des mines effrayées ou

désorientées. C'est ainsi que réagissent les personnes prises en faute.

— L'absence de réponse peut aussi en être une, dit Rich.

Jessica prit une profonde inspiration.

— On dirait qu'on nous a raconté des histoires, lança-t-elle. (Elle lut du soulagement sur certains visages.) Des histoires à faire peur, même. Mais ce n'est pas à moi d'en décider. (Elle avait pris une décision.) On va en informer la présidente. D'ici là, nous vous conseillons d'aider nos enquêteurs sans réserve. Pour des raisons de sécurité nationale, New Garden est sous notre contrôle. Ce sera ainsi jusqu'à ce que les questions juridiques soient résolues.

L'un des scientifiques soupira. Oui, ça pouvait durer des années, pensa Jessica.

— Personne ne quitte le bâtiment. Vous restez dans cette pièce et un périmètre extérieur surveillé par les militaires. On a isolé vos clients ailleurs. Notre priorité, c'est d'abord l'affaire qui nous a conduits ici. Mais nous passerons à autre chose plus tard. Le virus tueur ayant provoqué le décès de Jack Dunbraith a très probablement été envoyé depuis New Garden. Vous comprenez ce que ça signifie.

Stanley tira profit de l'agitation pour entrer en contact avec Tang. Le soldat qui les séparait s'était un peu éloigné.

— Dans le pire des cas, murmura Stanley, l'archive doit disparaître.

— La détruire ?

— Seulement disparaître. Ce qu'elle contient a trop de valeur.

— OK, dit Tang. Je fais passer le message et je vois ce que je peux faire.

Jessica parcourait du regard les visages agités. Le même choc que chez Wolfson, Winthorpe et Pishta.

— Vous êtes tous suspects. Je vous conseille une coopération absolue. Nous allons vous auditionner un par un. Mais si vous avez quelque chose à nous dire, vous pouvez le faire dès maintenant.

Jessica ne s'attendait pas à une réponse. Au fond de la salle, quelqu'un leva pourtant la main. Une grande femme aux cheveux blonds.

— Cara Movelli, associée. (Elle traversa la salle.) Je n'ai aucune information sur un virus tueur. Mais peut-être trouverez-vous quelque

chose dans les données secrètes de notre jeune fille la plus âgée, que nous venons de découvrir et que nous avons commencé à analyser.

Du coin de l'œil, Jessica vit Stanley tressaillir.

— Votre plus âgée ? demanda-t-elle.

— Jill, expliqua la femme. C'est la seule qui ne vit plus ici et qui étudie depuis trois ans au MIT.

Elle avait maintenant rejoint Jessica.

— Vous n'en saviez rien, fit-elle amusée en regardant Stanley. Il y a deux jours, nous avons découvert des activités dont nous n'avions pas la moindre idée. Entre autres, des simulations informatiques concernant des manipulations génétiques sur divers organismes.

Jessica jeta un regard de colère à Stanley Winthorpe.

— Il y a tellement d'éléments que nous n'avons pu avoir qu'un aperçu partiel de ses travaux. On aurait besoin de renforts.

Jessica évalua cette information. Elle ne pouvait pas autoriser des suspects à y avoir accès. Ça sentait le travail pour les experts.

— Rich ?

— Je dois m'y atteler avec des dizaines de spécialistes, dit-il. Ça va prendre du temps.

Jessica opina du chef.

— Jill ? Je croyais qu'Eugene était le plus âgé.

— Lui et Jill.

— Et pourquoi est-elle la seule à être au MIT ?

— Grâce à la manipulation génétique de sa croissance, elle a l'air d'une adolescente, répondit Cara Movelli.

— Mais oui, bien sûr, tant qu'on y est, fit Rich, piquant. Si on le fait pour les saumons, les chiens et les bœufs, alors pourquoi pas pour les humains ?

Cara Movelli poursuivit avant que Jessica ne pût digérer cette information.

— En raison de son aspect physique, on pensait que ce serait plus simple pour elle que pour lui.

Jessica y réfléchirait plus tard. Comme à beaucoup d'autres choses.

— Alors, nous devons parler à Jill le plus vite possible.

— On aimerait bien, dit Cara en lançant un nouveau regard à

Stanley qui ne réagit pas. Mais elle a disparu depuis deux jours. Le lendemain de la mort de Jack Dunbraith.

Deux fenêtres étaient ouvertes sur l'écran devant Jessica. Sur celle de gauche, Al Waters, depuis Washington. Sur celle de droite, la présidente en personne et son chef de cabinet, Steve Pitt, depuis Denver où ils se trouvaient pour l'inauguration d'un salon agricole. Ils communiquaient via un réseau sécurisé. Jessica et Rich venaient de finir leur exposé. Leurs trois interlocuteurs les regardaient comme s'ils attendaient d'autres éléments. Ou comme s'ils n'avaient pas compris. Ou que le son était coupé. Leurs lèvres ne bougeaient pas. Puis la présidente s'approcha de la caméra.

— Est-ce que j'ai bien tout compris ?

— Oui, madame la présidente, répondit sobrement Jessica.

Elle-même avait du mal à y croire.

— En comparaison, le virus tueur est inoffensif ! Ce serait la fin de l'humanité telle que nous la connaissons. (Elle était visiblement remuée.) Je ne peux le croire.

— C'est pareil pour moi, dit Jessica. Mais j'ai vu les enfants, les scientifiques, tout ce qu'il se passe là-bas.

— Docteur Allen ? demanda simplement la présidente.

— Vous avez tout entendu, madame la présidente, fit Rich. Et je ne suis pas du genre à exagérer, comme vous le savez.

— Al, fit la présidente au conseiller en sécurité. Je dois voir ça de mes propres yeux. Aussi vite que possible. Madame Roberts, peut-on sécuriser les lieux pour une visite ?

— Bien entendu. Ils sont déjà extrêmement sécurisés.

— Steve, fit-elle à son chef de cabinet, annule tous les rendez-vous d'aujourd'hui et de demain sous n'importe quel prétexte !

— Mais, madame la présidente, nous n'avons aucune preuve et demain...

— On est en train de parler du destin de l'humanité ! l'interrompit-elle en lui jetant un regard noir. Qu'est-ce qui pourrait être plus important ? Je ne vois rien. Absolument rien. On ne peut pas observer une telle chose de loin ni déléguer. Pas moi en tout cas. Informe tous les membres du gouvernement, ainsi que tous ceux de la commission d'éthique, que je me rends discrètement à New Garden dans les heures à venir. Tu ne leur dis pas ce dont il retourne, mais tu soulignes le caractère urgent.

Steve acquiesça.

— Quand pouvons-nous y être ?

— San Diego ? demanda Steve. Air Force One est prêt. Il nous faut quatre heures au plus.

— Notre visite doit rester top secret, lui intima la présidente.

— Bien. Nous trouverons donc un autre avion.

— Merci. Madame Roberts, Richard, nous nous voyons cet après-midi.

Elle ajouta à voix basse :

— Que Dieu nous aide !

— Je n'en attendrais pas grand-chose, murmura Rich à Jessica.

La petite Kendra ressemblait à tous les autres bébés, constata Rich. Peut-être un rien plus mignonne.

— Les tests sont certains ? demanda-t-il à Cara et Sam.

Ils approuvèrent. Il devait d'abord s'en remettre aux déclarations des uns et des autres, comme à de nombreuses reprises dans cette affaire. L'équipe du Centre pour la prévention et le contrôle des maladies préparait le test de confirmation, comme pour les autres pensionnaires. Ils recevraient les résultats d'ici quelques heures. Rich partait du principe que l'affaire semblait entendue ; il y avait de moins en moins de place pour le doute. Pourtant, il se refusait à prendre les déclarations de Jack Wolfson pour argent comptant en l'absence de preuves scientifiques.

Comme il faisait figure de suspect numéro 1, il était mis à l'isolement. On lui reprochait notamment d'avoir participé à un assassinat. Rich avait l'accord de Jessica pour l'interroger.

Wolfson était dans une salle de réunion, assis à une table, les mains menottées dans le dos. Deux agents en uniforme le surveillaient, équipés de fusils-mitrailleurs menaçants. Ou un truc dans le genre. Rich n'en savait rien à vrai dire.

— Eugene vous a bien promis un enfant génétiquement modifié ?

Il se refusait à emprunter le terme d'« enfant moderne ».

— Comment comptait-il faire ?

Jack fit une grimace, hésita avant de lâcher :

— Tout simplement avec une pilule.

— Une pilule ? répéta Rich.

— Oui. Une petite capsule ovale avec quelque chose à l'intérieur. Un liquide, une poudre, j'en sais rien.

— À gober ?

— Oui.

Qu'est-ce qu'Eugene avait bien pu lui donner ? Rich avait plusieurs idées, mais elles étaient tellement au-delà de ce qu'il était possible de faire de nos jours qu'il ne parvenait même pas à les prendre en considération. Cependant, les virus individualisés et les enfants génétiquement modifiés étaient des choses auxquelles il ne croyait pas il y a seulement quelques jours. À moins que Wolfson ne se jouât de lui.

— C'était quand ? Vous souvenez-vous de la date ?

Jack fit fonctionner ses méninges.

— Le 3 juin.

— Sûr ?

— Oui. On se souvient d'un tel jour.

Qu'allait-il advenir de ces enfants ? Rich n'avait pas encore eu le temps d'y songer. Il osait à peine. Espérons que tout ça ne soit qu'une grande illusion !

Le mur d'écrans du PC sécurité pouvait être divisé en trente images maximum.

— Plusieurs centaines de caméras filment en permanence, dit le colonel Lawsone. Le logiciel signale les événements inhabituels.

— Quoi par exemple ? s'enquit Jessica.

— Des intrus, des endroits avec plus de monde que d'habitude, etc.

Dans l'une des fenêtres, Jessica reconnut Eugene dans une salle de réunion transformée en salle d'interrogatoire pour l'occasion. Il était avachi sur une chaise, les doigts croisés sur son ventre. Il se leva, fit le tour de la table et actionna vainement la poignée de la porte. Il frappa une fois, puis se rassit. Il regardait droit dans la caméra. Était-il en train de sourire ?

Dans une autre fenêtre, on voyait le réfectoire avec les personnes que Stanley Winthorpe appelait ses clients. La veille ou le matin même, on avait implanté des ovules fécondés et génétiquement modifiés à la plupart des femmes. De leur propre gré. En y pensant, Jessica secoua la tête. Sans trop savoir pourquoi. Une impression. Elle n'avait pas eu l'opportunité d'y songer, puis il n'y avait encore aucune preuve définitive.

On voyait également un groupe de scientifiques avec Rich, un autre rassemblé dans une salle de réunion, des éducatrices et des éducateurs avec des enfants, quelques vues extérieures, un Humvee roulant sur l'herbe. La plupart des images ne cessaient de changer à intervalles irréguliers pour laisser la place à d'autres points de vue.

— On contrôle tout le domaine, dit John.

— Bien, répondit Jessica. La présidente et la commission d'éthique sont en route. On les attend d'ici trois heures.

— Ils peuvent venir.

— Peut-on réduire les mesures de sécurité autour des visiteurs ? demanda Jessica. J'ai peur qu'ils nous claquent dans les doigts dans le réfectoire.

Même si elle avait bien envie de les laisser mariner encore.

Jim, de par ses fonctions, connaissait les recoins les plus sombres de la petite ville étudiante si propre de Cambridge, de Boston et de ses environs. Ce n'est pas Jill qu'il cherchait cette fois. Il conduisait lentement dans le passage souterrain contre les murs duquel s'appuyaient les junkies. C'est là qu'ils achetaient leur came et se l'injectaient après l'avoir préparée dans des canettes reconverties en minifours. Ils ne se retournaient pas sur le passage d'une voiture. Erin tendit une photo de June Pue par la fenêtre.

— Est-ce que l'un d'entre vous a vu cette femme ?

Jim n'avait pas d'autre idée en stock. Hannah s'occupait des documents récupérés sur le serveur. Quant à lui, il n'avait aucune connaissance en génie génétique. Les autres pistes n'ayant rien donné, il lui restait la rue. La colère qu'il avait d'abord éprouvée à l'égard de Jill s'était muée en souci. Hannah l'appela.

— Vous devez venir sur-le-champ !

— Du neuf ? Vous avez Jill ?

— Non. Venez quand même. Tout de suite !

Jim reconnut les deux voitures devant la maison. Elles étaient sombres, passaient inaperçues, ne portaient pas d'inscription, mais on pouvait les identifier de loin.

— FBI, remarqua Erin. Espérons qu'il ne se soit rien passé.

Quatre agents en costume les attendaient à l'intérieur. Hannah avait l'air tendue.

— Monsieur Delrose, vous devez nous suivre, fit un des hommes. Ainsi que vos collègues.

Bien qu'il n'eût rien fait de mal, il fut envahi d'un sentiment désagréable.

— Pourquoi ?

— Sécurité d'État.

— À cause d'une enfant disparue ?

Dans quels draps s'était fourrée Jill ? Dans quelle galère l'avait-on entraînée ? Jim lança un regard interrogateur à Hannah. Elle fronça les sourcils.

— Je vous dis qu'il ne sait rien, dit-elle en feignant d'être patiente.

— Qu'est-ce que je ne sais pas ? C'est en lien avec les documents de Jill sur le serveur ?

— Aussi, dit Hannah.

— Prenez des affaires pour quelques jours, fit un des hommes du FBI. Vous venez tous avec nous.

— Je dois de toute urgence parler aux gens de San Diego, fit Hannah.

À l'entendre, ce n'était pas la première fois qu'elle en faisait la demande. Qu'y avait-il à San Diego ?

— Chaque chose en son temps, lui répondit un des fonctionnaires. Pour l'instant, vous devez venir avec nous.

— Je veux un avocat, demanda Jim.

— On doit aller avec eux, lui dit Hannah, résignée. Ne te fais pas de soucis. Tout se passera bien pour toi.

— Qu'est-ce qui se passera bien ? De quoi ils parlent, là ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Greg n'avait pas fait l'armée. La concentration et le calme des soldats le long des murs et à l'entrée le fascinaient. Dormaient-ils debout ? Impossible de s'en rendre compte à cause de leur visière.

Après les protestations infructueuses, l'excitation s'était muée en un silence résigné. La plupart des hôtes étaient assis sur des chaises, quelques hommes à même le sol. Certains discutaient à voix basse. De temps à autre, quelqu'un se levait pour poser une question à un soldat. La réponse restait inchangée. Ils devaient rester là jusqu'à nouvel ordre. Fort heureusement, il y avait des sanitaires à l'intérieur du périmètre.

— J'ai faim ! s'écria soudain quelqu'un derrière lui.

Les militaires ne réagirent pas.

— Moi aussi ! s'éleva une autre voix.

Y aurait-il une deuxième tentative de soulèvement ? s'interrogea Greg.

Son estomac aussi criait famine.

Un des soldats de la porte remua. Les cris cessèrent. L'homme inclina légèrement la tête comme s'il écoutait quelque chose. Peu après, il fit de brefs signes à ses hommes. Ils se mirent en mouvement et se rassemblèrent derrière lui.

Puis il marqua deux pas en avant.

— Mesdames et messieurs, merci pour votre patience ! Nous n'avons

plus de raison de vous imposer cette situation inconfortable. Vous pouvez vous dégourdir les jambes à l'extérieur entre les soldats ou regagner vos chambres.

D'un geste vague, il désigna une étendue d'environ quatre cents mètres carrés derrière les vitres. Greg vit des patrouilles de militaires et des Humvee le long de deux rangées à gauche et à droite de la grande pelouse qui ouvrait sur le bois.

— Comme vous pouvez le voir, les autres espaces sont sécurisés par des soldats, et vous n'avez pas le droit d'y accéder. L'ensemble du domaine est surveillé par vidéo.

— Comme dans un État policier, murmura-t-on derrière Greg.

— Vous n'êtes pas encore autorisés à quitter l'enceinte de New Garden. Toute tentative serait vaine. Nous vous demandons de bien vouloir vous rassembler ici dans quatre heures maximum, c'est-à-dire à seize heures pile. D'ici là, vous devez vous conformer aux instructions des soldats et des civils. Nous vous informerons plus tard de la suite des événements. Prenez également vos papiers d'identité. D'ici trente minutes, nous vous servirons à manger. Merci.

Le soldat fit demi-tour et disparut avec ses hommes.

Les gens se regardaient, l'air désespéré. Peu de soulagement, surtout de l'incertitude, remarqua Greg.

— Hors de question qu'on m'emprisonne, râla Mike. Et s'ils ne nous laissent plus ressortir ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Newton, un grand dégingandé à ses côtés, portant des lunettes de geek.

— Ce que je veux dire ? dit-il sur un ton ironique. Des enfants extraordinaires génétiquement modifiés ? Dont personne n'a idée au-dehors ? Et si ça devait rester ainsi ? poursuivit-il.

— Comment ça se pourrait ?

— Ce ne serait pas la première histoire de ce genre qu'on apprendrait des décennies plus tard suite à la déclassification de documents.

— Mais... Comment feraient-ils pour l'empêcher ? demanda Newton, en colère.

Mike lui adressa un sourire de compassion.

— Vous ne pensez tout de même pas... ?

— Je ne pense rien, dit Mike. Mais je ne vais pas rester là sans rien

faire. Hein, mon pote ? fit-il à Greg. Partons faire un tour.

Assis à côté de Cara Movelli, Rich travaillait sur un échantillon des données de Jill. Devant chacun des dix autres écrans, trois scientifiques de New Garden faisaient de même. Rich n'avait eu d'autre choix que de recourir à leurs compétences, dans la mesure où le FBI ne disposait pas d'équipe suffisamment compétente pour un tel travail.

Rich et Jessica avaient décidé de faire travailler les scientifiques en trinômes sur des échantillons distincts. Si seuls quelques scientifiques étaient au parfum, alors très faible était la probabilité que l'ensemble d'un trio eût travaillé, avec ou sans Jill, sur le virus. Selon Jessica et Rich, la majorité des chercheurs coopéreraient. Tel était du moins leur espoir. Dans le cas contraire, ils avaient encore la possibilité de faire travailler le FBI, même si ça leur prendrait plus de temps.

— Je ne peux imaginer que vous trouviez un virus tueur là-dedans, remarqua Cara. Jill ne fait pas ce genre de choses.

— Alors qui ?

— J'en sais rien.

Rich but une gorgée de son café. La candeur de cette femme était un gage de confiance.

— Pourquoi San Diego ? demanda-t-il. Pourquoi pas une île perdue au bout du monde sur laquelle vous pourriez travailler sans être observés ?

— Comme dans *L'Île du docteur Moreau* ou *Jurassic Park* ? À votre vis, où passe-t-on plus inaperçu que parmi les autres hommes ?

L'argument fit mouche.

— Officiellement, y compris pour le personnel de service et éducatif, de même que pour nombre de scientifiques, nous sommes une communauté fermée tout ce qu'il y a de plus normale, au sein de laquelle se sont installés des chercheurs. Nous autres, les scientifiques associés, sommes les seuls à être au courant. Nous sommes également les parents officiels des enfants.

— Mais d'où viennent vraiment les enfants ?

— De mères porteuses. Ce n'est pas un problème aux États-Unis.

— Qui ne savent pas ce qui se développe en elles ?

— Bien sûr que non.

— Elles vivent ici ?

— Elles mènent une vie normale chez elles, la plupart en Californie. Elles se présentent aux contrôles réguliers, dans une clinique coopérante, les soi-disant « parents » des enfants leur rendent visite, tout le tralala. Mais elles ne savent rien de New Garden. Après la naissance, elles donnent les enfants à nos parents salariés et ils viennent ici.

— C'est pour ça que personne n'a de soupçon parmi le personnel.

— Voilà.

— Il y en a combien ?

— Deux cent quatre-vingt-sept. La plupart ne vont pas à terme à cause de complications pendant la grossesse liées à de nouvelles variantes génétiques.

Sa froideur donna des frissons à Rich. Mais sa franchise conforta la confiance qu'il avait en elle.

— Et comment faites-vous pour les tests obligatoires pour dépister les maladies génétiques ?

— Rien de particulier. Les particularités génétiques de nos enfants ne sont pas dépistées.

— Et toutes les expériences avortées ?

— Ça se passe très précocement, ou nous y mettons un terme à temps. Pendant des années, nous n'avons fait que répliquer des Eugene ou des Jill ou les deux autres enfants pour qui cela avait réussi. Comme nous l'avons constaté avec le temps, ils étaient bien meilleurs que nous l'avions espéré, sauf un. La théorie du cygne noir pour ainsi dire. Vous avez déjà pu vous faire une idée des facultés de Jill.

— Et comment avez-vous fait ça autrefois ? Je veux dire, les premiers enfants ? Technologiquement, c'était impossible.

Cara acquiesça, l'air pensif.

— Impossible, non, mais très, très compliqué. Sans compter beaucoup de chance. Je n'ai pas besoin de vous expliquer à quel point le génie génétique était encore très coûteux avec les anciennes méthodes. Mais nous venions d'ailleurs.

— C'est qui ce « nous » ?

— Quatorze fondateurs et fondatrices sous la direction de Stanley. Il apporta la plus grande partie des financements. L'année qui suivit se

joignirent vingt-deux personnes supplémentaires. Des anciens étudiants ou collaborateurs des fondateurs.

— Et personne n'a voulu rendre la chose publique ?

— Il y a toujours eu des discussions entre nous. Mais nous partagions les mêmes intérêts.

— Pas de critiques internes ?

— Pas si fortes que la chose puisse s'ébruiter.

— Vous êtes prête à travailler avec nous...

— Maintenant que le pot aux roses a été découvert... D'autres cachotteries seraient insensées.

— Je comprends. Mais je vous ai interrompue : d'où venait votre équipe ?

— De là où le génie génétique était la plus belle promesse pour le bien de l'humanité. La lutte contre le cancer par exemple, avec les travaux autour du gène BRCA1. Pour l'éradication de maladies génétiques, nous avons une méthode relativement simple et éprouvée grâce au diagnostic préimplantatoire : on utilise chez la femme des ovules fécondés vierges du gène défectueux. Et le tour est joué. Pourquoi alors échanger des gènes à grands frais ? Tous ces débats sur l'éradication des maladies génétiques au moyen d'ovules est un instrument de relations publiques. C'est pour cette raison que nos recherches se sont rapidement orientées ailleurs.

— L'optimisation. Si on peut appeler ça comme ça.

— On a surtout eu énormément de chance. Deux expériences parmi les nombreuses autres ont réussi. On est partis du principe, et manifestement nous avons raison, que la nature ne pouvait laisser vivre des créations aussi complexes que l'homme que si elles fonctionnaient. Et c'est ce qui s'est passé. Un nombre écrasant des ovules fécondés ne s'est pas implanté. Parmi ceux qui s'étaient implantés, beaucoup ne se développèrent pas correctement au cours des premiers jours, des premières semaines. La nature les refusait. Seuls naquirent Jill et Eugene, ainsi que deux autres variantes.

— En somme, il n'y a que quatre variantes en tout ?

— Ça a changé avec Crispr/Cas9. On en avait entendu parler avant la publication des résultats en 2012, et on avait commencé les expériences avec cet outil dès 2011. Accordons cela à Stanley. Il sut tout de suite que ça ouvrait de nouvelles possibilités. Nous avons donc recherché dans les bases de données disponibles des séquences génomiques de bactéries semblables. On a également découvert

d'autres méthodes, maintenant connues, comme Crispr/Cpf1. Au début, nous rencontrions les mêmes difficultés que les autres : l'extrême précision. Comme l'expérience de l'équipe chinoise autour de Jungjiu Huang, publiée en 2015, visant à manipuler le gène responsable des bêta-thalassémies, ou maladies des globules rouges. Ou encore celle publiée en 2016 autour de Yong Fan, qui essayait de créer des embryons résistants au VIH. Après de nombreuses expériences avec différentes variantes de Cas, nous avons réussi, comme l'ensemble de la communauté scientifique. Nous avons simplement été plus rapides. En parallèle des premiers tests fructueux, nous avons choisi dans le plus grand secret des cliniques partenaires pour attirer nos premiers clients. Que puis-je ajouter ?

Elle haussa les épaules.

— Le reste, c'est de l'histoire. Ou ça le devient.

Dans le ciel s'étiraient des nuages menaçants. Le calme était trompeur. Des hélicoptères sombres tournoyaient entre eux comme des guêpes au-dessus d'un morceau de viande. Leurs équivalents roulants patrouillaient sur les pelouses. Des images impressionnantes, intimidantes, pensa Greg. En comparaison, Mike et lui-même avaient l'air ridicules dans leur kart de golf. Malgré leurs nombreuses tentatives, aucun des militaires ne leur donna d'explications.

Les soldats étaient partout. Ils ne laissaient pas accéder les deux hommes à la plupart des bâtiments : la réception, les ailes de derrière, les laboratoires, les maisons des enfants. Et surtout pas les enfants.

À leur arrivée, ils n'avaient pas visité l'ensemble du domaine. Ils n'en avaient vu certaines parties que de loin. Mike mit le cap sur le bois, dans la zone qui leur était accessible.

— Et c'est précisément quand nous sommes là qu'ils débarquent ! jura Mike.

Greg devait lâcher le morceau.

— Ce n'est peut-être pas un hasard.

— Pourquoi ?

— Helen ne doit rien en savoir.

— De quoi ?

— Tu ne le dis à personne !

— Parle, bon sang !

— Avant notre départ, j'en ai touché un mot à un ami.

— Mais tu ne savais pas où nous irions... et comment l'armée et la police...

— Il travaille dans la police. Je me suis dit que les autorités devaient être alertées, au cas où ce serait une arnaque. Et si c'était pas le cas, d'autant plus.

— Génial ! Et t'aurais pas pu attendre ton retour ? (Il agita la tête.) Enfin... Ça n'explique pas comment ils nous ont trouvés.

— J'en sais rien... J'avais emporté un téléphone, mais ils l'ont trouvé à l'aérodrome.

— On peut suivre sa position jusque là-bas, fit Mike. Ils trouvent l'aéroport, puis les plans de vol, et après quelques recherches, voilà. Mais soyons réalistes : si ton pote a balancé l'info, qui prendrait ça si au sérieux ? Nos flics nous auraient retrouvés en trois jours et auraient envoyé l'armée ? Nos flics ? Jamais de la vie. Il leur aurait fallu trois ans pour ça. Ça ne sert à rien de spéculer là-dessus.

Mike conduisait à l'ombre des arbres. À leur gauche, une étendue d'herbe ouverte, à leur droite, à quelque distance, le bois. Il trouva un petit sentier qu'il suivit entre les arbres.

— Partir à l'aventure comme des enfants, fit-il.

Greg regardait alentour.

— Est-ce qu'ils ont des caméras ici ? Je n'en vois aucune.

Au bout d'une minute à peine, ils atteignirent un mur. Il devait faire cinq mètres de haut. Ni barbelé ni tissons. Des caméras y étaient fixées, orientées de part et d'autre.

La forêt continuait à environ six mètres de l'autre côté. Un écart suffisamment grand pour empêcher quiconque d'entrer ou de sortir en passant par la cime des arbres. Le sentier suivait le mur de chaque côté. Mike regarda autour de lui.

— Tu vois un arbre auquel grimper ? demanda-t-il. J'aimerais voir d'en haut.

Mais les troncs étaient longs et lisses, les premières branches à six ou sept mètres de haut. La toiture du kart était trop basse. Mike choisit d'aller à gauche. Une minute plus tard, ils rejoignirent un nouveau sentier en provenance du bois. Puis un autre au bout de deux minutes. Le mur décrivait une légère courbe sur la gauche. Ni porte ni saillie ni tour de guet. Mike s'arrêta de nouveau.

— Ils se trouvent au prochain croisement, dit l'opérateur. Mais ils sont toujours dans la zone autorisée.

On voyait le kart sur l'un des écrans du PC sécurité, mais pas ses occupants.

— Et où est l'autre type ? demanda John Lawsome.

— Il est en train de tourner sur le prochain chemin d'accès en direction du mur, dit l'opérateur en désignant un kart qui disparaissait dans le bois.

— Et qu'est-ce qu'il fabrique ici ? C'est un des scientifiques du bâtiment d'à côté, non ? À quel endroit sera-t-il dans le champ de la prochaine caméra ?

— Là ! dit l'homme en zappant sur une autre caméra du mur. (L'image fixe montrait un étroit sentier forestier vu d'en haut.) Les bois sont des trous noirs.

Sur l'autre écran, Mike et Greg poursuivaient leur chemin. L'opérateur zappait d'une caméra à l'autre pour ne pas les perdre.

— Il devrait arriver à l'endroit où arrive l'autre.

— Ils vont s'y rencontrer ?

Mike et Greg apparurent.

— Où est l'autre ? demanda John.

L'opérateur haussa les épaules.

— Il devrait être arrivé depuis longtemps.

— Envoie quelqu'un, ordonna Lawsome.

Pendant ce temps-là, Jessica apparut sur une petite fenêtre en haut à gauche. Elle entra dans la pièce où se trouvait Eugene, les bras croisés.

Il accueillit Jessica avec un regard noir. Appuyé contre le mur face à la porte, il ne bougea pas. Elle ferma la porte derrière elle, fit le tour de la table et s'assit dessus. Elle restait ainsi supérieure au garçon.

— Alors ? demanda-t-il, l'air effronté. T'as posé des questions sur Kendra à Stanley ?

— Oui.

— Ça ne l'a sans doute pas fait rire.

— D'où tu tiens ça ?

— Jack Wolfson te l’a dit. C’est moi qui l’ai faite.

— Et je devrais te croire ?

— Non, rit-il. Je suis un gamin ! Comment j’aurais fait ?

— Jack a affirmé autre chose aussi. Que l’enveloppe avec l’arme biologique qu’il a postée, c’est toi qui la lui avais donnée.

— Tu crois ces bêtises ?

Jessica décida de s’ouvrir davantage. Eugene ferait peut-être de même.

— Je ne sais plus que croire, soupira-t-elle. J’ai entendu tellement d’histoires folles aujourd’hui. Des bébés génétiquement modifiés, des dizaines d’enfants, dit-elle en scrutant le visage du garçon.

Il ne fit que hocher la tête.

— Oui, ça a l’air complètement fou.

— Et tu ne peux pas m’aider un peu, Eugene ?

— Je veux aller jouer, fit-il sur un ton pleurnichard.

— Tu pourras après. (Elle était agacée par le changement d’attitude.) Tu veux nous aider ?

— Comment ?

Voici qu’il pleurait presque. Jessica fut aussitôt saisie d’une mauvaise conscience.

— Dis-nous juste ce que tu sais.

— Mais je ne sais rien.

— Et Kendra ?

— J’ai entendu ça par hasard ! Je peux aller jouer, s’il te plaît ?

Greg entendit un bruit devant eux. Puis il vit l’ombre. Il tapa sur l’épaule de Mike et posa son index sur ses lèvres. Mike opina du chef. Il avait entendu lui aussi. À environ trente mètres, entre les arbres.

— Soldats ? chuchota Mike.

Greg aperçu un autre kart entre les troncs, derrière une courbe. À dix mètres, il y avait une silhouette accroupie. Un homme.

— Qu’est-ce qu’il fait ? murmura Mike.

— Aucune idée.

L'homme se releva. Il regagna son véhicule en faisant craquer les branches et froufrouter le feuillage. Il monta à bord. Greg entendit le bruit léger des pneus s'éloigner.

— Il est de nouveau là, dit l'opérateur. (Le kart réapparut à l'endroit où il avait disparu.) Les deux autres sont toujours au croisement. Ils ne se sont donc pas rencontrés.

— Il va où ?

— Il rebrousse chemin, en direction des bâtiments. Nos hommes vont l'attraper.

— Étrange.

On entendait au-dessus de Greg et Mike les bruits de rotor d'un hélicoptère. Le bois était de nouveau silencieux. Mike démarra le kart et roula le long du mur qui s'étirait inlassablement. Ils ne pourraient pas sortir par ici.

— Fais demi-tour, proposa Greg au croisement suivant. Je voudrais savoir ce que ce type manigançait. C'était quand même bizarre.

Mike descendit, s'étira. Il regarda autour de lui et se rassit. Il prit le sentier en direction de la prairie. Après le premier virage, il bifurqua sur la gauche entre les arbres.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il y avait peu de végétation, les arbres étaient suffisamment espacés pour laisser passer un kart, même s'il fallait un peu plus d'adresse et de patience que sur un sentier.

— Un peu d'intimité, fit Mike. Les caméras ne se trouvent que sur le mur, pas sur le chemin par lequel nous sommes arrivés. Il n'y en avait pas non plus au niveau des autres jonctions. Si nous allons à un endroit suspect, on ne doit pas pouvoir nous observer.

L'idée d'une balade tout-terrain le réjouissait. Ils croisèrent le chemin par lequel l'homme était venu et reparti. Il dirigea le kart à l'endroit où ils l'avaient observé. Il s'arrêta.

— Ça doit être ici.

Greg fut le premier à remarquer les traces de semelles, la terre retournée, du vieux feuillage en pagaille au pied d'un grand arbre, entre deux racines. Greg s'agenouilla, poussa l'humus et la terre et mit au jour une cavité. Il y plongea la main et, à cinquante centimètres de

profondeur, il trouva un objet. Un paquet gros comme une boîte à chaussures, emballé dans différentes couches de film plastique transparent maintenues par du ruban adhésif.

— OK, fit Mike qui s'était baissé à côté de son acolyte. Une sorte de cachette rudimentaire.

— Les solutions les plus simples sont souvent les meilleures. Ça doit être quelque chose d'intéressant.

Greg fut surpris par le poids du paquet, dont il déchira l'emballage. Un carton apparut, il l'ouvrit.

— Des disques durs, dirent-ils en chœur.

Il tendit un des disques à Mike. Il fit disparaître l'autre sous sa chemise, dans la ceinture de son pantalon. Mike l'imita. Il remplaça le carton et le plastique qui l'entourait dans la planque, qu'il recouvrit de terre et de feuilles mortes.

— On y va, dit-il en montant dans le kart.

— Ça, c'est de l'aventure, fit Mike. Ça me plaît

Il dirigea le véhicule sur le chemin par lequel ils étaient arrivés. Une fois sortis du bois, ils gagnèrent les installations.

— Les voici, dit l'opérateur.

— Quelque chose de notable ? demanda Lawsone.

— Non, dit le technicien après avoir minutieusement scruté l'écran. Ils ont sans doute fait un arrêt pipi. Dois-je envoyer quelqu'un ?

— Ils sont dans la zone autorisée. Puis de toute façon, ça ne me paraît pas nécessaire. Donc pas la peine.

Lawsone avait d'autres chats à fouetter. La plupart des hôtes allaient et venaient, sans compter les enfants, qu'on voyait à présent sur plusieurs écrans. Ils étaient restés suffisamment longtemps à ne pas bouger et devaient se dégourdir les jambes. Pour l'heure, tout était calme.

Rich et de nombreux scientifiques étaient installés autour d'une grande table avec des écrans. Il y avait également des dizaines d'impressions. Jessica et les membres de la task force s'étaient joints à eux.

— Ce sont des copies des simulations de la fille du MIT, fit Rich en secouant la tête. Cette gamine est géniale.

— Le contraire serait étonnant, fit sèchement Jessica.

— Elle a approfondi les travaux de centaines de laboratoires dans le monde entier, dit Rich.

— Ce n'est pas bon pour eux. Sauf s'ils peuvent utiliser ses connaissances.

— Impossible, s'immisça Cara Movelli. La fille est notre enfant. En tant que représentants légaux, c'est à nous de gérer ça par le biais de nos services administratifs.

— Ça reste à voir, rétorqua Rich.

— Oui, enfin, c'est toujours la même chose, fit Jessica. Pourquoi m'avez-vous appelée ?

— Lors de l'analyse des derniers jours, l'équipe a identifié des domaines sur lesquels Jill travaillait. Grâce à des programmes d'une extrême complexité, elle bossait sur la modélisation et la simulation de mutations génétiques. Il faut encore que je les examine de plus près. Il semblerait qu'elle ait développé elle-même des logiciels courants. Mais on n'a rien de plus précis encore. Quoi qu'il en soit, il y

a des manipulations sur différentes espèces végétales et animales. Coton, maïs, chèvres, notamment.

Il attendit. Jessica comprit.

— Lorsque j'ai eu vent de ça, poursuivit Rich, j'ai immédiatement regardé de plus près ces expériences. (Il prit quelques feuilles.) Quelques-unes de ces simulations anticipent exactement ce qu'il s'est passé au cours des dernières semaines en Amérique du Sud, en Afrique et en Asie.

Brésil, Tanzanie et Inde, pour être précis, pensa Jessica. Sans doute Rich ne voulait-il pas donner trop de détails en présence de Cara.

— Des brouillons en gros ? demanda-t-elle.

— Ça se pourrait. Pour moi, c'est ça en tout cas. D'autant que, parmi les fichiers, certains n'ont pas l'air d'être des recherches, mais plutôt des résultats concluants. Comme si elle avait eu une confirmation de ses expériences. Pour en avoir le cœur net, nous devons comparer ces données avec d'autres sources.

Les pièces du puzzle s'imbriquaient et faisaient apparaître de nouvelles questions.

— Voulez-vous dire, l'interrompit Cara Movelli avec excitation, que ces organismes se sont déjà trouvés dans des cultures ?

Ni Rich ni Jessica ne répondirent.

— Mais comment Jill aurait pu faire ça ? demanda Cara, incrédule. Elle aurait dû manipuler ces organismes. Elle aurait eu besoin de cobayes et de champs expérimentaux. Elle aurait dû apporter tout ce qu'il fallait sur zone et le répandre ! Elle a dix ans ! Quand aurait-elle fait ça ? Même si elle n'a besoin que de trois heures de sommeil.

— Elle a amélioré vos modèles sans se faire remarquer, dit Rich. Et d'après ce que je vois, elle ne se limitait pas à ça. Manifestement, aucun problème n'était insoluble pour elle.

— A-t-on du neuf du côté de Santira ? demanda Jessica à Tom.

— Non.

— Alors c'est le moment de parler aux responsables. Mettez-moi en contact avec ce... Comment déjà ? Jacobsen.

— Ce sera fait, dit Tom. Par ailleurs, on a appréhendé Hannah Pierce, la mère de Jill, à Boston, et elle veut absolument parler avec ses collègues d'ici.

— Je peux comprendre.

— Elle dit que c'est urgent, qu'elle aurait trouvé quelque chose dans les fichiers de sa fille.

— Encore ? dit Rich. J'ai déjà eu ma dose pour aujourd'hui.

— Ce qui se trouve là-dessus devait être planqué, fit Mike.

Greg regardait la bosse sous sa chemise et rentra le ventre pour la faire disparaître.

Mike gara le kart devant l'entrée des chambres pour les invités. Helen n'était pas dans la leur. Elle se trouvait sans doute encore dans le réfectoire avec Diana. Il déposa le disque dur dans l'armoire de l'antichambre.

Il retrouva Mike dans le couloir alors qu'il quittait sa propre chambre.

— On a besoin d'un ordinateur et de câbles, dit Greg. Et discrètement.

— Ça me semble compliqué... Où y a-t-il des ordi ici ? Dans l'espace des enfants, à l'administration, dans les maisons pour les familles.

— Le mieux, ce serait un ordinateur portable qu'on pourrait transporter sans se faire remarquer. Il y en avait chez les enfants. Il suffit de tourner l'écran pour qu'il ne soit pas dans le champ des caméras...

— ... dont nous ignorons où elles se trouvent. Sans compter qu'il doit y avoir des mouchards dans les machines... On surveille toujours ce que font les enfants.

— On devrait peut-être essayer, proposa Mike. La fortune sourit aux audacieux.

— Allons-y. Je prends le disque dur.

Une minute plus tard, il l'avait mis entre les pages d'un magazine de Diana.

Ils gagnèrent l'espace des enfants. Personne ne les arrêta. Dans la salle de jeux, des adultes et des enfants regardaient des écrans. Les joueurs ne leur accordèrent pas la moindre attention. Greg et Mike allèrent vers une femme, dans la trentaine, selon Greg, portant des lunettes, un sweat à capuche et un jean. Elle surveillait deux enfants en train de faire atterrir un avion.

— Drôle de situation au-dehors, entreprit Mike.

— On peut le dire, fit-elle.

Mike lui tendit la main.

— Mike.

— Meredith. Les enfants m'appellent Mary.

— Ça va, les enfants ? lui demanda Greg.

— On fait aller. Pour la plupart, c'est une sorte de grande aventure.

— La meilleure manière de prendre la chose, dit Greg.

Mike s'assit à côté de Mary. Il déposa le magazine en dehors de son champ de vision.

— Mary, on a une question : y a-t-il ici ou ailleurs un ordinateur portable que nous puissions utiliser ?

— Vous pouvez jouer sur tous les postes. Même si c'est pour des enfants normalement.

— Nous ne voulons pas jouer. On a besoin d'un portable. Et d'un câble pour un disque dur.

Mary les regardait d'un air sceptique.

Mike haussa les épaules.

— Nous n'étions pas autorisés à prendre nos propres ordinateurs.

— Mais vos disques durs externes, si ?

— Cet ordinateur peut peut-être nous aider à savoir ce qu'il se passe ici, dit Greg.

Elle était toujours sceptique, mais on voyait à son regard que Greg avait attisé sa curiosité.

— J'en ai un. Chez nous.

— Et un câble ?

— Oui.

— Vous pouvez nous le prêter ?

Mary regarda autour d'elle comme si elle se sentait observée.

— OK, dit-elle à voix basse.

— Mais nous n'avons pas le droit d'aller dans la zone d'habitation. Vous devez l'apporter. Sans que quiconque ne le remarque.

— Il faut juste que j'en informe Tim pour qu'il garde un œil sur les enfants.

— Qu'est-ce qu'elle a fait là-dedans ? demanda John à l'opérateur alors que l'éducatrice ressortait de sa maison.

Toujours les mêmes scènes sur les autres écrans. Des gens dans des salles. Des espaces verts, des bâtiments, ça et là des soldats ou des véhicules. Tout était calme.

L'opérateur passa l'extrait en accéléré.

— Elle est allée dans sa chambre, où il n'y a pas de caméra, puis en est ressortie. C'est tout.

Sur l'écran, on la voyait s'installer dans le kart et sortir du cadre. L'homme changea de caméra pour la suivre jusqu'à l'espace enfants.

— Humm, murmura Lawsome. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Jessica marchait à grandes enjambées dans les couloirs, elle cria dans son casque :

— Quoi ?

C'était un opérateur du PC sécurité.

— Je suis en ligne avec un avocat qui affirme qu'il représente le docteur Winthorpe et qui voudrait lui parler. Il a entendu parler du bouclage du domaine dans les médias.

— Dites-lui que ce bon docteur est occupé. Il le contactera dès qu'il aura le temps. S'il se faisait insistant, envoyez quelqu'un et retenez-le.

Elle avait atteint le laboratoire où Rich l'avait conviée et elle mit fin à la communication.

Sa gorge se noua lorsqu'elle vit les trois employés du Centre pour le contrôle et la prévention des maladies. Rich, Tom, Jaylen, Cara et Stanley les entouraient.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On a les premières analyses, annonça Rich.

Comme d'habitude, Jessica ne comprit rien aux colonnes de lettres et aux lignes sur l'écran. Au mieux, elle pouvait soupçonner ce dont il retournait.

— Eugene, quatre enfants choisis au hasard et la petite Kendra ont un génome inhabituel, dit Rich.

— Ils ont donc été manipulés ? demanda Jessica.

— Oui.

Jessica pouvait entendre son sang battre dans ses tempes. Jusqu'alors, ça n'avait été qu'une éventualité.

— Oui, reprit Rich après une pause. C'est un tournant historique.

Les scientifiques avaient l'air plutôt détendus. Presque fiers. Jusqu'à ce que Tom leur demandât, la voix tremblant de colère :

— Mais qu'est-ce qui vous a pris ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

— C'est fou comme on devient vite parano dans une telle situation, fit Mike en sortant le portable de sous sa chemise, dans son dos, une fois les deux hommes dans sa chambre.

Ils allumèrent l'appareil sur le bureau et connectèrent le disque dur.

Des dizaines de dossiers apparurent. Leurs noms, des suites alphanumériques, n'avaient aucun sens pour Greg. Mike ouvrit l'un d'eux. À l'intérieur, d'autres dossiers avec le même nommage. Il cliqua sur l'un d'eux. Des documents, des textes, des images. Il cliqua. Une image.

— Bon Dieu... Qu'est-ce que...

Il ne termina pas sa phrase.

— Putain de merde.

Ils regardaient l'écran sans un mot. L'échographie avec une forme de haricot leur rappelait un embryon dans sa phase initiale de développement. Ils n'étaient pas médecins, mais quelque chose clochait.

— Qu'est-ce... ?

Greg ne comprenait toujours pas. Il indiqua un point sur l'écran.

— C'est... c'est... un œil ?

Mike acquiesça.

— Et ça ? Une main ?

— On dirait, murmura Mike.

— Elle n'a rien à faire là.

Il ouvrit d'autres dossiers d'images. D'étranges créatures qui, d'autant que pouvait en juger Greg, avaient peu de ressemblance avec un embryon normal de quelques semaines.

Il fit lentement défiler la galerie.

Il se détourna en gémissant lorsque apparurent les photos en couleurs de fœtus avortés et malformés. Il avait l'impression de visiter un cabinet de monstruosités. Ni l'un ni l'autre ne parlaient. Au bout d'un moment, Greg ferma les yeux.

— Mon Dieu ! gémit-il.

Lorsqu'il les rouvrit, Mike avait affiché un texte.

— Regarde.

C'était du jargon médical. Greg n'y comprenait rien. Titres, chiffres, données.

Mike lui montra une ligne.

— Regarde l'année : 2004. Et là : avortement.

Il ouvrit d'autres dossiers, des images, des textes.

— Putain ! Nos femmes ne doivent jamais voir ça !

— Qu'est-ce qu'on ne doit jamais voir ? demanda Diana depuis la porte. Qu'est-ce que vous fabriquez ? Dans cinq minutes, on doit tous être dans le réfectoire. Vous avez oublié ? Vous avez votre passeport ?

Greg se leva, dérobant l'ordinateur à la vue de Diana et d'Helen, tandis que Mike le refermait et prenait le disque dur.

— On n'a pas vu passer le temps. On arrive.

Diana prit leurs passeports dans un sac de voyage et glissa celui de son mari dans sa poche revolver.

— Et qu'est-ce que nous ne devons jamais voir ? fit Helen à son tour.

Greg savait qu'elle ne lâcherait pas si facilement le morceau.

— Vous pourrez tout voir, dit Mike en les poussant vers la sortie. Plus tard, il faut y aller.

— Eh ! doucement, fit Helen.

Diana avait pu se faufiler.

— C'est quoi ce portable ? demanda-t-elle, alors que Mike tentait encore de s'intercaler entre elles et l'ordinateur.

— C'est une éducatrice qui nous l'a prêté, fit Greg.

Diana lança un regard sans équivoque à Mike : mensonges !

— Vraiment, je vous assure, vous ne voulez pas savoir ce qu'il y a là-dedans, la supplia Mike.

Greg ne lui connaissait pas ce ton. C'était fichu. Diana avait vu le disque dur que Greg avait déposé au pied de la table de nuit.

— Ce sont les enregistrements juste avant que Wolfson ne quitte New Garden le jour convenu, expliqua Ed, un soldat. On a pu remonter à trois jours. Mais il reste des blancs de plusieurs heures lorsqu'il se trouvait dans des lieux hors surveillance.

Sam Pishta se montrait coopératif. Il leur avait transmis toutes les vidéos.

— Au cours de ces trois jours, il n'est apparu nulle part avec l'enveloppe, dit Ed. Ni personne de son entourage. Pas même Eugene. Ce qui ne veut rien dire. Ils ont pu l'avoir dissimulée sur eux, ou se l'être transmise dans des endroits hors surveillance.

— Ils étaient au courant de la surveillance ?

Il haussa les épaules.

— Difficile à dire.

Saïd, à côté d'Ed, faisait défiler les enregistrements à rebours.

— Voici les images concernant Eugene pendant ces journées. Rien de particulier, à ce que je peux en voir. Il me faut des spécialistes pour les vidéos des laboratoires. Quand est-ce qu'ils arrivent ?

Ils n'étaient pas préparés à cette situation. Plus de cinq cents soldats, policiers et agents du FBI se trouvaient maintenant à New Garden. Mais il leur fallait au moins deux cents généticiens, selon Rich, pour jeter un œil dans les informations les plus importantes et les examiner. Il fallait improviser, comme lors d'une catastrophe naturelle. Et prioriser.

— Je vois ce que je peux faire, dit Jessica.

Jessica ressentit quelques gouttes de pluie. Elle balança sa tête en arrière, ferma les yeux et attendit la suivante.

Pendant quelques minutes, elle essaya de se dérober à la folie ambiante. Depuis son arrivée sur place, elle n'avait pas eu la moindre seconde pour réfléchir. Elle avait été forcée d'enchaîner les prises de décision. Elle n'avait dormi que quelques minutes par-ci par-là, seulement lorsqu'elle était terrassée par la fatigue.

Ils avaient une certitude : à partir de maintenant, l'être humain écrivait lui-même son évolution. Peut-être avait-il même déjà tapé le « f » de « fin ». Ou le « d » de « début ». Le début de quoi ?

Quelques gouttes tombèrent encore sur son nez, ses joues, son front. Jessica ouvrit les yeux, elle chercha dans le ciel gris des silhouettes dans les nuages, comme on le fait l'été avec ses enfants.

Elle sortit son porte-monnaie avec une photo d'Amy et de Jamie. Ils souriaient, ils étaient bronzés, leurs immenses yeux pétillaient, ils étaient décoiffés par le vent marin. L'un de ces moments éternels. Parfait. Le bord de l'image était usé et grisâtre, un pli barrait le front d'Amy. Dans le lointain, elle entendit les autres enfants caracoler.

— C'est les tiens ?

Jessica n'avait pas entendu Rich arriver. Elle acquiesça.

— Tu en as deux aussi, se souvint-elle.

— Quinze et dix-sept ans, un garçon, une fille.

— Tu me disais que tu ne les voyais pas assez.

— C'est mieux pour eux.

Il essaya de rire, mais le cœur n'y était pas.

Une grosse goutte s'abattit sur la photo. Jessica l'essuya de sa manche. Puis elle essuya la joue d'où elle était tombée.

Rich avait remarqué. Il la serra doucement contre lui. Elle se laissa faire. Tous deux en avaient besoin.

— Qu'est-ce qu'ils vont devenir ? fit-elle.

— Tu veux dire les nôtres, ou ceux-ci ?

— Tous.

Jessica, Rich, les autres membres de la task force, Stanley et Cara étaient alignés au fond du patio tandis qu'une petite armée sécurisait la zone. Six hélicoptères atterrirent sur la pelouse voisine. Des gardes du corps en sortirent, gestes précis et regards acérés derrière des lunettes de soleil. À leur signal, les autres passagers suivirent. La présidente sortit de la troisième machine. Des ministres, des conseillers et des membres de la commission d'éthique débarquèrent des autres. On avait annoncé douze personnes à Jessica. Les mesures de sécurité avaient encore été renforcées. La présidente alla directement vers Jessica, ses vêtements flottaient dans le vent.

Jessica lui présenta Stanley Winthorpe et Cara Movelli.

Ils se jaugèrent. Elle était à la tête de l'une des nations les plus puissantes du monde, ils créaient des êtres humains qui lui étaient supérieurs à bien des égards. Qui aurait le plus d'influence sur le futur ?

— Bien, fit la présidente. Montrez-moi votre monde idyllique.

Au cours des heures suivantes, Jessica, Stanley et Cara guidèrent la présidente à travers le domaine. Ils lui montrèrent un plan des installations, une vidéo promotionnelle grâce à laquelle Winthorpe et consorts s'étaient assuré la collaboration de cliniques de procréation, des extraits de films où l'on voyait les enfants à différents stades de développement, où ils discutaient de problèmes mathématiques complexes qu'ils résolvaient haut la main, bluffant leurs professeurs. Des vidéos, où ils menaient des expériences novatrices par ordinateur et dans les labos, et sur lesquelles ils accomplissaient des prouesses

sportives.

Malgré le contenu des films, Jessica trouvait la situation risible, de même que la présidente. Lorsque deux soldats suréquipés voulurent les accompagner pour entrer dans une des maisons d'habitation, elle les écarta.

— Ce ne sont que des enfants, fit-elle avant d'entrer. Est-il dedans ? demanda-t-elle à Jessica.

Jessica la suivit et lui montra sur son téléphone la photo de l'avertissement laissé par Jill Pierce à Boston : *Prenez garde à Gene ! Il est très dangereux !*

Suite à ce que lui avait raconté Jessica, la présidente avait décidé de rencontrer l'étrange garçon.

— Bien. Nous l'avons mis à l'écart et questionné pendant un moment, sans succès. C'est pour ça qu'on l'a laissé rejoindre sa famille.

La présidente acquiesça, puis entra dans la pièce spacieuse où s'étaient rassemblés cinq enfants et de nombreux adultes.

— La plupart des enfants dorment déjà, fit Jessica.

Contre les murs du lieu étaient campés une demi-douzaine de soldats armés. Deux enfants semblaient s'être habitués à leur présence et jouaient sur des tablettes comme si de rien n'était. Deux autres étaient assis sur les genoux de leurs éducateurs, qui cherchaient à les apaiser en parlant, en chantant à mi-voix ou en leur caressant la tête. Les plus jeunes ne devaient pas avoir plus de deux ans. Ce qui pouvait être trompeur, comme le savait Jessica, même si elle peinait encore à le croire. Eugene s'affairait au-dessus d'une tablette.

— Ils ont l'air parfaitement normaux, chuchota la présidente à Jessica.

Tous les regards se posèrent sur la délégation à son entrée. Ceux qui restèrent dehors se mirent sur la pointe de pieds pour voir ce qu'il se passait dedans.

— Le garçon aux cheveux marron et bouclés là-bas, c'est Eugene, dit Jessica à la présidente.

Elle acquiesça de manière quasiment imperceptible. Le garçon avait posé sa tablette et les regardait dans l'expectative.

— Bonjour les enfants, bonjour à vous tous. Je suis très heureuse de vous rencontrer.

Plusieurs voix lui répondirent timidement. Ils attendaient tous un mot de la présidente. Eugene se leva lorsqu'elle se prépara à parler.

Les soldats le long des murs se raidirent. Eugene s'avança vers la présidente. Un soldat le suivit comme son ombre, nullement dérangé par le regard agacé de la présidente.

— Qui avons-nous là ? demanda-t-elle, alors que les autres militaires devenaient nerveux à leur tour.

Au lieu du discours attendu, la présidente se baissa, afin de se trouver à la même hauteur que le garçon. Un geste spontané qui plut à Jessica. Dès que leurs regards se croisèrent, Eugene dit brusquement :

— Ne le faites pas.

Les mains du soldat étaient à quelques centimètres des épaules du garçon, prêtes à l'empoigner, ce qui ne le perturbait pas le moins du monde.

La présidente fit un sourire de routine.

— Vous ne croyez toujours pas ce que vous avez vu et entendu. Comme la moitié de ceux qui vous accompagnent. C'est que du vent, c'est ce que vous pensez. C'est pas un drame. Faut dire que vous avez rien vu de miraculeux. L'autre moitié est plus maligne. Ils se font dessus ou bouillonnent de colère.

La présidente continua de sourire.

— Tu es un garçon très intelligent, dit-elle.

— Suffisamment pour découvrir ce que je suis réellement. Suffisamment pour le faire dans leur dos. (Il fit un signe vers Cara et Stanley.) Bien plus intelligent que ce à quoi ils s'attendaient. Et bien plus intelligent que vous.

Le sourire de la présidente se figea.

— Je ne suis pas seulement intelligent. Je suis une nouvelle espèce. Pas tout à fait, mais c'est tout comme. (Il haussa les épaules.) Eux, là, ils ont pensé à une foule de choses nous concernant. (Il désigna Stanley et Cara. Il se délectait de leur surprise manifeste.) Oui, Stan, Cara, j'en sais plus encore que ce que vous pensez. Vous auriez dû mieux protéger votre informatique. C'était un jeu d'enfant de vous hacker.

Il rit.

Cara Movelli avait évoqué à Jessica les programmes d'intégration en quelques mots.

— Comme d'habitude, ces plans sont formulés selon votre propre perception. Il manque notre perspective. Sans compter que vous postulez un développement bien trop lent. C'est pour ça que nous

allons retravailler ces plans.

De plus en plus fascinée et inquiète, Jessica suivait la prestation d'Eugene. Son étonnement et ses craintes provenaient du contraste entre son aspect enfantin, sa voix de gosse et les formulations d'adultes, adroitement choisies. L'air de rien, il venait de voler la vedette à la présidente des États-Unis et avait posé un nouveau cadre pour les discussions. C'était une conversation entre deux généraux. Jessica en avait la chair de poule.

— Afin que vous ne remettiez pas ce plan aux calendes grecques, on va le faire ici et ensemble.

— Vraiment, Eugene ? tenta la présidente pour reprendre l'ascendant. Cette décision doit être prise par...

— Moi, l'interrompit-il de sa voix enfantine et insolente. Et personne ne quittera le domaine avant que nous n'ayons trouvé un accord.

— Je pense..., essaya de nouveau la présidente.

Tout sourire avait disparu de son visage. Celui d'Eugene, à l'inverse, se fit plus sympathique encore.

— C'est du moins le conseil que je vous donne, la coupa-t-il. Au cas où vous vous demanderiez pourquoi vous feriez mieux de rester, jetez un coup d'œil au projet 671F/23a dans les données de Jill. Et considérez qu'il a d'ores et déjà été mis en œuvre sur tout le domaine.

Jessica jeta un coup d'œil à Cara. Haussement d'épaules.

— Pensez juste à Kendra, ajouta le garçon avec un soupçon de joie, ce qui provoqua un frisson supplémentaire à Jessica.

Peut-être la mise en garde de Jill avait-elle ses raisons d'être. Ou étaient-ils de mèche ?

— Eugene, fit Jessica, sans ignorer qu'elle intervenait au pire moment, sais-tu où est Jill ?

La question sembla l'irriter.

— Je ne suis pas son chaperon, répondit-il sur un ton brusque.

— J'ai bien envie de le mettre au pain sec et à l'eau dans des oubliettes, pesta la présidente devant la porte. Qu'est-ce qu'il s' imagine ? Il me prend pour une conne devant tout le monde ! De quels projets parle ce petit con ? fit-elle à Rich.

— Sans doute des données de cette fille du MIT qui ont été

découvertes il y a peu.

— Et vous ne les avez pas encore examinées ?

— Il y en a des quantités. On essaye encore d'en avoir un aperçu global.

— Maintenant vous savez ce qu'il faut chercher. Combien de temps avant d'avoir un résultat exploitable ?

— Si nous trouvons quelque chose, alors sans doute une heure. Si nous trouvons quelque chose.

— Trouvez quelque chose. Vous avez une demi-heure.

Elle se tourna vers la maison, les poings sur les hanches.

— Et qu'est-ce qu'on fait du gamin là-dedans ? Il a besoin d'une bonne correction.

— Il joue avec nous, fit Jessica. Il ne nous dit que ce qui lui passe par la tête et quand ça lui chante. On a peu de marge de manœuvre.

— Faux ! On ne va pas se laisser mener par le bout du nez par un gamin. Mon Dieu ! On a des preuves ! Le virus tueur vient d'ici. Qu'est-ce qu'il se passera s'ils produisent d'autres armes biologiques ? Encore pire : on produit ici des enfants génétiquement modifiés. Et ce gosse en connaît un rayon là-dessus ! Manifestement plus que ses créateurs... C'est un état d'urgence absolue ! Il faut prendre des mesures exceptionnelles !

Jessica laissa passer la tempête. Dans cette situation, elle ne pouvait que perdre. Qu'elle s'en tienne à la loi, comme actuellement, alors on lui reprocherait un manque d'initiative et de capacité de s'imposer. Si elle avait été plus dure avec Eugene, on le lui aurait pareillement reproché. Ça faisait partie du boulot.

— Faites en sorte qu'il nous dise ce qu'il sait, intima la présidente. Isolez-le des autres, interrogez-le plus rudement. Il va bien finir par parler ! Ce n'est pas un terroriste rompu aux techniques d'interrogatoire ! Ou laissez quelqu'un d'autre s'en charger si vous pensez qu'il aura plus de succès. Général ?

— À vos ordres, Madame la Présidente.

Jessica blêmit. La manière forte ? Pas rompu aux interrogatoires ? À quelles méthodes pensait cette femme ? Parlait-elle de torture ? Envers un enfant de dix ans ? Quelle idée absurde ! D'autant qu'il était connu que la torture ne permettait pas d'obtenir des informations utilisables, mais qu'elle ne faisait qu'assouvir un besoin de vengeance et des envies perverses.

— Qu'il s'agisse de lui ou d'autres, on obtient les informations les plus fiables en instaurant des liens de confiance.

— Ça a super bien fonctionné jusqu'à présent, ironisa Jaylen.

— Ça reste un enfant, rétorqua Jessica.

— Il œuvre contre des millions d'Américain, trancha la présidente. Qui est le plus important ?

Ça, vous devez le savoir mieux que personne, songea Jessica, piquée.

— Il a des droits. D'autant plus qu'il est mineur.

— On en parlera plus tard, dit la présidente d'un air souverain. Après tout ce que j'ai entendu, on peut se demander si c'est un enfant, un être vivant, ou je ne sais quoi.

Elle fit demi-tour et se dirigea vers le kart. Elle se tourna une dernière fois vers Jessica.

— J'espère que vous m'avez bien comprise.

Elle avait très bien compris. D'autant que la présidente ne lui avait rien ordonné. Officiellement.

Jessica et deux hommes du FBI emmenèrent Eugene dans la salle d'interrogatoire. *Isolez-le*. Cela, Jessica ne pouvait s'y refuser. Même si ce n'est pas ainsi qu'elle gagnerait sa confiance.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle aux deux hommes du FBI en découvrant des caméras camouflées dans les coins. Virez-moi ça sur-le-champ !

— Bon flic, méchant flic ? fit Eugene qui ne semblait pas perturbé le moins du monde.

— Il n'y a pas de méchant flics ici, fit Jessica. Merci, dit-elle aux deux fonctionnaires qui venaient de rendre les caméras visibles.

Elle les fit sortir. Elle s'assit à la table et intima au garçon de faire de même. Il resta debout, une main dans la poche. Il la regarda. Puis autour de lui. Il fixa les caméras. Puis elle de nouveau.

— Tu as mis la présidente très en colère.

— Alors elle aurait perdu contenance, ce qui ne colle pas à son boulot. Ces mots étaient nécessaires. Je crois qu'elle n'a pas bien compris ce dont il retournait.

Qui peut se targuer d'avoir compris ? pensa Jessica. Si les caméras

enregistraient, alors les opérateurs devaient se régaler. Dans tous les cas, la présidente entendrait prochainement cette nouvelle provocation. Eugene le savait parfaitement.

Il s'assit et se frotta les yeux.

— Je suis fatigué.

Ses paupières rouges, tombantes, lui donnaient l'aspect d'un vrai petit garçon. Il lui avait déjà fait le coup une fois. Ce n'était peut-être pas une ruse cette fois. Il était tard. Jessica bâilla.

— Moi aussi. Tu pourras aller te coucher très vite. Dès que tu nous auras dit ce que tu sais. Tu as dit à la présidente que tu étais au courant de bien des choses.

— Je ne parlerai qu'à elle, pleurnicha-t-il.

— Ce n'est pas gentil. Je peux aussi entendre ce que tu as à dire.

Eugene la regarda en haussant les épaules.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Ne surtout pas commettre d'erreur ! Commencer avec des sujets connus, peu menaçants.

— Sais-tu qui a manipulé le génome de Kendra ?

— Moi. (Il se redressa.) Wolfson l'a pourtant dit.

— Comment as-tu fait ?

— Dans les labos de l'école. Personne n'y prête vraiment attention.

— Et qu'est-ce que tu as fait précisément ?

— C'est trop compliqué pour toi.

Petit con ! Devait-elle le croire ? Elle avait besoin de preuves. Des informations qu'il était le seul à détenir.

— Essaye de m'expliquer.

— Demain, dit-il. (Il posa les mains sur la table, puis sa tête, et ferma les yeux.) Ou à la présidente. Je dois dormir maintenant.

Jessica le regarda quelques secondes. Les enfants en train de dormir éveillaient chez elle un instinct protecteur. Elle n'en était pas tout à fait certaine dans ce cas. Se jouait-il encore d'elle ? Devait-elle le réveiller ? Les enfants fatigués sont insupportables. Elle pensa aux siens. S'il était vraiment fatigué, elle n'en tirerait plus rien. Et s'il bluffait ? N'avait-il pas besoin de trois heures de sommeil seulement ?

— Eugene ? demanda-t-elle en le secouant doucement par les

épaules. On n'a pas encore fini.

Le garçon bougea un peu sans lever la tête ni ouvrir les yeux. Il émit un faible « hmmmh ».

La privation de sommeil était une méthode de torture.

Jessica se leva sans un bruit et quitta la pièce.

— **D**e telles expériences n'ont jamais été formellement interdites aux États-Unis, dit Donald Blithers, professeur de droit à Yale, alors que Jessica entraînait dans la salle de conférence. Ce qui est interdit, c'est de les mener avec de l'argent public. Sur le plan privé, on peut financer ce que l'on veut. L'Agence des produits alimentaires et médicamenteux doit donner son feu vert pour des expériences OGM. Dans ce cas, ce qu'ils ont fait tombe très probablement sous le coup de la loi. De toute façon, toutes ces discussions n'ont aucun sens : les enfants sont bel et bien là.

Exact, pensa Jessica. Comme les miens. Dont se moqueront les Eugene du futur. L'homme se tut et tous les regards se posèrent sur Jessica lorsque la présidente lui fit signe de la rejoindre. Elle lui demanda à voix basse comment se déroulait l'interrogatoire.

— Il a besoin d'une pause. Et il veut vous parler.

— Mais quelle insolence ! Vous avez été assez persuasive ?

— Mesurée, dit Jessica en cherchant une place à la table.

Blithers reprit.

— La vraie question serait plutôt : et maintenant ?

— Nous nous trouvons face à une question plus vaste encore, intervint George Vanouskaukis, professeur de philosophie et d'éthique à Stanford. Les limites de l'humanité ont été redéfinies. Et ça continuera à l'avenir. Ces enfants sont-ils encore des êtres humains au sens propre ? Et sinon, que sont-ils ? Les droits humains s'appliquent-

ils à eux ? S'ils sont de nouveaux êtres humains, alors que sommes-nous ? Si les descriptions et les vidéos sont exactes, alors nous sommes à leurs yeux des sortes de petites sœurs ou frères, ou des singes très intelligents. Les droits humains sont-ils donc encore valables pour nous ? Ce n'est que le début !

— C'est insensé, tonitrua Reginald Obfort, lui aussi professeur d'éthique, mais à Harvard. (Ses passes d'armes avec son collègue étaient légendaires.) Bien sûr que nous sommes tous des êtres humains !

— Les philosophes définissent-ils ce qu'est l'homme ? demanda Rich. Peut-être est-ce plutôt à nous, les biologistes, de trancher.

Obfort eut un rire railleur.

— Vous parlez de ceux qui nous ont expliqué, il y a quelques heures seulement, que les bébés génétiquement modifiés ne seraient une réalité que dans quelques décennies, voire jamais ? Ces experts-là ? Ah ! Je ne leur confierais même pas mon chien pour lui faire faire sa pipisse.

Un point, se dit Jessica.

— Mesdames et messieurs les biologistes peuvent peut-être faire de ces enfants une espèce invasive, comme les lapins en Australie ou les rats laveurs en Europe.

— Ou les philosophes en biologie, rétorqua Rich.

— Peut-être devrions-nous commencer par nous concentrer sur les options que nous avons, fit Blithers pour apaiser la querelle. De mon point de vue, il y a cinq possibilités. La première : nous laissons les choses suivre leur cours. Ça peut être intéressant. Avec le remue-ménage d'aujourd'hui, il y a de fortes chances pour que ça devienne public plus rapidement que prévu. Des débats internationaux s'ouvriront, les institutions seront prises d'assaut, par les parents favorables et par les opposants, jusqu'à la bataille rangée... La deuxième possibilité, qui est à mon avis la meilleure à court terme : moratoire provisoire, circonscrire et tenir le secret. Ce ne sera pas facile, mais ça devrait être possible. À condition qu'on retrouve cette fille avant qu'il n'y ait d'autres problèmes. On ne dit rien jusqu'à ce que nous ayons une solution à long terme. Troisième variante : l'État prend possession des lieux et des savoir-faire et continue secrètement les recherches. Ça n'est pas sans poser des problèmes juridiques, mais c'est possible. Par ailleurs, il faut savoir à quelles fins devrait-on continuer ce qu'ils ont entrepris. Optimiser, entre guillemets, la population américaine ? La population mondiale ? Une petite élite ? Ne travailler que sur des propriétés à usage militaire ? Quatrième

possibilité : poursuivre les développements entrepris sur le long terme et les rendre publics. Il faudra s'y préparer consciencieusement. Cette nouvelle technologie doit-elle être accessible à tout le monde ? À quelles conditions ? Quels droits et quels devoirs auront les parents en sélectionnant les propriétés de leurs enfants ? En auront-ils, d'ailleurs ? Comment des personnes avec des spécificités si différentes pourront-elles vivre ensemble ? Quel temps accorder à un processus de cette sorte ? Est-il possible de le piloter ? Pour ne citer que quelques questions. Rien que les débats et la mise au point des outils juridiques prendront des années, voire des décennies. Comment tenir secret un projet de cette ampleur au gré des changements de gouvernements et d'institutions ? Sans même parler de l'implication internationale. Devons-nous donner accès à ces techniques au monde entier ? Pouvons-nous éviter qu'il y ait accès ? Ou qu'il les acquière ? Sans doute pas. Cela signifie que toutes ces questions doivent être tranchées à un niveau international.

— Oubliez ça, dit la présidente. Impossible de garder le secret sur le long terme.

— C'est aussi ce que je pense. Il nous reste une cinquième option. Mais pour moi ça n'en est pas une. Je la cite seulement par souci d'exhaustivité.

— On tue toutes les personnes impliquées, y compris les enfants, les parents et les scientifiques, on supprime tous les dossiers, toutes les connaissances, et on immerge ce qui reste au plus profond de l'océan, intervint le général.

— Vous pouvez oublier, fit la présidente sur un ton résolu. On parle de plus d'un millier de citoyens américains, que je sache. Dont des enfants. Des civils innocents.

— Ça n'a pas toujours été un problème, fit Rich à voix basse.

— On ne sait pas encore si les civils sont innocents, fit Obfort. Peut-être ont-ils commis une infraction en acceptant l'offre ou en portant les enfants.

— Alors la variante plus douce, reprit le général. On les interne tous dans un endroit tenu secret jusqu'à la fin de leurs jours.

— Un Guantanamo pour millionnaires ? ironisa Rich. Comme c'est intéressant...

— On devra le faire jusqu'à nouvel ordre de toute façon, continua le général, si on veut garder la situation sous contrôle. Les dirigeants doivent nous communiquer les coordonnées de toutes les personnes impliquées, y compris les femmes enceintes, les futurs parents et les

cliniques, afin qu'on mette la main dessus dès que possible !

— Il est trop tôt pour décider quoi que ce soit, dit la présidente. Comme le disait le professeur Blithers, de nombreuses questions doivent être abordées. Donc...

— On a besoin de vous dehors, fit-on à l'oreille de Jessica. C'est urgent !

Jessica avait appris à quitter les réunions avec calme, surtout en cas d'urgence.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle devant la porte.

— Les invités se révoltent.

— Et ? Les soldats ne peuvent y mettre un terme ?

— Le colonel Lawsome dit que vous devez voir ça de vos propres yeux.

Le réfectoire était plus proche que le PC sécurité, aussi Jessica s'y rendit-elle directement. Lawsome se joignit à elle. Elle vit le tumulte depuis l'extérieur et entendit du bruit au travers des fenêtres fermées. Les soldats avaient pointé leurs armes sur les hôtes. Certains jetaient des assiettes qui se brisaient sur les murs au-dessus des têtes casquées. Les militaires gardaient leur calme. Ils n'avaient pas à faire à des terroristes armés ni à des victimes de guerre les insultant dans des langues étrangères, ni à des bouffeurs de flics prêts à en découdre. Cette fois, ils ne faisaient pas face à leurs adversaires habituels. Tout au plus étaient-ils peut-être surpris que ces personnes riches et distinguées se comportassent pareillement. Jessica se demanda ce qui les avait rendus ainsi. Hormis le fait qu'ils ne connaissaient toujours pas les raisons de leur détention.

— Ça fait une heure qu'on essaye de les calmer, fit Lawsome.

Jessica ouvrit la porte. Elle regarda la mer de têtes échauffées, de cheveux en pagaille, de bras brandis. Une odeur de peur, de sueur et de vomi lui prit la gorge. Jessica pouvait crier plus fort que sa stature le laissait supposer.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? hurla-t-elle.

L'effet de surprise fonctionna. La salle retint son souffle pour un instant.

— Vous, dit-elle en désignant un homme de grande taille, à l'aspect athlétique. Dites-moi ce qu'ils veulent.

L'homme s'avança.

— Mike Kosh, dit-il. On veut parler au docteur Winthorpe.

— Vous devez suivre les instructions des militaires. Nous avons de plus grandes priorités que votre conversation avec le docteur.

Kosh se tourna et fit signe à Greg. Il portait un ordinateur portable ouvert et un disque dur. Il montra l'écran à Jessica.

— Peut-être que vos priorités vont changer.

En apprenant qu'elle allait rencontrer la présidente en personne, Helen ne voulut pas y aller. Tout son maquillage avait coulé. Ses yeux étaient rouges. Greg et Mike l'avaient priée de ne pas regarder les images. Ils avaient violemment essayé de les tenir à distance de l'ordinateur. Helen et Diana avaient cru à une blague. Se faisant aider d'autres invités, elles étaient arrivées à leurs fins.

Pratiquement toutes les femmes s'étaient vu implanter des ovules fécondés la veille ou le matin même. Rien que les premières images les firent blêmir. Beaucoup ne furent pas capables d'en voir davantage. D'autres cliquaient, discutaient la voix tremblante. Certaines vomirent leur dîner ou fondirent en larmes.

Ce fut de nouveau le cas lorsque Jessica les présenta à la présidente, aux membres de la commission d'éthique et à la petite troupe de scientifiques réunis autour de Winthorpe. Jessica était accompagnée d'Helen, Diana, Greg et Mike, ainsi que deux autres couples. Avec l'aide de Diana, Helen s'était rendue présentable.

— Ces images proviennent de phases précoces du projet, lâcha finalement Winthorpe. (Il se tourna vers les femmes.) Vous n'avez aucun souci à vous faire. Ces fausses couches ont eu lieu lors des premières semaines de grossesse. Aucun bébé n'est jamais né avec de telles déformations. Ils n'auraient pas survécu !

Helen déglutit à deux reprises pour ne pas vomir.

— Vous nous avez menti, hurla une femme d'une voix stridente. Vous nous avez dit que nos enfants seraient en bonne santé.

— Ce n'est pas ce que montrent ces clichés !

— On les a pris dans un but scientifique. Afin de nous améliorer. Depuis, nous y parvenons. Comme vous avez pu le constater depuis votre arrivée.

— Et combien sont venus au monde avec ces difformités ? demanda froidement la présidente.

Même face à elle, Winthorpe ne se départit pas de son flegme désarmant.

— Aucun.

— Ce qui revient à dire que les enfants sont nés comme prévu, ou qu'ils sont morts très précocement dans le ventre de leur mère porteuse.

— Oui, répondit-il après une hésitation à peine perceptible.

Par chance Helen était assise.

— Pas toujours d'eux-mêmes, intervint Cara Movelli.

Elle compléta sous le regard froid de Winthorpe :

— Nous avons également mis fin à des grossesses lorsque apparaissaient des malformations. Comme la plupart des parents de nos jours lorsqu'ils constatent de graves problèmes.

Helen et Greg avaient déjà eu cette conversation. Et que ferait-on si ? Ils optaient plutôt pour l'IVG. Cette pensée lui dénoua la gorge. Du moins pour le moment. Son corps restait tendu comme une corde.

— Vous avez consciemment accepté ces malformations, dit la présidente. Vous avez fait de ces enfants des animaux de laboratoire.

— Pas des enfants. Des tas de cellules et des embryons à des stades de développement très précoces, la corrigea Winthorpe. Et ce ne sont pas des animaux.

— Des êtres humains de laboratoire, cingla la présidente. C'est beaucoup mieux.

Que la présidente, normalement si maîtresse d'elle-même, perdît sa contenance consola quelque peu Helen.

— Si nous avions attendu les conclusions de votre commission d'éthique, alors nous n'aurions jamais eu aucun résultat, répondit Winthorpe.

— Ça pourrait être le but d'une telle commission, rétorqua la présidente.

Parfaitement, pensa Helen, avec mauvaise conscience. Après tout, elle en avait profité. Mais toutes ses pensées étaient momentanément terrassées par les tremblements incontrôlables de son corps. Greg, qui l'avait remarqué, lui passa le bras autour des épaules et la serra contre lui.

— Je n'en démordrai pas. Nos résultats sont bien visibles, fit Winthorpe.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Des gamins de dix ans sur lesquels vous n'exercez aucun contrôle. Sans doute des OGM illégaux dans la nature. Des virus tueurs sur mesure. Des centaines ou des milliers de fausses couches ou d'avortements. Et qui sait ce qui peut bien arriver encore ! C'est remarquable, en effet...

— Et les enfants, dehors ? Ils comptent pour rien ? Regardez le vivant, le positif.

— Lorsqu'on rabote, on fait des copeaux, ironisa la présidente.

— La présidente des États-Unis d'Amérique devrait en connaître un rayon sur les dommages collatéraux, rétorqua Winthorpe.

Helen suivait cette joute verbale avec une sensation étrange dans le ventre. Était-ce le signe que l'implantation avait pris ?

— Vous vous disputerez plus tard, s'immisça Helen, sans se soucier de savoir à qui elle parlait. C'est de nos enfants qu'on parle !

— Elle a raison, observa la présidente. (Elle se tourna vers Cara Movelli.) Vous m'avez l'air plus coopérative. Dites-moi la vérité : des enfants malformés sont-ils venus au monde ?

— Non, répondit-elle.

Ça sembla sincère à Helen.

— Pourquoi ? demanda l'un des hommes plus âgé dans l'entourage de la présidente. Pardon : je suis le professeur Reginald Obfort.

— Je sais qui vous êtes, fit Cara. Stanley a déjà répondu à cette question : pour la même raison qui pousse les parents à arrêter une grossesse. Pour épargner à l'enfant des souffrances et des tortures inutiles.

— Les associations de personnes handicapées seront ravies de l'apprendre...

— On a déjà eu cette conversation entre nous, répondit Cara. Et il y en aura d'autres. Aux yeux des enfants modernes, c'est nous qui sommes les attardés.

Helen eut un nouveau haut-le-cœur.

— **V**oici le projet 671F/23a, fit Rich à la présidente.

Tout l'entourage s'était rassemblé dans un des laboratoires face à un grand écran sur lequel Rich avait affiché les modèles et les simulations de Jill.

— Lorsque ça fonctionne, c'est brillant. C'est quelque chose sur quoi tous les scientifiques du monde entier travaillent. Même si nous en sommes qu'aux balbutiements. Au lieu de faire des machines de plus en plus petites, les nanotechnologies, on essaye d'instrumentaliser des micro-organismes. La biologisation de l'industrie. Vous savez ce que c'est. Dans le projet 671F/23a, Jill mène des expériences *in silicio*, sur ordinateur donc, avec un virus qui serait une sorte de micromachine. Nous devons encore regarder ça dans les détails, mais d'après tout ce que nous avons découvert en une heure il s'agit de la chose suivante.

Il fit tourner le modèle coloré sur l'écran à l'aide de sa tablette.

— Voici le génome manipulé d'un virus de la grippe. Fondamentalement, il infecte tout le monde : femmes, enfants, hommes. Tout un chacun peut donc être contagieux. Les séquences rouges ont été ajoutées ou remplacent les originales. Elles prêtent différentes propriétés au virus. Premièrement : elles augmentent sa force de contamination. Ce virus est donc nettement plus infectieux qu'une grippe traditionnelle. Deuxièmement : on lui a retiré ses symptômes. La personne contaminée aura peut-être le nez qui coule un peu, ou des picotements dans la gorge. Et ce sera tout. Pas de fièvre, pas besoin de rester au lit. On ne remarque sans doute même pas qu'on est malade. Troisièmement : il a des séquences que nous

retrouvons dans des virus qui se trouvent dans tout le corps. Un exemple célèbre : le virus Ebola. Chez certaines personnes ayant survécu à Ebola et n'en ayant plus les symptômes, on retrouve dans certaines parties du corps, un an après, ou plus tard encore, des traces du virus. Notamment dans les yeux et les testicules.

Jessica trouva cela épouvantable.

— Dans le cas présent, les testicules nous intéressent particulièrement, poursuivit Rich.

Il fit s'illuminer une séquence rouge.

— On en arrive à la quatrième propriété. Si nous avons correctement interprété les textes de la jeune fille après notre premier survol, et nous devrons bien entendu tout vérifier, mais ça va prendre du temps, cette séquence permet au virus de se fixer sur des cellules précises dans les testicules, les spermatogonies.

— Les cellules responsables de la production des spermatozoïdes ? demanda Jessica.

— Celles-là mêmes.

— Et que fait le virus à l'intérieur ?

— Il crée de nouvelles séquences dans le génome de ces cellules. Si j'ai bien compris, il s'agit des modifications que le docteur Winthorpe et ses collègues ont provoquées dans les génomes des enfants.

— Vous êtes en train de me raconter que ce virus, en se greffant sur des spermatogonies, ferait à l'intérieur des testicules ce que le docteur Winthorpe et ses équipes font à l'intérieur d'une éprouvette ? demanda la présidente, incrédule.

— Exactement.

— Mon Dieu.

— Comme vous dites...

— La personne qui a mis cela au point est amplement capable d'avoir créé le virus qui a tué Jack Dunbraith.

— Tout à fait.

La présidente hocha la tête.

— Quel cauchemar !

— Pour de nombreux généticiens moléculaires et de biologistes, ce serait plutôt un rêve des plus excitants, dit Rich. Jill a inventé une cinquième propriété. Comme la moitié du génome provient d'une

mère non infectée, Jill a recouru au forçage génétique avec Crispr/Cas9.

— Un quoi ?

— Pour faire court : lors de sa rencontre avec l'ovule, le spermatozoïde est en mesure de transmettre les nouvelles propriétés dans le patrimoine génétique maternel.

— Ce qui signifie que l'enfant en sera doté à coup sûr, conclut la présidente. Et qu'il pourra les transmettre.

— Exactement. Et chaque nouvelle génération accepte les modifications à cent pour cent. Y compris la faculté de les transmettre à des parties du génome de parents non infectés. En outre, plusieurs éléments nous laissent penser que Jill a testé avec succès cette technique sur des animaux.

La présidente partit d'un rire hystérique.

— Laissez-moi résumer. Cette enfant a conçu un virus hautement contagieux qui produit des bébés modifiés.

— Et son petit frère prétend qu'il a déjà été libéré dans New Garden.

Il fallut un moment à la présidente pour y réfléchir.

— Il prétend, reprit-elle lentement, que nous pourrions tous être infectés !

Le silence se fit.

— Pourrions, souligna Rich. Pour l'heure, nous ignorons totalement si le virus existe *in vivo*. Ou si ce n'est qu'une modélisation numérique. Peut-être qu'il bluffe.

— Un virus tueur a été élaboré quelque part ici, où se trouvent des enfants génétiquement modifiés, aux talents fous, ce qu'on prenait encore pour une hérésie il y a peu... L'une de ces gamines se livre en secret à des expériences d'une haute complexité, un autre est au courant de tout ce que trafique le docteur, ce qu'il n'est pas censé savoir, et vous pensez vraiment que c'est du bluff ?

— Je disais peut-être.

— En disant cela, il faisait allusion à Jack Wolfson, le père de la petite Kendra ?

— Ça se pourrait.

— Mon Dieu, murmura un membre de la commission d'éthique.

— Dieu n’a rien à voir avec tout ça, dit Rich. Ce n’est que l’œuvre de l’homme.

— Peut-on savoir s’il bluffe ? demanda la présidente.

Rich lança un regard encourageant au chef d’équipe du Centre pour le contrôle et la prévention des maladies.

— Nous connaissons le virus de la grippe sur la base duquel ces enfants ont construit leurs simulations, dit-il. Il existe un test rapide pour le détecter grâce à un échantillon de salive. Nous devons seulement faire venir suffisamment de bandes réactives. Mon équipe cherche la source d’approvisionnement la plus proche. Malheureusement...

— Malheureusement quoi ?

— Malheureusement, on ne peut découvrir le virus que quelques jours après l’infection.

— Est-ce à dire que nous devons poireauter plusieurs jours ici ?

L’homme haussa les épaules.

— Mais on peut au moins tester Jack Wolfson, fit la présidente.

— Tout à fait.

— Alors faisons-le le plus vite possible.

— C’est en cours, mais...

— Mais quoi encore ? demanda-t-elle froidement.

— Nous savons à peu près ce que nous recherchons, fit Rich. Dans le groupe de dossiers où se trouvait le projet 671F/23a, il y avait une quantité d’autres simulations. 671F/21, 22, 24, etc., avec différentes sous-catégories. Bien sûr, je les ai également survolées rapidement.

Il afficha d’autres doubles hélices.

— Jill a conçu les combinaisons de propriétés les plus différentes possible. Les propriétés des spermatogonies dépendent du virus utilisé.

— Mais Eugene parlait de 671F/23a. De quelles caractéristiques s’agit-il ?

— Taille, force, endurance, résistance au sommeil et plus, pour résumer. C’est pareil en gros pour la plupart des virus. Les différences se trouvent dans les variations des propriétés.

— Si 671F/23a existe déjà et que certains d’entre nous en sont infectés, est-ce que le virus se répandrait dans le monde entier sitôt après notre départ de New Garden ?

Rich opina du chef.

— Une super-intelligence, une supériorité physique et une plastique parfaite se répandraient comme la peste.

Au cinquième jour

Gordon ne s'assit pas. Il balança à Darren Zona, le patron de Drones for Food, les photos des deux hommes avec le drone et leur itinéraire jusqu'à DFF. Elles formèrent un éventail sur le bureau.

Zona sursauta.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je croyais que vous n'aviez pas d'activité dans cette région, dit Gordon. C'est pas vraiment ce que montrent ces images...

Zona étudia les images plus précisément. L'une après l'autre, en s'arrêtant plus longuement sur certaines. Il hocha la tête.

De l'incrédulité plus que de la dénégation, songea Gordon. Il prit son téléphone.

— C'est Darren. Dites à John et Haji de venir immédiatement.

Il désigna l'une des chaises.

— Asseyez-vous. Je ne vois pas en quoi vous concerne l'endroit où nous travaillons.

— En effet. Mais, dans ce cas, votre petite organisation a outrepassé certaines lois, ce qui pourrait lui valoir des ennuis. Et vous conduire en prison.

Pas la peine d'en dire plus.

Les deux hommes convoqués entrèrent. Les mêmes que sur les photos d'Andwele. L'un, trapu, le crâne rasé, l'autre, maigre comme

un clou, la mâchoire supérieure laissant entrevoir des dents proéminentes. Ils s'approchèrent de la table, l'air soupçonneux. Darren poussa les images devant eux, sans un mot. Ils les regardèrent avec embarras.

— On peut tout expliquer, dit le plus grand.

— J'espère bien, répondit Darren.

— Un vol test, fit-il en haussant les épaules.

Darren eut un sourire mauvais.

— Vol test. À une heure d'ici. Largement au-delà de la zone autorisée. Haji, ce gentleman derrière toi me dit que vous avez transgressé les lois. Que ça pourrait même vous mener en prison.

Les deux hommes regardèrent Gordon, médusés. Il se contenta de hausser les sourcils.

— Mais si j'ai bien saisi, dit Darren en fixant Gordon, ça peut s'arranger si vous dites toute la vérité. N'est-ce pas ?

Gordon acquiesça.

— Si je suis convaincu que vous me dites la vérité, alors je pourrai fermer les yeux.

— **I**l faudra que vous révisiez vos concepts éducatifs, dit Jessica à Cara et Stanley. Eugene n'a vraiment pas l'air d'un gentil garçon.

— Oui, mais il est extrêmement intelligent, répondit Stanley.

— Deux fois plus petit que toi, et tu es déjà dépassé par les événements, Stan, dit Rich.

— Il est rusé, ce gamin. Je ne serais pas surpris qu'il bluffe. Comment aurait-il pu concevoir ce virus ici ? Toutes les expériences dans les laboratoires pour les enfants sont accompagnées et contrôlées par les professeurs et les scientifiques. Même s'il a pu faire entrer et expédier les composants génétiques de base par l'intermédiaire de Wolfson. Ce qui n'est pas si simple.

— Il a bien eu la Kendra, lui rappela Rich. Une équipe doit absolument examiner l'endroit où Eugene travaillait. Ce n'est pas dans sa chambre qu'il a pu planquer le matériel.

— Non, dit Cara.

— Ce gosse est capable de tout, dit la présidente.

— Le virus a-t-il pu être conçu ailleurs ? demanda Rich. Par Jill à Boston par exemple ?

— Très peu probable, répondit Cara. Il y a des règles et des contrôles stricts à la fac. Et chez elle, elle n'a pas de labo. Sans compter qu'elle est surveillée en permanence. Impossible pour elle.

— Manifestement, elle a pu développer, produire et envoyer des

OGM pour le maïs, la laine et les chèvres, contesta Sunderson. Même un super-enfant ne peut y arriver seul. Surtout s'il est surveillé quasiment en permanence. Ce qui veut dire qu'elle doit avoir un laboratoire et des collaborateurs quelque part.

— Le FBI est en train de remonter la trace de l'argent depuis Boston, dit Jessica.

— Alors, ils feraient bien de se dépêcher, fit la présidente.

— Ça veut dire également, intervint Rich, qu'elle doit avoir des complices. Des gens au courant. On sait ce qu'on fait lorsqu'on travaille pour de tels organismes. À l'inverse de ceux qui créent des logiciels malveillants. On peut en faire programmer telle ou telle partie par des gens au bout du monde, sans qu'ils sachent à quelles fins ils travaillent. Puis les commanditaires rassemblent les différentes composantes. Mais ça n'est pas encore aussi simple pour les OGM.

— Pas encore, c'est-à-dire ?

— Que ça viendra tôt ou tard, dit Rich. Aujourd'hui, on peut commander en ligne tous les ustensiles et le matériau génétique. Y compris des préparations spéciales. À l'avenir, ce sera un marché gigantesque. Mais, pour l'heure, nous avons des problèmes plus urgents. Qui sont les acolytes de Jill ? Et où ?

— 671, etc., dit Jessica. Tu penses que le laboratoire de Jill aurait pu le concevoir ?

Rich dodelina de la tête.

— Si elle a des complices. Il y a encore un point crucial : c'est une chose de produire des OGM, de rendre des plantes et des végétaux résistants aux maladies. Des idéalistes seraient sans doute prêts à renoncer à un business de plusieurs milliards afin d'aider les plus défavorisés à travers le monde et de casser le monopole de multinationales. Mais créer sciemment un virus qui transformerait la plus grande partie de l'humanité en quelques générations est une chose bien différente. Avec un inconvénient pour son créateur : ce nouveau type d'humains lui serait bien supérieur.

— Mais c'est exactement ce que font ces dames et ces messieurs à New Garden.

— Ils avaient un autre plan. Plus lent, moins ambitieux. Leurs descendants auraient appartenu à une nouvelle élite. Le modèle de Jill semble bien différent. Ça me semble très improbable qu'elle ait trouvé des complices suffisamment qualifiés et volontaires pour ce boulot. Qui accepterait d'être relégué à un sous-genre ?

— Pour autant, fit Jessica, nous ne pouvons courir le moindre risque. Madame la présidente, personne ne doit quitter New Garden jusqu'à nouvel ordre. Le Centre pour le contrôle et la prévention des maladies doit être mis en alerte et prendre des mesures ad hoc. Quant à vous et à la commission, vous restez ici jusqu'à ce qu'on ait mis en place des lieux de quarantaine et que nous disposions d'un test.

— Ces maudits diables, jura la présidente. Ils nous retiennent en otages !

— Jill nous a prévenus, rappela Cara.

— Mais nous ne savions pas contre quoi, dit Jessica. Quelles relations avaient-ils entre eux ? Jill et Eugene ?

— Ambivalente, fit Cara. Ils ont grandi comme une grande sœur et un petit frère, alors qu'ils sont presque nés le même jour, et ils se comportaient en tant que tels. Jill a toujours été physiquement en avance sur Eugene. Il en est devenu jaloux, je crois. Personnellement, je trouvais que Jill a meilleur caractère. Depuis son entrée au MIT, les liens se sont distendus. C'est normal, ils ne se voyaient quasiment plus.

— Ils sont en contact ? Téléphone ? Mail ? Messages ?

— Oui, et nous suivons tout ça de près naturellement.

— Ils n'ont jamais échangé au sujet des expériences de Jill ?

— Du moins pas sur les canaux que nous connaissions.

— Wolfson leur servait peut-être d'intermédiaire.

— Possible.

— La mise en garde de Jill pourrait donc être à prendre au sérieux parce qu'elle connaissait Eugene mieux que personne ?

— Ou elle veut se venger parce qu'elle lui reproche quelque chose. Ce sont des enfants, après tout.

— En tout cas, je vais avoir un nouvel entretien avec ce vaurien, pesta la présidente. (Elle manqua d'éborgner Stanley Winthorpe avec son index.) Et vous venez avec moi, vous aussi, dit-elle à Rich. J'ai besoin de compétences scientifiques. Comment est-il au courant de vos activités ? lança-t-elle à Cara Movelli.

— Aucune idée... Nos spécialistes et les vôtres tentent de tirer ça au clair.

— Ça va être l'orgie pour les médias, soupira la présidente. On a besoin d'une histoire à leur servir. Impossible de leur dire la vérité.

— Pour expliquer le cordon de sécurité, on raconte qu'un individu a été contaminé par un virus hautement infectieux, dit Jessica. Personne n'est au courant de votre présence. En revanche, on ne tardera pas à remarquer votre absence de la sphère publique. Quelqu'un va bien finir par effectuer le rapprochement.

— Alors on dira que je suis malade pour quelques jours.

— Juste après l'assassinat du secrétaire d'État ? Mauvaise idée.

— Envoyons une sosie, dit-elle à mi-voix. Ce ne serait pas la première fois. Ah ! Les relations publiques vont bien trouver un truc. Le plus important, c'est ce que nous devons faire. Je crains que madame Roberts n'ait raison. Il faut commencer par tout boucler. Puis mettre fin à toute cette entreprise. Combien d'enfants et de femmes enceintes avez-vous encore ici ? demanda-t-elle à Cara.

— Cent quatre-vingt-douze mères porteuses sous contrat qui viennent de temps à autre...

— Mon Dieu !

— ... douze enfants modernes entre quelques jours et six mois en gros. Quatre-vingt-sept femmes enceintes à différents stades. Même si nous ne savons pas si l'insémination a pris.

— Et elles ne vivent pas toutes aux États-Unis...

— La plupart. Beaucoup sont très riches, super-riches même, et le monde est leur maison. Un jour ici, un autre là. On leur recommande toutefois de rester à proximité pendant la grossesse et les premières années. Pour des gens disposant de jets privés, c'est très relatif bien entendu.

— Vous allez convoquer en urgence aux États-Unis tous les parents avec leurs enfants, sous un prétexte quelconque, dit la présidente. Examens de santé, ou que sais-je encore. Trouvez quelque chose. (Puis, tournée vers son directeur de cabinet.) Nos meilleurs juristes doivent trouver des raisons pour que nous puissions retenir ces personnes jusqu'à nouvel ordre, ou du moins les empêcher de partir ou de témoigner, quand bien même elles recourraient aux meilleurs avocats.

L'homme acquiesça.

— Juridiquement, ce ne sera pas simple. Mais nous trouverons.

— Et, bien entendu, toutes les publicités pour obtenir de nouveaux clients doivent cesser, de même que les cliniques et les médecins impliqués doivent être tenus au silence, ou placés en détention le cas échéant. Il nous faut également une solution aussi rapide que possible

pour les mères porteuses, en fonction des possibilités offertes par la loi.

— Eu égard à la menace, ce sera simple, dit le directeur de cabinet.

— Tout dépend si l'on considère les mutations comme une menace ou non. Les clients des docteurs Winthorpe et Movelli y voyaient plutôt une chance. Jusqu'à ce que cette question soit tranchée, nous devons tenir toute l'affaire secrète.

Voici comment l'on décidait de la vie de centaines de personnes, songea Jessica. Les présidents étaient là pour ça. Il s'agissait même de toute l'humanité.

— C'était une longue journée, dit la présidente. Où allons-nous dormir ?

— Les quartiers réservés aux hôtes ne sont pas complets. On peut vous y amener ainsi que les membres de la commission. À condition de partager des chambres.

— Les autres occupants représentent une menace pour la sécurité...

— D'ailleurs, on devrait les renvoyer dans leur chambre. On ne peut tout de même pas les laisser dormir dans la salle à manger...

— La sécurité va être ravie, soupira Jessica.

— Ils ont d'autres choses à penser que de préparer un attentat contre leur présidente. On peut faire livrer par avion des lits de camp et du ravitaillement pour les troupes, et les installer dans les gymnases et les salles de réunion.

— Ça va être compliqué pour la relève. Les militaires présents doivent rester sur place. Les nouveaux doivent être équipés de combinaison NBC. On va y arriver !

Du moins, Jessica y croyait-elle.

Quelques-uns des hôtes tournaient en rond comme des animaux en cage, d'autres pleuraient ou étaient assis, épuisés, contre les murs, d'autres encore avaient posé leur tête dans leurs bras croisés. Certains regardaient la nuit qui s'étendait derrière les grandes baies vitrées ou discutaient avec véhémence. Helen, Diana, Mike, Greg et les deux autres couples racontaient avec agitation leur rencontre avec la présidente. Six soldats surveillaient les issues. On ne cessait de leur poser la même question.

— Quand pourrons-nous partir ?

— Bon Dieu, Greg, chuchota Diana derrière Helen, dans quoi tu nous as embarqués ?

Helen se retourna.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Moi ? Rien. Rien du tout, répondit Diana à la hâte.

— Greg, dans quoi tu nous as embarqués ? répéta Helen. J'ai très bien entendu.

Comme Diana ne répondit pas, Helen se tourna vers Greg.

— Qu'est-ce qu'elle veut dire ?

— Aucune idée, répondit-il.

Helen connaissait l'expression de son visage.

— Greg, s'il te plaît.

Il ferma les yeux, bascula la tête en arrière.

Puis il raconta.

Dans un premier temps, Helen ne voulut pas croire son histoire. Il avait averti les forces de l'ordre avant leur départ ! C'était sans doute pour ça que ça grouillait de militaires et de policiers.

— Et tu n'as pas cru bon de devoir m'en parler ? demanda-t-elle froidement.

— Je... je trouvais tout ça si étrange, balbutia-t-il.

— Moi aussi ! siffla Helen. C'est pour ça qu'on voulait voir par nous-mêmes.

— Helen, fit-il en déposant sa main sur son bras.

Elle la repoussa brusquement.

— Au lieu de ça, tu nous trahis ! lui siffla-t-elle. Nous. Nous quatre peut-être. Tu mets nos rêves d'enfants en danger. (Elle avait les larmes aux yeux.) Parce que je suis trop stupide ? Parce que tu dois toujours être le seul à décider pour nous ?

Elle repoussa de nouveau ses tentatives de rapprochement. Elle gagna la porte en larmes. Ses pensées se télescopaient. Elle n'était plus qu'un corps. Greg la prit par le bras, elle se défit de son emprise, réalisa à peine que Mike et Diana voulaient également la retenir et qu'ils essayaient de la calmer. Alors qu'elle arrivait à la porte, les soldats s'écartèrent. Jessica Roberts entra.

— Bonsoir mesdames et messieurs, dit-elle.

Tous se tournèrent vers elle. Surprise, Helen s'arrêta, Greg et Mike la rattrapèrent. Des soldats avaient pris position au-dehors, devant la porte.

— Vous devez être fatigués. Vous avez de nombreuses questions auxquelles nous ne pouvons pas répondre. Merci de regagner vos chambres. Le reste du domaine vous est strictement interdit. Nous parlerons de la suite des opérations demain.

— Qu'est-ce qu'il y a à dire ? cria Mike en avançant. On aurait dû partir aujourd'hui ! Et on nous enferme dans nos chambres comme des gamins punis. On a des boulots, des familles ! Ils vont se faire du souci ! On doit leur dire qu'on rentrera plus tard !

— Un peu de patience. C'est trop tard pour aujourd'hui.

— Pas s'ils s'inquiètent. Pourquoi ne pourrait-on pas partir maintenant ?

— Oui, pourquoi ? lança quelqu'un.

— On veut rentrer ! ajouta une autre personne.

De plus en plus de voix se faisaient entendre.

— On en parlera demain ! répéta sèchement Jessica.

— On ne parlera de rien ! fit Mike qui jouait l'homme fort. On va...

— Plus un mot ! explosa Jessica.

Un silence de plomb s'abattit dans l'assistance.

— Vous êtes venus ici pour acheter illégalement des enfants miraculeux, on vous a pris en flagrant délit, alors supportez-en les conséquences !

— Les conséquences ? (Mike hésita.) Donc nous ne rentrerons pas chez nous demain ! s'écria-t-il. Vous allez nous retenir ici !

— Nous en parlerons demain. Regagnez vos chambres maintenant.

Mike fit un pas en avant.

— Non, on rentre maintenant ! dit-il en faisant signe aux autres de le suivre.

Il contourna Jessica, suivi de quelques hommes.

Les soldats leur bloquèrent le passage. Après des heures d'attente, d'incertitudes, de soucis et d'angoisses, un mouvement aussi désespéré que porteur d'espoir se forma en direction de la porte. Comme une soupape.

— Reculez ! fit Jessica, incapable comme les six soldats de contenir

la poussée de dizaines d'hommes.

— Stop ! ordonna leur chef, furibond, en se campant devant la foule.

Helen était poussée vers la sortie, les gens criaient.

— Vous n'avez pas le droit !

— On ne se laissera pas faire !

— On veut rentrer ! Laissez-nous partir !

On n'entendait plus les cris de Jessica Roberts. Puis Helen entendit le premier hurlement de douleur. Aculé, l'un des soldats assenait des coups de crosse, bientôt imité par les autres. Les hommes se défendaient à coups de poing, une chaise vola, heurta un militaire qui s'effondra.

— Arrêtez ! cria Jessica Roberts.

Un autre fauteuil vola. Deux des militaires furent repoussés à l'extérieur par la large porte vitrée. Leurs camarades, arrivés avec Jessica, vinrent en renfort. Ils unirent leurs forces pour repousser les assaillants dans la salle. Ils trébuchaient sur les hommes à terre, qui se tenaient la tête ou d'autres parties du corps meurtries. Certains frappaient les militaires du poing ou avec des pieds de chaise. Deux sièges lancés brisèrent la vitre à côté de la porte, élargissant la sortie. Des hommes se ruèrent dehors, s'en prenant violemment aux soldats. Toujours secouée par sa querelle avec Greg, qui était hors de vue, Helen s'était retrouvée à l'extérieur avec la première vague et tentait de se protéger des coups. Elle entendait des cris de femmes dans la salle, qui appelaient au calme et à la raison, en vain : il y avait de plus en plus de gens dehors. Elle vit Jessica Roberts au milieu de l'émeute. Aux yeux d'Helen, elle ne frappait pas les gens pour les contraindre à rentrer dans la salle, mais sous l'effet d'une rage aveugle.

Helen contourna le bâtiment en rasant les murs et sortit du cercle formé par les soldats. Elle gagna des endroits de plus en plus sombres, regarda le chaos derrière elle en cherchant une possible échappatoire. La bataille rangée continuait de plus belle, le nombre de personnes dehors ne cessait d'augmenter.

Des détonations accompagnées d'éclairs firent sursauter Helen. Un des soldats avait tiré en l'air. Les hommes se figèrent. Les cris des militaires étaient plus forts, la foule plus calme. Helen courut aussi vite que possible vers l'obscurité et ne regardait derrière elle que de temps en temps. Elle crut entendre Greg qui l'appelait. Elle s'arrêta à cent cinquante mètres de là, s'appuya contre le tronc d'un grand arbre et regarda ce qu'il se passait devant la salle.

Elle tremblait de tous ses membres. Il lui sembla que les militaires avaient repris le contrôle de la situation. Ils condamnaient la porte et la vitre brisée. Les hôtes étaient de nouveau dans la salle. Des prisonniers. Pour autant qu'elle pût en juger, personne n'avait l'air sérieusement blessé. Du moins, plus personne n'était à terre. Elle entendit de nouveau Greg l'appeler.

Perdue, affolée, elle restait plantée dans le noir. La peur disparut lentement pour laisser place à une colère sourde contre l'arbitraire des autorités, la violence des soldats, et l'inconséquence des gens. Puis contre Greg. Des larmes lui montèrent de nouveau aux yeux. Greg, détenu dans la salle, qui se faisait peut-être du mouron. En proie à la déception et face à cette violence, elle n'y retournerait pas. Dorénavant, seuls ses enfants comptaient. Elle s'enfonça dans l'obscurité.

Depuis la salle lumineuse où ils étaient cantonnés, la nuit semblait d'autant plus impénétrable. Greg n'y voyait goutte. Les soldats l'empêchaient de partir à sa recherche : plus personne n'était autorisé à quitter les lieux depuis l'émeute. Des hôtes ainsi que des infirmiers assistaient les personnes blessées. Quelques yeux au beurre noir, des lèvres enflées, des bleus, peu de sang. C'est surtout l'ego qui en avait pris un coup. Mike se laissa tomber sur une chaise en soupirant. Il tenait une poche de glace sur son front.

Jessica Roberts, encadrée de deux soldats, complétait sa liste. Le visage toujours furibond, les cheveux en bataille, elle faisait davantage penser à une déesse de la vengeance venant de remporter une bataille qu'à une organisatrice professionnelle.

— Il en manque cinq. Tous les autres sont là. (Elle haussa la voix.) Votre attention s'il vous plaît !

Des mines fatiguées, exténuées, se tournèrent vers elle.

— Je vous demande de nouveau de bien vouloir regagner votre chambre dans le calme. (Elle s'efforçait de garder sa contenance.) Toute tentative de fuite serait vaine. Nous reparlerons demain.

— Il y aura des suites, gronda Mike.

Il n'y eut pas d'autres protestations. Après un dernier regard méprisant sur les personnes présentes et dorénavant disciplinées, Jessica fit signe aux soldats de dégager l'entrée.

Les premières personnes quittèrent la pièce à pas lents, l'échine courbée, escortées par une colonne de nouveaux soldats.

— Ma femme est quelque part dehors, fit Greg à Jessica.

Elle jeta un coup d'œil à sa liste.

— Helen Cole, ajouta Greg.

Jessica leva la tête. Elle désigna un endroit où se baladaient des rayons lumineux de différentes tailles, provenant des projecteurs des Humvee ou des patrouilles à pied équipées de torches.

— Nos hommes sont déjà à sa recherche, comme vous pouvez le voir, dit-elle. Ils vont la trouver.

— **J**e me fiche de l'endroit où il dort, fit rudement la présidente en regardant le moniteur.

Eugene s'était blotti sur la table et respirait régulièrement.

Jessica était rongée par sa mauvaise conscience.

Derrière les fenêtres du PC sécurité, on voyait des rais lumineux dans le ciel. Ils entendaient au lointain les moteurs des Humvee qui cherchaient encore quatre des hôtes sur les cinq manquant à l'appel.

Avec Winthorpe, Rich et quatre soldats, Jessica la conduisit à la pièce. À leur entrée, Eugene remua, puis releva sa tête hirsute.

— C'est moi que vous venez voir, dit-il, mal réveillé. Entrez. Mais eux, vous les laissez dehors, dit-il en pointant les soldats de l'index.

L'insolent donnait des ordres à la présidente des États-Unis d'Amérique. À bon chat, bon rat. Aussi peu diplomate que la présidente, pensa Jessica. Le comportement adulte et si peu respectueux, en décalage complet avec un gosse de cet âge, faisait frissonner Jessica.

— Écoute, dit la présidente à voix haute. On peut encore changer les choses.

— Ça ne vous apportera rien, croyez-moi, répondit Eugene, imperturbables. Les soldats dehors, ou on arrête tout de suite.

— Gene, dit Stanley Winthorpe, jusqu'alors resté à l'arrière-plan. Tu dois...

— Stan, fit-il en lui adressant un sourire de pitié, je ne dois rien du tout. Puis, ça ne te concerne pas. C'est quelque chose entre la présidente et moi.

À la surprise de Jessica, la présidente éclata de rire.

— Tu me plais, Eugene. J'aurais besoin de plus de types de ta trempe dans mon cabinet.

Elle fit sortir les soldats.

— On peut en parler, répondit Eugene qui s'assit en tailleur sur la table. Ce serait même tout à fait pertinent eu égard à notre futur commun. Mais pour l'heure nous avons d'autres chats à fouetter.

— Nous devons rapidement sortir de cette situation, commença la présidente. Je suis bien consciente de la portée de notre discussion. Nous ne pouvons pas attendre ici jusqu'à ce que les scientifiques aient examiné le projet 671F/23a.

— J'ai passé toute la nuit dans cette pièce.

Il se leva et, debout sur la table, il dépassait la présidente.

— J'ai besoin d'air frais. On va faire un tour ?

— Il est bon, murmura Rich à Jessica. Surprenant. Dominant.

Jessica le trouvait menaçant.

La présidente gardait son calme, elle réfléchissait à toute vitesse.

— Je croyais que tu voulais parler ici ?

— Maintenant, je veux sortir ! fit-il de sa voix enfantine.

Il tapait même du pied.

— Dès que nous en aurons fini, dit la présidente avec fermeté.

Il croisa les bras sur sa poitrine.

— Alors, nous en avons fini.

Jessica l'aurait fait descendre de sa table et envoyé dans sa chambre. Rich observait la situation.

La présidente prit deux profondes respirations.

— OK, allons-y.

Eugene avait déjà sauté de la table et gagné la porte.

La présidente demanda à quatre soldats de les accompagner.

— Protection, dit-elle à Eugene qui ne répondit rien.

Dehors, il prit un chemin sur la pelouse dans le noir. Jessica jeta un coup d'œil à l'endroit où les soldats effectuaient des recherches. La présidente était d'un côté du gamin, Jessica et Stanley de l'autre, Rich derrière Eugene et Jessica. Les quatre soldats se tenaient à quelques mètres d'eux, deux étant à leur niveau. On n'entendait à peine leurs pas dans l'herbe tendre. Seul le bruit des Humvee brisait le silence. Les hôtes récalcitrants avaient enfin regagné leurs chambres.

— Tu penses que je bluffe ? fit Eugene. Et tu attends simplement que tes scientifiques te disent que c'est le cas ? (Il se tourna vers Rich.) Tu n'es pas censé y travailler ?

— Ne te fais pas de soucis, j'ai du monde sur le coup.

— Qu'importe. 671F/23a se propagera d'une manière ou d'une autre. On ne peut pas attendre que le docteur Winthorpe et ses compères fournissent une petite élite internationale avec des enfants de notre espèce. Ce serait donner de la confiture à des cochons.

— Les cochons, ce sont les gens riches ? demanda Rich, amusé.

— Écoute, Gene, glissa Stanley Winthorpe en colère, descends de ton nuage ! Tu...

— Qu'est-ce que tu veux dire, vieil homme ? fit Eugene sur un ton condescendant. Tu t'es déjà demandé une seule fois ce que tu nous avais fait avec tes expériences ?

— Quoi donc ? demanda Winthorpe, ironique. Qu'on t'a rendu plus intelligent, plus fort, supérieur à tous les autres ?

— Peux-tu concevoir un tant soit peu ce que Jill et moi, on a ressenti lorsque nous avons eu les résultats de nos tests génétiques entre les mains ? Ce qui s'est passé en nous à cet instant ? Comme nous nous sommes sentis seuls et désemparés ? Manipulés ? Un jouet entre les pattes de grands malades !

— Vous êtes quelque chose de très particulier ! Et ne nous appelle pas...

— Moi, Jill et les autres enfants de la première génération d'enfants modernes sommes absolument désavantagés. On est obligés de grandir dans une société intellectuellement, physiquement et socialement sous-développée.

— Espèce de petit arrogant..., jura Winthorpe.

Il voulut dépasser Jessica pour sauter sur le garçon. Rapide comme l'éclair, il l'évita et, sans que Jessica vît précisément comment à cause de l'obscurité, le scientifique se retrouva face contre terre, le visage dans l'herbe, Eugene à genoux sur son dos lui faisant une clef de bras.

— Pas de soucis ! cria Eugene aux soldats qui s'étaient jetés entre lui et la présidente. Tout est en ordre. Elle est en sécurité.

Il tira sur le bras de Stanley, ce qui lui arracha un hurlement de douleur, et se pencha au-dessus de sa tête.

— Je n'ai pas demandé à venir au monde, souffla-t-il. (Son flegme avait disparu.) Comme tous les autres enfants avant moi dans l'histoire. Alors n'exige pas que je te sois reconnaissant d'une quelconque façon ! T'es-tu déjà demandé ce que signifiaient notre situation, nos capacités ? T'es-tu déjà dit que nous ne les voyions pas forcément comme un don ? Que nous préférerions être comme les autres plutôt qu'être éternellement des laissés-pour-compte ? Ce qui sera toujours notre cas, au moins pour notre génération. Des monstres qui font peur à tout le monde. Que de nombreuses personnes préféreraient tuer plutôt qu'aimer.

Il tira encore sur le bras et enfonça son genou dans le dos de Stanley en y faisant peser tout son poids. L'homme émit un nouveau mugissement.

— Je suis l'enfant de qui ? Suis-je d'ailleurs un enfant ? Ou un produit dont tu as fait breveter les gènes ? Est-ce que j'appartiens à quelqu'un ? Je t'appartiens ? (Il libéra Stanley et se leva.) Tu n'as pensé à rien, cracha-t-il. Et si c'était le cas, tu t'en fous. (Il poursuivit à voix plus basse.) Sans parler de ces noms à la con. Gene ! Qu'est-ce que c'est original !

— Il n'a pas tort, murmura Rich...

Gémissant, le regard empli de haine, Stanley se releva. Il se massa les épaules.

— Arrête de geindre, glapit-il. Et épargne-moi tes plaintes en mode « personne ne m'aime » ou sur le lien entre la créature et son créateur. Ce genre de discussions, elles ont lieu depuis que l'homme peut penser et parler. J'en attendais plus de toi, Eugene. OK, tu es encore très jeune. Un jour, tu réaliseras ce que tu es vraiment : un être humain exceptionnel, comme nous tous.

— Ah ! Stanley, répondit l'enfant avec calme, le chantage affectif du père désabusé ne prend pas avec moi. (Il fit un geste de dénégation et se tourna vers la présidente.) 671F/23a et d'autres mesures vont permettre en l'espace d'une à deux générations de poser les bases qui permettront aux futurs enfants de déployer toutes leurs facultés.

Super-intelligence, supériorité et attractivité physique vont se répandre comme la peste, se souvint Jessica.

— D'autres mesures, répéta la présidente. Pas besoin de demander

lesquelles pour le moment.

— Pas pour l'instant, en effet. On ne vous demande pas votre avis, d'ailleurs. Nous les rendrons publiques le temps venu afin que l'humanité puisse s'y préparer. Dans tous les cas, nous les mettrons en place.

L'humanité. Jessica en eut un frisson. Comme s'il se considérait comme un alien. Elle se demandait tout de même comment un si petit nombre d'enfants, si intelligents pussent-ils être, avait pu préparer tout ça en dépit des lourdes mesures de surveillance. D'un autre côté, lorsqu'elle pensait aux travaux de Jill...

À cent mètres d'eux, dans le bois, on voyait les faisceaux lumineux de torches. Plus proches que l'endroit où les soldats effectuaient leurs recherches. Des branches mortes craquaient sous leurs pas. Une voix. Ils regardèrent tous avec nervosité dans la direction d'où elle venait. Puis ce fut de nouveau le silence. Un des soldats parla dans son casque.

Helen se pressait derrière l'arbre, elle épiait les bruits de pas. Elle venait de se baisser pour échapper à un rayon de lumière. Il faisait de nouveau noir. Au cours des dernières minutes, les hommes à sa recherche n'avaient cessé de se rapprocher. Les premiers étaient apparus peu après sa fuite, ils avaient inondé le parc de lumière. Des faisceaux avaient balayé les lieux. Helen avait aperçu des militaires avec des lunettes de vision nocturne. Ils avaient essaimé sur les pelouses et dans le bois. Helen était arrivée dans les bois avant eux, comptant sur de meilleures chances de se cacher, sans trop savoir ce qu'elle ferait plus tard. Elle était mue par ses instincts et ses angoisses. Elle s'était déplacée prudemment, de tronc en tronc, dans la lumière falote de la lune qui passait entre les cimes, jusqu'à ce qu'elle entendît des pas s'approcher. Une voix l'exhortait à se montrer. Elle disait cinq noms, dont le sien. Les hommes se trouvaient peut-être à dix mètres d'elle. Ils avaient éteint leurs lampes et n'utilisaient que leurs lunettes. Ils avaient l'avantage sur elle.

Elle cherchait désespérément une échappatoire lorsque les ombres firent halte. On chuchota quelque chose. Helen tira profit de cet instant pour s'éloigner. Pas de branches sous ses pieds, elle avait de la chance. Elle ne pourrait leur échapper longtemps.

— Quelqu'un de chez nous, fit le soldat à la présidente et à Jessica, après quelques murmures dans son casque. Tout est en ordre.

— Vous voulez supprimer les êtres humains tels que nous les connaissons. Et tu penses qu'on va vraiment vous laisser faire ?

— Pourquoi pas ? Qu'est-ce que vous avez accompli de si bien ? Plus de famines, de misère, de maladies que jamais auparavant...

— Mais aussi plus de gens sains, instruits, la pauvreté qui...

— ... inégalités, guerres brutales, catastrophes écologiques. Au fond, les êtres humains tels que nous les connaissons n'ont cessé de s'autodétruire. Un homme du Moyen Âge nous prendrait pour des êtres miraculeux et ne reconnaîtrait pas le monde où nous vivons. Nous ne faisons que reproduire cela.

— Les évolutions techniques et sociales sont une grosse différence avec la modification génétique de la nature.

— Notre nature n'a cessé de se transformer génétiquement. Pourquoi certaines personnes ont les yeux bleus ? À cause d'une petite mutation quelque part vers la mer Noir il y a six à neuf mille ans. Pourquoi les Européens du Nord supportent-ils mieux le lait de vache que ceux du Sud ? Mutation génétique. Deux exemples parmi tant d'autres.

— Oui, mais ils étaient naturels !

— Et en quoi c'est mieux que de les créer artificiellement ?

— Ils se forment sur des générations et le temps permet leur ajustement.

— L'homme de Néandertal a quand même fini par s'éteindre. En quoi le fait que ça se soit passé sur des milliers d'années est mieux que le fait que ça se passe sur quelques générations ? Arrêtez de rationaliser vos angoisses, lui intima Eugene.

Jessica le haïssait de plus en plus. Il avait réponse à tout.

— Tu jettes le bébé avec l'eau du bain. Bien sûr que ces évolutions posent des questions. Comme pour le génie génétique vert, rouge ou blanc, en agriculture, en médecine ou dans l'industrie. Et ça ne te pose pas de problème.

— À moi, non, mais à beaucoup de gens, oui.

Eugene rit si fort que les soldats les regardèrent avec inquiétude.

— Et ils vous sont égaux ! Sinon le génie génétique ne serait pas si répandu aux États-Unis. Alors ne me parlez pas des arguments de ses opposants. Les conséquences du génie génétique pour les pauvres et les défavorisés du monde entier vous sont complètement égales, tant que vous et les vôtres pouvez gagner du fric avec. Là, soudain, votre

position de femme blanche du monde occidental, faisant partie du pourcentage le plus favorisé de la population, si on exclut les hommes blancs, est en péril. Qui aurait pensé que vous puissiez un jour vous retrouver dans une telle situation ?

— Mais on parle d'une redéfinition complète de l'image de l'homme !

— Oui, oui... ça, on en a déjà parlé. Et d'ailleurs, de quelle image parle-t-on ? Séculaire occidentale ? Chrétienne occidentale ? Le chrétien fanatique dont les États-Unis comptent déjà de nombreux spécimens ? Juive occidentale ? Juive orthodoxe ? Les musulmans modérés ? Les islamistes ? Les bouddhistes ? Les bouddhistes radicaux de Myanmar ? Ou l'une des innombrables autres ? De quelle image est-il question ? L'homme se définit constamment de nouveau. Il le doit. Ne serait-ce rien qu'en raison des avancées technologiques. Comme pour toutes les autres technologies, ce n'est pas une question de si, mais de quoi et de comment. Que faire, que laisser ? Comment le faire ? À qui appartient le génome d'une plante, d'un animal ou d'un être humain ? À telle entreprise, à l'individu ou à la collectivité ? Les possibilités qui lui sont liées peuvent-elles être exploitées financièrement ? Et le cas échéant, comment s'assurer que des modifications si élémentaires ne deviennent pas la propriété de quelques États, d'entreprises internationales ou d'une petite minorité qui aurait alors un super-pouvoir sur l'alimentation, la santé et l'intelligence dans le monde entier ? Comment diminue-t-on les risques en mettant les OGM à disposition de tous ? (Il hocha la tête.) Un terme bien laid si l'on pense qu'il me concerne également. Comment empêcher qu'un producteur de semences gagne des milliards avec du soja génétiquement modifié, de la laine, et avec les pesticides qu'il produit, comment empêcher que les nuisibles deviennent résistants au bout de quelques années et qu'ils provoquent des dommages parce qu'il n'y a plus de diversité génétique dans les champs ? Tout le monde en souffre, mais le producteur fait porter les frais à la collectivité ! Comment empêcher que votre gouvernement ou d'autres achètent ces entreprises ? Que des Winthorpe ne fassent la même chose à l'avenir ? Bien sûr, des OGM peuvent se développer comme des espèces invasives. Est-ce alors négatif comme les lapins en Australie, ou positif comme le maïs, le riz ou le blé dans le monde entier ? C'est à ces questions que vous devez répondre. Et non pas à vos états d'âme mesquins sur la survivance d'une humanité qui s'est en réalité toujours développée et qui n'a plus rien à voir avec les troglodytes de jadis ou les pestiférés du Moyen Âge. Chaque jour accueille une nouvelle humanité et elle doit être consciente qu'elle aura encore changé le lendemain. Heureusement ! Sinon, vous

mourriez encore du rhume, et le seul remède qu'on vous proposerait serait une bouteille de rhum.

Stanley Winthorpe murmura quelque chose qui sembla être une insulte, mais personne ne le comprit. Personne, d'ailleurs, ne lui prêtait attention.

Leur balade les avait menés à l'entrée du domaine. Devant eux, les silhouettes des hélicoptères à bord desquels la présidente et ses hommes étaient arrivés voilà quelques heures. Noirs, immobiles, ils avaient l'air de monstres rassurants. La lumière qui passait par deux fenêtres derrière eux projetait les ombres longues de leurs hélices sur le sol.

Eugene s'y dirigea.

— Cool ! s'écria-t-il. (Pour la première fois, Jessica décela une joie enfantine dans sa voix.) Des Sea King ! J'en ai vu que dans des jeux vidéo.

Il se précipitait vers eux lorsqu'un soldat lui barra la route. Contrairement aux autres, il ne portait pas d'uniforme de combat, mais une tenue bleue avec un béret. Il n'était armé que d'un pistolet à la taille. La présidente lui fit signe de laisser passer l'enfant.

Il avait l'air d'un garçon de dix ans tout à fait normal qui essayait de voir l'intérieur de l'appareil à travers ses vitres teintées. Jessica se souvint que Jamie avait fait exactement la même chose avec un Marine One.

— Tu veux monter dedans ? lui demanda la présidente avec condescendance.

C'est de nouveau ton vieux jeu, se dit Jessica, soucieuse. Un autre signe au garde qui ouvrit la portière. Eugene embarqua prestement tandis que la présidente et Jessica restèrent à l'extérieur.

— Je peux m'asseoir à la place du pilote ? demanda Eugene avec excitation.

— Bien sûr !

Elle le rejoignit dans la machine à la place du copilote. Le garde l'accompagna, il se posta derrière les sièges.

Eugene avait l'air quelque peu perdu. Ses doigts effleuraient les instruments de bord.

— C'est le vôtre ? demanda-t-il. Je veux dire, est-ce qu'il est toujours prêt à décoller pour vous ?

— Je crois, oui, sourit-elle, et elle se tourna vers l'homme. Sommes-

nous parés à décoller ?

— Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, répondit-il sévèrement.

Les petites mains d'Eugene manipulaient le gouvernail. Il restait assis à rêver.

— Cool !

— Il nous fait la leçon sur des questions élémentaires concernant l'humanité, discute de décisions lourdes de sens pour l'avenir, murmura Rich, et maintenant ça.

— C'est fréquent, ces changements d'humeur ? demanda Jessica.

— C'est sincère, tu crois ?

— Ça ne me plaît pas. Ça lui a permis de se sortir de toutes les situations critiques jusqu'à maintenant.

Jessica regardait autour d'elle, l'air méfiant, tandis que Rich faisait le tour de l'hélicoptère. Devant eux, le bâtiment principal faiblement éclairé. Derrière eux, le parc noir. Quelque chose n'était pas clair.

Helen s'était hâtée vers l'endroit d'où venaient le moins de soldats. Elle avait déjà échappé une fois aux militaires. Ils étaient partout. Ils ne la recherchaient pas, ils la chassaient. Les réponses de Jessica Roberts avaient été trop évasives. On ne la renverrait pas chez elle le lendemain. On ne la renverrait jamais chez elle. Le gouvernement pouvait mettre fin à ce projet et les maintenir éternellement ici. Ou les laisser croupir dans un quelconque Guantanamo. Ou pire encore.

Après avoir contourné des arbustes, elle se trouva à sa grande surprise vers l'entrée du domaine. À une trentaine de mètres d'elle, la lumière de deux fenêtres éclairait les flancs d'un hélicoptère. Elle distinguait les silhouettes de plusieurs personnes, dont quatre à la stature massive. Encore des soldats casqués et portant des gilets pare-balles. Elle ralentit sa course. Quelque chose était en train de se passer. Elle crut voir des ombres s'approcher rapidement du groupe. Plus petites. Sans un bruit. Comme des oiseaux coureurs. Ou des félins.

Jessica les remarqua trop tardivement. Quelque chose lui heurta le derrière de la tête, et elle s'écroula. Elle distingua d'autres ombres à travers un voile de larmes. Elles faisaient chuter les hommes en rangers, sautaient sur leur torse, frappaient contre leurs casques. Jessica tenta de se relever. C'étaient des enfants ! Ils avaient sept ans maximum ! Mais ils se déplaçaient si rapidement ! Ils sautaient par dessus les soldats, s'en prenaient à eux avant même qu'ils ne pussent réagir. Des acrobaties surhumaines à base d'arts martiaux. Les deux

soldats encore debout n'avaient pas la moindre chance de les contenir. Ils pointaient le canon de leur arme avec beaucoup trop de lenteur. Jessica ne pouvait dénombrer les enfants. Cinq peut-être. L'un d'eux frappa le poignet d'un militaire qui laissa tomber son arme. Un autre la ramassa avant qu'elle ne touchât le sol, frappa le visage de l'homme tandis que le premier s'en prenait à son jarret. Il s'effondra, l'enfant armé visa sa poitrine. L'espace d'un instant, Jessica pensa qu'il allait tirer. Deux autres soldats étaient également immobiles au sol, un seul se débattait encore contre trois enfants. Jessica avait mal à la tête, tout son corps n'était qu'une blessure. Elle se traînait sur les coudes lorsque deux petits pieds apparurent devant elle. Ceux d'une fillette de l'âge d'Amy, qui se préparait à lui assener un coup avec le lourd canon d'une arme automatique, lorsque Rich fondit sur elle. Il l'arracha du sol. Rapide comme l'éclair, elle lui donna un coup si fort dans la gorge qu'il se plia en deux, les yeux emplis de panique, avant de s'écrouler. Jessica voulut le rejoindre, mais la fillette se trouvait déjà devant elle, pointant son arme. Jessica se concentrait sur le doigt sur la détente. Elle vit un éclair, puis un bruit assourdissant.

Helen était accroupie, tétanisée. L'attaque n'avait pas duré cinq secondes. Tous les adultes gisaient sur le sol. Les silhouettes de cinq enfants se penchaient au-dessus d'eux. Ils palpaient, examinaient. Ils avaient les armes des soldats.

Est-ce qu'Helen se trompait ou entendait-elle le moteur de l'hélicoptère ? Elle s'approcha à une dizaine de mètres de la scène.

Les rotors accéléraient. Des lumières s'allumèrent dans le bâtiment.

Le bruit du moteur était de plus en plus fort. Les cheveux d'Helen volaient dans leur vent. Les enfants armés embarquèrent. Avec le bruit, on entendait à peine les voix venant du bâtiment. Des silhouettes volumineuses en sortirent. D'autres encerclaient les autres appareils. Des détonations retentirent, des éclairs jaillirent de la portière ouverte de l'hélicoptère. Les silhouettes se jetèrent contre le sol. Une des personnes couchées avançait péniblement sur les coudes. Elle leva un bras, fit un signe.

— Ne tirez pas ! hurla Jessica.

Elle savait qu'elle n'avait aucune chance d'être entendue. Son mal de crâne se faisait ressentir jusque dans sa nuque. Elle parvint à se mettre debout. Elle vit ce qu'elle avait redouté. Eugene, à la place du pilote. À ses côtés, le vrai pilote, une arme contre la tempe. La présidente dans l'espace central avec un des enfants qui la tenait en

joue. On voyait encore deux autres enfants par la portière ouverte.

— Ne tirez pas ! répéta Jessica.

Elle n'entendait même pas sa propre voix. Les bras bien en évidence au dessus de la tête, elle courut vers les soldats. Le vent des rotors la jeta presque par terre. La gueule de l'appareil se souleva un peu. Quelques objets en tombèrent.

— Ne tirez pas ! Ils ont la présidente !

Fascinée, Helen vit le monstre d'acier s'arracher maladroitement du sol. Des soldats étaient debout ou à genoux dans l'herbe, leurs armes en joue. Le halo de lumière qui entoura soudain Helen l'arracha de sa sidération.

— On en a une !

— Pas un geste !

Helen se retourna, paniquée. Elle leva ses mains pour se protéger de la lumière, ne voyait qu'un blanc aveuglant.

— Helen Cole ? Pas un geste !

Elle ne réfléchit pas et se mit à courir dans l'herbe.

Un enfant la remarqua seulement alors qu'elle atteignait l'hélicoptère pour monter à bord. Elle ne sentait plus le sol sous ses pieds. L'hélicoptère tourna brusquement autour de son propre axe, les moteurs hurlaient, Helen se retrouva dans la lumière de projecteurs. Elle s'accrochait aux fixations des sièges tandis que ses jambes pendaient au-dehors. Paniquée, elle regarda sous elle. Ils n'étaient pas encore très haut. Si elle lâchait maintenant, elle s'en sortirait avec un os cassé. Mais c'était son seul moyen de partir d'ici. Les soldats couchés dans l'herbe pointaient leurs armes sur l'appareil. Elle reconnut également Jessica Roberts. Leurs regards se croisèrent. Au prix d'un effort surhumain, Helen parvint à entrer complètement dans l'appareil. Des petites mains l'y aidèrent. À peine était-elle dedans qu'on referma complètement la portière. À bout de souffle, elle se jeta sur un siège. L'hélicoptère continuait de s'élever. Effrayée et étonnée, elle ne vit personne à la place du pilote. Du moins ne voyait-elle aucune tête dépasser. L'intérieur était plein d'enfants armés. Des enfants soldats ! Mon Dieu ! Ils regardaient leur passagère inattendue, décontenancés. L'hélicoptère continuait de tourner dangereusement sur lui-même.

— Gene ! hurla un des enfants. Gene !

Mais le bruit du moteur était trop fort. Le garçon finit par s'asseoir, mit sa ceinture de sécurité sans quitter Helen des yeux.

Elle distingua un mouvement derrière elle. Elle se retourna. La situation était déjà tellement surréelle qu'Helen ne s'étonna même pas de voir la présidente.

Les mains levées, Jessica empêchait toujours les soldats de tirer. Elle courait entre les autres appareils. Quelle drôle d'impression devait-elle faire ! Les premiers pilotes avaient déjà embarqué, ils démarraient les machines.

— Personne ne quitte le domaine ! hurla-t-elle.

Elle regardait autour d'elle, au comble du désespoir. Ne les avait-on pas prévenus ? Ils sautaient dans les appareils. Jessica dut se rendre à l'évidence : ses grands gestes n'impressionnaient personne. Elle réfléchit très brièvement à prendre l'arme de l'un d'eux pour arrêter les autres. Elle regardait autour d'elle et vit plusieurs objets tombés de l'hélicoptère parmi les hommes allongés. Trois téléphones portables. Sans réfléchir, elle les ramassa et rejoignit Rich, étendu sur le dos, les yeux exorbités, se tenant la gorge.

— Rich ! hurla-t-elle.

Pas de réaction.

— Rich !

Elle essaya d'enlever la main de sa gorge, mais son bras était trop crispé. Elle ne savait pas précisément où le coup avait été porté ni ce qu'elle devait faire. Bouche-à-bouche ? Sans doute pas, si le larynx était touché.

Son regard allait de Rich aux hélicoptères. Elle appuya ses lèvres contre les siennes et lui insuffla autant d'air qu'elle put.

Le corps de Rich se tendit comme un arc, il libéra sa gorge. Jessica reprit sa respiration, prête à recommencer. Rich émit un fort sifflement. Il regarda alentour, agita les bras, leva le pouce et la repoussa. Elle comprit, se leva et courut vers le bâtiment où se trouvait le PC sécurité. Elle entra à l'intérieur alors que le bruit des moteurs derrière elle était de plus en plus fort. Elle gravit les escaliers, courut dans le couloir. Elle entra dans la pièce à bout de souffle. Des soldats et des policiers parlaient avec frénésie, téléphonaient, donnaient des ordres.

— Stoppez les hélicoptères ! lança Jessica. Personne ne doit quitter le domaine !

Elle posa les trois téléphones sur une table. Ils avaient l'air de ces appareils spéciaux destinés aux personnalités politiques ou militaires de haut rang qui ont besoin de communication sécurisée. Jessica avait une idée de leurs propriétaires.

Quelques hommes et femmes lui jetèrent des regards irrités avant de reprendre leurs activités.

On ne voyait pas grand-chose sur les écrans. Deux des soldats à terre étaient en train de se relever, de même que Rich qui était à quatre pattes.

Le général entra derrière Jessica.

— Les appareils restent au sol ! tonitrua-t-il. Arrêtez-les tout de suite. Que se passe-t-il ? Pourquoi l'hélicoptère a-t-il décollé ? Qui y a-t-il à bord ? Pourquoi on ne tire pas ?

— La présidente est à bord, fit Jessica. Kidnappée par quelques gamins. (Le général n'eut aucune réaction.) Ça semble ridicule, mais c'est comme ça.

— Je comprends, dit le gradé. Le quartier général doit pister Marine One. Transmettez les données à l'unité d'alerte. Ils doivent s'en charger.

Jessica se tourna vers un agent de liaison de la police de San Diego.

— Vous avez bien une unité de contrôle aérien ?

L'homme acquiesça.

— Elle doit se mettre sur le coup. Tout de suite.

Il prit son téléphone.

— Que s'est-il passé ? demanda le général.

— On ne le sait pas encore précisément, expliqua l'un des hommes du PC.

— Je sais, fit Jessica. J'y étais.

Elle lui relata les événements en quelques mots.

— Les enfants ? demanda le général, incrédule.

Il se crispa.

— On doit les enfermer aussi vite que possible, au cas où ils auraient vraiment ce virus...

— OK, tonna-t-il dans la pièce. On met la NAS North Island en état d'alerte. Personne critique à bord de Marine One. Je ne veux que de l'observation. On se tient prêt pour une intervention NBC et on

localise les téléphones de la présidente et du pilote.

Hommes et femmes suivirent les ordres avec empressement.

— Bon Dieu, jura le général. Nous sommes aveugles ici ! On n'a aucune idée d'où ils vont !

— On ne peut aller nulle part de toute façon, lui rappela Jessica.

Sa tête était comme un ballon sur le point d'éclater. Elle désigna les trois portables au général.

— Localiser les téléphones est une bonne idée, mais manifestement quelqu'un d'autre y aura pensé. Je crains qu'ils n'aient dû les laisser à la demande des enfants.

— Bande d'enfoirés, fit-il. (Il regarda les écrans.) En cas de doute, les unités vont devoir prendre une décision. Sauver la présidente ou empêcher la propagation du virus.

— Je sais, dit Jessica. On ne peut prendre aucun risque. Si nécessaire, vos hommes devront les neutraliser.

Helen vit les lumières d'une ville briller sous eux. Eugene pilotait l'appareil à quelques dizaines de mètres au-dessus des toits. Helen reconnaissait des détails dans les rues ou les jardins à la lumière des réverbères. Des transats à côté de piscines. Un groupe de gens au coin d'une rue qui regardaient en l'air dans leur direction. Des carrefours où les couleurs des feux alternaient.

C'était trop bruyant pour discuter. Imperturbable, l'un des enfants se tenait au siège du copilote qu'il tenait en joue avec une arme automatique. Une manœuvre maladroite, un malaise, un événement malheureux suffiraient pour que l'homme soit grièvement blessé. Ou plusieurs, en fonction du réglage de l'arme. Les traits tendus, la présidente était assise derrière Helen. À ses côtés, un autre enfant, une arme sur ses cuisses, pointée sur elle.

Personne ne menaçait directement Helen. Deux autres enfants, des filles, avec une arme sur les genoux, laissaient leur regard vagabonder à l'intérieur comme à l'extérieur de l'appareil. Si Helen avait d'abord regretté sa décision spontanée et avait peiné à retenir sa panique face aux enfants armés, elle se trouvait maintenant dans un état de calme maîtrisé. Quelque chose lui disait qu'elle n'avait rien à craindre de ces enfants. Même le fait qu'un garçon de dix ans fût aux commandes ne la rendait pas nerveuse. Elle avait constaté avec quel naturel Eugene manœuvrait l'appareil. Comme s'il l'avait déjà fait des milliers de fois. Sans doute dans la salle de jeux de New Garden. Était-ce un

entraînement suffisant ? Ils volaient en ligne droite au-dessus de la ville. Elle ne pouvait pas juger de l'implication du copilote.

Helen se demandait quel était l'objectif des enfants. Depuis leur fuite, ils étaient sans doute suivis par les autres hélicoptères et bientôt par toutes les forces armées de la région. Ils finiraient bien par apparaître. Helen ne savait pas depuis quand ils volaient. Cinq minutes, peut-être dix.

Ses pensées allaient à Greg lorsque Eugene montra quelque chose devant lui. L'appareil ralentit et amorça sa descente. Helen essaya de regarder par la fenêtre du cockpit. Ils survolaient quelque chose qui ressemblait à un grand parking mal éclairé, dont seul un quart des places était occupé. Eugene décrivait des cercles de plus en plus serrés. Soudain, ils descendirent si rapidement qu'Helen eut un haut-le-cœur. On tombe, pensa-t-elle au comble du désespoir. L'instant d'après, la chute ralentit, presque au niveau du sol, ils restèrent un instant en l'air avant de se poser doucement. Les petites mains d'Eugene décrivaient des gestes rapides sur les instruments. Il se leva de son siège et se retourna. Il jeta seulement un regard rapide sur Helen.

— On prend celui-là ! cria-t-il à tout le monde.

Il montra un vieux van GMC à quelques mètres d'eux en dehors de la lueur des réverbères.

— Ne tentez rien.

Le deuxième garçon avait déjà ouvert la portière du véhicule. Ils descendirent les uns derrière les autres dans le bruit du rotor. Helen hésita.

— Vous êtes mieux avec nous, fit Eugene en montrant son ventre. Pensez-vous qu'elle va vous laisser partir ainsi que les autres mères ? (Il désigna la présidente.) S'ils en sortent et si vous êtes autorisée à accoucher, alors on vous prendra votre enfant. Ou on vous enfermera. Dans le meilleur des cas. Vous êtes une des nôtres. Nous sommes votre seule chance. Venez avec nous !

Elle en eut le souffle coupé.

L'une d'entre eux.

— Ne l'écoutez pas, cria la présidente. (Elle prit Helen par le bras.) Il raconte n'importe quoi.

Eugene lui sourit.

— Je dis n'importe quoi ? Qui a occupé militairement New Garden, qui vous a retenue ? Moi, peut-être ? Venez, dit-il à Helen comme s'il

s'agissait d'une invitation.

Ses pensées se télescopaient de nouveau. La mère potentielle de deux d'entre eux. C'est ça qu'elle voulait ? Ces petits va-t'en-guerre. Helen ressentait l'étreinte de la présidente. Elle n'osait pas s'opposer au garçon.

— On ne discute pas avec des gens armés, dit-elle à la présidente en se dégageant de son emprise.

Le signe d'Eugene avec le canon de son arme convainquit également la présidente. Ils sautèrent ensemble sous le vent du rotor qui ralentissait. Comme une unité entraînée au combat, les enfants couraient vers la voiture, escortant les deux femmes et le pilote. Eugene mit sa main dans une poche, puis dans l'autre, et enfin dans celle de sa poitrine. Helen crut percevoir de l'irritation sur son visage. N'avait-elle pas aussi entendu un juron ?

Helen regarda dans le ciel, à la recherche d'autres hélicoptères. Elle n'en vit aucun. Elle essaya d'entendre des sirènes de police. Rien. Avaient-ils atterri si vite que personne n'avait encore eu le temps de se lancer à leurs trousses ? Les hélicoptères étaient peut-être trop éloignés pour qu'on les entendît ? Improbable. Helen ne percevait que les bruits habituels d'un parking dans une ville la nuit. Et la vitre qu'un des enfants fit éclater avec son arme. Eugene passa la main, ouvrit la portière conducteur et entra dans le véhicule. Il se baissa sous le volant et disparut quasiment. Tandis que les autres embarquaient, il mit le contact avec le câble de démarrage, comme Helen l'avait vu faire dans des films. Où avait-il appris de telles choses ? Le moteur se mit en route en gargouillant et Eugene prit la place du chauffeur. Il secoua la tête comme s'il n'en revenait pas d'y être parvenu.

Elle avait dû le regarder avec trop d'insistance.

— Films, Internet, dit-il, tandis qu'il farfouillait de nouveau dans ses poches. C'est pas sorcier. Vous aussi, vous pourriez le faire si vous y passiez cinq minutes. Bien sûr, ça ne fonctionne qu'avec de vieilles voitures comme celle-là. Vous conduisez. Allez !

Depuis la banquette arrière, Helen fixait le trou noir du canon d'une arme automatique. Non. Ils ne lui feraient aucun mal.

— Obéissez-lui, dit calmement, mais résolument, la présidente.

Helen prit place derrière le volant et ferma les portes. Il lui faudrait attendre encore avant de pouvoir prendre la fuite. En posant ses mains sur la bakélite, elle remarqua qu'elles tremblaient.

— Pas de lumière avant qu'on soit dans la rue, ordonna le garçon.

L'une d'entre eux ? De la main gauche, elle prit le volant, de la droite elle actionna le levier de vitesse.

— Marine One a atterri, fit une voix d'homme dans la radio.

Elle transmet des coordonnées. Crispés, Jessica et le général se tenaient derrière les officiers de communication. La présidente avait été enlevée, mais Jessica ne pensait qu'à Rich. Dans un autre haut-parleur, on annonça que deux voitures atteindraient l'appareil dans cinq minutes.

— Cinq minutes ! jura le général. Qui sait où ils seront d'ici là ! Où sont les hélicos du NAS ?

— En chemin. Dans deux minutes sur zone, fit une troisième voix.

— Je déteste être aveugle, dit le général.

— Est-ce qu'on peut boucler le quartier où ils ont atterri ? demanda Jessica.

— Négatif, répondit un policier. Trop de rues, d'arrière-cours, de jardins... On n'a pas le temps.

— Mais vous avez des caméras de surveillance ! s'écria Jessica. Essayez de découvrir quelque chose.

— On est dessus. On doit d'abord regarder les enregistrements des dernières minutes pour savoir vers où ils sont partis.

— Alors, misons tout sur les hélicos, murmura Jessica.

Concentre-toi. Elle regardait une carte de San Diego sur un écran. Quelqu'un avait entouré le parking. Où pouvaient-ils bien aller ?

— Armés ? Avec la présidente comme otage ? demanda le général. Sans doute pas dans des lieux publics comme les gares de trains ou de bus. Aucune chance du côté des aéroports. Ils n'ont pas de papiers, ils ne passeraient jamais la sécurité.

— Quels sont les enfants en plus d'Eugene ?

Le général la regarda sans un mot. Jessica prit un téléphone et composa un numéro.

— Amenez les docteurs Winthorpe et Movelli au PC sécurité. Vérifiez la présence des enfants dans tous les bâtiments de New Garden. Nous devons absolument savoir qui a quitté le domaine.

Depuis la terrasse de leur chambre, Greg épiait la nuit. Le noir du

ciel était sans cesse zébré par les projecteurs des soldats. Il pria qu'il ne lui fût rien arrivé. Ces hommes étaient lourdement armés, il faisait noir... un faux mouvement...

Il entendit du bruit au loin. Étaient-ce des tirs ? Il fut saisi de peur. Il se laissa tomber dans la chaise sur la terrasse et regarda dans la nuit. On se disputait dans une chambre voisine aux portes fermées. Greg n'entendait pas ce dont il retournait. Ses pensées allèrent à sa propre dispute avec Helen. Elle avait raison. Contacter Irvin sans son accord était un manque de respect. Il se demandait ce qu'il avait bien pu penser... Tout avait l'air alors si fou ! Mais ce n'était rien comparé à ce qu'ils vivaient.

Il se promit de ne plus jamais décevoir Helen. Dieu, faites qu'il ne lui soit rien arrivé !

Jessica reçut les images en live des hélicoptères de recherche. Des faisceaux lumineux blancs balayaient le paysage sous eux, passaient sur les bâtiments, les jardins, les parcs et les rues. Sur des autos isolées dans un parking avant de s'arrêter sur le corps surdimensionné de l'hélicoptère.

— On a retrouvé Marine One, fit une voix caverneuse dans une enceinte.

Le faisceau lumineux d'un autre hélico tournait autour du premier. Une caméra montrait des gyrophares dans les rues voisines.

Rien ne bougeait autour de l'appareil.

— Ils sont partis depuis longtemps, murmura le général.

— Pas si longtemps que ça, corrigea Jessica sans trop y croire.

— Qu'est-ce que donne l'examen des caméras de circulation ? demanda-t-elle à la police de San Diego.

— Encore rien... désolé.

La porte s'ouvrit derrière eux. Rich entra, titubant plus que marchant. Son visage était écorché, son nez enflé, il y avait du sang séché dans ses poils de barbe et autour de sa bouche. Sa chemise déchirée était tachée.

En deux pas, Jessica fut à côté de lui.

— Ils ont la présidente, dit-elle, en posant la main sur son bras. Ça va toi ?

— Ça va, fit-il d'une voix enrouée.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je voulais voir comment t'allais.

— Tu dois aller voir les infirmiers, dit-elle.

— Toi aussi, répondit-il de manière à peine audible.

— Plus tard. Pour l'instant, j'ai plus important à faire.

— On a plus important à faire. (Il lui caressa le haut du bras.)
Merci.

— Merci à toi pour ton aide.

— On se voit plus tard, haleta-t-il.

— Oui, et essaye de ne pas trop parler.

— Compliqué pour moi, dit-il à voix basse.

Il lui adressa un sourire contrit.

Il quitta la salle et Jessica se retourna vers les écrans. Les premiers gyrophares arrivaient sur le parking. Ils s'arrêtèrent à quelques mètres de la machine. Des portières s'ouvrirent à la volée, des policiers apparurent, à la file, arme à la main. D'autres véhicules contournaient l'hélico. Encore des policiers. Dans la lumière blanche du projecteur, la scène avait l'air d'une pièce de théâtre aux yeux de Jessica.

Des policiers couraient, têtes baissées, vers la queue de l'appareil. Ils la longèrent pour atteindre le cockpit. D'autres suivirent. Ils braquèrent leurs armes et leurs torches dans le ventre de l'hélico avant de s'y engouffrer tandis que d'autres assuraient leurs arrières. Le cœur battant, Jessica attendait la première détonation, ou quoi que ce fût d'autre. Deux autres policiers montèrent. Quelques secondes plus tard, l'un d'eux revint à la porte et adressa un signe de la main à ses collègues et aux hélicoptères au-dessus d'eux.

— Marine One sécurisé, fit l'un des pilotes. Il n'y a personne à l'intérieur.

— Envoyez des photos d'Eugene Batton aussi vite que possible à tous les policiers et les autorités du coin. Faites très attention ! Fouillez les enregistrements des caméras de sécurité sur zone et alentour. Peut-être trouvera-t-on quelque chose.

— **J**e résume, fit Gordon.

Il regarda ses notes. Ils étaient dans une baraque pleine de fourbi à l'autre bout de la propriété. Des appareils rouillés, des meubles, des caisses, des fûts, des bidons, du bazar. Darren Zona attendait à l'extérieur. Gordon fit passer son pouce sur une conversation Facebook sur son téléphone.

— Il y a un an et demi, quelqu'un du nom d'Allan Nieman t'a contacté, toi, Haji, via Facebook. Après quelques mois au cours desquels vous avez souvent discuté, il t'a proposé une petite affaire. Vous deviez simplement emprunter un drone de votre employeur, sans poser de questions.

Gordon afficha le chat sur le téléphone. Il s'imaginait les deux types accroupis devant leurs écrans, avec des dollars dans les yeux. Manipulés par quelqu'un qui utilisait sans doute un pseudo.

— À l'aide de ce drone, vous deviez pulvériser un pesticide sur une petite étendue que vous a montrée Allan Nieman sur une carte qu'il vous a également envoyée par Facebook.

John acquiesça avec un air gêné. Haji regardait sans un mot dans la pénombre du débarras.

— Ça ne vous a pas semblé suspect de ne pas pouvoir informer les paysans ? Parce qu'Allan Nieman affirmait que c'était sans risque. Ah. Et bien entendu parce qu'il vous donnait une belle somme.

Haji fit une grimace.

— Ça devait se passer pendant la pollinisation du maïs. Vous deviez récupérer le pesticide sur un marché non loin d'ici. C'est ce que vous avez fait. Vingt grands jerrycans. Tout un pick-up. Vous en avez répandu le contenu avec le drone. Le boulot était fait pour la plus grande satisfaction d'Allan.

— Et ça a aidé les paysans, lui rappela John. Le produit tue les chenilles légionnaires.

— Il n'y a qu'une chose que vous n'avez pas faite, dit Gordon. Vous deviez supprimer tous les jerrycans vides.

John haussa les épaules.

— Ç'aurait été dommage.

— Où se trouve ce qu'il reste ? demanda Gordon.

John fouilla dans le bazar jusqu'à dénicher un grand jerrycan peint en orange sous un sommier métallique à moitié effondré.

Gordon l'examina.

— C'est le dernier ?

John acquiesça.

— Et vous ne l'avez pas utilisé pour autre chose ?

— Non.

Gordon s'empara du jerrycan.

— Je dois d'abord analyser les traces du contenu, dit-il. Pour voir si vous avez dit la vérité. Dans le cas contraire, je reviendrai. (Il fit un signe avec son téléphone.) J'ai accès à vos comptes Facebook, et j'ai changé les mots de passe. Je vous les rends une fois que tout ça sera tiré au clair. D'ici là, vous feriez mieux de vous tenir à carreau.

Il quitta la remise avec le jerrycan. Il prit congé de Darren en lui adressant un signe de tête.

— Gardez-les à l'œil.

Questions, ordres, réponses fusaient dans tous les sens au sein du PC sécurité lorsqu'une communication arriva de la police de San Diego.

— On a examiné les caméras autour du parking.

Les enregistrements furent diffusés sur les écrans devant Jessica et le général. Des images en noir et blanc horodatées montraient des rues faiblement éclairées avec peu de circulation. La scène avait été enregistrée à quatre heures vingt-neuf. Il y a vingt-cinq minutes, pensa Jessica.

— C'est une sortie du parking. Pendant plus de deux heures, aucun véhicule ne l'a empruntée. Uniquement ce van cinq minutes après l'atterrissage et ensuite plus rien.

Les images accélérèrent jusqu'à l'arrivée d'une colonne de voitures de police.

Les enfants avaient donc vingt-cinq minutes d'avance.

— Pouvez-vous retrouver la trace du van ? demanda Jessica.

— On est sur le coup, fit la voix. Ça peut prendre quelques minutes avant qu'on le repère.

Jessica serra le poing.

Pendant le trajet, Helen avait été nerveuse et tendue à cause des armes dans les mains des enfants. Parfois, elle ressentait de la colère envers Greg. Puis envers elle-même. Puis elle se faisait du souci à son propos. Comment s'étaient conduits les soldats envers eux après l'émeute ? Puis arrivaient de nouveau la colère, la déception, le flou. Jusqu'à ce que la voix d'Eugene la ramène à la réalité.

— À gauche, ordonna-t-il.

Helen bifurqua. Des rues noires bordées de palmiers. Les contours de leurs feuilles à peine visibles derrière le halo lumineux des réverbères. Le GMC était si vieux qu'il ne disposait pas de système de navigation. Le garçon n'avait ni carte ni autre moyen de s'orienter. Peut-être ne savait-il pas où ils allaient.

— Eugene, essaya de nouveau la présidente depuis la banquette arrière, quoi que tu aies...

— Je vous en prie, l'interrompit-il, plus tard. Je dois me concentrer.

— Sois raisonnable, dit la présidente. Comment penses-tu que ça va se finir ? Toute la police de Californie nous recherche, ainsi que des unités d'élite. Vous n'avez pas la moindre chance.

Eugene s'était mis les doigts dans les oreilles.

— Devant, à droite, fit-il.

Et si Helen ne lui obéissait pas ? Si elle roulait tout droit ? Sans doute aucun des enfants ne savait conduire. En même temps, qui pouvait piloter un hélicoptère, pouvait sans doute s'en sortir avec une

voiture. Même s'il ne voyait quasiment rien au-dessus du volant. Un gamin de dix ans derrière un volant devait attirer l'attention. Mais ils n'avaient pas croisé une seule patrouille depuis une demi-heure. Helen tourna à droite.

Elle pouvait provoquer un accident. Rentrer dans une voiture garée. Ou dans un lampadaire. Les enfants seraient sans doute hors d'état de nuire pour un moment. Deux d'entre eux ne s'étaient pas attachés. Mais les armes étaient toujours braquées sur la présidente et le pilote, certes moins fermement que dans l'hélicoptère. Un choc contre un réverbère pouvait suffire à déclencher un tir. Trop dangereux.

Eugene lui ordonna de s'arrêter sur un grand parking, à côté d'une vieille Honda. Il sortit et disparut derrière les voitures.

— Les enfants, fit la présidente, arrêtez tout ça. Donnez-nous les armes avant de commettre l'irréparable.

Leur seule réaction fut de les serrer plus fort.

Helen entendit un moteur vrombir. Puis un second. Quelques secondes plus tard apparut un van familial. Eugene était derrière le volant. Il freina devant eux et descendit.

— Vous deux, vous descendez, ordonna-t-il à Helen et au pilote. Puis se tournant vers l'homme, il ajouta : À partir de maintenant, vous voyagez avec les autres enfants et la présidente.

Le pilote s'assit derrière le volant et régla le siège.

— C'est elle qui vous donnera les prochaines instructions.

Une fillette baissa légèrement son arme et fit signe à la présidente de descendre.

Elle s'exécuta et entra dans l'autre voiture, suivie par les enfants.

— Désolé que ça se passe ainsi, dit Eugene à la présidente. Mais on se reverra bientôt, sans aucun doute. Bonne journée ! (S'adressant aux autres.) Vous savez ce que vous devez faire.

Les phares s'allumèrent. La voiture quitta le parking au pas.

Eugene la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu. On n'entendait plus que le bruit d'un autre moteur à proximité.

— On va prendre une autre voiture.

Il tenait un pistolet qu'Helen n'avait pas encore remarqué. Sans doute celui du pilote.

Il remarqua son regard.

— Juste pour vous éviter de faire une bêtise, dit-il. Mais vous n'en ferez rien. Vous savez que je suis votre seule chance de sauver votre enfant. De sauver toute l'histoire.

Il mit l'arme dans sa poche de pantalon. Impossible de la dégainer rapidement. Était-ce une marque de confiance envers Helen ? Ou un piège ? Elle savait à quel point il était rapide. Il lui fit signe de bouger. Elle marchait à côté de lui, en proie à un mélange de peur, de perplexité et de curiosité.

— Où vont les autres ? demanda-t-elle.

Deux otages accompagnés d'une poignée d'enfants armés dans la nuit. Une pensée inquiétante.

— Ne vous faites pas de soucis.

Ils atteignirent une petite Honda d'un certain âge, dont la porte était ouverte.

— Il ne leur arrivera rien. La présidente est d'une compagnie trop dangereuse. On va continuer à nous rechercher, mais pas avec la même énergie que si elle était encore entre nos mains. Sans compter qu'il ne faut pas qu'elle sache où nous allons tous les deux.

— Où allons-nous ?

— On continue. Ah ! Je m'appelle Eugene.

— Je sais.

— Et vous ?

— Helen Cole.

— Enchanté Helen. Merci de conduire.

Elle fit un signe de tête, puis, après un court temps de réflexion, elle dirigea la voiture sur la route et suivit les instructions d'Eugene.

— Est-ce que vous l'avez ? fit Jessica dans le micro.

Sur les écrans défilaient d'innombrables vidéos de caméras de surveillance du trafic de San Diego. Elle croyait voir le van sur certaines d'entre elles.

— On l'avait il y a encore quelques minutes, fit une voix. Puis il a disparu dans un endroit qui n'est pas entièrement couvert par nos caméras. Ça rend la recherche plus difficile. Il est apparu à deux carrefours, puis plus rien. Il y a plusieurs itinéraires possibles que nous sommes en train d'examiner. Des voitures sont en route.

— Bon Dieu, souffla Jessica. Ne les laissez pas filer !

Un soldat avait conduit Greg, à sa grande surprise, dans une aile interdite du complexe. Jessica Roberts l'attendait au PC sécurité.

— Vous êtes un des types qui ont trouvé les dossiers avec les expériences ratées, non ? Greg, c'est bien ça ?

Bonne mémoire.

— Votre femme, elle s'appelle Helen ?

Il approuva.

Elle demanda à l'un des opérateurs d'afficher les enregistrements d'une des caméras. On voyait les images du décollage de l'hélicoptère. Greg, incrédule, suivait la scène du regard.

— Stop ! fit Jessica à l'opérateur.

On voyait l'hélicoptère à trois mètres du sol, avec les jambes d'Helen qui dépassaient de la porte ouverte.

— Mon Dieu, murmura Greg qui se mit à trembler.

— C'est elle ?

— Que ? Comment ?

L'opérateur remit en marche.

— J'imagine que vous ne savez pas où elle va ?

Bouche bée, Greg regardait l'écran.

— Je... aucune idée, balbutia-t-il. Nous nous sommes disputés. Elle est à bord ? Elle va bien ?

— Elle est avec eux. On ne sait rien de plus.

— Qui s'est envolé ? Pourquoi tous ces soldats ? Vous n'avez pu les suivre ?

— Merci pour votre collaboration. On vous tiendra informé dès que nous aurons du neuf. Si quoi que ce soit vous revenait, dites-le-nous sans attendre.

— Mais vous ne pouvez me...

Elle le confia à un soldat qui l'accompagna jusqu'à la porte, l'air décidé.

— Oh ! Si, je peux.

En colère, à contrecœur, désemparé, le cœur battant la chamade, il

se laissa escorter par le militaire jusqu'à la limite de la zone interdite. Comme un robot, Greg mettait un pied devant l'autre. Ses yeux étaient des barrages sur le point de céder.

Pendant quelques kilomètres, ils avaient roulé sur l'Interstate 8 en direction de l'ouest avant d'emprunter la 805. À cette heure si matinale, il y avait peu de trafic. La plupart du temps, ils étaient dans des zones urbaines. Helen avait de nouveau songé à provoquer un accident, avant de repousser cette idée. Et si elle roulait trop vite pour provoquer un contrôle de police ? Comment réagirait Eugene ? Il la contraindrait à ralentir avec son pistolet. Mais tirerait-il sur elle à une vitesse élevée ? Il pourrait provoquer sa propre perte. Plus Helen songeait à des manières de lui fausser compagnie, plus elle se demandait si elle voulait vraiment échapper à son emprise. N'avait-elle pas réussi à fuir New Garden ?

Tu es l'une de nous, lui avait-il dit. Et même si elle n'en était pas certaine, les deux enfants modernes qu'elle portait la distinguaient du reste du monde. Elle ne savait pas encore ce que les autorités feraient d'eux. Peut-être devait-elle rester cachée en attendant d'en savoir plus. Attendre de savoir ce qu'Eugene avait prévu. Saisir la moindre chance.

Les panneaux de signalisation indiquèrent qu'ils allaient vers Tijuana. Il n'y avait pas dix kilomètres jusqu'à la frontière. Voulait-il aller au Mexique ? Voilà quelques années, Helen avait fait ce voyage avec un ex. Dans ce sens-là, les autorités américaines relâchaient leur surveillance.

— Tu veux aller au Mexique ? demanda Helen. Tu as un passeport ?

Eugene tira le document de sa poche sans un mot.

— Mais pas moi, mentit Helen.

— C'est ça, oui. Et c'est quoi la forme dans la poche-revolver gauche de ton jeans ? Je sais que les militaires vous ont dit de vous réunir avec vos papiers. Tu crois que je n'ai pas suivi ce qu'il se passait à New Garden ?

— Et où est-ce que tu l'as trouvé ?

— Je l'ai volé à Stanley, rit le garçon. Je l'ai eu il y a un an pour un voyage au Canada avec lui, quelques membres de son équipe et des enfants plus âgés.

Dix minutes plus tard, ils étaient à la frontière. La circulation se densifia pour quelques minutes. Les voitures étaient contrôlées une à une. Les douaniers devaient être au courant de l'enlèvement de la présidente, pensa Helen. Une heure peut-être s'était écoulée depuis les événements. Est-ce que ça allait si vite ? Savaient-ils également pour elle et Eugene ? Le cœur battant, Helen fit avancer lentement la voiture jusqu'au contrôle. Des hommes lourdement armés inspectaient chaque véhicule.

— Reste très détendue, dit Eugene.

Helen se demanda quel signe pouvait-elle faire à l'homme en uniforme. Un regard ? Se jeter en dehors de la voiture ? Alors ils auraient Eugene. Et elle.

Vous êtes l'une de nous. Je ne le suis pas. Mais elle ne voulait pas être contrainte à subir une IVG ni atterrir dans un camp d'internement quelconque. Ses mains recouvertes de sueur tenaient fermement le volant lorsque la voiture précédente, un pick-up bleu foncé, qui lui barrait la vue, poursuivit sa route après le contrôle. Helen fit avancer leur véhicule jusqu'au fonctionnaire. L'homme se baissa pour regarder à l'intérieur.

D'un mouvement de tête, il fit signe à Helen de passer.

Un regard dans le rétroviseur la rassura. Il s'occupait déjà de la voiture suivante et ne leur manifestait plus la moindre attention.

Le trafic avançait sur plusieurs voies en direction de la douane mexicaine. Helen ne vit que deux fonctionnaires ennuyés. Ils laissèrent passer les voitures de devant sans les contrôler. Eugene et Helen tendirent leur passeport.

Cinq minutes plus tard, ils étaient au Mexique.

— À droite, lui ordonna le garçon à l'une des premières sorties.

Le panneau de signalisation indiquait l'aéroport de Tijuana.

— On prend l'avion ? Tu veux m'emmener dans un aéroport un pistolet sous le nez ?

— Ce n'est pas à cause de l'arme que tu m'accompagnes, dit Eugene. On doit se faire connaître du public. On a préparé tout ça avec Jill, on doit le mener à son terme. En un lieu sûr et tu dois nous aider.

— Et comment ? On n'a pas d'argent. Tout seul, tu n'auras jamais de billets. Au moment de l'achat ou de l'enregistrement, ton nom apparaîtra dans les bases de données...

— Concernant l'argent, pas de problème, dit Eugene.

Il sortit une liasse de billets de sa ceinture de pantalon, dont Helen ne put estimer le montant. Elle le lui demanderait plus tard. Plus rien ne l'étonnait venant de sa part.

— Et qui a dit qu'on prendrait un avion de ligne ?

Le rayon lumineux de la lampe du médecin dans les yeux de Jessica provoqua un flash-back : le moment où l'enfant la frappait avec la crosse du fusil automatique.

— Sans doute une commotion cérébrale, annonça-t-il.

Les médecins et les infirmiers militaires avaient établi leur hôpital de campagne dans l'une des pièces du quartier médical de New Garden.

— Il vous faut quelques jours de repos.

Comme c'était vrai ! Et même plusieurs semaines.

— Au contraire, dit-elle en se redressant sur la civière. J'ai besoin de quelque chose qui me tienne réveillée. Ne me regardez pas comme ça. Le repos n'est pas à l'ordre du jour.

Alors que le médecin notait quelque chose et qu'il préparait une seringue, un infirmier lui désinfectait les écorchures du visage. Ça brûla. Jessica se mordit les lèvres.

— Comment vont les soldats ? demanda-t-elle au médecin qui enfonçait la seringue dans son bras.

— Ils s'en remettent. Quelques bleus et contusions.

— Et le professeur Allen ?

— Vous pouvez lui demander en personne. Même s'il ne pourra pas vous dire grand-chose. Votre bouche-à-bouche aurait pu ruiner son larynx. En même temps, ça l'a tiré d'affaire. Il est à côté.

Jessica se leva.

Assis sur une chaise, Rich se masquait un œil. Ses boucles pendaient sur la bande blanche qui lui enroulait la tête. Son nez était rouge et enflé et il avait un pansement sur la lèvre supérieure. Sa gorge était une tache bleue. À trois mètres de lui, une infirmière et un tableau d'examen de la vue.

En voyant Jessica, il enleva sa main.

— Ça te va bien, dit-elle en regardant son bandage.

— La moitié de ton visage orange est également super sexy, croassa-t-il péniblement, à peine capable de remuer les lèvres. Surtout avec les touches de violet.

— On n'en a pas encore fini, fit l'infirmière.

— Mais si, la contredit Rich en se levant.

— Tu devrais travailler encore ta voix, se moqua Jessica.

— Ils disent que ça reviendra dans quelques jours.

Rich prit congé de l'infirmière en lui adressant un signe de main et poussa Jessica au-dehors. Ils arrivèrent dans un couloir, dont les verrières panoramiques ouvraient sur le parc embrumé s'étirant dans l'aube. En voyant leurs reflets, il rit.

— Pire qu'Halloween. (Il redevint sérieux.) Et la présidente ?

— On la recherche encore.

— Merde...

Il y avait une porte dans la verrière. Rich l'ouvrit. Un courant d'air froid entra. Il sortit, suivi par Jessica.

Rich regarda le ciel.

— Je pense qu'après cette nuit on connaît la vraie nature de ces enfants, dit-il.

— En colère ? demanda Jessica.

— Non. (Il la regarda, il était très près d'elle.) Tout au plus à cause de ce qu'ils t'ont fait.

Malgré la douleur, Jessica sourit.

— On n'a même pas un moment pour un flirt convenable.

Un sourire moqueur se dessina autour de ses lèvres.

— Si elles n'étaient pas un vrai chantier, alors je t'embrasserais.

— Si la présidente n'avait pas été enlevée sous nos yeux, si nous n'étions pas à la recherche d'un virus tueur, si nous ne devions pas nous battre contre des bébés violents et modifiés, alors je le ferais peut-être aussi, répondit-elle avec coquetterie. Mais malheureusement nous devons sauver le monde.

Elle le fit rentrer dans le bâtiment.

« Et si je n'étais pas mariée », aurait-elle dû ajouter. Mais Rich venait de lui procurer son moment le plus agréable depuis des jours.

Helge ne pouvait savourer la vue spectaculaire sur le Golden Gate à l'aube depuis la fenêtre panoramique de la suite d'hôtel. Il était assis en compagnie de Horst Pahlen et du chef de la sécurité de Santira, Micah Fox. À la télé, il y avait des reportages frénétiques sur les événements nocturnes de San Diego. Breaking News !

L'ordinateur portable devant eux diffusait les images prises avec un téléphone : un drone décollait avec son chargement.

— Ils ont tout documenté avec des vidéos, fit Gordon dans la fenêtre en haut à droite.

Il montrait des extraits d'un film où l'on voyait John et Haji récupérer les jerrycans sur le marché et remplir les drones avec leur contenu.

— On est en train de procéder aux analyses génétiques. Ce n'était pas les grains de maïs. Pas les semences non plus, c'est aussi ce que montrent les enregistrements. Ce n'était pas non plus des pesticides comme on aurait pu s'y attendre. Mais plutôt une poudre ou une sorte de poussière. Au microscope, ça fait penser à du pollen de maïs. Je suis certain que nous avons trouvé notre poudre miraculeuse. Un drone épandait un nuage trouble au-dessus des champs sur la vidéo. Vous trouvez tous leurs échanges sur leurs comptes Facebook.

— Et Allan Nieman ? s'enquit Helge.

— Il y en a plusieurs, dit Gordon. Nos premières recherches n'ont rien donné. Notre sécurité doit les approfondir. Je parierais sur un pseudo. Peut-être trouverez-vous qui se cache derrière ce compte. Au

pire, en passant par les autorités. Mais je serais d'avis de procéder autrement d'abord. Social Engineering, ou ce genre de trucs.

— On s'en occupe, répondit froidement Micah. (Personne ne devait lui expliquer son boulot.) Et les documents dans le port d'où proviennent les jerrycans ? Il doit bien y avoir un expéditeur.

Gordon hocha la tête.

— Allan Nieman leur a donné le lieu et un contact pour les récupérer. On va y faire un saut. Peut-être en sait-il plus sur leur provenance.

Hegel regarda sa montre IWC.

— On a un rendez-vous dans une heure. On vous fait signe après.

Helge ferma le portable. Son regard absent passait sur le poste de télévision qui diffusait une intervention de police autour d'un hélicoptère sur un parking. Les images étaient accompagnées de commentaires hystériques. Le bandeau ne donnait pas d'autres informations. Helge se leva. Il avait besoin de se mettre quelque chose sous la dent avant son rendez-vous.

— **M**erde, jura le directeur de cabinet à côté de Jessica en voyant le reportage. Les médias pètent un câble !

L'histoire de l'hélicoptère faisait la une.

— Trouvez quelque chose, aboya-t-il au porte-parole de la présidente. Ce que vous voulez ! Personne ne doit apprendre que la présidente était là... Reprenez le contrôle là-dessus.

— Nous, fit le général...

— Vous étiez responsable de sa sécurité, alors fermez-la ! l'interrompit le dircab.

— Est-ce qu'on a des nouvelles de la présidente et des enfants ? demanda Jessica à Tom et à l'officier de la police de San Diego pour détourner l'attention.

Hochements de tête.

— La police a trouvé le GMC, mais il était vide, fit Jaylen. Comme il y a moins de caméras dans ce coin, il y a énormément de voitures qu'ils auraient pu voler. Elles sont toutes recherchées et contrôlées, sans succès. D'autres équipes fouillent les environs autour du van au cas où les enfants et la présidente y seraient encore.

— On ne peut pas émettre d'avis de recherche classique, fit le FBI. Ce serait trop risqué.

— Sans parler du désastre dans la presse s'ils étaient retrouvés, intervint le directeur de cabinet. La présidente comme otage...

Le fait que cet homme perde toute contenance déplaisait à Jessica. Il leur fallait garder la tête froide. Bien entendu, les unités spéciales n'étaient pas des machines à combattre qui fonctionnaient toujours parfaitement, comme les médias ou les films d'action les présentaient. Ce qui était bien connu depuis certaines actions désastreuses en Afghanistan ou en Irak. Le directeur de cabinet savait de quoi il parlait lorsqu'il disait qu'il fallait reprendre le contrôle sur l'histoire. Tant qu'un nombre restreint de personnes seulement savait que l'histoire ne collait pas aux événements, alors il n'y avait pas de problèmes. Mais ça pouvait changer. Soit ils prenaient le contrôle sur la communication, soit sur les événements.

Helen gara la voiture dans un parking à plusieurs niveaux de l'aéroport. Ici, on ne la trouverait pas si vite. Elle continuait de lutter avec elle-même. L'idée d'Eugene avait l'air folle. Ses capacités lui faisaient peur. Pourtant ses arguments ne lui semblaient pas complètement insensés. Son physique d'enfant provoquait chez elle un instinct protecteur. Elle ne pouvait tout de même pas laisser ce gamin tout seul.

Comme Eugene ne prévoyait pas de voler sur un avion de ligne, ils se dirigèrent vers le terminal pour les pilotes amateurs, les écoles d'aviation et les jets privés. L'air résolu, Eugene cherchait la première école. Helen, à ses côtés, était toujours tiraillée entre ses angoisses pour les bébés qui croissaient en elle, des sentiments ambivalents vis-à-vis de Greg et l'espoir qu'ils fussent arrêtés.

Une dame les accueillit dans un petit bureau. Esmeralda Chimenez d'après son badge.

— Nous avons une requête qui vous paraîtra peut-être étrange, commença Helen, comme si elle en avait convenu avec Eugene. Comme nous sommes très pressés, nous sommes à la recherche d'un élève qui aurait encore besoin de faire de nombreux miles sur un jet à réaction. On participerait aux frais du vol avec un montant substantiel.

La femme plissa le front.

— Les vols de ligne durent plus longtemps, et nous devons arriver aussi vite que possible à destination, ajouta rapidement Helen.

À son expression, cela ne suffisait pas à convaincre la préposée.

Helen déposa leur passeport sur la table.

— Rien d'illégal, affirma-t-elle. Ma mère est gravement malade.

L'air sceptique, Esmeralda parcourut les documents.

— Votre fils ? Il porte un nom différent du vôtre, fit-elle avec un accent espagnol.

— Le nom de son père. On a conservé nos noms en nous mariant. (Manifestement hostile à cette idée, la femme fit rouler ses yeux.) Mais il tenait à ce que ses enfants s'appellent comme lui.

Elle repoussa les passeports.

— On n'a personne qui aurait besoin de faire des kilomètres, dit-elle d'un air revêché.

Helen attendit un peu pour voir si elle changerait d'avis. Elle reprit les passeports.

— Merci tout de même, fit-elle en guise d'au revoir.

Trois minutes plus tard, ils étaient dans les bureaux d'une autre école, face à une employée du nom de Mercédès Dosantos. Les mêmes explications.

— Les lignes régulières avec deux changements sont trop longues. Ma mère est en train de mourir !

Dosantos opina du chef, pensive.

— J'aurais trois pilotes à vous proposer. Où faut-il aller ?

— Au Brésil.

— C'est grand. Où précisément ?

— Montes Claros.

— Jamais entendu parler.

Elle haussa les épaules et prit son téléphone. Helen ne comprenait que quelques mots de sa conversation en espagnol. Eugene se dandinait sur sa chaise comme n'importe quel enfant de dix ans.

— Maman, fit-il d'une voix enfantine, quand est-ce qu'on arrive ?

— Je... je ne sais pas, répondit Helen, décontenancée.

Mercédès mit sa main sur le micro.

— Qu'est-ce que vous entendez par « montant substantiel » ?

— Vingt mille dollars. En liquide. La deuxième moitié à notre

arrivée, remise par les gens qui nous récupèrent.

La préposée transmet, puis raccrocha.

— Ça va prendre quelques minutes, dit-elle. On en saura plus tout à l'heure. Un vol à l'étranger avec des arrêts pour le kérosène. Ça complique les choses. Et ce sera peut-être plus cher. (Elle parlait comme s'il était évident qu'Helen pût payer davantage.) Pouvez-vous me montrer vos passeports ?

Les mêmes questions. Elle leur rendit les passeports sans en noter les numéros ni les noms.

Son téléphone sonna. Elle décrocha, puis de nouveau posa la main sur le micro.

— Vingt-cinq mille. Départ dans une heure. OK ?

— Ça marche.

Mercédès raccrocha après avoir communiqué la réponse.

— Vous devez être vraiment pressée, dit-elle sur un ton qui laissait penser que ce genre de marchés, sans être rare, n'était pas son quotidien. Je vous conduis dans la salle d'attente.

Eugene adressa un sourire triomphal à Helen.

Attendre, songea Helen. Nous n'avons pas encore embarqué. Et nous sommes loin d'être arrivés à bon port. Elle ne pouvait croire ce qu'elle faisait. Elle devait au moins faire savoir à Greg qu'elle allait bien.

Le pilote était un homme de petite taille, attirant, la trentaine bien sonnée.

— Jonathan Green, se présenta-t-il avec un sourire carnassier.

— Ça ne sonne pas très mexicain.

— C'est sud-africain.

Emilio Durante, l'élève pilote, était un jeune dans la vingtaine, au physique banal.

Ils gagnèrent un petit jet sur la piste d'atterrissage. Il avait le nez pointu, deux réacteurs de part et d'autre de la queue, l'échelle de coupée était déjà déployée.

— Un Learjet 60, annonça Jonathan.

Arrivée au pied de l'escalier, Helen n'hésita plus. Elle avait décidé de protéger ses enfants avant tout et de partir le plus loin possible des autorités américaines.

L'intérieur de l'appareil était encore plus luxueux que celui du jet qui les avait emmenés à San Diego. Jon prit l'argent, compta et pria Helen de prendre place. Personne ne leur avait plus demandé leurs passeports. Manifestement, ils ne devaient pas non plus passer de contrôle de sécurité ou de check-in.

— Est-ce que tu veux t'installer avec moi dans le cockpit pour le décollage ? demanda-t-il à Eugene.

— Oh ! Oui !

L'enfant mimait à la perfection l'enthousiasme d'un garçon de son âge, remarqua Helen. Et si c'était sincère ? Elle ne parvenait pas à le cerner.

Eugene et les deux hommes disparurent dans le cockpit. S'ils savaient qui ils avaient à bord ! Espérons qu'Eugene ne prenne pas les commandes cette fois.

Helen s'attacha et regarda par le hublot, perdue dans ses pensées. Un nouveau monde.

La machine se mit en mouvement et gagna doucement la piste. Le cœur d'Helen battait plus vite. L'avion accéléra. Crispée, elle regardait le tarmac qui filait à toute allure.

Elle ne remarqua pas l'instant où ils décollèrent. Elle sentit seulement l'accélération dans son estomac. Soudain, ils furent dans les airs. Stables. Ils montaient à la verticale en décrivant une longue courbe en direction des montagnes. Le paysage devenait plus petit. À sa gauche, les montagnes disparaissaient dans la lumière du soleil. Aveuglée, Helen oublia pourquoi elle était là, avec qui, ce qu'il s'était passé, et ne sentait que les rayons couler dans tout son organisme. Elle se perdit dans ses sentiments. La chaleur la fatiguait. Elle réalisa alors qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Les images des heures et des jours passés se télescopaient dans sa tête. Elles se mêlèrent rapidement à ses rêves, tandis que le pilote mettait le cap au sud.

Quel que soit l'endroit où Greg se trouvait, ça fourmillait de policiers ou de soldats. Dans les couloirs devant leurs chambres. Sur le trajet pour aller au réfectoire et à l'intérieur de celui-là. Vers neuf heures, il était relativement plein. Les hôtes avaient faim. De nourriture et d'informations. Il s'assit avec Diana et Mike. La partie droite du visage de Mike et ses yeux étaient tuméfiés. Greg leur raconta la fuite d'Helen.

— Elle a raison, fit Mike. Qui sait si nous nous en sortirons vivants.

— Arrête ! cria son épouse.

Greg ne pouvait répondre à leurs interrogations. Avec qui était-elle partie ? Pourquoi les soldats ne l'avaient-ils pas arrêtée ? Ça ne faisait qu'expliquer le bruit de l'hélicoptère que tout le monde avait entendu. Ils attendaient que quelqu'un leur explique enfin ce qu'il allait se passer, mais les soldats présents ne faisaient qu'assurer leur surveillance. Le découragement se faisait sentir, plus personne n'osait entreprendre quoi que ce soit après les événements passés.

Des voix s'élevèrent à l'apparition de Jessica Roberts.

— On veut rentrer chez nous !

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Lorsque j'aurai parlé à mon avocat, vous passerez un sale quart d'heure.

Elle attendit que le silence se fit.

— En raison d'événements imprévus, fit-elle froidement, nous ne pouvons vous fournir d'explications. (Elle poursuivit dans un brouhaha croissant.) Mais nous allons prévenir immédiatement vos familles par mail ou par message pour leur dire que vous n'êtes pas joignables pour quelques jours, parce que vous êtes malades. Dans quelques minutes, on viendra récupérer les coordonnées des destinataires.

— C'est une dictature ! tonna quelqu'un.

— C'est pour votre propre sécurité, dit Jessica sur un ton bourru.

— C'est toujours ce qu'ils disent quand ils t'ont foutu par terre, dit Mike. Connards.

— Merci ! lança Jessica. Nous parlerons de tout le reste ultérieurement.

Elle se tourna pour partir.

— À d'autres, grommela Mike.

Son esprit de révolte y avait laissé des plumes la nuit précédente. Les autres personnes ne firent rien d'autre que caqueter bruyamment en raison des sentinelles.

Gordon comparait le lieu avec la vidéo de John et d'Haji. John, après quelques menaces, lui avait montré sur une carte le lieu d'où provenaient les jerrycans, non loin des champs miraculeux. Même si le lieu avait l'air différent dans l'obscurité, c'était bien le bon endroit. Une boutique en bordure d'un marché misérable. Derrière, un entrepôt avec des pièces détachées de voitures et d'autres rebuts qu'on jetterait à la poubelle dans les pays occidentaux, mais qui avait ici une quatrième ou une cinquième vie. À la lumière des quelques lampadaires, le marché semblait être le lieu de vie nocturne du coin tant il y avait de monde.

John entra dans la boutique. L'homme auprès de qui John et Haji avaient récupéré les jerrycans se tenait dans la lumière d'une ampoule nue derrière un comptoir de guingois en bois élimé.

Gordon le salua et lui montra la vidéo. Les jerrycans. D'où ils viennent ? Qui les a apportés ? Il sortit quelques billets.

— Mjuma Transports, dit-il. Ils livrent souvent. Adresse ?

Que des bribes de phrases.

— S'il vous plaît, répondit Gordon.

Cela avait presque été trop simple.

L'homme fouilla dans une caisse posée sur une étagère bancale derrière lui, d'où il tira un morceau de papier. Il le montra à Gordon. Une adresse à Dar es Salam. Assortie d'un numéro de téléphone. Gordon entra les deux informations dans son téléphone. Il déposa les

billets, remercia et sortit dans la nuit tropicale. Il composa le numéro de Mjuma Transports. Peut-être y avait-il encore quelqu'un.

La présidente avait les yeux qui brûlaient, son dos la faisait souffrir. Elle était habituée au stress comme aux longues nuits, mais pas aux rapt. D'autant plus lorsqu'il s'agissait d'enfants modifiés. Après qu'Eugene les eut quittés, le pilote avait pris la direction du nord sur l'Interstate 5. Dans d'autres circonstances, la présidente aurait pu avoir des souvenirs sentimentaux remontant à des voyages du temps où elle était étudiante.

Au bout d'environ une heure, le pilote ralentit. Ils prenaient la direction des montagnes. « Ramona », lisait-on sur un panneau. La présidente avait renoncé à discuter. Les enfants suivaient les instructions de la fille. La route devint sinueuse, ils passèrent dans des zones habitées qui se firent de plus en plus rares jusqu'à disparaître. Au bout d'un quart d'heure, le pilote bifurqua dans un chemin forestier. Cela déplut à la présidente, mais compte tenu de son état de fatigue, elle ne ressentait quasiment plus la peur. Au bout de dix minutes sur le sentier désert, au milieu d'une vallée, la fillette ordonna au pilote de s'arrêter.

— Descendez, fit-elle en les menaçant d'un fusil automatique.

Le pilote et la présidente obtempérèrent. Ils attendirent que les enfants les suivent. Au lieu de ça, ils verrouillèrent les portières. Le plus grand prit le volant, il manœuvra et le véhicule disparut par là où ils étaient arrivés.

— Vite, venez, fit le pilote. (Il la prit par la main et la tira entre les buissons en direction de la colline.) Avant qu'ils ne reviennent sur leur décision.

La présidente le suivit, mais ne se faisait aucun souci : ils ne reviendraient pas.

Ils restèrent quelques minutes immobiles à observer la vallée. Nulle trace de la voiture.

En se levant, elle ressentit ses articulations.

— On y va.

Sur l'écran d'Helge, le visage de Gordon apparaissait pixellisé et dans des couleurs vives. Sa voix n'était pas claire. Dans la suite de l'hôtel où ils étaient descendus, Helge peinait à le comprendre alors qu'il tenait le téléphone tout près de son visage, à côté de Micah et de Horst.

— J'ai trouvé l'endroit où ils ont récupéré les jerrycans. Une sorte de marché dans un trou perdu. Ils ont été livrés par une entreprise de transport local, Mjuma Transports. J'ai réussi à joindre quelqu'un chez eux qui m'a donné le nom de l'expéditeur.

— C'est qui ?

— Eloxy. (Sa voix grésillait.) Le siège central est à Montes Claros, au Brésil.

Horst tapait déjà sur son ordinateur.

— Et c'est de là que viennent les jerrycans ? demanda Helge.

— D'après Mjuma Transports, oui. Ils n'ont pas de vieilles guimbardes comme je me l'étais imaginé. Ils livrent en Tanzanie, au Mozambique, en Afrique du Sud, en Zambie et au Kenya. Le type que j'ai eu m'a dit aussi que cette livraison était la première d'Eloxy. Je vais aller le voir demain. On verra. Peut-être aurons-nous d'autres surprises.

— On en a déjà, s'immisça Horst. Les champs de coton génétiquement modifié qu'on a trouvés au Brésil sont à côté de Montes Claros.

— Bien, dit Helge. Ah, et aussi : achetez toute la récolte des paysans. Si possible, achetez aussi leurs terres. Mettez un cordon sanitaire de plusieurs centaines de mètres autour. Vite. Peu importe le prix. Une fois que ce sera fait, conservez quelques échantillons et détruisez le reste. Tout. Les paysans ne doivent rien garder pour leurs semences. Vous m'avez compris ?

— Oui. Et qu'est-ce qu'on fait s'ils ne veulent pas vendre ?

— Ce n'est qu'une question de prix.

— Et si ça ne suffit pas ?

— Ces plantes ne doivent pas survivre. Et encore moins se propager.

À l'autre bout du monde, Gordon fixait sa caméra. Il réfléchissait.

— Compris, lâcha-t-il finalement.

— C'est du bon travail, Gordon. Bonne nuit où que vous soyez. (Il mit fin à l'appel et se tourna vers Micah.) Vous dites la même chose à nos hommes en Inde et au Brésil. Acheter les récoltes, la terre et les troupeaux. Garder quelques échantillons, détruire tout le reste.

— À n'importe quel prix, répéta Micah.

Il laissa ouvert le fait qu'il s'agît ou non d'argent.

— À n'importe quel prix, répondit Helge, de manière tout aussi ouverte.

Même des extraits d'une telle conversation ne prouveraient rien. En tant que patron, il savait comment passer des ordres.

— Il n'y a pas grand-chose sur Eloxxxy, fit Horst, le directeur de la recherche et du développement. Un petit producteur de pesticides. La page d'accueil ne fait pas trop pro, et il y a peu d'informations. On va creuser ça.

— C'est cette boîte qui est censée avoir envoyé les OGM avancés sur toute la Terre ?

— C'est peut-être une façade. Ou même des fausses informations transmises par Mjuma Transports.

— Sa proximité avec les champs de coton brésilien prouverait que c'est bien elle la responsable. Micah, tu connais bien quelqu'un qui peut entrer dans le système informatique d'Eloxxxy ? Et on s'y rend pour causer avec eux.

Ils marchèrent une demi-heure avant d'atteindre la route.

— Il faut qu'on évite de croiser du monde, dit la présidente.

— Pourquoi ?

Personne ne lui avait encore rien dit ?

— C'est trop compliqué. Quoi qu'il en soit, on doit entrer très rapidement en contact avec la police.

Côte à côte, ils faisaient signe aux voitures qui passaient. Quelques-unes ralentirent avant d'accélérer de nouveau malgré l'uniforme du pilote.

La cinquième s'arrêta. Un homme d'âge moyen en sortit, les cheveux clairsemés, le visage rond, portant une chemisette jaune pâle sur un petit ventre.

— Ouah ! Vous ressemblez à la présidente.

Elle fit un signe de tête.

— On me le dit souvent.

— Vous allez où ?

Elle fit un pas en arrière.

— N'approchez pas.

Sous son regard déconcerté, elle ajouta :

— Mais restez là, s'il vous plaît. Comment vous appelez-vous ?

— Edward Solowsky. Ed.

— OK, Ed, ce que je vais vous expliquer va vous paraître fou. Mais s'il vous plaît, faites ce que je vous dis. Est-ce que vous avez un téléphone ?

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'homme non sans méfiance. Une caméra cachée ?

— Non. Avez-vous un portable ?

— Oui.

Il le prit dans sa poche.

— Alors appelez le numéro que je vais vous communiquer.

Il ne fit pas mine de vouloir collaborer. Elle lui jeta un regard qui fonctionnait habituellement. Du moins lorsque les gens savaient qui elle était.

Cela fit encore son effet. Une autorité naturelle. On l'obtenait avec le temps dans son boulot. Elle dicta le numéro, il tapa.

— Dès que quelqu'un décroche, donnez votre nom, dites où vous êtes et que vous vous trouvez face à la présidente.

Il écarquilla les yeux, mais n'eut pas le temps de laisser cours à sa surprise. Il y avait déjà quelqu'un au bout de la ligne. Il fit ce qu'on lui avait dit. Pendant ce temps-là, le pilote, à côté d'elle, se fit plus grand et observa quelques pas de côté.

— Une voiture sur l'autre file, chuchota-t-il. Elle est passée de notre côté il y a une minute. Et maintenant en face. Le passager semblait filmer avec son tél.

— Merci, répondit la présidente à voix basse.

— L'homme voudrait vous parler en personne, fit Ed.

— Dites-lui que je suis à deux mètres de vous et que je ne peux m'approcher. Il sait pourquoi.

Effrayé, il transmet les informations et se recula.

— Il dit qu'on va venir vous chercher, balbutia Ed. Il demande où sont les enfants.

— Certains sont sur la route dans un Ford Galaxy conduit par un gamin de dix ans. Ils ne devraient pas être trop difficiles à trouver.

L'homme plissa le front, fit une grimace et transmit ce qu'elle lui avait dit. Il écouta la réponse.

— On vous envoie quelqu'un. Il m'a demandé d'attendre avec vous,

puis il a raccroché.

Il se tenait devant eux, incertain, la main avec le téléphone contre sa cuisse.

— Vous êtes vraiment la présidente, n'est-ce pas ?

Le visage de la présidente emplissait presque l'intégralité de l'écran.

— Je n'ai rien d'autre à vous raconter. La petite troupe qui nous a enlevés m'a semblé faire partie d'une équipe rodée. Ils se baladaient avec les armes comme si c'était des jouets. Vous devez les ne retrouver ! Surtout cet Eugene. Il est extrêmement dangereux. Partez à sa recherche, mettez-le hors d'état de nuire. Par tous les moyens. Il ne doit pas provoquer d'autres catastrophes. Peut-être que d'autres gamins de New Garden sont au courant de ses plans. Il a un calendrier précis, peut-être qu'il le partage avec cette fille disparue elle aussi. Hormis ce virus, il parlait d'autres mesures qu'ils voulaient mettre en place. Avez-vous trouvé d'autres choses dans les dossiers ?

— Pas vraiment. Nos experts sont encore dessus.

— Je reste en quarantaine ici pour l'instant, dit la présidente.

Jessica fit signe à l'opérateur de lancer les vidéos apparues en ligne au cours des dernières heures. Des images floues, tremblotantes, prises d'une voiture, montraient un véhicule sur le bord de la route devant lequel trois personnes discutaient. Puis le commentaire du vidéaste, difficile à percevoir à cause du bruit du moteur.

— Très ressemblant... la présidente ?... tu penses... faire ici ?

— Il y a déjà des films sur Internet, dit Jessica.

— Trop courts et de mauvaise qualité pour être dangereux. Qu'est-ce que tu en penses, Al ?

— Les deux qui ont été postés, oui. On s'en occupe.

— Est-ce que quelqu'un a fait le lien avec les gros titres sur New Garden ?

— Pas encore. Ce serait aberrant.

— À propos de New Garden, intervint Jessica, qu'est-ce qu'on fait des clients ?

— J'y ai pensé. J'ai eu assez de temps. Je dois en parler aux juristes et aux membres du comité d'éthique.

Des images médiocres en noir et blanc, des contours de voitures, un véhicule se déplaçant au premier plan. Une petite citadine asiatique. Quelques images plus tard, l'opérateur mit sur pause.

— On a la plaque d'immatriculation, dit-il.

De nouveau sur pause quelques images plus tard. Un enfant, de toute évidence, sur le siège passager reculé en arrière. Deux visages aux teintes différentes, leur partie supérieure dans l'ombre.

— On ne voit pas grand-chose, fit Jessica. A-t-on d'autres enregistrements d'avant leur fuite, notamment avec les vêtements que portaient Eugene et Helen Cole ?

L'opérateur appuya sur un bouton, des images apparurent sur l'écran voisin. Il y avait pensé et préparé l'enregistrement. Helen Cole suspendue à l'hélicoptère. L'hélicoptère dans la lumière des projecteurs.

— Ça pourrait correspondre, fit Jessica. Son pull, son chemisier, ça ressemble beaucoup.

L'opérateur appuya sur une autre touche. Sur un troisième écran apparut l'image fixe de la voiture. La qualité était nettement meilleure que sur l'autre vue. De nouveau les deux visages dans l'ombre. Mais on distinguait mieux les habits.

— Trois quarts d'heure après avoir quitté le parking, dit l'homme. Ils ont passé la frontière pour le Mexique à Tijuana.

Jessica était trop fatiguée pour jurer.

— On est en contact avec les Mexicains ?

— Oui. Malheureusement, ils ont reçu les images quelques minutes trop tard. Et de l'autre côté, il n'y a pas assez de caméras.

— Merci, soupira Jessica.

À un cheveu !

— On est en contact avec Helge Jacobsen de Santira, fit un autre homme en lui tendant un téléphone. Vous vouliez lui parler. On a pensé que vous auriez peut-être le temps.

Elle roula des yeux.

— Ah ! Lui. Il est plus que temps. Merci.

Helge s'était confortablement installé dans l'un des fauteuils en cuir à l'arrière du Falcon de l'entreprise, lorsque Micah vint à lui avec un téléphone et un ordinateur portable.

— Un appel très inhabituel, dit-il. Cette dame appartient à l'équipe du conseiller en sécurité de la Maison Blanche.

Micah lui montra une page Internet avec un portrait. Il donnait environ trente-cinq ans à cette femme. Un mélange bigarré de parents issus du monde entier, déduisit-il des traits de son visage, des taches de tousseur sur une peau sombre et des cheveux frisés.

— Jessica Roberts voudrait parler avec vous des OGM en Afrique, en Inde et au Brésil.

Cette information cueillit l'homme à froid.

— D'où est-ce qu'elle est au courant ?

Micah haussa les épaules.

— Aucune idée. NSA ?

— Merde, jura-t-il à voix basse. Je pensais que nos communications étaient sécurisées ?

— C'est juste une supposition. Peut-être que quelqu'un de chez nous n'a pas fait attention. C'est peut-être d'autres sources aussi.

Helge fit un geste vague.

— Passez-la-moi.

Micah lui tendit le téléphone.

— Merci de prendre le temps pour me parler, monsieur Jacobsen, commença-t-elle après une rapide présentation. Je voulais m'adresser directement à vous. Nos collaborateurs vous ont déjà indiqué ce dont il retournait. Ces évolutions découvertes sur trois continents ne sont pas de la roupie de sansonnet.

Une formulation grossière, songea Helge. Avant qu'il ne pût demander d'où elle tenait ça, elle poursuivit.

— Lorsque nous en avons eu connaissance, nous avons appris que vous étiez au courant depuis quelques jours. Je vais faire vite, on m'a dit que vous étiez sur le point de décoller. Et que votre entreprise effectuait quelques recherches.

— C'est ce que nous faisons. Nous n'en sommes qu'au début. Ces découvertes sont encore toutes fraîches.

— Bien sûr. En avez-vous averti les autorités locales ou des organisations internationales ? Nous n'avons rien reçu de notre côté...

— Avant de le faire, nous voulions être tout à fait certains de ce qu'il se passait.

— Je comprends.

Elle a compris surtout qu'elle avait un moyen de pression sur moi, jura intérieurement Helge.

— Est-ce que vos recherches ont donné quelque chose ? Le producteur par exemple ?

— Hélas, non.

— Dommage. Ces organismes représentent potentiellement une grande menace. D'autant plus que vous n'avez fait aucun signalement. C'est la raison pour laquelle nous vous prions de collaborer étroitement avec nous.

Cette Roberts préférait les menaces subtiles aux directes. Elle savait depuis longtemps ce qu'il faisait. Mais ils ignoraient encore d'où venaient les OGM. Il devait donc gagner du temps.

— Il nous faut des échantillons des animaux et des plantes concernés afin de les comparer avec des données provenant d'autres sources.

— Quelles autres...

— Nous ne pouvons pas vous les révéler pour l'instant, lui coupa-t-elle la parole.

Prendre et donner, jura-t-il intérieurement. C'est ainsi que ça marchait. Elle ne voulait que prendre et rien donner. Sa position le lui permettait.

— Mes collaborateurs voient ça avec vous. On reste en contact. Vous savez comment me joindre dorénavant.

— Naturellement, répondit-il en serrant les dents.

Quelle insolence !

Elle avait déjà raccroché.

Horst lui adressa un regard interrogateur.

— Va te faire foutre ! beugla Helge et il envoya valdinguer le téléphone dans l'allée entre les sièges. Connards arrogants ! Ils savent beaucoup de choses, mais rien sur Eloxy. Si cette société est bien responsable de ce merdier, alors on doit parler à ces génies en premier pour avoir toutes nos chances. Est-ce que le pilote a la possibilité de masquer notre position aux autorités ou aux satellites ?

L'appareil rejoignait lentement son point d'envol.

Greg courait dans la nuit, des branches se brisaient sous ses pas, les faisceaux lumineux des projecteurs perçaient l'obscurité, des bruits d'hélicoptères le surplombaient.

— Helen ! s'époumonait-il.

On le prit par le bras, on le secoua. Il chercha, en vain, à se libérer.

— Greg !

Les soubresauts venaient de la moto sur laquelle il fonçait à travers le chemin forestier.

Une voix de femme.

— Greg ! Réveillez-vous !

Le jour. Greg, t'as de la bouillie dans le crâne.

Le visage de Jessica Roberts tout contre le sien.

— Greg ! répéta-t-elle. Réveillez-vous ! Eh !

À ses côtés un soldat, derrière un lit superposé. Des portes vitrées et une terrasse. Sur le lit un chemisier d'Helen. Greg reconnut sa chambre. Il rassembla ses pensées. Les images d'Helen dans l'hélicoptère. Lui, qui ne voulait y croire. Qui l'avait cherchée jusqu'au déjeuner. Il avait fini par retourner dans sa chambre, il avait espéré la retrouver. À bout de forces, il s'était laissé tomber dans le fauteuil.

Il était maintenant parfaitement réveillé. Il bondit.

— Il est arrivé quelque chose à Helen ?

— La dernière info qu'on ait, c'est qu'elle est partie avec l'un des enfants après sa fuite en hélicoptère. On ignore si c'était de son plein gré, les enfants étaient armés.

— Mon Dieu, soupira-t-il.

— D'après ce qu'on sait, ils ont volé une voiture et ont gagné le Mexique. C'est votre épouse qui conduisait.

— Vous plaisantez ? Qu'est-ce qu'elle ferait au Mexique ?

— J'aimerais que vous me le disiez. Est-ce que vous avez des relations avec ce pays, vous ou votre femme ?

— Aucune.

Diana et Mike étaient en chemin pour le souper, lorsqu'une policière les interpella.

— Diana et Mike Kosh ?

La tension constante chez Diana, due aux tentatives artificielles d'avoir un enfant au cours des années passées, s'était transformée en hypersensibilité depuis quelques jours. Chaque nouvelle surprise était une étape de plus vers l'explosion.

— Voulez-vous me suivre, je vous prie ? On aimerait discuter avec vous de la manière dont vous regagnerez votre domicile.

Une étape supplémentaire.

— Qu'est-ce qu'il y a à discuter ? demanda Mike brusquement. Vous n'avez qu'à ouvrir les portes et siffler vos cow-boys.

Diana aurait pu se passer de cette remarque. Elle serra son bras pour l'apaiser, peut-être également pour se calmer elle-même. Elle le tira doucement.

La policière les conduisit dans une salle de réunion sobre, derrière la table de laquelle les attendaient une femme et un homme en civil. Ils firent signe au couple de s'installer. La fonctionnaire ferma la porte de l'extérieur.

— Moi, c'est Carrie. Lui, c'est Tim, fit la femme.

Pas de nom de famille. Diana doutait qu'il s'agisse de leur vrai prénom. Son sentiment de mal-être s'accrut.

— Venons-en directement au fait, commença Carrie. Ce qui s'est passé ici, et ce qui y a été découvert ces derniers jours, doit rester absolument secret pour des raisons évidentes de sécurité nationale et

pour un temps indéterminé. Vous avez donc deux possibilités. La première : vous demeurez ici jusqu'à ce que tout soit tiré au clair et sans aucun contact avec l'extérieur. Nous ne savons pas encore combien de temps ça va prendre. Des jours, des mois, des années. Ne nous faisons pas de faux espoir : peut-être pour l'éternité.

— Vous êtes fous ? s'écria Mike.

Diana lui prit la main pour le faire taire. Dans ce type de situation, son comportement de macho était inutile. Elle se demandait ce qui allait suivre.

— Ou bien ? fit-elle la voix chevrotante.

— Ou vous vous engagez à respecter un secret absolu. Nous vous ferions confiance, dit-elle sur un ton qui fit supputer à Diana qu'ils ne le feraient pas. Et toutes les preuves seront supprimées, conclut-elle.

Diana sentait Mike vibrer sous sa main, sur le point de demander de manière impulsive ce que signifiait la suppression de toutes les preuves. Diana le retint une fois de plus. Ce que Carrie voulait dire était simple. Ses doigts fins s'enfonçaient tant dans la main de Mike qu'il la regarda, l'air surpris. Diana ne pouvait contrôler les tremblements de ses lèvres.

Rich, avec sa lèvre rafistolée sous son nez tuméfié et son bandeau autour de la tête, eût plus ressemblé à un clochard après un accident de boisson qu'à un scientifique de haut-vol, s'il n'avait encore eu cette pointe de vivacité et d'insolence dans le regard.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jessica. Tu avais l'air excité.

— Je le suis, répondit-il, frénétique. Regardez ça !

En plus de Jessica, il avait convié les membres disponibles de la task-force dans les laboratoires de recherche en biologie.

Jessica se pressait contre lui face à un grand écran, leurs bras et leurs cuisses se caressant, tandis que les autres se tenaient derrière.

— Nous avons obtenu un résultat très inquiétant, dit Rich. Et trouvé une preuve. Les deux sont liés et remettent en question certaines de nos hypothèses.

Il afficha des images de plants de coton, de champs de maïs et de chèvres.

— Souvenez-vous des modèles et des simulations de Jill sur le coton, le maïs et les chèvres, dont nous savons qu'ils ont été testés en conditions réelles. J'ai mis deux personnes sur l'analyse des données et

leur ai demandé de les comparer avec celles de quatre autres projets. On a découvert un modèle récurrent.

Rich ouvrit quelques fichiers sur un écran.

— Le travail de Jill est très structuré. Chaque projet se divise en six étapes avec des boucles de contrôle. Premièrement : des essais fondamentaux *in silicio*, c'est-à-dire sur ordinateur. Deuxièmement : des essais plus détaillés *in silicio*. Troisièmement : les premiers essais d'assemblage des organismes *in vivo*, en environnement laboratoire. On trouve des documents dans ses fichiers, des photos et des vidéos. On les a transmis au FBI, à la CIA et au CDC afin qu'ils trouvent des indices qui nous permettent d'identifier les lieux précis. En cas d'échec, elle revient à l'étape deux, elle refait de nouvelles simulations détaillées sur ordinateur. En cas de succès, elle passe à l'étape quatre : premier emploi des organismes en laboratoire. Si elle a conçu du maïs de pollen modifié, alors elle féconde les plants de maïs, les fait grandir et attend la récolte. Si ça ne fonctionne pas, ce qui manifestement ne s'est jamais passé, elle revient à l'étape précédente, le cas contraire, elle aborde la cinquième : multiplication des OGM en quantité industrielle, puis la sixième : leur dispersion. C'est ce qui s'est passé pour le coton, les chèvres et le maïs. Ces documents seront également analysés pour découvrir le lieu de production et le producteur. Tous les fichiers portent une date. Nous savons donc quand elle a franchi les différentes étapes. Plusieurs fois dans l'année, elle doit travailler sous serre ou dans des contrées tropicales qui permettent plusieurs récoltes annuelles.

— Brésil, Tanzanie, Inde, fit Jessica. Ça colle.

Il ouvrit de nouvelles images. Des rizières, certes moins belles que dans un dépliant touristique, mais prises sous tous les angles avec des gros plans sur les cultures.

— Nos équipes tombèrent également sur un projet qui en est déjà à la phase de test *in vivo*, ce n'est donc plus seulement une simulation informatique, mais un test en laboratoire ou dans un champ expérimental avec des conditions sous contrôle. Les photos et les vidéos sont en cours d'analyse. Elle ne pouvait certainement pas mener ces expériences au MIT. C'est intéressant parce que, en raison de la datation, nous en arrivons à la conclusion que cette documentation sur les projets est actuelle. En ce moment, nos équipes examinent toutes les autres expériences selon leur statut. Qui sait ce qui se prépare encore, ce qui a été relâché dans la nature, ou ce dont nous ne savons encore rien !

— Compris, dit Jessica. C'est très intéressant, mais...

Durant l'exposé de Rich, un sentiment désagréable avait commencé à poindre en elle. Depuis leur rencontre dans la salle de crise, cet homme s'était montré comme extrêmement focalisé sur les faits, il avait été efficace et se consacrait à l'essentiel. Il était capable de reconnaître les bonnes priorités. Compte tenu de la situation, il ne présenterait pas la manière de travailler de Jill par pur plaisir. Cette présentation n'était donc que l'introduction.

— J'espère que ça ne conduit pas à ce que je crains...

— Ce qui serait ?

— Que le projet 671F/23a ait déjà dépassé le stade deux, et qu'Eugene n'a pas bluffé.

— C'est précisément ce que nous avons regardé. Tu préfères les bonnes ou les mauvaises nouvelles en premier ?

Jessica sentit l'acidité de son estomac.

— Il y en a plusieurs ? Les mauvaises.

— 671F/23a a été réalisé et diffusé.

— Oh ! Mon Dieu, soupira-t-elle. Jack Wolfson ?

— Probable.

— Que peut-il y avoir de positif ?

— Le virus de ce projet n'est pas contagieux. Il n'est actif que dans les organismes où il a été relâché.

— Ce qui signifie qu'Eugene a à moitié bluffé. Nous ne sommes donc pas infectés.

Jessica n'éprouva aucun soulagement. Une petite voix maligne lui soufflait que Rich n'en avait pas encore fini.

— Il n'y a pas qu'une bonne et une mauvaise nouvelle, poursuivit Rich, renforçant les craintes de Jessica.

— Qu'est-ce qu'il y a de plus ?

— Ça dépend de la manière dont on l'aborde. Manifestement, d'autres projets de la série 671 se trouvent au stade cinq depuis deux jours, peu de temps après la disparition de Jill.

— Multiplication avant diffusion ?

— Ce qui me préoccupe tout particulièrement, c'est qu'elle a sauté l'étape quatre, les essais sur les premiers organismes-tests...

— Qui seraient des hommes...

— Oui, dit Rich. Elle veut diffuser sans effectuer les expériences préalables. Ce qui signifie...

— ... qu'elle est pressée. Et elle risque gros.

Il acquiesça.

— Pourquoi cet empressement ? demanda Tom derrière eux.

— La peur de ne pas être prête avant qu'on la retrouve ? supposa Jessica.

— Elle a fui avant que nous ne soyons au courant pour New Garden.

— Peut-être partait-elle du principe que nous serions bientôt au courant. Si Eugene était en train de créer le virus tueur et qu'il était sur le point de l'envoyer, pour peu qu'elle fût au courant de ses plans, alors la mort du secrétaire d'État a été un signal d'alarme. Ce qui pourrait expliquer son avertissement. À partir de là, elle devait se dépêcher.

— Et c'est là qu'arrive un nouveau résultat dans la balance, déconcertant et captivant à la fois, fit Rich.

Comme il chuchotait plus qu'il ne parlait, tout le monde était attentif.

— Dans cette série F, elle utilise une autre souche de virus de la grippe que celui du projet 671F/23a qui n'est pas contagieux. La même que celle utilisée dans l'attentat contre Jack Dunbraith.

Silence.

Puis tous parlèrent ensemble.

— Jill a-t-elle conçu le virus ?

— Est-ce un hasard ?

— Son avertissement était-il du bluff ?

Rich attendit qu'ils se taisent pour répondre.

— Ce n'est très vraisemblablement pas le fruit du hasard. Elle utilise également la séquence du labo de Baltimore qui augmente l'infectiosité du virus.

— L'attentat était-il un test pour expérimenter l'effet infectieux du virus ? demanda Jessica. Et au lieu de l'utiliser comme un instrument de mort, elle s'en sert comme d'un moyen de transport pour propager la manipulation de cellules progénitrices ?

— Possible. Mais à quoi bon un test mortel qui attirerait toute l'attention sur elle ?

Dans le réfectoire, Greg trouva Diana et Mike silencieux, en train de picorer leur repas. L'ambiance générale était déprimante, quelques femmes pleuraient.

— Je peux m'asseoir ?

Diana acquiesça après que Mike lui eut jeté un regard interrogateur.

Quelque chose ne tournait pas rond.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Greg.

— On peut rentrer chez nous, dit Mike.

Son épouse regardait dans son assiette.

— Mais c'est une super nouvelle !

— À certaines conditions, dit Mike. On est tenus au secret absolu.

— Ça me semble possible. Même si je me demande ce qu'ils pourraient bien faire si quelqu'un parlait.

— Ils exigent aussi que soient détruites toutes les preuves.

— Quelles..., fit Greg avant de réaliser.

Il regarda Diana sans oser être insistant.

— Mon Dieu, fit-il. Et si vous ne voulez pas ?

— Alors on restera. Sans doute très longtemps.

— Quelqu'un va bien finir par vendre la mèche dehors. Vous aussi. Alors tout sera mis au jour !

— Qui y croirait en l'absence de preuves ?

— Mais... les enfants qui sont déjà vivants ?

Mike haussa les épaules.

— Aucune idée. Ils n'en ont pas parlé. Mais regarde, à Guantanamo, on a gardé des gens pendant des années sans procès. Ou ils les emmèneront dans des prisons secrètes. Tout est possible dans ce pays.

Le regard de Greg allait de l'un à l'autre.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Les ovules fécondés n'ont peut-être pas encore nidifié, dit Diana en se maîtrisant. Vu comme ça, ce ne serait pas un vrai avortement.

Elle se mordit les lèvres pour comprimer ses tremblements. Mike lui prit la main et la serra.

Helen, pensa Greg.

« **C'**est la merde, écrivit Jessica à Colin. Tout va bien. Je donne des nouvelles dès que possible. Ça peut durer plusieurs jours. Désolé. Je t'embrasse, toi et les enfants. »

Elle resta simplement assise là pendant quelques respirations à regarder la soirée par la fenêtre. La couverture nuageuse s'était un peu relâchée. L'effet des stimulants que le médecin lui avait injectés ce matin s'était dissipé. Les os comme de pierre, les muscles comme des lambeaux mouillés, et le cerveau comme du coton humide. Elle retournerait le voir. Après le dîner. C'est maintenant qu'elle aurait besoin des facultés des enfants modifiés : peu de sommeil, réactions plus rapides, capacités cognitives augmentées. Ce qui serait mieux encore : que le cauchemar connût une fin. Elle envia presque Helen Cole qui s'était enfuie. L'armée avait aménagé une petite salle à manger pour les responsables. Elle y avait rendez-vous à vingt heures avec Rich.

Il attendait devant la porte ouverte. Quelques personnes en uniforme étaient alignées devant la rampe de distribution des repas.

— Tu viens de prouver une nouvelle fois ton goût pour les endroits romantiques, l'accueillit-il avec une voix rauque et un sourire.

— Alors on devra se concentrer sur nos affaires.

— Allez ! Autorisons-nous un peu de bon temps.

Au même moment, un commis de cuisine fit claquer dans l'assiette

de quelqu'un une bouillie indéfinie accompagnée d'un morceau de viande mal cuit.

— Tu vois ce que je veux dire ? dit-il en grimaçant.

Il la prit par le bras et la tira dans le couloir.

— Je connais quelque chose de mieux.

Elle le suivit en hésitant. Ils tournèrent deux fois, puis il ouvrit une porte.

La pièce n'était pas grande, mais aménagée avec goût. Sans doute le bureau d'un ou d'une associée. Sur le mur gauche, une commode de designer, sur le droit, un canapé stylisé. Au centre, devant la verrière qui ouvrait sur le parc, une table dressée pour deux. Deux verres de vin, de la porcelaine fine et des couverts étincelaient dans la lumière de deux bougies. À côté de la table, un panier verseur d'où dépassait le col d'une bouteille, déjà ouverte et enroulée dans une serviette.

— Une petite escapade hors de la folie, dit Rich en la poussant doucement. Du moins pour quelques minutes.

Jessica ne se défendit pas sérieusement. La mise en scène était si irréaliste et ne collait tellement pas aux événements, qu'elle avait d'autant plus envie de se laisser aller.

— Les réserves de Stanley. Cet homme savait vivre.

Il servit le vin rouge, lui tendit le verre. Elle vit sur une desserte deux assiettes avec ce qui semblait être une petite entrée, deux plus grandes et un plateau de fromages.

— N'y pense pas, dit-il en trinquant. Profite.

— Si je bois maintenant, je vais être ivre.

— Tant mieux.

Une violente secousse tira Helen de son sommeil. Instinctivement, elle se cramponna à ce qui lui passa sous la main : l'accoudoir. Les vibrations s'amenuisèrent. En face d'elle, Eugene lui souriait. Était-ce un cauchemar ?

— Bien dormi ?

Elle se frotta les yeux. Ni Eugene, ni l'intérieur du jet, ni les bruits des réacteurs ne disparurent.

— On atterrit pour faire le plein. Tu as dormi presque six heures.

— Où sommes-nous ?

— Au Guatemala. On y reste seulement pour le kérosène.

— Je... je dois dire à mon mari où je me trouve. Il doit être fou de chagrin.

Sa colère envers lui s'était muée en incertitude, en souci et en peur. Elle était tout de même déçue par son comportement.

Ses inquiétudes semblaient se refléter dans le visage du garçon.

— On va arranger ça. Mais nous devons réfléchir à comment faire.

Sa mine s'assombrit.

— Ton époux se trouve sans aucun doute à New Garden, sous bonne surveillance. Il faudrait appeler ou envoyer un mail. Des traces faciles à suivre si on n'y fait pas attention. Si tu veux garder ton enfant, on doit être sur nos gardes. Comme l'a affirmé la présidente, tous les

services secrets des États-Unis sont maintenant à nos trousses. Et qui sait jusqu'où le gouvernement transmet des informations sur moi et sur les miens. Les services secrets et les autorités du monde entier sont probablement sur nos traces.

Peut-être était-ce son envie de dormir, peut-être était-ce l'exposé soucieux d'Eugene qui rendit ses arguments percutants pour Helen.

— Des perspectives prometteuses !

Le jet s'arrêta.

— Mais on trouvera une solution, fit Eugene avec optimisme. Une petite faim ? demanda-t-il gaiement. Tu n'as rien avalé depuis hier soir. Au fond, il y a un petit frigo avec de quoi grignoter. Il faut simplement que tu évites le champagne.

— Ce ne sera pas trop dur. Je n'ai aucune raison de faire la fête.

Les verres, les assiettes et la bouteille de vin étaient vides. La nuit était tombée. Pendant bien plus d'une heure, Rich avait fait le service et débarrassé, resservi du vin et, à chaque fois que la conversation était revenue sur les événements survenus depuis leur première rencontre, il avait élégamment changé de sujet. Pendant quelque temps, elle avait oublié où elle se trouvait. Ils avaient mangé le fromage, assis confortablement sur le canapé, Rich avait ouvert une autre bouteille.

— Non merci, fit Jessica, la main sur son verre.

Rich se resservit, goûta.

Après l'avoir trouvé bon et avoir trinqué avec elle, Jessica prit sa main et la serra.

— Merci. C'était une très belle soirée.

— Tout le plaisir était pour moi.

À son tour de lui serrer la main. Il but, posa son verre et balança sa tête en arrière sur les coussins et la tourna vers elle.

Jessica se laissa également glisser dans l'assise, le regarda, sourit et savoura cet instant. Elle sentit que sa tête se faisait plus lourde lorsque le visage de Rich s'approcha, réalisa que ses paupières tremblèrent avant de se fermer, tandis que la frontière entre rêve et réalité s'estompait.

Au sixième jour

Cela avait été le plus long vol de toute la vie d'Helen. Jamais elle n'avait eu à songer à tant de choses. Ils firent une seconde pause pour faire le plein, au milieu de la nuit. Au nord du Brésil, d'après Eugene. La plupart du temps, lorsqu'elle n'était pas tiraillée par ses pensées, Helen somnolait.

Au bout d'un moment, le ciel d'un noir d'encre prit une teinte bleu sombre à sa gauche. Dans le lointain apparut une ligne diffuse qui devint l'horizon. Une demi-heure plus tard, un orange brûlant apparut. Helen voyait des paysages immenses, des cours d'eau qui se frayaient un chemin à travers d'épaisses forêts. Quelques villages de loin en loin, et des villes plus grandes. D'étroites bandes rectilignes s'étiraient, probablement des routes. Le disque solaire d'un rouge profond se levait. Quelques minutes plus tard, il faisait jour.

— Petit-déjeuner ? demanda Eugene.

Dans le frigo, il y avait encore de quoi grignoter et des jus de fruits. Le garçon mangea d'un appétit féroce.

— C'est quoi tes plans ? demanda Helen.

C'était la première fois depuis des jours qu'elle se sentait forte. Probablement parce qu'elle n'avait pas le choix. Ou parce que tout était si irrémédiablement différent. Elle ne savait pas si Eugene lui dirait la vérité.

— Te souviens-tu du début de ta visite à New Garden ? Votre groupe a été le témoin d'une dispute entre Nelson et moi-même. À cause de Brian, un enfant du personnel qui ne cesse de nous chercher

des noises. Il a toujours été jaloux de nos capacités et a essayé de compenser tour à tour en faisant le fayot, des messes basses et en jouant au sournois. Une vraie teigne.

— J'ai entendu que vous n'étiez pas très sympas avec lui.

— Comme le sont des enfants.

— Mais pas aussi intelligents que toi.

— Parfois si. Personne ne t'énerve jamais ? Et tu restes de marbre ?

Helen aurait dû se taire.

— Nous devons faire en sorte que ton enfant grandisse dans un monde où il y en aura le plus possible de sa sorte, poursuit Eugene. Imagine qu'il n'y en ait qu'une poignée. Pour les parents, ça peut sembler séduisant. L'enfant unique. Mais c'est la conséquence d'une manière de penser idiote. Pour les enfants, ce serait l'enfer ! Pour le tien. Il serait tellement seul ! Tellement étrange ! En outre, il ne pourrait déployer toutes ses capacités qu'au contact du plus grand nombre possible d'enfants de son âge ou plus âgés, au moins aussi doués que lui. L'humanité a toujours le mieux réussi lorsqu'elle a coopéré, et non en se battant.

Son regard fixe était perdu dans le lointain, à travers le hublot.

— On a un laboratoire au Brésil, reprit-il en se tournant vers Helen. C'est Jill qui a organisé tout ça depuis qu'elle travaille au MIT. On y fait des expériences. Le temps est maintenant venu de faire le dernier pas. Plus vite que Jill ne l'aurait souhaité.

— Vous avez un laboratoire... qu'est-ce que ça signifie ? Et vos expériences ? Vous allez régulièrement là-bas ?

— Mais non ! Comment ferait-on ? On a acheté une petite entreprise de génie génétique et embauché quelques scientifiques qui ne sont plus autorisés à travailler aux États-Unis en raison de... certains problèmes. Au Brésil, ça ne dérange personne. On les paye bien, on les aide sur certains problèmes, et ils suivent nos directives.

— Et... ces scientifiques, ils savent ce que... qui vous êtes ?

— Bien sûr que non ! L'un d'entre eux, un seul seulement, a rencontré Jill un jour. Il la prend pour un de ces cerveaux qui veulent monter une start-up géniale. On en croise souvent dans l'élite des universités américaines.

— Avec quel argent deux enfants achètent-ils une boîte au Brésil ? Qui signe les contrats ? Comment...

— Le fric n'est pas un problème. Les marchés financiers sont d'une

grande aide lorsqu'on sait les manipuler avec des algorithmes intelligents. Les contrats sont signés par des adultes que nous payons. Fonder des entreprises, utiliser des prête-noms, y a pas de sujet. Eh ! Nous vivons aux États-Unis, l'un des pays les mieux équipés du monde pour ce genre de malversations, depuis qu'on a interdit aux autres de le faire. À Boston, Jill gagnait assez d'argent et trouvait suffisamment de temps pour tirer les ficelles.

Helen avait l'impression qu'il en ressentait une certaine fierté. Si ce qu'il racontait était vrai, alors c'est sans doute la première fois qu'il s'en ouvrait. Même si elle avait souvent lu de telles histoires dans les médias, c'était tout de même remarquable que deux gamins de dix ans en soient les instigateurs. Une bonne raison d'être fier.

Une plus grande encore de se faire des soucis. De grands soucis.

— C'est de là que tu tiens ton argent ?

— Jill me l'a donné en secret lors de ses visites. Au cas où...

— Pas une mauvaise idée...

— Oui.

— C'est quoi, les expériences sur lesquelles elle travaille ?

— Tout ce qui est possible, que des choses sur lesquelles des scientifiques du monde entier travaillent. Mais nous sommes meilleurs. Production de sources d'énergie alternatives et de différents matériaux à partir de bactéries. Matériaux de construction, médicaments, animaux et végétaux résistant aux nuisibles et aux maladies. Mieux que les plus grandes entreprises du secteur. La différence avec elles ? On n'en tire pas de bénéfices pécuniaires. Ces choses sont trop importantes pour ça. On les distribue gratuitement. On aide ceux qui en ont réellement besoin.

— Et maintenant ?

— On doit franchir la dernière étape.

— Les êtres humains...

— Ton enfant aura besoin de camarades de jeu qui n'auront pas peur de lui.

— Mes enfants, fit Helen. On veut des jumeaux.

— Encore mieux, sourit Eugene. Tes enfants doivent vivre dans un monde heureux de les avoir.

Jessica se réveilla en sursaut. Des bribes de rêve s'évanouirent dans l'obscurité. Sa tête reposait sur un coussin, sa main sur un autre. Elle recouvrait ses esprits en clignant des yeux. Les bougies sur la table s'étaient consumées et leur flamme vacillait dorénavant sans éclat dans les chandeliers. Rich dormait à côté d'elle sur le canapé, sa tête toujours tournée vers la sienne, sa main gauche serrant sa main droite.

Elle se remémora la soirée. Un sentiment de bien-être, de gratitude et une pointe de regret l'emplirent. Attendrie sur leur sort, elle sourit. Ils s'étaient endormis !

Jessica resta quelques secondes ainsi avant de lever la tête doucement, puis de s'arracher au canapé. Avec d'innombrables précautions, elle dégagea sa main de celle de Rich. Elle n'avait aucune idée de l'heure. Rich eut un tremblement, il se tourna et continua de dormir. Sa tête lui faisait encore mal, mais elle se sentait reposée comme jamais depuis deux jours. Elle se glissa vers la table, souffla sur les bougies, puis gagna la porte sur la pointe des pieds. Presque arrivée, elle retourna vers Rich et déposa un baiser sur sa joue mal rasée.

— Encore merci, souffla-t-elle.

Un paysage vallonné s'étendait sous eux pendant la descente, partagé entre des étendues de forêt tropicale et de grands champs. Arbres et bâtiments faisaient de longues ombres.

Quelques minutes plus tard, l'atterrissage. C'était un petit aérodrome, une seule piste, pas de clôtures, peu d'appareils.

Une fois à l'arrêt, Eugene bondit. Le pilote sortit du cockpit, ouvrit la porte et fit descendre l'escalier.

— Je vous donnerai le reste de l'argent dehors, fit Helen.

Elle était convenue avec le garçon de la marche à suivre. Le pilote lui adressa un regard sceptique. Personne ne semblait les attendre. Un air lourd et humide entra dans la cabine.

L'homme descendit le premier et s'arrêta au pied de l'escalier, suivi d'Eugene et d'Helen qui lui donna les billets.

L'homme saisit la liasse, fit un mouvement de tête et compta. Il prit congé d'un signe du doigt à hauteur de sa casquette.

Une limousine noire vint à leur rencontre. Un chauffeur portant une chemisette aux couleurs vives en descendit. Il fit le tour du véhicule et leur ouvrit la portière. Eugene embarqua, suivi par Helen qui constata, rassurée, que l'habitacle était climatisé.

La voiture gagna la rue après avoir longé le petit terminal, à peine plus grand qu'une gare ferroviaire moyenne.

— Aucun contrôle ? s'enquit Helen.

— Pas besoin lorsqu'on sait à qui parler. Juste, fais en sorte qu'on ne voie pas ton passeport sans visa.

Le chauffeur empruntait des rues cabossées, sillonnant des quartiers composés de maisons modestes, d'un ou deux étages, entre lesquelles erraient des chiens, jouaient des enfants à la peau brunie par le soleil et aux cheveux en broussaille et où poussaient des plantes tropicales. Mobylettes et voitures à peine en état de rouler semblaient être le mode de transport le plus répandu. Rares étaient les véhicules modernes, aux chromes luisants. Le chauffeur ne pipait mot.

— Comment a-t-il su que nous venions ? demanda-t-elle à Eugene.

— J'ai prévenu de notre arrivée avant le décollage.

— Et pourquoi dois-je venir aussi ?

— Tu n'étais pas obligée. Tu as oublié ? Mais je suis heureux que tu l'aies fait. Un enfant qui voyage seul attire l'attention.

— Comment l'as-tu informé ?

— C'est notre entreprise qui l'envoie. Grâce à Jill, j'ai des canaux de communication que ni Winthorpe ni Pishta et ses hommes ne connaissent.

Helge était plongé dans les dossiers d'une entreprise que Santira comptait éventuellement acheter. Le bleu immaculé du ciel s'étirait au-dessus de l'Amérique du Sud. Micah s'assit face à lui et lui tendit quelques feuillets agrafés ensemble.

— Voici ce que nous avons trouvé sur Eloxxxy.

Le chef de la sécurité feuilleta son propre exemplaire.

— Producteur de pesticide local, fondé en 1972. Une affaire familiale qui s'est longtemps battue pour ne pas être reprise par une plus grosse société. Parmi elles, une filiale de Santira dans les années 1990.

— Avant mon arrivée, fit Helge, qui tournait les pages sans les regarder vraiment.

— Aucune invention marquante depuis sa création. Il y a quatre ans, ils étaient presque au bord de la faillite. Il y a trois ans, les héritiers vendirent. L'acquéreur était une société fantôme localisée aux îles Caïmans. Elle fait partie d'une construction plus ample. Impossible pour l'instant de trouver le nom d'une personne physique.

— C'est ce que je ferais dans pareil cas, dit Helge. Rester caché.

Ces éléments confortaient son intuition : ils avaient trouvé les concepteurs des super-organismes.

— Ça devient plus intéressant lorsqu'on regarde les personnes à des postes importants. Le patron, un certain Alonso Gimp, est brésilien. Déjà là du temps des anciens propriétaires.

Helge survola son CV.

— Et en quoi est-ce intéressant ?

— Ce n'est pas lui, expliqua Micah. On a aussi le directeur des ventes, Eduardo Palao, brésilien également, avec qui nous avons pris rendez-vous pour trouver un prétexte à notre venue. Il travaillait auparavant pour un grossiste en pesticides, semences et ce genre de produits. Pas un gros poisson. Non, celui qui est intéressant, c'est le directeur de la recherche et du développement : Rand Levinson, un Américain.

Après un trajet d'une demi-heure, la voiture s'arrêta devant un long bâtiment d'un seul étage. Pas spécialement moderne, mais en meilleur état que ceux qu'ils avaient pu voir jusqu'alors. Derrière s'étiraient des champs et des prés. Une partie était recouverte par des serres.

Le chauffeur leur ouvrit, ils descendirent. L'air était plus humide encore qu'à l'aéroport. Ça sentait un mélange d'épices exotiques sucrées, de terre, de fumée, avec une pointe de décomposition.

Eugene entra. Une femme aux grosses lunettes montait la garde derrière le guichet de l'accueil sobre.

— Dites à Jill que Gene est là. Elle m'attend, dit le garçon d'un air important.

Elle ne parut pas surprise. Après avoir passé un coup de téléphone, elle pria Helen et Eugene de patienter dans des fauteuils en cuir. Helen mourait d'envie de prendre une douche. À peine étaient-ils assis qu'apparut dans le couloir menant à l'intérieur du bâtiment une silhouette qu'Helen ne s'attendait pas à voir ici.

À la manière d'un mannequin sur un podium, une brune de grande taille avançait vers eux. Quelque chose troublait Helen. Difficile de lui donner un âge : entre quatorze et vingt ans. Physiquement, on lui donnait plutôt la vingtaine, ce que contredisaient ses manières enfantines. D'une certaine manière, Helen avait l'impression de la connaître. Elle ne semblait pas ravie de leur visite.

Eugene se leva, Helen aussi.

Jill dépassait Helen d'une demi-tête, Eugene lui arrivait à la poitrine. Les yeux écarquillés, il la regardait d'en bas, à la manière d'un petit frère. Le même âge, mais si différents malgré le lien invisible qui les unissait.

— Bon sang, Eugene, le gronda-t-elle d'une voix adulte, qu'est-ce que t'as fait ?

Elle mit ses cheveux en arrière. Helen avait déjà vu quelqu'un faire ce geste dans la vidéo de présentation du docteur Benson. C'était donc elle qui tenait le premier rôle ! Cette petite fille qui avait tant envoûté Helen !

Malgré son humeur maussade, elle magnétisait encore Helen. La fascination était encore plus grande face à elle, en chair et en os.

— Et qui êtes-vous ? demanda-t-elle à Helen sans ménagement.

— Helen Cole.

— C'est une des clientes de Stan, compléta Eugene.

Jill regarda son ventre.

— Pas depuis longtemps. Pourquoi tu l'as amenée ici ? Besoin d'une maman ? Il joue au dur, mais en réalité... Bien. Tu es l'une de nous. Je présume que vous allez rester un petit moment ici. Vous n'avez pas le choix. Eugene est mon cousin. Vous serez sa mère, donc ma tante. (Elle haussa les épaules.) On doit bien trouver une explication à votre présence. Venez, dit-elle, en empruntant le couloir par où elle était arrivée. Que s'est-il passé ?

Eugene se mit à parler. Comme un petit frère à sa grande sœur. Il lui raconta tout.

Ils passèrent devant des portes fermées pour atteindre le bout du couloir qui ouvrait sur un espace plus moderne, plus vaste. D'autres portes. Eugene continuait de bavarder lorsque Jill ouvrit l'une d'elles et les fit entrer dans un laboratoire. Elle referma derrière elle.

— Super ! fit la jeune fille d'un ton sarcastique. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils nous trouvent.

— On a été prudents. T'en es où ? demanda-t-il à Jill.

— Encore au début. Qu'est-ce que tu crois ? Je n'ai commencé que depuis trois jours. Pas le choix.

— C'était le moment.

— Non ! Avec ton impatience, tu as tout mis en péril. Et je ne parle même pas de... (Elle se ravisa, hocha la tête.) Je n'en reviens toujours

pas que tu aies vraiment fait cette merde. Tu as anéanti tous nos efforts ! Depuis des années, on travaille à de vraies améliorations pour les gens, afin qu'un jour on nous considère comme des atouts et non comme des menaces. Et toi, qu'est-ce que tu fais ? (Elle était rouge. Elle se baissa vers le garçon, qui oscillait entre intimidation et bravade.) Tu vois le genre de signal que tu as envoyé ? Ces enfants ne sont meilleurs en rien ! Pourquoi tout ça ? Ils pourront seulement tuer et massacrer mieux que les gens normaux ! Tu parles d'un progrès !

Tuer ? Qui ? Quoi ? Jill semblait avoir oublié la présence d'Helen. L'orientation de la discussion lui déplaisait.

— Sans ça, tu n'aurais jamais commencé, rétorqua vivement Eugene.

— Bien sûr que si ! Au moment venu.

— C'est maintenant !

— Non.

— Si.

— Non.

— Si.

D'un coup, c'étaient deux enfants en train de se quereller. Elle était désemparée.

— Silence ! s'écria-t-elle. Je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez, mais vous m'énervez.

Deux visages échauffés se tournèrent vers elle, déconcertés, les yeux écarquillés. Helen renforça l'effet de son intervention d'un geste catégorique.

— Je suis votre mère, et votre tante. Vous l'avez déjà oublié ?

Les deux enfants se regardèrent, presque honteux. Puis Jill se mit à rire.

— Elle a raison, dit-elle. C'est ridicule !

— Pas tant que ça, fit Helen. Qu'est-ce qui a été ou va être tué ?

— Rien, répondit Jill en hochant la tête. Ce n'était qu'une métaphore. On va vous faire accompagner à l'hôtel par le chauffeur. Celui où je suis descendue également. On en reparlera ce soir. J'ai encore du pain sur la planche.

— Et tu ne travailleras pas sans moi, dit Eugene. Tu ne crois pas sérieusement que je vais te laisser bosser toute seule ? Où puis-je

m'installer ? J'ai besoin d'une paillasse de laboratoire. Où sont les couvoirs ?

— T'as déjà fait assez de bêtises. Tu ne touches plus à rien.

— À deux, on est plus rapides.

— Ça reste à voir, rétorqua Jill. Oublie. Il n'y en aura plus.

Helen commença à saisir ce dont il retournait. Eugene lui aurait-il dit la vérité pendant le vol ?

— Helen, qu'est-ce que vous avez choisi pour votre enfant ? demanda Jill.

— Euh..., balbutia-t-elle. (Elle réfléchit avec fébrilité.) Grande empathie, rapidité, capacité de résoudre rapidement des problèmes complexes, besoins en énergie limités... environ deux mètres pour le garçon, un mètre quatre-vingts pour la fille...

— Deux d'un coup ! fit Jill avec enthousiasme.

Il y avait d'autres choses encore sur la liste de San Diego, mais Helen ne s'en souvenait plus. Elle ne savait même pas quel type d'enfant elle souhaitait avoir ! Le souvenir de la visite chez le docteur Benson lui revint comme un éclair. La seule chose qu'elle voulait, c'était un enfant en bonne santé. Ça lui semblait maintenant si loin !

— Je n'ai plus tout en tête, dit-elle.

Greg lui manqua soudain. Celui d'il y a une semaine, d'avant San Diego. D'avant le rendez-vous chez le docteur Benson.

— Tu vois, dit Eugene, ils veulent tous la même chose.

— Il ne s'agit pas de ça, le contredit Jill. Tes capacités sont à celles des futurs enfants d'Helen ce qu'un téléphone fixe est à un smartphone. Ils sont tous les deux plus performants que le télégraphe, ils sont tous les deux des moyens de communication, et pourtant il y a un énorme fossé entre eux ! Vois les choses telles qu'elles sont !

Helen comprit enfin la portée de leurs débats. Les mêmes qu'entre elle et Greg quelques jours auparavant. La génération suivante devait-elle nécessairement posséder des capacités meilleures que l'actuelle ? Et en l'espèce, une génération devenait vite obsolète. Helen changeait de portable tous les deux à trois ans. Que ferait-on des êtres humains dépassés ? Au bout de trois ans ? Elle se sentit mal et s'assit. Elle rêvait qu'on la prît dans ses bras.

— Je dois avertir mon mari que je vais bien, dit-elle d'une voix fatigué.

« Que je vais bien ? » Question de point de vue.

Les deux enfants, agacés, interrompirent leur discussion.

— Où est-il ? fit Jill. À New Garden ?

— Sans doute.

— Tu ne peux pas lui téléphoner. Les autorités pourraient écouter. On pourrait envoyer un mail depuis une adresse jetable.

Elle s'affairait déjà sur un ordinateur.

— Voici, dit-elle au bout d'une minute à peine.

— C'est allé vite, fit Helen.

— J'en ai souvent besoin. C'est préparé à l'avance.

Helen s'assit.

— N'écris rien qui puisse trahir le lieu où nous sommes, et avec qui tu es. Je relirai. Il n'y a, de toute façon, que moi qui puisse l'envoyer.

On frappa. Jill ouvrit. Dehors, un homme maigre, dégingandé. Jill raconta qu'elle était avec son cousin et sa tante, et les présenta. Il lui dit quelque chose à voix basse.

— Je reviens. Ne touchez à rien !

À peine avait-elle tourné les talons qu'Eugene se mit à errer dans la pièce, les mains dans le dos, à la manière d'un mini-professeur. Il tripota des appareils, leva des éprouvettes, les fit tourner. Helen se demandait combien de temps l'autorité de sa grande sœur ferait effet. Elle ne savait pas pour quelles raisons elle se sentait de plus en plus responsable du garçon. Elle n'avait pas à l'être. Encore que ? Qui était responsable de l'autre ? Et pour quoi ?

Elle se mit à écrire.

À son retour, Jill survola son mail.

— OK, dit-elle.

Elle l'envoya. Helen avait essayé de le faire en son absence. Ce fut peine perdue, Jill avait pris des mesures de sécurité. Elle tapait si vite qu'on ne pouvait retenir le code utilisé.

Jill s'assit sur le rebord de la table, à côté d'Helen.

— Qu'as-tu prévu ?

Si seulement elle savait. Elle y avait beaucoup songé pendant le vol. En vain. Elle voulait protéger ses enfants. Mener sa grossesse à son

terme. Les éduquer. Mais comment faire pendant sa cavale ?

— Je ne le sais pas.

— Tu veux garder tes enfants ?

— Je crois. Oui.

— Tu es bien consciente que le gouvernement ne le permettra pas aussi facilement ? Que tu seras observée pour des années au moins...

— Eugene m'a déjà dépeint les pires scénarios, l'interrompit-elle.

— Tu t'imagines vivre comme ça ? Ou être tuée pour ça ?

— Sans doute pas ! Mais ils ne le feront pas !

— Ah, bon ! Les gouvernements tuent pour des raisons bien plus anecdotiques. Y compris dans les pays démocratiques. Ils nous considèrent, nous et tes enfants, comme un danger. Pourquoi auraient-ils sinon occupé et bouclé New Garden ? Pour l'instant, tu peux rester avec nous. On doit encore régler l'histoire du visa. Ne te fais pas de souci pour l'argent. Tu pourras tranquillement réfléchir à la suite dans les jours qui viennent. (Elle regarda Helen avec compassion, comme une nièce adolescente.) Si tu as le mal du pays, dis-le-moi. On ne doit pas prendre le risque que tu fasses des choses irréfléchies et que tu te trahisses. Tu ne peux même pas imaginer à quelle vitesse tu seras arrêtée et extradée. Quant à ce qui se passera aux États-Unis, on en a déjà parlé.

— Pas d'inquiétude. Je n'ai aucunement l'intention de me livrer. Ni vous.

— Pas pour l'instant. Mais ça peut changer.

Helen réfléchit.

— Si ça arrivait, je vous le dirais.

Jill la jaugea d'un air pensif, puis elle acquiesça.

— Greg peut-il répondre à mon mail ? Et je pourrais me doucher ?

Jill avait conduit Helen dans une petite salle de bain. En chemin, elle avait pris dans une remise un tee-shirt blanc et une blouse de laborantine qu'elle déposa sur une petite table devant la douche.

— C'est tout ce qu'on a pour l'heure. Je pourrai te prêter des habits ce soir à l'hôtel. Demain, on fera plus. Tu retrouveras le labo ?

— Je pense, oui.

Elle savoura sa douche, passa le tee-shirt, son jean, et renonça à la

blouse, trop grande. Elle retrouva le chemin du laboratoire sans difficulté. Les couloirs exhalaient des effluves de moquette, de produits ménagers et de pot-pourri. La plupart des portes étaient closes. Les autres étaient ouvertes sur des bureaux d'apparence normale au mobilier usé ou sur des débarras.

Eugene était installé à une table. Il manipulait des objets inconnus d'Helen. Il ne lui accorda pas un regard.

— Bon sang, Eugene, pesta Jill en entrant dans le labo. Je t'ai dit que...

— Ce n'est pas parce que nos... (Il hésita.) Parents ? Créateurs ? ont modifié les gènes de ta croissance que tu es en droit de décider. C'est notre travail à nous deux. Pas seulement le tien. J'ai aussi le droit de travailler ici ! Comme toi !

— Ah ! Tu m'énerves ! Seulement si tu fais les choses comme moi, fit Jill.

— J'ai besoin d'œufs de poule, dit Eugene sans même lever le regard.

— Regarde toi-même où tu peux en trouver.

— Notre entreprise, lui rappela Eugene en colère. Je te jure que si tu essayes de me mettre sur la touche, je fais tout péter.

— Ta réponse prouve qu'il faut que je décide pour nous. Pas seulement à cause de quelques gènes de croissance.

— Tu t'es toujours considérée comme meilleure, l'attaqua Gene.

Ses jeux brillaient de haine.

Résignée, Jill secoua la tête.

— C'est dingue quand même... Elle lui fit un signe de main. Viens.

— Je viens aussi, fit Helen.

— Si tu veux, répondit la jeune fille.

Ils sortirent du laboratoire pour gagner des locaux plus modernes.

Jill ouvrit une porte. Ils atterrirent dans un sas muni d'une porte vitrée. « Attention ! Salle blanche ! » avertissait un panneau.

Helen aperçut dix personnes en combinaison blanche, avec des coiffes, des masques et de grandes lunettes en plexiglas, affairées autour de deux grandes tables. En regardant mieux, elle vit une boîte rectangulaire devant chacune d'elles, divisée en cases et comportant une soixantaine d'œufs de poule. Avec des mouvements réguliers, le

personnel déposait un liquide à la pipette sur chaque œuf.

— On prépare l'incubation, expliqua Jill. On intègre les semences initiales dans des œufs spéciaux, sans pathogène. Ils proviennent de livraisons spéciales. Pas évident de se les faire livrer dans ce coin reculé. En contrepartie, on est tranquilles.

— Tu dois me présenter aux laborantins, fit Eugene qui ne pouvait voir à travers la vitre qu'en se hissant sur la pointe des pieds.

— Une fois qu'ils auront fini leur travail. Par cette porte, à gauche, on arrive dans la couveuse.

Ils quittèrent le sas et Jill ouvrit la porte.

Des douzaines d'armoires vitrées de la taille d'un homme, pleines d'étagères recouvertes d'œufs, alignées les unes à côté des autres. L'air était chaud et lourd, les machines bourdonnaient.

— On garde les œufs quelques jours ici, jusqu'à ce que les virus se soient multipliés. Entre trois à six jours par virus. C'est comme ça qu'on produit de nombreux vaccins, contre la grippe notamment, fit Jill à Helen.

— Vos laborantins savent-ils ce qu'ils font ?

— Ils pensent savoir. Mais ce n'est pas toujours vrai. Ou ce n'est qu'à moitié vrai.

Greggo,

Je voulais te dire que j'allais bien. Après notre dispute, j'étais blessée et en colère. Je suis encore très déçue. Sans doute sais-tu que j'ai quitté le domaine. Je ne peux t'écrire où je me trouve. Il n'est pas possible de tracer ce mail (ne perdez pas votre temps, madame Roberts). Je te fais signe dès que j'en sais plus sur la suite.

Helen

Greg était incroyablement soulagé.

— Est-il possible que ce message soit de votre femme ? demanda Jessica.

— Oui. Greggo. Il lui arrivait de m'appeler comme ça autrefois. Lorsque je m'étais mal comporté. Il n'y a que nous et quelques amis au courant.

Voilà longtemps qu'Helen ne l'avait pas appelé par ce surnom. Lorsqu'elle était en colère contre lui, elle le lui faisait comprendre. Mais elle était prête à pardonner. Était-ce encore le cas ?

Puis, à la fin, juste « Helen ». Pas de « bisou » ni de « je t'aime ».

Juste « Helen ».

— Seuls des gens au courant, comme Eugene, connaissent cette adresse à New Garden, dit Jessica. Ça pourrait coller. Peut-être que votre épouse n'est pas partie de son plein gré. Est-ce que vous voyez des indices dans le message ? Concernant l'endroit où elle se trouve

notamment ? Ou la présence d'Eugene ?

Greg relut le mail. Puis une fois encore. Il ne pensait qu'à la déception qu'elle avait dû ressentir. « Dès que j'en sais plus sur la suite. » Comment ça ? À propos de sa grossesse ? De sa fuite ? De son enlèvement, qui sait ? Son estomac se noua. Et s'il s'agissait de leur relation ? Et si elle voulait accoucher sans lui ?

— Greg ? fit Jessica, qui l'arracha à ses pensées.

Il se concentra de nouveau sur l'écran. Des indices cachés ? Ce n'était pas le genre d'Helen. Il relut encore, espérant trouver quelque chose qui lui permettrait de la rejoindre, ou de la ramener.

— Je ne vois rien de notable.

Jessica le renvoya dans sa chambre, où il devait rester disponible. Greg partit, Rich entra.

— Bonjour !

— Bonjour, répondit Jessica. Bien reposé ?

Ils savaient où la soirée de la veille aurait pu les conduire. Jessica avait décidé que ça devait rester ainsi, rien de plus : une petite escapade, loin de la folie du monde.

— Dire que je me suis endormi ! fit Rich, hilare.

— Et c'est parfait ainsi, répondit Jessica en souriant.

Elle lui prit le bras, consciente que ça pouvait sembler bien peu professionnel en ce lieu et en cet instant. Elle le tira devant la porte.

— Petit-déj' ? demanda-t-elle.

— Aujourd'hui, nous devons malheureusement aller au réfectoire. Stan n'a pas ça en réserve.

Le jet atterrit à Montes Claros en début d'après-midi.

Le temps était agréable pour la région. Un ciel sans nuages, un peu de vent, pas tout à fait trente degrés.

Au terminal, on leur demanda leur passeport. En tant que ressortissants suédois, allemand et britannique, ils n'avaient pas besoin de visa. Quelques dizaines de personnes attendaient l'un des rares vols de ligne d'une compagnie nationale. Les annonces sonores et crépitantes de haut-parleurs nasillards rendaient l'heure de départ peu compréhensible.

Devant le bâtiment les attendait une limousine louée chez Avis, ainsi qu'un chauffeur. Il portait un pantalon froissé et une chemise claire. Après qu'ils eurent pris place à bord, il tendit à Helge, Horst et Micah un téléphone portable.

— Comme convenu, dit-il.

Une des précautions auxquelles recouraient de nombreux hommes d'affaires en déplacement à l'international : ne jamais utiliser, à l'étranger, ses propres appareils dans un souci de protection des données.

L'assistant d'Helge avait planifié un rendez-vous avec le directeur des ventes d'Eloxy, en utilisant un faux nom. Une fois dans la place, il pourrait convaincre des décideurs plus importants de s'asseoir à la table des négociations. Il fallait qu'il récupère les savoir-faire de cette boîte au profit de Santira, ce qui redistribuerait les cartes. Mieux que ça : ça leur assurerait une position incontestable de leader.

Mon Helen,

Merci pour ton message. Si tu savais à quel point j'ai eu peur pour toi ! Pardonne-moi tout ce que j'ai fait. J'ai perdu la tête face à cette situation hors du commun.

Je suis encore à New Garden. Ils nous ont dit que nous pourrions rentrer chez nous dès demain. Mike avait raison. Je t'en prie, où que tu sois, fais-moi signe. Les événements de ces derniers jours ont été éprouvants pour nous deux. À la maison, nous pourrions reparler de tout ça, et tu pourras être suivie pour ta grossesse. Tu me manques terriblement ! J'ai tant envie de te serrer dans mes bras !

Ton Greg qui t'aime plus que tout.

— Ils nous prennent pour des crétins, ou quoi ? demanda Jill. « Où que tu sois, fais-moi signe. » Il n'y a pas plus grossier comme procédé. Enfin, ça nous prouve qu'ils ne savent pas où nous sommes.

— Sauf si c'est une feinte pour vous faire croire que vous êtes en sécurité, fit Helen. Parce qu'ils ont besoin de temps pour envoyer quelqu'un et vous arrêter.

— Nous arrêter ? T'es dans le même pétrin.

— Il se pourrait que le mail nous dise quelque chose d'autre, dit Helen, pensive.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Cette phrase : « Mike avait raison. » Ça vient comme ça et ça ne colle pas.

— C'est qui, Mike ? En quoi a-t-il raison ?

— Mike est un autre client. Il craignait, tout comme moi, que nous ne puissions pas partir si rapidement. Voire que nous soyons retenus sur place pour le restant de nos jours.

Elle désigna le passage.

— Et voici que Greg écrit qu'on peut rentrer chez nous. Alors Mike aurait eu tort. Pourquoi ?

— Tu penses que c'est un message codé ? Qu'ils ne peuvent pas rentrer chez eux ?

Elle ouvrit un navigateur Web et regarda les dernières actualités concernant la situation actuelle à San Diego.

— D'après les autorités, un virus contagieux a fait son apparition à New Garden, dit Jill à Helen. Raison pour laquelle, une zone de quarantaine a été mise en place. Par ailleurs, des médias locaux relèvent que les occupants du lieu n'ont plus aucun contact avec leurs proches. Des mesures de sécurité, selon les autorités toujours, afin d'éviter la propagation de rumeurs qui seraient de nature à alarmer la population. Humm... les cachotteries sont la meilleure façon de propager des rumeurs. Quoi qu'il en soit, il y a maintenant assez de journalistes sur place pour nous dire si les gens peuvent sortir. À suivre, donc. Sans doute Mike avait-il raison. Je suis de son avis, en tout cas.

Helge put tout de suite dater les bâtiments d'Eloxy. Les années 1970. Un mélange de folklore, d'un style Bauhaus à moindre coût, et de pragmatisme. Située à l'ouest de Montes Claros, il était en bordure de champs expérimentaux. Dans l'hémisphère sud, c'était la fin de l'été, ce qui signifiait le retour de températures à peu près supportables dans ces régions tropicales. Les champs étaient quasiment toujours verts.

Les nouveaux propriétaires n'avaient pas fait de grandes dépenses pour le gros œuvre. Ils avaient utilisé l'argent pour recruter des collaborateurs de premier choix. Sur le parking, des voitures de la classe moyenne sans prétention, quelques pick-up et des familiales. Rien ne témoignait de la manne financière que leurs produits devaient immanquablement rapporter. Normal, s'ils distribuaient tout gratuitement.

De l'autre côté de la porte en aluminium, un accueil banal. La préposée aux grandes lunettes faisait penser à un chat. Elle invita Horst et Helge à prendre place dans les fauteuils.

Un long corridor au carrelage orange et au plafond aux alvéoles violettes menait à l'intérieur du bâtiment. Helge n'aurait pas été étonné qu'un homme avec de grands favoris, une moustache, un col pointu et démesuré aux motifs psychédéliques, portant un veston aux revers trop larges, un pantalon à pattes d'éléphant et des chaussures à talons ne vînt dans leur direction.

Au bout du couloir, quelqu'un en blouse blanche de laborantin passait d'une porte à une autre. Peu après, deux autres personnes sortirent par une autre troisième, absorbées dans leur conversation. Un homme mince de l'âge d'Helge, qui pouvait bien être Rand Levinson, le chef de la recherche et du développement. À ses côtés, une jeune femme attirante. Très attirante même et très jeune. Presque aussi grande que l'homme. Une stagiaire ? Ils descendirent le couloir en bavardant, jusqu'à disparaître de la vue d'Helge. Deux employées de bureau sortirent par une autre porte encore, en papotant, pour disparaître à leur tour dans une autre pièce. C'était vivant ici. L'air vacillait sur le parking.

L'homme de trente-cinq ans qui les salua quelques minutes plus tard portait un costume sombre à la coupe moderne. Ses dents blanches illuminaient son visage à la couleur cuivre, ses boucles noires brillaient, disciplinées par une grande quantité de gel.

— Eduardo Palao, fit-il avec une vigoureuse poignée de main. Appelez-moi Ed.

Ils prirent place autour d'une table bon marché dans une salle de réunion sobre. En son milieu étaient assemblés quelques verres, de l'eau et des jus de fruits. Il y avait aussi un téléphone.

Helge alla droit au but.

— Votre patron, Alonso Gimp, est-il là ? Ou le directeur de la recherche et du développement, Rand Levinson ?

Il ne laissa pas le temps à Ed de répondre quoi que ce soit ni de trouver une échappatoire.

— Nous avons des preuves que votre entreprise envoie et répand des organismes génétiquement modifiés dans le monde entier. Ou nous le signalons aux autorités, ou nous discutons. Nous aimerions bien faire la connaissance des personnes qui ont développé ces organismes.

— Je... Je ne vois pas du tout de quoi vous parlez...

— Possible. C'est pour ça que je voudrais m'entretenir avec les responsables. (Un signe de tête en direction du téléphone.) C'est le plus rapide. Ou vous nous conduisez à eux.

— Je ne sais toujours pas...

— Ils nous parleront. Croyez-moi.

Il se leva.

— Je préfère aller les chercher.

Helge reconnut immédiatement l'homme avec lequel Ed revint dans la salle : Rand Levinson. Sans même se présenter, il s'assit en face des deux hommes. Il était plus mince encore que ce que pensait Helge, ce qui lui conférait un charisme ascétique, presque sacerdotal. D'un regard, il invita Ed à fermer la porte de l'extérieur.

— Vous ne venez pas de la coopérative agricole Recrop de Springfield, Missouri, dit Levinson. Messieurs Jacobsen et Pahlen, directeur général et directeur de la recherche et du développement chez Santira, qu'est-ce que vous me voulez ?

— Je vois que vous avez révisé vos fiches, monsieur Levinson. Nous aussi. Coton au Brésil. Chèvres en Inde. Mais en Tanzanie. Vous savez de quoi je parle.

L'autre ne montra pas la moindre réaction.

— Si ça sort d'ici, vous pouvez mettre la clef sous la porte.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— La vérité, d'abord. Avez-vous mis au point ces organismes ?

— Aucune idée de ce dont vous parlez.

Helge arbora son sourire le plus sympathique.

— Vous pensez qu'on est enregistrés ? OK. Est-ce que vous avez une pièce sécurisée ?

Levinson saisit le combiné.

— Passez-moi Keltys.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— On a besoin de vous dans la salle de réunion spéciale.

Il raccrocha.

— Ça va prendre quelques minutes, dit-il.

Jaylen tendit des feuilles imprimées à Jessica. Elle les garda en main, mais jeta un regard insistant au messager. Elle n'avait ni l'envie ni le temps de les lire.

— Résumez-moi ça.

— Helge Jacobsen. On a pu accéder à des bribes de ses communications, de son agenda et de ses déplacements au cours des derniers jours. Après avoir discuté avec des collaborateurs en Afrique, et on ne sait pas ce qu'ils se sont dit précisément, il a complètement chamboulé son emploi du temps. Il a pris un jet de l'entreprise pour le Mexique. Après un arrêt pour faire le plein, il a atterri à Montes Claros il y a une heure.

Il montra où ça se trouvait sur une carte du Brésil, à plusieurs centaines de kilomètres au nord de Rio de Janeiro et de São Paulo.

— Ils ont réservé une place pour une nuit pour le jet. On l'a appris en téléphonant à l'aéroport. (Il laissa son doigt sur la carte.) Montes Claros. Il y a là-bas quelque chose de très important.

— Le Brésil, fit Jessica à voix haute. À quel endroit précis du Brésil Santira a découvert le super-coton ?

Ils jetèrent un coup d'œil aux autres images bien en évidence sur le mur ou étalées à même le sol.

— Là !

Ravie, elle lui montra le document. Minas Gerais. Les champs concernés étaient entourés sur une carte. À même pas dix kilomètres

de Montes Claros.

— Mais ses hommes y sont déjà allés, lui rappela Jaylen.

— Exactement. Mais il y a là-bas quelque chose de si important qu'il a dû s'y rendre en personne. Il nous faut tous les renseignements à propos de cet endroit : satellites, surveillance des communications, si possible, et des agents sur place. Mettez-moi en contact avec une équipe locale. Brasilia, Rio, São Paulo... celle qui peut s'y rendre le plus vite. Ils doivent surveiller ça de près. Et faites préparer un petit jet pour au moins une douzaine de personnes. Il doit être prêt à décoller sur-le-champ !

Le complexe était plus grand qu'on pouvait le supposer depuis le parking. Après avoir marché dans le labyrinthe orange et violet, ils atteignirent une pièce blanche sans fenêtre, à la porte massive. Son équipement était bien plus moderne que tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors. Un type costaud de la sécurité les attendait à l'intérieur.

Levinson tendit la main vers Horst et Helge.

— Vos téléphones. Et tous les appareils électriques que vous avez sur vous.

Les deux hommes s'exécutèrent. Le vigile les fouilla dans les règles. Il quitta ensuite la pièce avec les portables et ferma la porte derrière lui. Le silence était si épais qu'Helge pouvait entendre son propre sang battre dans ses oreilles. Ils s'assirent à la table blanche dans des fauteuils en cuir blanc. Helge avait l'impression de se trouver dans une cellule capitonnée pour malades mentaux.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— C'est bien ici pour vous. C'est isolé. Les fonctionnaires sont corrompus, en sous-effectif. Pratique pour faire des expériences.

Levinson le regardait fixement.

— Ces organismes sont-ils de vous ? demanda Helge.

— Ils viennent de chez nous, oui.

— Vous les avez conçus ?

— Notre équipe.

— Pourquoi ?

— Parce que nous pouvons le faire.

Helge ne céda pas à la provocation.

— Je veux dire : pourquoi les relâchez-vous comme ça ? Si c'est bien ceux que nous avons découverts, ils pèsent des milliards. Et vous les donnez.

— Il s'agit de fric ? C'est ça ?

— De quoi d'autre ?

— Je ne sais pas. De ce qu'affirment les communiqués de presse de votre entreprise, par exemple. Plus de sécurité alimentaire pour une humanité en forte croissance ? De nouvelles sources d'énergie accessibles à tous ? De meilleures conditions de vie dans les pays en développement ?

Helge sourit.

— Arrêtez ! Vous n'avez pas vraiment l'air d'un super-héros.

— Ils ont l'air de quoi ?

— Rand, intervint Horst. Vous savez qui je suis. Vous savez également que ce n'est pas l'argent qui m'intéresse, mais la science...

— C'est pour ça que vous travaillez pour des requins...

— J'admire vraiment ce que vous avez créé. Ça a au moins cinq ans d'avance sur tout ce que j'ai vu. Au moins. Et je m'y connais.

— Je ne suis pas votre homme pour les flatteries. Mais vous avez raison.

— Vous êtes homme à quoi..., lança Helge, qui s'interrompit sous le regard réprobateur de son collaborateur.

— J'aimerais travailler avec vous, dit Horst.

Ça semblait sincère aux oreilles d'Helge. Un peu comme un étudiant qui saisit la rare chance de se présenter à un professeur qu'il a choisi. Il lui faudrait garder un œil sur Horst.

— Vous pouvez déposer votre candidature, répondit Levinson. Mais vous devrez revoir vos prétentions salariales.

— Imaginez quelles possibilités vous et vos équipes auriez chez Santira. Des centaines de scientifiques travaillent dans notre département de la recherche et du développement. Il y en a combien chez vous ?

— Une fraction. Suffisamment pour vous surpasser, manifestement.

— Vous seriez encore bien plus avancés avec notre budget et nos ressources.

— Dites-nous, dit Helge, ce que vous voudriez pour nous rejoindre.

— Et si j'avais le poste de Horst Pahlen ?

Helge rit. Pas Horst.

— Vendu, dit Helge en riant encore. Ne te fais pas de soucis, Horst, on te trouvera quelque chose.

— Ne vous en faites pas, Horst, répondit Levinson. Je ne suis nullement intéressé.

— Dommage, dit Helge. Vous changerez peut-être d'avis lorsque Eloxy sera fermée par les autorités et que vous aurez perdu votre boulot. Vous serez peut-être en prison, d'ailleurs. Les geôles brésiliennes. Brrrr.

— Je ne peux prendre une telle décision.

— Vous ne pouvez décider. Gimp, le gérant, non plus. Qui décide alors ici ?

Lorsque Levinson entra dans le labo, il sembla encore plus tendu qu'auparavant. Il alla vers Jill à la hâte et murmura quelque chose qu'Helen ne comprit pas. Eugene, à une table de Jill, continuait de travailler avec concentration. Après quelques phrases, Jill se leva et l'accompagna vers la sortie, où se tenait déjà Eugene, les bras croisés sur la poitrine.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il à Levinson. Ils nous menacent ? Ils nous mettent la pression ? Qui ça ?

Entre ces deux grandes silhouettes, le garçon n'avait pas l'air menaçant. Leur stature ne suffisait pas cependant à se débarrasser de lui.

— Mon cousin a de bonnes oreilles et comprend vite, fit Jill, qui voulait éviter une confrontation physique. Comme moi. Lui et ma tante ont des parts dans Eloxy. Ça les regarde donc également.

Elle jeta un regard à Helen qui joua le jeu.

— Une entreprise européenne de biotechnologies a découvert certaines de nos expériences, fit-elle. En outre, nos expéditeurs ont laissé quelques traces, ce qui leur a permis de remonter jusqu'à nous. Aussi veulent-ils embaucher Rand et son équipe ou racheter Eloxy. Si nous refusons, ils nous dénonceront.

— Et on se retrouverait en prison, fit Levinson. Les Européens nous promettent des conditions de travail au top et un immense budget.

Le regard d'Eugene allait et venait de Jill à Rand.

Jill s'appuya sur une table. Les deux autres et Helen formèrent un cercle autour d'elle, même si cette dernière ignorait ce en quoi elle pouvait être utile.

— Peut-être devrions-nous accepter, dit Eugene. Nous pourrions ainsi poursuivre notre travail. D'autant plus s'ils nous promettent un budget bien supérieur au nôtre.

Levinson assistait, l'air étonné, à la prestation du garçon, qui ne faisait que renforcer les inquiétudes d'Helen, alors que Jill la rassurait plutôt.

— Ils ne connaissent que d'infimes parties de ce que nous faisons, fit Eugene.

Autant que Levinson, songea Helen. N'était-il pas temps de mettre un terme à cette histoire ? Elle ne pourrait pas se cacher toute sa vie. Voulait-elle vraiment soutenir les plans de Jill et d'Eugene ?

— Gagne du temps, fit Jill à Levinson. Dis-leur que nous devons réfléchir à leur offre au calme. On ne prend pas de telles décisions en quelques minutes.

L'homme quitta la pièce.

— En fait, il nous faut quelques jours, ajouta Jill. Ils doivent nous les accorder. On leur explique que nous voulons mener à terme nos projets en cours avant de fusionner.

— Pourquoi ne leur laisserions-nous pas Levinson et les autres ? demanda Eugene. Qu'est-ce qu'il ferait sans nous ? Ça leur ferait une drôle de surprise.

— Et un de ces jours, il balance tout ?

— Et qu'est-ce qu'il sait ?

— Il connaît nos visages, l'entreprise, etc. Si on s'en donne un peu la peine, facile de tout mettre au jour. Ce Helge nous a bien trouvés.

Ce Levinson agaçait Helge. On ne le demandait pas en mariage. Il voulait simplement qu'il rejoigne leurs équipes.

— Je ne sais pas ce que vous faites précisément chez Eloxy. Mais je ne peux tolérer plus longtemps que vous diffusiez gratuitement des OGM super avancés à travers le monde. Vous êtes un danger pour nos

affaires. Sans compter que vos expériences dans des délais aussi courts sont irresponsables.

— Vous n'en savez rien. Et je me passe de vos leçons.

— Comme vous voudrez. Il n'en demeure pas moins que vos travaux chez Eloxy doivent être manifestement achevés dans un temps très court. Le plus tôt sera le mieux.

— J'ai un contrat. Avec un préavis. Ce n'est pas si simple.

— Trouvez une solution, dit Helge. (Il balançait sur la table une chemise transparente avec une photo de Levinson plus jeune.) Rand Levinson, l'un des plus doués de sa promotion au MIT. L'espoir d'une des plus grosses entreprises de chimie du monde avant son départ précipité pour cause de conflits avec ses supérieurs. L'histoire se répète chez deux autres employeurs. Son mariage bat de l'aile, sa consommation de drogue et d'alcool, la cause de tous ses problèmes, augmente. Vous étiez cramé pour les boîtes sérieuses. Sans ça, vous ne seriez pas en train de gaspiller vos talents au fin fond du Brésil.

Plus Helge parlait, plus Levinson s'effondrait. Il feuilletait le dossier, les doigts tremblants.

— Je me demande si nous devons vous donner une chance. On prend un énorme risque. Seuls vos résultats parlent pour vous. Vous n'aurez jamais une offre aussi avantageuse. On vous aidera même pour vos addictions.

Helge posa sa main sur l'avant-bras de Levinson, devenu livide.

Après le silence capitonné de la chambre forte, les bruits du dehors firent le plus grand bien à Levinson.

« Vous n'aurez jamais une offre aussi avantageuse, ruminait-il. Saisissez-la. Parlez-en calmement avec vos collaborateurs, mais je n'attendrai pas. En réalité, on peut prendre ce genre de décisions très rapidement. D'autant que vos possibilités sont limitées. » Il regarda sa montre. « Je reviens demain à dix heures. Et je veux un oui de votre part. »

Helen était assise dans le labo, l'air perdu. Elle regardait les enfants au travail. Eugene avait aménagé sa propre table. La mine concentrée, il était penché au-dessus de divers instruments, de boîtes de Pétri, il manipulait des éprouvettes et des outils qui tenaient du mélange entre l'imprimante laser et l'œufrier. Comme si un scanner à plat s'était accouplé avec une cocotte-minute. Des contenants de formes diverses

et dans tous les matériaux, avec lesquels les deux enfants arrosaient, recueillaient, touillaient, filtraient, distillaient, mélangeaient et réservaient. Même leurs gestes faisaient penser à ceux d'un cuisinier. Ces deux-là élaboraient des recettes à partir des ingrédients originels de la vie, l'ADN.

La porte s'ouvrit sur Levinson. Il n'était plus étonné par Eugene, comme si voir un enfant travailler de la sorte dans un laboratoire allait de soi.

— Que dit Jacobsen cette fois ? demanda Jill.

— On négocie. On le fait attendre selon vos désirs. Il revient demain.

— J'ai réfléchi. Nous pouvons convenir d'un autre accord. Jacobsen veut les cerveaux, mais il ignore qu'ils ne font pas partie de l'équipe officielle. Ce qu'il ne manquera pas de découvrir. Si Eloxy veut mener son projet à bien, nous devrions te laisser partir, te soutenir discrètement dans tes nouvelles fonctions, tout en mettant sur pied une nouvelle équipe ici. Tu sais à quel point c'était compliqué et ce que ça nous a coûté de recruter du monde. De mon point de vue, c'est l'option de la dernière chance. Pour toi aussi, parce que, pour des raisons diverses et variées, nous pourrions arrêter tôt ou tard de te soutenir. Tu dois absolument faire en sorte que Jacobsen perde tout intérêt pour nous.

Ce ne sera pas simple, pensa Helen. Un type comme ce Jacobsen ne semblait pas du genre à se laisser éconduire facilement.

Le soldat marchait sur l'herbe avec concentration. Même si les bavardages avec ses camarades, au sujet de jeux vidéo, étaient décontractés et enjoués, ils étaient tous préoccupés par les événements de la nuit passée. Une poignée de gosses avaient enlevé la présidente. Où avait-on vu pareille chose ? Puis l'ordre de ne pas quitter le domaine... L'arrivée de l'équipe du Centre de contrôle et de prévention des maladies, dont les membres allaient et venaient en combinaison, n'avait fait qu'augmenter l'inquiétude ambiante.

Derrière eux l'héliport, à gauche le bois, à droite les bâtiments, devant eux la zone d'habitation. Au-dessus de leurs têtes, des nuages épais que ne transperçait le soleil que de temps à autre pour irradier le gazon. Le soldat laissait errer son regard. À quelques mètres de lui, quelque chose étincela. Les autres ne virent rien. Quelques pas et il découvrit un objet allongé, petit. Tout autour, l'herbe était écrasée, à deux endroits, le sol était retourné.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il aux autres en pointant son canon sur sa découverte.

— On dirait une clef USB.

Ils regardèrent de plus près. La plupart d'entre eux avaient participé à des opérations sur des théâtres de guerre. Ils avaient vu des engins explosifs improvisés en Irak ou en Afghanistan, ils avaient perdu des frères d'armes. Mais ils étaient aux États-Unis. Et on avait enlevé la présidente.

Le soldat s'agenouilla. Les autres firent quelques pas en arrière. Rien

de spécial à signaler, mais si le détonateur était un tant soit peu évolué, alors...

— On a des démineurs ?

— Non.

Bien sûr, ils pouvaient toujours tirer à distance sur l'objet. Mais s'il recelait des données importantes ? Il regarda de plus près encore, la joue dans l'herbe.

— Reculez-vous !

— Ne touche à rien, s'écria un militaire.

Il hésita, puis ramassa l'objet.

Rand Levinson attendait que sa tasse se remplisse de café. Les effluves montaient à ses narines sans produire le moindre effet. Il était seul dans la cuisine. Après que les nouveaux propriétaires eurent pris les rênes d'Eloxy voilà trois ans environ, ils l'avaient embauché comme directeur du développement. Il avait augmenté les effectifs de scientifiques et de laborantins pour atteindre une quarantaine de personnes, les employés administratifs étaient restés. Tous étaient contents d'avoir pu rester. De tels boulots étaient rares à Montes Claros.

Il vérifia qu'il était bien seul dans la pièce et tira une flasque de sa poche-revolver, dont il versa le contenu dans son café. Il la rangea aussitôt, s'assit sur une chaise en plastique et but une longue gorgée.

Lorsqu'il reposa la tasse, Eugene se tenait dans l'encadrement de la porte. Levinson le trouvait aussi étrange que Jill.

Il y a trois jours, elle était apparue dans le laboratoire, lui avait énuméré le contenu des mails quotidiens qu'il avait reçus de son supérieur au cours des trois dernières années, puis avait affirmé que c'était elle qui les lui avait envoyés. D'abord incrédule, il lui avait posé quelques questions pour en avoir le cœur net. Il ignorait quel âge elle avait ; sans doute pas plus de dix-huit ans. Il avait eu peur d'elle, l'avait haïe même, puis jalousée. Elle se comportait comme une diva. Une diva puérile. Elle pouvait se le permettre avec un tel génie. Ça lui faisait tourner la tête. La version Monroe du vieux sage. Il ne savait rien encore sur elle. Ni d'où elle venait ni pourquoi elle était subitement là, ni ce qu'elle trafiquait dans le laboratoire.

Et voici qu'arrivaient maintenant cette tante et ce gamin étrange. Il avait le même regard que Jill. Comme s'il regardait directement à l'intérieur des gens sans y découvrir rien d'intéressant. Seule la tante avait l'air normale.

Eugene fit un pas en avant et ferma la porte derrière lui.

— Des journées riches en émotion, hein, Rand ? Jill, d'abord. Puis moi et ma mère. Et aujourd'hui ces Européens. Ça nous fout dans un sacré pétrin, non ?

Rand sourit, faute de mieux. Qu'est-ce qu'il lui voulait ? Pourquoi cette voix de gamin et ces propos d'adulte ?

Eugene s'assit sur une chaise. Il fixait l'homme de ses yeux impitoyables.

— Du coton dans le coin. Du maïs en Tanzanie. Des chèvres en Inde. Sans compter ce que Santira n'a pas encore découvert. Par quoi commencer ? Du maïs résistant à la sécheresse et aux chenilles légionnaires ? Grâce aux gènes de margousier ? Je ne sais pas jusqu'où Santira a poussé ses analyses : ont-ils découvert les autres mécanismes de défense du maïs afin que les nuisibles ne puissent développer aucune résistance ? Forçage génétique. Et quelques micro-organismes pour un sol fertile.

— Je sais bien, dit Rand. C'est moi qui les ai conçus.

— Toi ? Non, tu as mis en pratique ce qui a été conçu par d'autres. Maintenant, Santira veut te récupérer avec ton équipe pour accéder aux savoir-faire d'Eloxy. Bien entendu, tu es libre de les rejoindre. Ils seraient vite déçus... Et tu te retrouverais en prison.

Rand vida sa tasse d'une traite. Le gamin lui rappelait les films d'épouvante de sa jeunesse. Il n'en regardait plus depuis longtemps. Il était un scientifique, drogué et alcoolique, pas un négociateur. La politique, ce n'était pas son truc. Si le garçon voulait quelque chose, alors il fallait qu'il accouchât. Ses doigts jouaient avec la tasse. Il mourait d'envie de la remplir de nouveau avec sa flasque. Jusqu'à ras bord.

— Tu aimerais trop dire oui, continua Eugene. Mais tu ne sais que trop à quel point tu as besoin de nous. Et tu as pu remarquer que Jill n'est pas enthousiaste à cette idée.

Ces yeux ! Rand dut détourner le regard.

— Elle ne marchera pas dans la combine, continua Eugene. Puis elle n'est pas forcée de le faire. Tu as besoin d'un partenaire qui puisse t'apporter des solutions. Jill n'est pas la seule surdouée ici. C'est une

longue histoire. Je te la raconterai un jour. Pour te la faire courte : tu n'as pas besoin d'elle. Je te propose un marché. Tu dis oui à Santira. Je reste en back-up. Tu fais en sorte d'avoir ton propre labo. Dans les locaux de Santira ou ailleurs. Tu dois négocier ça. Jill reste en dehors de ça, elle n'a pas besoin d'être au courant. « Qu'est-ce qu'il me veut, ce gamin ? » C'est ça que tu es en train de te dire. Je comprends. Bien sûr, tu as besoin de preuves. Je t'en prie, pose-moi des questions.

— **O**n s'est dit que vous deviez en être informée, fit l'officier Lanston.

Il introduisit une clef USB dans le portable.

— Mes hommes l'ont trouvée dans l'herbe. On a d'abord pensé que ce n'était rien d'intéressant avant de faire un examen de routine.

Une fenêtre s'ouvrit. Deux dossiers apparurent. « Tails » et « 671F/27g ».

— On ne sait pas encore ce que les chiffres signifient, dit Lanston. Mais le fait que quelqu'un de New Garden utilise un programme qui permette d'accéder anonymement à Internet depuis quasiment n'importe quel ordinateur, on a trouvé ça intéressant.

Jessica ne s'était donc pas trompée concernant Tails. Pour le second dossier, elle avait besoin de Rich.

— Où l'avez-vous trouvé précisément ? demanda Jessica.

— Là, dehors, répondit le soldat en lui désignant le gazon.

— L'endroit précis. Conduisez-y-moi.

Trois minutes plus tard, ils avaient atteint le lieu, signalé par un petit fanion jaune.

Jessica descendit du kart électrique, évalua la position. L'avant-dernière nuit avait été très noire. Il s'était passé beaucoup de choses auparavant, plus encore après. Elle était fatiguée. Pas plus que maintenant. Et pourtant... peut-être que c'était là. L'endroit où Eugene

et Winthorpe en étaient venus aux mains. En deux endroits, le sol était retourné. Des traces de leur bagarre ? L'un d'eux avait-il perdu une clef USB ?

— Après l'avoir trouvée, on a regardé plus précisément, dit le soldat. On a trouvé ça aussi. Je ne sais pas si c'est important.

Il exhiba un bouton. Jessica le prit. Elle avait déjà vu le même sur la chemise d'Eugene.

De retour au PC sécurité, un message l'attendait.

*Cher Greg,
Chère madame Roberts,
Chers tous,*

*Où que je sois, je peux suivre les reportages concernant New Garden. Je ne dirai donc, pour l'instant, à personne où je me trouve.
Ce qui me laissera du temps pour réfléchir au calme.
Bien à vous,*

Helen

Malgré leurs lunettes de soleil, Linda Courtes et Bob Steen mirent leur main en visière au-dessus des yeux en débarquant du petit avion à quatre places qui avait atterri voilà cinq minutes sur le petit aérodrome de Montes Claros. Le soleil avait disparu derrière les nuages de plus en plus denses et se trouvait au-dessus des arbres, pile devant eux.

Linda avait pris l'appel en provenance des États-Unis quatre heures auparavant. Une simple mission de reconnaissance pour commencer. Le plus vite possible. Ils ne lui en dirent pas davantage. Linda avait alerté Bob et une heure plus tard ils décollaient de l'aéroport de Brasilia. L'appareil comme le pilote appartenaient à une entreprise de location et ils ne posèrent pas de questions en apprenant qu'ils effectuaient ce vol pour le compte de Three Times Ltd., une société dont le siège se trouvait dans la capitale.

Peu de temps avant l'atterrissage, elle avait reçu un message sur son téléphone sécurisé : les cibles, Jacobsen et Pahlen, avaient loué une voiture chez Avis. Objectif inconnu, renseignement satellite impossible à cause de la couverture nuageuse.

Ils prirent leurs sacs et congé du pilote. Bob était aussi grand qu'elle. Son polo non repassé avait tendance à se tendre au niveau de l'estomac et pendait sur son pantalon, recouvrant la ceinture de cuir qui lui rentrait dans le gras. Mauvaise forme pour un agent, se dit-elle comme à chaque fois qu'elle bossait avec lui. Mais personne d'autre n'était disponible.

Un aérodrome de petite taille. Une seule piste. Une aire de parking

pour les machines occupée par des avions de ligne moyens, six jets d'affaires et huit avions à réacteur comme le leur. Les passagers devaient marcher les quelques mètres les séparant du terminal. Personne ne se soucierait qu'ils fissent un petit détour par les jets d'affaires.

L'asphalte était encore brûlant de soleil. Linda habitait au Brésil depuis cinq ans. Elle s'était habituée au climat. Ils longèrent les jets et s'arrêtèrent au quatrième. Elle tira de sa poche le téléphone avec le briefing, puis releva l'immatriculation de l'appareil sur le fuselage.

— Je crois qu'on l'a, fit-elle satisfaite.

Deux loueurs, une entreprise nationale et Avis. Ils se rendirent au guichet de la seconde. Un jeune homme assidu les attendait avec son sourire le plus avenant. Linda demanda une voiture, choisit une petite Nissan qui n'attirerait pas l'attention. En remplissant le formulaire elle questionna le préposé, l'air de rien.

— Des amis à nous sont arrivés aujourd'hui à bord d'un de ces jets. Des Européens. Jacobsen, Pahlen. Malheureusement, je n'ai pas l'adresse de leur hôtel. Ils ne vous l'auraient pas donnée à tout hasard ?

Elle savait l'effet qu'elle produisait sur les hommes et le gratifia de son sourire le plus parfait. Afin d'appuyer sa demande, elle ajouta un billet au permis de conduire et à la carte bancaire qu'elle tendait sur le comptoir.

— Je ne peux pas vous le dire, fit-il sérieusement.

Il saisit ce qu'elle lui tendit d'un air naturel et tapota sur son clavier. Il rendit l'ensemble à Linda, ainsi que les papiers du véhicule et les clefs, mais conserva le billet.

— Si vous avez besoin d'un hôtel, je ne peux que vous recommander l'Intercity. Le meilleur établissement de la ville.

Sur le chemin pour l'hôtel, l'agente envoya à la centrale un message où elle faisait part de ses soupçons. Elle reçut la réponse avant leur arrivée.

Affirmatif. Les cibles sont là d'après le système de réservation.

Quelqu'un avait rendu une rapide visite à l'ordinateur de l'hôtel depuis Langley.

L'Intercity était un cube blanc de dix étages, l'un des bâtiments les

plus hauts des environs. Linda et Bob prirent chacun une chambre, l'une au cinquième, l'autre au septième étage. Linda choisit la plus élevée.

Dans l'ascenseur, ils discutèrent de la suite des événements.

— S'ils ne mangent pas là ce soir, alors on ne les retrouvera pas, fit Linda. Je propose qu'on reste là. On tombera dessus à leur départ au plus tard.

— **O**ui, il fait bien partie de la série d'où provient également 671F/23a, dit Rich, le regard dirigé sur l'écran.

— Est-ce la seule simulation sur la clef ? demanda Cara Movelli.

— Oui. Pourquoi ?

— On a analysé plus précisément les simulations de Jill appartenant à la série 671. Elle a fait des recherches sur plusieurs combinaisons de propriétés qui pourraient être manipulées par le virus dans les cellules progénitrices. Parmi elles, toutes celles que nous avons mises en pratique ici, à New Garden. Nous devons encore trouver comment elle a pu avoir accès à ces données. Soit Jill et Eugene ont pu hacker notre système, soit ils ont analysé le génome de tous les enfants et l'ont entré dans leurs ordinateurs pour créer des modèles numériques. Peut-être Jill avait-elle à Boston la possibilité de faire de telles analyses. Quoi qu'il en soit, nous savons ce qu'est la combinaison 671F/27g : Eugene. Et huit autres, âgés de cinq à huit ans, avec les mêmes propriétés.

Jessica en avait mal au crâne.

— Les plus vieux d'entre eux sont partis au cours de la nuit dernière avec Eugene, ajouta Cara.

Linda prit une douche rafraîchissante et enfila un tailleur neutre pour le dîner. Elle ne voulait pas plaire à Bob, qui n'était pas son type, ni éveiller l'attention.

Le restaurant de l'hôtel était un espace ouvert qui communiquait avec la réception. Des bougies se consumaient sur les tables, dont seulement un quart était occupé. Pour la plupart par des hommes d'affaires, évalua Linda après un rapide coup d'œil. Peu de touristes. Elle ne vit pas leurs cibles. Avec Bob, ils choisirent un emplacement d'où ils avaient une vue dégagée sur la salle à manger, l'entrée et le buffet, sans pour autant occuper une table trop exposée où chaque nouvel arrivant les aurait remarqués. Linda commanda de l'eau, un verre de vin rouge et prit un peu de salade. Les hôtes mangeaient, allaient se servir au buffet, de nouveaux clients entraient. Au bout d'un quart d'heure, trois personnes arrivèrent par l'escalier. L'une d'elles ressemblait à Helge Jacobsen d'après les photos. Le deuxième était sans doute Horst Pahlen. Pour que deux cadres dirigeants d'une entreprise milliardaire voyagent clandestinement dans une province brésilienne, l'affaire devait être importante. Le troisième, Linda ne le reconnaissait pas. Un ancien militaire, peut-être. Un garde du corps ? Bob les avait vus également. Linda prit son téléphone. Tandis que les trois suspects attendaient à l'accueil du restaurant qu'on les installât, elle faisait mine de surfer sur Internet et les prit en photo. Elle recommença lorsque le serveur les accompagna à une table sur leur gauche. Entre eux, trois tables et dix mètres. Aucun risque qu'on les remarquât. Linda envoya les images à son contact. Puis elle s'autorisa une gorgée de vin. Mission accomplie.

Cela avait été presque trop simple.

Jessica sursauta lorsqu'on lui toucha l'épaule. Combien de temps avait-elle dormi ? Elle avait l'impression que ça n'avait duré qu'une minute. Le plus compliqué : recouvrer ses esprits immédiatement, ce qui lui était impossible. Elle luttait pour paraître alerte.

— On a des nouvelles du Brésil, annonça le policier.

Le Brésil ? Ah, oui, Helge Jacobsen. Du coton manipulé en secret.

Elle se hâta au PC sécurité. Une opératrice l'attendait. Sur l'écran, les photos d'un jet privé et d'hommes attablés dans un restaurant.

— A-t-on des infos sur les rendez-vous de Jacobsen ?

— Ses communications sont plus protégées que d'habitude depuis quelques jours, dit Jaylen.

— J'ai besoin d'une connexion directe avec l'équipe sur le terrain, exigea Jessica.

Jaylen tapait déjà un numéro sur son téléphone.

— Salut Linda, beau boulot ! Quelqu'un veut te parler.

Il présenta brièvement Jessica et mit le haut-parleur.

— Salut Linda, du super-boulot ! Collez à Jacobsen. Faites surveiller son jet. Vous savez ce qu'il fait là ?

— Non. On est arrivés il y a peu. Et nos ressources sont limitées.

— Ne vous souciez pas de l'argent. Merci Linda !

Fin de la communication.

— On en est où de l'avion censé nous amener à Montes Claros à tout moment ? Il est prêt à décoller ?

Elle ne déclencherait une opération qu'avec la certitude qu'il se tramait quelque chose là-bas.

— Pour aller au Brésil, il nous faut des visas ?

— Oui.

— Alors seules les personnes avec des passeports diplomatiques peuvent s'y rendre.

Elle en avait un.

— On a suffisamment de gens pour lancer une opération discrète d'importance ?

— Certes, c'est une thèse osée, fit Rich.

Jessica ne perçut aucune réticence exagérée dans son intonation, comme on aurait pu s'y attendre à l'exposé d'une idée aussi risquée. D'autant plus lorsqu'on la présentait en visio-conférence à la présidente des États-Unis d'Amérique, à différents membres du gouvernement, comme à ceux de la commission d'éthique.

— Résumons ce que nous avons. Premièrement : il y a dix ans, le docteur Winthorpe et ses équipes parvinrent à créer des enfants génétiquement modifiés doués de facultés hors du commun. Deuxièmement : les plus âgés, les prototypes en quelque sorte, Jill et Eugene, ont pris la fuite. La première a disparu du MIT il y a quatre jours, au lendemain du décès de Jack Dunbraith, le second s'est échappé de New Garden la nuit dernière. Troisièmement : on a découvert que Jill faisait des simulations et des expériences secrètes avec des organismes génétiquement modifiés. On ignore encore comment elle y est parvenue. Certains de ces organismes se trouvent dans la nature, du maïs, du coton et des chèvres. Quatrièmement : Eugene savait pour Jill. Il a même attiré notre attention sur une des simulations. Des virus transforment les cellules progénitrices dans les testicules, les spermatozoïdes portent alors des transformations génétiques. Les mêmes que celles développées par le docteur Winthorpe et ses équipes. Cinquièmement : une partie de ces virus ont pour base un virus infectieux de la grippe. Le même qui a été utilisé pour l'assassinat du secrétaire d'État. Il y a donc de grandes probabilités qu'il ait été tué par un des enfants. Lequel ? Sixièmement : l'examen des données de Jill a mis au jour qu'elle était entrée dans la phase de tests *in vivo* avec ce virus. Notons que Jill semble travailler sur dix virus qui, s'ils fonctionnaient et s'ils étaient

libérés, transformeraient les spermatozoïdes des porteurs de différentes manières. En fonction du virus, les propriétés de la descendance seront diversement affectées.

— Un instant, intervint la présidente. Pour être sûre de bien comprendre : si je contracte le premier virus, alors mon enfant pourrait sauter plus haut, par exemple, mieux compter, le deuxième virus lui permettrait de courir plus vite, d'interpréter plus rapidement des situations complexes, de grandir plus vite, etc.

— En gros, oui, confirma Rich. Elle travaille avec les manipulations les plus récentes du docteur Winthorpe, avec celles qui sont les... comment dire ? meilleures ?

— Meilleures qu'elle ?

— D'une certaine manière, oui.

— C'est ce que disait aussi Eugene en parlant de capacités améliorées, fit la présidente.

— Possible, dit Rich. Ces virus, s'ils sont répandus en grande quantité, pourraient infecter une large partie de l'humanité en quelques années. On peut évaluer ça à partir de simulations de propagation du virus Ebola, du sida, de la grippe aviaire ou porcine, ou de Zika plus récemment. Quelques points rouges sur une carte deviennent rapidement de grandes taches sur tous les continents. La majorité des individus de la génération à venir pourrait donc être dotée de ce nouveau génome.

— Le monde idéal pour Eugene et ses semblables, selon lui.

— Comme pour Jill, ajouta Rich. C'est elle qui conduit les expériences. Ce qui nous amène au septième point : c'est Eugene qui a perdu une clef USB, comme l'ont prouvé les empreintes digitales relevées. On y a trouvé un logiciel pour accéder à Internet de n'importe quel poste en toute sécurité. Ça expliquerait comment Eugene était au courant de ce que faisait Jill, comment il a pu y travailler aussi et communiquer avec elle, sans que qui que ce soit le remarque. Sur la clef, il y a également des données de Jill concernant les cellules progénitrices. Mais il n'y avait qu'un seul virus : celui qui correspond aux facultés d'Eugene. Par ailleurs, Jill ne travaille pas à la réalisation de ce modèle.

Rich marqua une pause pour laisser le temps à son auditoire de digérer toutes ces informations. Comme personne ne posa de questions, il poursuivit.

— On a donc une gamine qui veut génétiquement manipuler l'humanité de dix façons différentes. Et un gosse qui voulait prendre

avec lui les données pour ne la manipuler que d'une seule manière. J'ai l'impression que nous sommes les témoins d'une compétition. Eugene voudrait que seuls vivent ses semblables à l'avenir. Peut-être essaye-t-il d'arrêter Jill.

Après un bref moment de silence, des clameurs s'élevèrent. Il fallut quelques secondes à la présidente pour ramener le calme.

— Une thèse très audacieuse, fit une conseillère. Mais ce serait plausible.

— Des enfants ! fit quelqu'un d'autre. On parle d'enfants ! Va-t-on vraiment croire que ne serait-ce qu'une part infime de ce qu'on vient d'entendre est réelle ? On n'a même pas de preuves... Des histoires, des observations...

— Ce que j'ai observé était très convaincant, intervint la présidente. Pour être tout à fait honnête : même si j'ai encore du mal à y croire, je ne peux me voiler la face. J'ai vu ces enfants en action.

— Sans compter qu'on a des preuves concernant le génome de ces enfants, rappela Rich. Il n'y a pas de doutes.

— Sans compter que ces deux mômes ne nous prennent même pas pour des adversaires sérieux. Ils ne nous considèrent que comme les hôtes de leur virus. À leurs yeux, nous appartenons déjà au passé, fit le docteur Obfort. Si cette thèse est exacte.

— On doit les arrêter, assena la présidente. Plus que jamais. Qu'importe la méthode.

Le chauffeur conduisit Jill, Eugene et Helen à l'hôtel Intercity.

— Ça fait une trotte, dit Jill. Mais il n'y a rien de correct à côté d'Eloxy. Vous allez m'attendre ici. Avec vos passeports sans visa, impossible de vous enregistrer. On va utiliser de faux noms.

Cinq minutes plus tard, elle était de retour. Helen et Eugene descendirent de voiture. La réception était un grand hall. À l'une des extrémités le guichet d'accueil, ce qui leur permit de passer sans être vus, à l'autre un restaurant animé. D'un pas énergique, ils gagnèrent les ascenseurs.

Linda avait pris un plat végétarien tandis que Bob se délectait d'un steak saignant.

Après sa conversation avec Jessica Roberts, elle avait contacté des services de sécurité locaux pour recruter quatre équipes de deux personnes. Elle avait rendez-vous avec trois d'entre elles à cinq heures vingt à la réception, la quatrième devait se rendre à l'aéroport et surveiller le jet de Santira.

La plupart des tables du restaurant étaient dorénavant occupées. Jacobsen, Pahlen et le troisième homme discutaient vivement en attendant leur plat. Les nouveaux arrivants ressemblaient aux autres : hommes d'affaires, quelques touristes, de rares locaux qui voulaient partager un dîner raffiné. Linda et Bob conversaient tranquillement, même si elle gardait un œil sur leurs cibles et que tous ses sens étaient aux aguets. Lorsqu'elle leva la tête de son assiette, elle regarda en

direction du petit pupitre où tous les clients du restaurant devaient se présenter, puis vers l'accueil.

Le petit groupe de trois personnes devant les ascenseurs l'interpella immédiatement ; une jeune fille attirante, un garçon aux boucles brunes, une femme de trente-cinq ans dont le teint pâle sortait de l'ordinaire pour cette région. Une mère et ses enfants.

Alors qu'elle s'apprêtait à poursuivre son repas, des images lui revinrent. Elle avait déjà vu ces visages. Elle prit discrètement son portable dans son sac à main en faisant signe à son partenaire de rester assis. Elle se rendit vers le pupitre en faisant semblant de téléphoner. Elle était à présent suffisamment proche pour réaliser quelques photos du petit groupe juste avant qu'ils ne disparaissent dans l'ascenseur.

De retour à sa place, elle fit un zoom dans les images et ouvrit l'un des fichiers reçus par mail crypté après sa conversation avec Jessica. Pas de doute, c'était bien Jill, Eugene et Helen.

Jill gagna le huitième étage avec Helen et Eugene.

— Nos chambres sont voisines. (Elle regarda Helen.) Tu es un peu plus petite que moi, mais je vais te prêter un tee-shirt et un pantalon. Gene, tu devras aussi te satisfaire de mes habits. Demain, on vous trouvera des vêtements à votre taille.

La chambre d'Helen était spacieuse et propre, son ameublement était moderne. On frappa. Jill leur tendit des sous-vêtements, des pantalons légers et des tee-shirts sans entrer.

— Préparez-vous. Après, on ira dîner.

— **J**ackpot ! s'écria Jessica en voyant les photos.

— Mettez-moi en contact avec Linda, fit-elle à Jaylen.

Trente secondes s'écoulèrent.

— Linda, les nouvelles cibles sont Eugene, Jill et Helen. À votre avis, Helen avait-elle l'air d'avoir été enlevée ?

— Ils avaient l'air de bien s'entendre tous les trois.

— Alors elle est de mèche. Vous avez-pu renforcer votre équipe d'observation ?

— Oui.

— Bien. Appelez encore du renfort. Nous ne devons surtout pas perdre ces trois-là des yeux ! Sous aucun prétexte ! On parle de sécurité nationale !

— Compris.

— Mais, et c'est important, vous devez rester sous les radars. Quelles que soient les personnes avec qui vous travaillez et jusqu'à nouvel ordre. Peut-être devrez-vous effectuer une opération commando. Vos hommes devront être en nombre suffisant et dans une bonne forme physique !

Pas un bruit à l'autre bout de la ligne. Jessica craignit de devoir tout répéter ou d'avoir perdu la communication.

— Opération commando ?

— Seulement si c'était nécessaire. On vous transmettra des instructions plus précises. Occupez-vous déjà de renforcer votre équipe.

Elle raccrocha.

— L'appareil est prêt à décoller ? demanda-t-elle à Jaylen.

— À tout moment.

— Allez me chercher Greg Cole, ordonna-t-elle à l'un des soldats. Qu'il prenne son passeport. Pas la peine de lui en dire plus. S'il refuse, dites-lui qu'il s'agit de sa femme. Si nécessaire, vous lui administrez un calmant.

Le soldat s'exécuta.

— Peut-être qu'on aura besoin de lui pour qu'il lui parle, dit-elle à Jaylen.

— Il n'a pas de visa...

— Le cadet de mes soucis. On ne pourra pas régler toute cette histoire sans les Brésiliens.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ? Les mettre au parfum ?

— En aucun cas. Il nous faut une bonne raison pour expliquer pourquoi des Américains avec un statut de diplomate se rendent soudain à Montes Claros. Mais il ne faut pas les effrayer.

La suite de Jill était bien plus grande que la chambre d'Helen. Ils étaient assis tous les trois dans les fauteuils, devant les portes-fenêtres ouvertes qui donnaient sur le balcon. L'air tiède de la soirée et les bruits de la rue entraient dans la pièce. Le personnel de service dressait la table devant le canapé. Helen attendit qu'ils fussent seuls et qu'ils eussent croqué avidement dans leurs copieux burgers.

— Quels sont vos plans ?

Les deux enfants échangèrent un regard.

— Nous avons identifié la cause de nos capacités hors normes plus tôt que Stanley et ses équipes ne l'avaient escompté, répondit Jill. On a vite compris ce que signifiait son modèle commercial : une minorité de nantis et de très fortunés aurait les moyens de payer pour en faire profiter leur descendance. Les autres, non. Autrefois, nous étions très peu dans notre cas à New Garden. Nous avons donc ressenti plus intensément encore nos particularités et réalisé qu'il fallait plus de gens comme nous pour que nos facultés puissent vraiment prendre leur ampleur. On a donc commencé à développer des concepts qui profiteraient à tous et qui ruineraient leur économie.

— Nous avons alors opté pour un modèle en deux étapes, poursuivit Eugene. Tu as bien vu ce qu'il s'est passé dans le domaine : en cas d'urgence, on peut facilement interner, enfermer ou faire disparaître quelques dizaines de parents et d'enfants. S'il y en a des millions, c'est impossible. Nous voulions d'abord faire en sorte que le plus de personnes possible obtiennent des enfants modernes.

Il mordit dans son hamburger tandis que Jill prit son ordinateur portable et l'ouvrit.

— Pour ce faire, on a développé des sortes de mini-machines biologiques, dit-elle. Elles sont responsables des modifications génétiques dans les cellules progénitrices.

Depuis quelques jours, plus rien ne pouvait surprendre Helen. Alors des mini-machines biologiques...

— Et comment ça fonctionne ?

— Les virus se répandent partout dans le corps, y compris dans les testicules, fit Jill en montrant des illustrations sur son portable. Notre virus y crée les modifications souhaitées. On a fait nos premières expériences sur des chèvres, avec les virus appropriés. Ça a marché.

— Des chèvres...

— Des mammifères, comme nous. Pour les humains, on utilise des virus naturels de la grippe comme base. Très infectieux pour les femmes, les hommes et les enfants qui le répandent. Les modifications ont lieu chez les hommes qui le contractent.

Helen hésitait entre incrédulité, effroi et fascination. Elle repoussa son burger à moitié mangé. Il lui fallut prendre quelques profondes respirations avant de poser sa question suivante.

— Pourquoi modifiez-vous quelque chose chez les hommes et non chez les femmes ?

— C'est plus simple chez les hommes. C'est la seule raison, dit Eugene.

— Mais vous ne pouvez pas faire disparaître l'humanité avec votre virus sans demander leur avis aux gens, s'énerva Helen.

— Ils finiraient par dire non, répondit Eugene.

— Tout à fait !

— Et on ne pouvait prendre ce risque. Regarde, tu as dit oui, toi.

— Mais on m'a demandé.

— Est-ce que tu te serais plainte si tu avais eu un enfant doté des mêmes facultés et qu'on ne t'avait rien demandé ? demanda Jill.

Cette gamine culottée avait réponse à tout.

— Et si quelque chose ne se déroulait pas comme prévu ? écuma Helen.

— Dans le pire des cas, les personnes infectées ne pourraient pas

avoir de descendance, dit Jill.

— Elles ne peuvent plus avoir d'enfants ou y a-t-il un risque que leurs enfants soient handicapés ?

— Si ça arrivait dans quelques cas, alors nous pourrions le corriger lors de la seconde étape, répondit calmement Jill.

— Ah ! C'est vrai, vous avez prévu deux étapes, fit Helen sur un ton sarcastique.

— Au début, oui, fit Jill. Si Eugene n'avait pas tout foutu en l'air avec son impatience.

— Et voici qu'elle recommence..., s'agaça le garçon.

— Arrêtez ! cria Helen. Étape deux.

— Lors de la deuxième étape, on rend tout ça public, dit Jill. Et on met à disposition de l'humanité entière des instruments simples pour qu'ils obtiennent leurs enfants modernes.

— Ah ? Un *do-it-yourself* pour trafiquer des enfants livrés dans une boîte de génétique amusante ?

— C'est à peu près ça, dit Eugene qui se délectait de la stupeur d'Helen.

— Et comment c'est censé fonctionner, je vous prie ?

— On choisit les caractéristiques de l'enfant, un peu comme tu l'as fait, en ligne par exemple.

Jill lui montra un projet qui lui rappela l'interface qu'ils avaient utilisée en compagnie de Rebecca Yun.

— Ensuite, on commande auprès d'un laboratoire des pilules ou un spray nasal. Comme pour tous les médicaments. Sauf qu'ils contiennent des virus conçus sur mesure qui transforment le génome des cellules progénitrices.

— Il y a une différence fondamentale avec l'étape une, dit Eugene. Le virus n'est pas contagieux. Ce qui signifie qu'il n'agit vraiment que sur les acheteurs.

— Nous avons déjà conçu un enfant de cette manière à New Garden, fit Jill. C'est Eugene qui s'en est chargé parce que j'étais au MIT. Ils ne contrôlent pas vraiment les laboratoires de New Garden, ils ne s'attendaient pas à ça.

Jill sourit. Elle n'avait que dix ans. Un frisson parcourut l'échine d'Helen. Est-ce que sa fille serait ainsi ?

— De cette manière, chacun peut avoir l'enfant qu'il désire vraiment.

— Tous les hommes, rétorqua Helen. Les femmes doivent compter sur l'accord de l'homme. Pas l'inverse.

— Une régression pour l'égalité des sexes, concéda Jill. Nous y remédierons lors d'une troisième étape, dès que nous aurons trouvé le moyen de manipuler les ovules.

Eugene lui lança un regard surpris.

— Une troisième phase ?

— Je t'en aurais parlé, le rassura-t-elle.

— Mais qui va produire ces pilules ? demanda Helen. Ça ne sera pas interdit ?

— Pas sur la durée, fit Jill. Et on pourra toujours publier la manière de le faire soi-même.

— Un vrai *do-it-yourself* alors.

— Seulement en cas de nécessité. Ça pourrait être dangereux au début pour les utilisateurs.

— De mon point de vue, le plus compliqué, ce sera de développer de nombreuses variantes génétiques, fit Eugene.

— Mais ? Tu te figures que ce sera une industrie du divertissement ? fit Helen, interloquée.

— Qui sait ? Peut-être bien.

— Je ne sais pas si j'ai envie de vivre tout ça, fit Helen en roulant les yeux.

— Tu le portes dans ton ventre, donc tu n'as plus le choix. Le plus grand choix possible pour le plus grand nombre de personnes. Pour que tes enfants n'endurent pas ce qu'Eugene et moi nous avons vécu à New Garden. Tu dois nous aider !

— En gros, même si on attrape votre virus pendant l'étape un, on peut toujours transformer ultérieurement ses cellules progénitrices avec des pilules ?

— C'est ça. Et un jour les ovules.

— Et dans plusieurs années ? Lorsqu'on pourra concevoir de nouvelles et meilleures transformations ?

— Alors les parents les choisiront. Pourquoi les parents du futur devraient se contenter de modèles obsolètes ? Certains scientifiques

rêvent déjà de pouvoir mettre à jour des enfants, des adolescents ou des adultes avec d'anciennes versions...

— Comme moi par exemple ?

— ... nous n'y sommes pas encore.

— Et si quelqu'un conçoit un virus du même type que le vôtre et qu'il décide de contaminer l'humanité selon ses désirs ?

— C'est possible.

— Et si plusieurs ont cette idée ?

— Alors il y aura encore plus de diversité. Encore faut-il qu'ils codent avec suffisamment d'habileté.

— Coder ! Ce ne sont pas des programmeurs !

— Si, justement. Ce n'est pas pour rien qu'on parle de code génétique. La génétique est une science de l'information.

— Et si quelqu'un codait par folie ? Ou pour tuer ?

— À quoi ça rimerait ?

— Pourquoi largue-t-on des bombes atomiques ? Pourquoi fait-on s'écraser des avions de ligne sur des gratte-ciel ? J'en ai aucune idée, hurla-t-elle. Pourquoi ne pas créer des soldats parfaits ? Ou anéantir la population d'un pays ennemi ?

— Ah ! Toujours la même marotte. Veux-tu que tes enfants aient de la compagnie ? Alors tu dois nous aider. C'est dans ton intérêt et le leur.

— Je... je dois digérer tout ça, balbutia Helen.

Au septième jour

Linda avait mis son réveil sur cinq heures. Elle ne pouvait manquer le départ éventuel de l'une de ses cibles. Un regard vers le ciel couvert lui fit réaliser qu'elle ne pourrait compter sur les satellites ni sur les drones. À cinq heures vingt, comme convenu, Bob et elle rejoignirent les vigiles à la réception. Six hommes de différentes statures mais tous métis. Ils avaient également en commun leurs costumes mal taillés et leurs chaussures usées. Ils se retirèrent dans un coin à l'abri des regards où Linda leur expliqua leur mission et leur distribua les photos des cibles. Dix minutes plus tard, les hommes avaient quitté la réception, à la recherche d'endroits autour de l'hôtel où commencer leur planque. À six heures, elle était assise avec Bob dans la salle du petit-déjeuner, devant un buffet vide. Ils obtinrent tout de même un café. Agrippés à leur tasse, ils observaient les ascenseurs.

Dix minutes s'écoulèrent avant que n'apparussent les enfants sans Helen. Ils gagnèrent directement la sortie. Les deux agents les filèrent de loin et les virent disparaître dans une limousine aux vitres teintées. C'étaient les plus importants. Deux enfants. En quoi pouvaient-ils mettre la sécurité nationale en péril ? Sans doute les gamins d'un gros bonnet de Washington qui s'étaient fait la malle.

Ils se rendirent sur le parking derrière l'hôtel. Bob conduisait. Linda appela les vigiles et leur dit d'attendre les autres. Deux minutes plus tard, ils étaient à distance raisonnable de la limousine. Leur Nissan passe-partout se fondait parfaitement dans le paysage. Seul la plaque d'immatriculation trahissait que c'était une voiture de location. Avec plus de trois cent cinquante mille habitants, Montes Claros n'était plus la petite ville qu'elle avait été dans les années 1960. La circulation

était à son image. Pourtant Bob n'avait pas de mal à suivre les gosses. Au bout de trois quarts d'heure, ils avaient atteint les confins de la ville. On voyait les premiers champs, les premières prairies derrière des maisons familiales, des logements isolés, des commerces et de petites entreprises. La voiture bifurqua sur un parking devant le long bâtiment d'Eloxy.

La voiture se gara, ses deux occupants disparurent par le portail. Bob passa devant, fit demi-tour à une centaine de mètres et revint se garer de l'autre côté de la route, entre un pick-up cabossé et une camionnette, avant de couper le contact. Ils avaient une vue dégagée sur l'entreprise.

— Espérons qu'il y ait la clim'.

Ce n'était pas le cas, mais il ne faisait pas encore trop chaud.

Linda regarda sur Internet ce qu'elle pouvait trouver au sujet de cette société. Pas grand-chose. Elle appela les États-Unis.

Lorsqu'elle se réveilla, Helen mit un moment à se convaincre que ce n'était pas un rêve. Il était presque dix heures. Elle resta étendue et réfléchit.

La confiance de ces deux garnements l'irritait. Ils la laissaient seule dans sa chambre. Quelle folie ! C'en était trop pour elle. Bien trop. Elle pouvait encore nuire à leurs plans. Qui était-elle pour décider du sort de l'humanité ? C'était déjà compliqué de décider de celui de ses futurs enfants. Elle avait eu le choix. Si Jill et Eugene réussissaient, les parents du futur ne l'auraient pas, eux. Si l'on s'en tenait à la situation actuelle, si l'on continuait à monnayer ces super-facultés, comme Winthorpe le faisait, la plupart des gens n'avaient pas le choix non plus. De ces non-choix, lequel était le moins pire ? Et si les autorités faisaient disparaître cette technologie ? Ou la réservaient à des fins militaires ? Que se passerait-il si les techniques mises au point par les deux enfants n'étaient pas assez mûres et que les conséquences en étaient désastreuses ?

Elle se leva. Elle avait encore quelques jours pour se décider. Peut-être même des semaines, en fonction des avancées de leurs expériences.

Elle se demanda brièvement si elle devait chercher à joindre Greg, mais elle jugea trop grand le risque que sa communication fût interceptée par les services secrets américains qui remonteraient alors sa piste jusqu'à l'hôtel.

Après la douche, elle passa le jean trop grand de Jill. Elle empocha

l'argent que lui avait donné la jeune fille la veille et prit l'ascenseur. Le petit-déjeuner touchait à sa fin. Helen se contenta d'un café et d'un croissant.

Elle commanda un taxi à la réception et se rendit dans le centre commercial que lui avait conseillé Jill.

Linda et Bob avaient baissé leur fenêtre à moitié de manière à ce qu'un courant d'air pût rafraîchir l'habitable. La plupart du temps, ils ne parlaient pas. Voilà trois quarts d'heure que les vigiles avaient appelé pour signaler qu'une limousine avait récupéré Jacobsen et Pahlen. Ils avaient rappelé au bout de vingt minutes pour les avertir qu'elle se dirigeait vers eux.

— On peut parier, dit Linda. Tu crois qu'ils viennent ici aussi ?

— Pour ou contre ?

— Pour.

— Alors, il n'y a plus de pari qui tienne. Il n'y a pas tant d'endroits où aller dans le coin.

Bob sortit se dégourdir les jambes à l'ombre des arbres. Il fuma une cigarette et remonta dans la voiture. Ils attendirent jusqu'à ce qu'une Audi arrivât sur le parking suivie par une guimbarde dans laquelle Linda reconnut deux des vigiles. La voiture poursuivit sa route. Son téléphone sonna.

— J'ai l'impression qu'on va devoir également trouver un endroit où planquer, fit la voix.

À dix heures pile, Helge et Host se présentaient à la réception. Levinson vint les chercher. Il les conduisit dans la chambre blanche et les pria de s'installer après qu'ils eurent passé la fouille. Lui-même resta debout, les mains dans le dos.

— Il y a deux tendances au sein de l'entreprise. Soit nous continuons les négociations, mais il semblerait que ce soit voué à l'échec. La deuxième tendance serait prête à envisager différentes formes de collaboration.

— Le tout étant de savoir quelle tendance suivrait les décideurs. Vous par exemple.

— Je serais prêt à changer d'avis en fonction des conditions.

— Nous pouvons en parler. Y a-t-il d'autres personnes qui

comptent ?

— Vous n’avez besoin de personne d’autre. Je suis le cerveau. Si vous ne voulez pas toute l’entreprise, je suis prêt à revoir mes positions. Les autres sont bons, mais se contentent de suivre mes instructions. Je peux tout à fait monter ce genre d’équipe chez vous. Ça durera un peu plus longtemps que si vous nous embauchiez tous ensemble.

Surpris, Helge croisa les bras et jaugea Levinson. Il avait l’air aussi tendu que la veille, mais son insolente arrogance avait disparu. Ce revirement l’irritait. Était-ce l’effet de leurs menaces ? Est-ce que ça cachait quelque chose ? Il s’en fichait au fond. La personne responsable des organismes miraculeux était prête à passer chez Santira.

— Que vont dire les autres si vous partez ?

— Ce n’est pas mon problème.

— Sont-ils au courant ?

— Ça fait partie de mes conditions. Nos échanges restent confidentiels jusqu’à ce que nous ayons trouvé un accord.

Helge décroisa les bras.

— Alors nous devons nous hâter. Je ne peux pas rester une éternité dans cette province brésilienne. Je reviens cet après-midi et il me faudra du concret.

Helen trouva quelques magasins avec des marques qu’elle connaissait. Elle essaya les vêtements et se décida pour deux pantalons légers, quelques tee-shirts et deux chemisiers. Elle prit également quelques sous-vêtements. Elle acheta deux pantalons et deux caleçons à Eugene. Elle acheta le nécessaire de maquillage de base dans une parfumerie. Elle se fit reconduire à l’hôtel chargée de quatre grands sacs.

Elle se changea dans sa chambre, puis zappa pour savoir s’il y avait du neuf du côté de New Garden. Manifestement, la zone était toujours condamnée. Rien sur des personnes qui en seraient sorties. Mike avait donc raison.

Elle devait écrire à Greg.

Une pensée commençait à poindre en elle : elle pouvait appeler un média important comme une chaîne de télévision ou le *New York Times* et marchander son histoire contre une somme rondelette. Ça

pourrait résoudre un grand nombre de problèmes. On ne pourrait plus les enfermer. Encore que ? Si l'opinion publique était contre eux ? Ce qui serait sans doute le cas. Pourrait-elle garder ses enfants ? Aurait-elle la moindre chance d'avoir une vie tranquille ? Elle oublia cette idée. Elle voulait les enfants. Rendre l'affaire publique serait l'ultime échappatoire.

Et maintenant ? Elle devait se changer les idées. Rien de particulier à voir ni visiter en ville. Elle n'avait pas plus envie de regarder la télévision. Elle commanda un taxi et donna l'adresse d'Eloxy.

— Nos hommes ont immédiatement fait des recherches sur Eloxxxy, fit Jaylen. (Il déposa un petit dossier sur la tablette de l'avion devant Jessica.) La structure de l'entreprise a changé depuis sa reprise il y a trois ans. Deux pour cent des parts appartiennent au directeur de la recherche et du développement, un certain Rand Levinson. C'est à la page trois. On y reviendra. Il est extrêmement intéressant pour une autre raison. (Un type mince, d'âge moyen, aux cheveux clairsemés. Jessica continua de feuilleter.) Les autres propriétaires s'abritent derrière un montage financier impénétrable dans des paradis fiscaux. On les trouvera, mais pas cette nuit. On a tout de même récupéré quelques infos. Page six.

Jessica survola le diagramme avec différents noms d'entreprises reliés par des traits.

— Deux entreprises écrans font également partie des données que le FBI a trouvées sur le serveur de Jill Pierce, et leurs noms figurent dans les comptes bancaires qu'elle a ouverts.

— Bien, murmura Jessica.

— On est en train d'examiner ça plus en détail, mais il semblerait que Jill Pierce ait acquis cette société avec l'aide de Rand Levinson.

— Afin de lui faire faire ses expériences, ajouta Jessica. Cette petite...

— Mais seulement celles sur les plantes et les animaux, releva Rich qui avait tout suivi de leur conversation.

— On ne le sait pas encore, objecta Jessica. Peut-être le virus tueur provient-il d'Eloxy.

— Alors pourquoi aurait-il été posté depuis San Diego ?

— Une chose est certaine, dit Rich. Levinson doit comprendre sur quoi il travaille s'il agit selon les instructions de Jill. Je ne crois cependant pas qu'elle l'ait mis au courant de la série F ni qu'il ait créé un virus tueur.

— Ce Levinson serait en mesure de tout comprendre, fit Jaylen.

Rich prit le CV de l'homme.

— MIT, entreprises de premier plan. Oui, dit-il après avoir tout lu. Il comprendrait.

— Je ne serais pas si certain que le virus tueur n'ait pas été conçu à Eloxy, dit Jaylen. Ce Rand Levinson a des liens avec un vieil ami à nous. Page onze.

— Daniel Boldenack ! Notre hacker biologiste, s'exclama Jessica en voyant son visage.

— Exact. Pour son premier boulot, ils travaillaient dans la même entreprise. Ils se sont ensuite fait remarquer pour leur consommation de drogue et leurs expériences douteuses. Pendant un moment, Boldenack a fourni Levinson en came.

— Ont-ils encore des contacts ?

— On est en train de vérifier. Les dernières données remontent à huit ans. Mais peut-être sont-ils seulement plus prudents.

Helge n'avait pas apprécié son déjeuner. Les conférences téléphoniques qui suivirent ne furent pas non plus de son goût. Micah avait fait en sorte que tous les intervenants utilisent des téléphones intraçables de manière à ce qu'on ne puisse remonter au lieu où se trouvait Helge. Il sortit donc de l'hôtel d'une humeur massacrant pour rejoindre la limousine qui l'attendait. Qui était censée l'attendre du moins. L'emplacement devant l'entrée était vide. Lui et Horst cherchèrent le véhicule avec impatience. Rien au niveau de la station-service voisine, rien sur le parking de l'hôtel presque vide. Helge était sur le point de retourner dans l'hôtel, fort en colère, lorsque arriva le véhicule. Le chauffeur en sortit à la hâte, fit le tour et leur ouvrit la portière.

Ils embarquèrent en grognant un bonjour peu amène et parlèrent peu pendant le trajet.

Helge remit sa cravate droite sur le parking d'Eloxy. La couche nuageuse rendait l'atmosphère encore plus lourde que la veille. Quelques voitures, motos et mobylettes passaient dans la rue devant l'entreprise. Une petite Toyota était garée à une trentaine de mètres. Helge trifouilla encore sa cravate. Quelque chose d'indéfini dans cette voiture l'intriguait. Était-elle trop propre ? L'avait-il déjà vue ? Le même modèle sans aucun doute, on en voyait partout. Ce matin ? À l'hôtel, tandis qu'il cherchait leur limousine ?

— La petite Toyota, là-bas, fit-il discrètement à Horst, elle ne te fait penser à rien ?

Horst jeta un coup d'œil.

— Non.

— Remonte, dit-il.

Il ouvrit la portière à la surprise du chauffeur et les deux hommes s'installèrent sur la banquette arrière.

— On a encore de la route. Prenez à gauche en sortant, en direction du centre. Et faites quelques détours.

L'homme obéit. Helge prit son téléphone, le mit en mode selfie et le tint devant lui, comme s'il faisait une visio-conférence. De la sorte, il pouvait voir ce qu'il se passait derrière lui. En passant devant la Toyota, il essaya d'en voir les occupants. Deux hommes. La Toyota démarra ensuite derrière deux mobylettes et une voiture cabossée.

— Ne te retourne pas, dit-il à Horst.

La voiture avait disparu à la première bifurcation. Je suis parano, se dit Helge. Elle n'était pas non plus derrière eux à la deuxième.

— Alors ? demanda Horst.

— Fausse alerte.

Après la troisième intersection, il demanda à l'homme de les conduire chez Eloxy. Il avait rangé son téléphone et regardait une dernière fois derrière eux.

Elle était de nouveau là.

— Conduisez-nous au premier supermarché, dans un centre commercial ou à n'importe quel endroit où nous pouvons prendre un café, fit-il au chauffeur.

Au bout de quelques minutes, et après plusieurs détours, ils s'arrêtèrent devant un snack. Le chauffeur ouvrit à Helge. Ils prirent deux cafés.

— Qui ça peut bien être ? demanda Horst.

— Je n'en sais rien... des gens de chez Eloxy ?

— Pourquoi ? Ils savent bien ce que nous faisons ici.

Sur le trajet, Helge demanda au chauffeur de prêter attention à la Toyota dans son rétroviseur. Lorsqu'ils arrivèrent à Eloxy, la Toyota se gara de nouveau en face de l'entreprise, un peu plus loin que précédemment. Des amateurs.

— C'est peut-être les Ricains qui ont appelé avant le décollage ? fit Horst.

— On va essayer de le découvrir.

Helge avait demandé au pilote de faire en sorte que les autorités ne découvrirent pas leur point d'arrivée. Mais que savait-il des moyens dont disposaient les fédéraux ? L'affaire avait l'air sacrément importante pour que quelqu'un comme cette Roberts appelât directement de la Maison Blanche.

Si ces types étaient de la CIA, alors il avait un problème. Non seulement ils savaient où il se trouvait, mais aussi qu'il avait menti. D'un autre côté, leur dilettantisme ne collait pas avec des agents américains.

— Faites-moi plaisir, dit-il au chauffeur en lui donnant une grosse coupure. Allez faire un tour et notez l'immatriculation de la petite Toyota beige de l'autre côté de la route. Vous viendrez me le donner. Je serai à l'intérieur.

Il montra le bâtiment.

Helge et Horst se présentèrent à l'hôtesse d'accueil et l'informèrent que Levinson pouvait attendre un petit quart d'heure avant de les rejoindre. Cinq minutes plus tard, le chauffeur était de retour.

— Des employés d'une compagnie de sécurité locale, fit-il.

— On ne peut pas savoir ce qu'ils veulent ? demanda Helge.

L'homme lui sourit.

— Les chauffeurs ont des amis partout. J'ai passé quelques coups de fil avant de revenir. C'était facile.

Il n'en dit pas plus. Helge lui donna quelques billets supplémentaires sans même vraiment regarder.

— Ils sont employés par une certaine Linda Courtes.

Il lui tendit un papier avec le nom.

Helge composa le numéro de Micah et lui transmit l'information.

Levinson était plus pâlot qu'à l'accoutumée. Helge et Horst le suivirent dans les couloirs orange et violet. Alors qu'ils atteignaient la salle blanche, le portable d'Helge sonna. Fox.

Il se mit un peu à l'écart.

— Oui ?

— Linda Courtes fait partie de l'ambassade des États-Unis à Brasilia.

Helge n'était pas homme à se laisser facilement impressionner, mais cette nouvelle lui pesa sur l'estomac.

— CIA ? demanda-t-il à voix basse pour n'être pas entendu de Levinson.

— Peut-être. Pas forcément. En tout cas, elle relève des autorités américaines.

— Merci.

Il raccrocha.

Jessica Roberts l'avait donc trouvé.

Sans doute devait-il appeler la direction juridique de Santira. Obstruction au travail des autorités. Au minimum. Cela dit, ils ne seraient au courant de rien sans lui.

— Je dois sortir rapidement.

Il gagna le parking à grandes enjambées et se mit à l'ombre d'un arbre pour appeler Micah. Il lui demanda de transférer son appel à un interlocuteur extérieur via le réseau de l'entreprise. Il lui communiqua le numéro transmis par Jessica Roberts.

L'aéroport de Montes Claros était déjà éclairé par la lumière des projecteurs lorsque Jessica débarqua du jet. Rich et trois autres membres de la task-force avec des visas en règle l'accompagnaient, ainsi que Greg Cole, à qui personne encore n'avait demandé son passeport. Les autres personnes resteraient d'abord dans l'avion.

Jessica et sa petite équipe attendaient non loin du terminal les véhicules envoyés par leurs collègues en poste au Brésil, lorsque son portable sonna, affichant un numéro de San Diego.

— Helge Jacobsen est en ligne, l'informa-t-on. Vous voulez lui parler ?

— Oui.

— Monsieur Jacobsen, où êtes-vous ?

Silence.

— Peu après notre conversation, j'ai eu des informations sur les concepteurs des OGM. Je voulais vérifier par moi-même plutôt que de vous donner un tuyau crevé.

— C'est extrêmement prévenant de votre part.

Faire des sarcasmes n'est pas chose évidente par le biais d'une

mauvaise connexion téléphonique.

— Votre appel me fait dire que les infos étaient bonnes.

— J'espère. On a sans doute trouvé l'entreprise d'où ils proviennent.

— Voici qui est intéressant. Comment s'appelle-t-elle ? Où pouvons-nous la trouver ?

— Au Brésil. À Montes Claros, dans la province Minas Gerais.

— Là où il y a eu cette catastrophe environnementale avec des coulées de boue empoisonnées en 2015 ?

— Oui, c'est ça.

— Et le nom de l'entreprise ?

Elle recouvrit son oreille encore libre, dans laquelle retentissait une annonce de l'aéroport.

Helge comprenait à peine ce que lui disait Jessica. Une voix crépitait, mécanique, comme un haut-parleur. Du portugais. Il se rappela avoir entendu une annonce semblable la veille, à l'aéroport. Troublé, il hésita.

— Je... je ne vous ai pas comprise, dit-il. La liaison est très mauvaise.

Il avait besoin de temps pour réfléchir. Il n'avait pas beaucoup d'éléments. Comment cette femme avait-elle pu arriver aussi vite ? Les gars qui le filaient devaient être à ses trousses depuis longtemps. Que faisait-elle là ? Certes, ces OGM étaient inhabituels, et leur propagation nuisait aux affaires. Mais cela justifiait-il qu'une collaboratrice de la présidente en informât une légation locale et qu'elle se rendît sur place aussi rapidement ? Quoi qu'il en soit, elle savait parfaitement où il se trouvait.

— Eloxxxy, dit-il. C'est le nom de l'entreprise.

— Merci.

Helge remit le portable dans la poche de sa veste, regarda dans le vide, puis en direction de la route où se trouvait la Toyota beige.

— **M**erde ! souffla Levinson avant de se mettre à hurler. Merde ! Merde ! Merde !

Helge craignait qu'il ne se mît à pleurer. Ou qu'il ne s'effondrât. Ou les deux.

— On doit partir, dit Helge. Maintenant.

— Oui, répondit l'autre avec nervosité. (Il regarda autour de lui, comme si un esprit le hantait.) Je... j'ai encore un truc à finir.

— Si on sort par-devant, on va nous suivre ?

— Y a-t-il une sortie à l'arrière ?

— Seulement en passant par les champs de tests. On pourra rejoindre la route et appeler un taxi. Et ensuite ?

— On verra. Il vous faut combien de temps ?

— Je n'ai rien préparé. Je ne savais pas que je devrais si rapidement...

Roberts mettrait au moins une demi-heure pour arriver depuis l'aéroport. Il leur restait donc une vingtaine de minutes, à moins qu'elle n'ait envoyé ses hommes en éclaireurs.

— Dépêchez-vous ! Ils seront là d'un moment à l'autre.

Depuis son arrivée à Eloxy, Helen était assise dans le laboratoire et regardait officier les enfants. Au début, elle leur avait demandé ce

qu'ils faisaient. Leurs réponses étaient brèves, puis Jill finit par lui dire qu'elle devait se concentrer.

Helen était absorbée dans ses pensées lorsque la porte s'ouvrit violemment. Levinson fit irruption dans le labo, il fit trois grands pas avant de s'arrêter, comme s'il s'était ravisé. Jill et Eugene sursautèrent.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ah... rien, répondit l'homme.

Son regard allait dans la pièce, tomba sur Eugene, il écarquilla les yeux, secoua la tête, puis son regard erra de nouveau.

— Je me suis trompé de salle.

Il ressortit.

— C'était quoi, ça ? demanda Jill en plissant le front.

— Il s'est juste trompé de pièce, répondit sèchement Eugene avant de retourner à ses appareils.

La scène avait semblé pour le moins étrange à Helen. Les deux enfants n'avaient remarqué l'homme qu'une fois qu'il se trouvait au milieu du labo. Elle l'avait vu entrer. Il lui avait semblé agité au plus haut point. Pas comme quelqu'un qui se trompe. Les enfants semblaient déjà avoir oublié l'incident, absorbés qu'ils étaient au-dessus de leurs ustensiles. Helen ruminait tout ça lorsque Eugene passa devant elle en lâchant un laconique : « Je dois aller aux toilettes. »

Son petit corps musclé bougeait nerveusement, comme d'habitude, et pourtant il était quelque peu différent. Helen n'aurait pas vraiment su dire en quoi, c'était une impression. Comme pour l'entrée de Levinson. Méfiante, elle suivit Eugene du regard. Il ferma la porte derrière lui.

Elle attendit quelques secondes pour l'entrebâiller et épier ce qu'il se passait. Le garçon descendait le couloir à la hâte. Tout au bout, elle aperçut les contours de quelqu'un dans l'encadrement d'une porte ouverte. Des cheveux fins en pagaille, une tête aux traits affirmés, des épaules osseuses et une silhouette mince en blouse blanche. Levinson. Helen connaissait maintenant suffisamment bien les lieux pour savoir qu'il y avait là-bas la cuisine du personnel. L'homme et le garçon y entrèrent et fermèrent la porte.

Le comportement étrange de Levinson, ses yeux écarquillés, ses hochements de tête, faisaient donc sens : c'était un signal adressé à Eugene. Quels secrets partageaient-ils ?

Helen sortit, referma la porte derrière elle et rejoignit la cuisine le plus vite et le plus silencieusement qu'elle put. La voix de Levinson lui arrivait étouffée. Il avait l'air énervé. Paniqué, presque.

— Ils peuvent débarquer à tout moment ! On doit partir sur-le-champ !

Elle colla son oreille contre l'huis.

— Qu'est-ce qu'il a dit précisément ?

— Les autorités américaines. La CIA peut-être. (Un poing monstrueux frappa Helen à l'estomac.) Il ne sait pas. On l'a contacté il y a quelques jours. Le bâtiment est surveillé. D'autres viennent d'atterrir. Il m'a demandé s'il y avait une sortie dérobée.

Helen avait la nausée, elle fut prise de tremblements.

— Des représentants des autorités américaines au Brésil ? Sans appui des forces locales ? T'a-t-il dit pourquoi ils étaient ici ?

De quoi parlait Levinson ? Pourquoi Jill n'était-elle pas au parfum ?

— À cause des OGM qu'on a répandus dans le monde entier ! Pour quoi d'autre ?

— Oui. Pour quoi d'autre, répéta Eugene à voix si basse qu'Helen comprit à peine.

Pour quoi d'autre ? Pour toi. Pour moi. Pour mes enfants. Elle devait se ressaisir. De son bras tremblant, elle s'appuya contre le mur.

— OK, dit Eugene. Je dois aller chercher quelque chose, puis on pourra y aller. On se retrouve derrière avec Helge.

Helen s'éloigna de la porte et fit comme si elle passait dans le couloir. Elle faisait des efforts désespérés pour tenir sur ses jambes vacillantes.

La porte s'ouvrit brutalement. Elle se retourna instinctivement. Eugene sortit en trombe, lui jeta un regard surpris et continua sa course. C'était la première fois qu'elle lui trouvait l'air d'un petit garçon normal qui aurait une peur bleue du monstre tapi sous son lit. Panique à bord.

Levinson quitta la cuisine à son tour. Il lui adressa un bref signe de tête et se dépêcha, l'échine courbée.

Helen était à bout. Le cœur battant, elle courut derrière Eugene qui venait de disparaître à un croisement. Le garçon et Levinson faisaient cavaliers seuls. Helen ne savait pas précisément ce dont il retournait. Elle avait compris en tout cas que Jill et elle resteraient sur la touche

et que les Américains allaient se pointer.

Cette fois, c'est à cause d'elle que la jeune fille sursauta.

— Personne ne peut frapper avant d'entrer ? fit-elle froidement.

— On n'a pas le temps, cria Helen. On doit partir ! Tout de suite !

Greg se croyait encore dans un cauchemar. Le fait qu'il roule à bord d'un SUV sur les routes pauvres d'une ville brésilienne qui lui était encore inconnue voilà quelques heures lui semblait trop irréaliste. À ses côtés, une importante collaboratrice de la présidente des États-Unis et des membres de la CIA. Quatre autos les attendaient devant le petit aéroport. Jessica Roberts avait instamment prié Greg de venir avec elle. À peine avaient-ils démarré qu'elle était au téléphone. Elle demandait à son interlocutrice de lui décrire la situation, lui donnait l'ordre de rester sur place jusqu'à son arrivée. Après avoir raccroché, elle donna un téléphone à Greg.

Un numéro qu'il ne connaissait pas s'affichait sur l'écran.

— Appelez ce numéro. Votre femme est là-bas. Dites que vous voulez lui parler.

— Mais je ne parle pas portugais...

À la pensée d'Helen, son cœur battait douloureusement.

Levinson rejoignit les deux hommes en nage. Il traînait derrière lui un gamin, de dix ans peut-être, d'une beauté rare, inhabituellement musclé, au corps nouveau pour son âge, une sorte de boxeur miniature aux yeux bleus et aux boucles brunes.

— Eugene, mon fils, fit Levinson à bout de souffle. Il doit venir avec nous.

Helge ne voyait pas l'once d'une ressemblance entre eux deux. Puis Levinson ne lui avait jamais parlé d'un quelconque enfant. Pas plus que les informations réunies à son sujet. Qu'est-ce qu'il faisait là, ce gamin ? Pourquoi n'était-il pas à l'école ? Helge et Horst échangèrent un regard. Ils n'avaient pas le temps de discuter.

— Passez devant, ordonna Helge.

Ils suivirent Levinson dans un bâtiment plus moderne.

— Je dois aller chercher quelque chose, fit Eugene lorsqu'ils entrèrent dans une pièce avec de nombreuses portes.

— On n’a pas le temps ! dit Helge, mais l’enfant avait déjà disparu.

— Qu’est-ce qu’il fabrique là-dedans ? demanda Horst avec une pointe de colère. C’est quoi cet endroit ?

— Ici, on multiplie les OGM, expliqua Levinson, la voix tremblante. Les laborantins procèdent aux premières incubations. Je n’ai aucune idée de ce qu’il veut...

— Allez le chercher ! exigea Helge. On doit y aller ! Expliquez-lui que ce n’est pas un jeu !

Eugène réapparut.

— Je suis là !

Après avoir écouté Helen, Jill se leva.

— Viens !

Elles gagnèrent la réception au pas de course. Le soir commençait à tomber. Jill échangea quelques phrases en portugais avec l’hôtesse, qui quitta sa place derrière la banque d’accueil. Elle sortit, traversa le parking, gagna la chaussée et regarda de chaque côté. Elle fit quelques pas à gauche, comme si elle se dégourdissait les jambes, s’étira le cou et les épaules avant de revenir.

À peine avait-elle ouvert la porte, qu’elle s’adressa à Jill en hochant la tête. Le téléphone de la banque d’accueil sonna. Elle décrocha.

Jill se retira avec Helen dans la pénombre du couloir.

— Il y a quatre personnes dans deux autos, dit-elle.

On entendit l’hôtesse crier quelque chose.

— *Ha alguém que quer falar Helen Cole. Ele diz que seu marido.*

Jill se figea et regarda brièvement Helen, ce qui ne lui échappa pas. Elle réalisa soudain qu’elle avait compris des bribes de cette phrase. La femme avait-elle bien prononcé son nom ? Et n’avait-elle pas entendu « *seu marido* » à la fin de la phrase ? La ressemblance avec l’espagnol était sans équivoque. Son mari.

— Elle a parlé de moi ? Et de mon mari ? Qu’est-ce que ça veut dire ? C’est Greg qui vient d’appeler ?

Ses jambes étaient cotonneuses.

Jill la fixa.

— Non, tu as mal entendu.

Ça ne prit pas : Helen alla vers le téléphone. Malgré toute la colère qu'elle éprouvait envers lui, il était sa seule lumière dans le chaos. Jill l'attrapa par le bras.

— On n'a pas le temps. Et si c'était un piège ?

— Un piège ? Alors qu'ils savent manifestement qu'on est là ?

— Oui. Pour te récupérer. Pour exercer leur pouvoir sur toi. Décide-toi !

Helen se défit de l'emprise, courut vers le guichet d'accueil et prit le combiné.

— Greg ? Greg, c'est bien toi ?

Tous les occupants de l'auto pouvaient l'entendre. Greg ressentit une bouffée de soulagement et de joie.

— Oui, dit-il. Oui ! Tu vas bien ?

— Oui. T'es où ?

Jessica lui lança un regard et opina du chef.

— J'arrive, ma chérie. Mon Dieu ! J'ai eu si peur pour toi ! Ne bouge surtout pas.

Des parasites. Puis la voix d'Helen.

— Tu n'es pas tout seul.

Il adressa un regard interrogateur à Jessica. Elle acquiesça.

— Non, j'ai du soutien.

— De qui ?

— Jessica Roberts. Tu la connais. Et d'autres.

— Elle est avec toi ?

— Oui.

Encore des grésillements.

— Madame Cole, dit Jessica, soyez raisonnable. On va s'occuper de vous. Votre mari va s'occuper de vous.

Une tonalité continue.

Greg peinait à respirer.

— Tu as dit tout à l'heure qu'on devait partir, dit doucement Jill à

Helen qui restait figée, le combiné dans la main.

Des larmes roulaient sur ses joues.

— C'est toujours le cas ?

— Bien sûr.

Elle se mordit les lèvres.

— Alors allons-y.

Jill partit en direction du laboratoire, suivie par Helen. Elle prit son sac en bandoulière.

— Tu as tes papiers ?

— Oui, fit Helen en haletant.

Jill repartit. Elles atteignirent l'aile des salles d'incubation. Jill ouvrit une porte sur une pièce qu'Helen ne connaissait pas, à mi-chemin entre la pharmacie et l'infirmierie. Une femme tapait sur un clavier.

— Est-ce que les séries F sont prêtes ?

— Depuis ce matin, dit l'employée.

L'air étonné, elle regarda Helen et Jill qui reprenaient leur souffle.

— Où ?

La femme se leva et ouvrit une des armoires. Dans ses entrailles éclairées, s'alignaient plusieurs contenants en verre fermés. Elle passa son index au-dessus avant de trouver ce qu'elle cherchait. Elle sortit deux petits tubes avec un liquide clair et examina l'étiquette. Jill les prit, les contrôla, remercia et les glissa dans son sac.

Une minute plus tard, elles étaient de l'autre côté du bâtiment, au niveau de la sortie menant aux serres. Elles coururent à travers les jeunes plants jusqu'à une porte. Dans l'obscurité, on voyait du maïs plus haut qu'un homme. Il ferait bientôt complètement nuit. Dix mètres les séparaient des premiers plants, on voyait les abords de la ville à droite et à gauche. D'un bref regard, Jill examina les lieux.

— Espérons qu'il n'y ait personne, dit-elle.

Elles se mirent à courir et disparurent dans le champ.

Helge courait derrière Levinson et le gamin. Des feuilles de maïs lui cinglaient le visage. Il essayait de s'en protéger en levant le bras gauche, de la main droite il tenait son téléphone à son oreille.

— Toujours personne ? Bien. Quittez le parking et allez vers l'est. Faites attention que personne ne vous suive. Si c'était le cas, semez-les ! Ou tenez-moi au courant. Je vous fais signe plus tard.

Si toutefois ils ne se perdaient pas, jura-t-il intérieurement. Il rangea le portable, juste à temps pour repousser un épi de maïs du bras.

— Où va-t-on ? demanda Helen.

Jill se déplaçait dans le noir et les épis comme une aventurière dans la jungle. Helen restait sur ses pas, pour éviter les feuilles tranchantes.

— On commence par sortir de cette zone dangereuse. Pour le reste, on verra plus tard. Rand et Eugene, ces cafards, jura-t-elle. Ils croient qu'ils vont m'échapper avec ce Helge Jacobsen ! Son avion est sans doute sous surveillance !

— Peuvent-ils les arrêter ? S'ils ne travaillent pas avec les autorités brésiliennes ? Ils ne vont quand même pas leur révéler toute l'histoire...

— S'ils leur parlent des OGM illégaux, alors ça leur suffira largement. C'est une bonne raison pour empêcher leur jet de décoller. Jacobsen a trois possibilités. S'il est malin, il choisit la troisième. La première : il essaye de quitter le pays en avion, il appelle son pilote,

lui demande de tout préparer, il se pointe au dernier moment. À la place des autorités, je demanderais au pilote de collaborer et j'arrêteraï Jacobsen. La deuxième solution, c'est qu'il essaye de partir avec la voiture de location. Si les Ricains ne sont pas trop cons, alors ils la contrôlent déjà, et ils l'interpellent. La seule option qui lui reste, c'est de trouver une autre voiture.

— Et qu'est-ce qu'on va faire ?

Le hall de réception de cette petite entreprise devait rarement être aussi rempli, se dit Jessica. Greg, Kathleen et quatre collaborateurs de l'ambassade américaine se pressaient à la banque d'accueil. Dans un portugais parfait, les agents de la CIA s'étaient fait passer pour des policiers en civil. L'hôtesse avait jeté un rapide coup d'œil aux papiers qu'on lui avait présentés et semblait dépassée par les événements. Elle était sur le point de rentrer chez elle.

— Je n'arrive à joindre personne, dit-elle.

— Gimp ? Levinson ? Cole ? demanda Jessica. Les deux visiteurs Jacobsen et Pahlen ? Les enfants ? Jill et Eugene ? Personne n'est là ?

Elle fit non de la tête.

— Jill Pierce et Helen Cole étaient juste là il y a quelques minutes. Elles m'ont demandé d'aller voir une voiture devant le parking, avec des gens à l'intérieur. Puis on a appelé madame Cole. Ensuite, elles sont reparties.

— Vous avez remarqué quelque chose de particulier ? demanda un membre de l'ambassade en portugais.

Jessica disposait de bases solides lui permettant de comprendre cette langue.

— Non, dit la femme, intimidée. Quoique... Elles avaient l'air pressées. Elles couraient.

— Quelque chose d'autre ?

— Au même moment le garçon se trouvait avec Rand Levinson et les deux visiteurs dans le département d'incubation. On me l'a dit quand j'ai appelé. Puis, un peu plus tard, Jill Pierce et Helen Cole s'y trouvaient aussi. Ils ont tous pris quelque chose.

— Depuis, rien de notable ?

— Je ne crois pas, non... Mais je n'ai pas parlé à tout le monde. À cette heure, beaucoup d'employés sont déjà partis.

— Est-ce que le bâtiment a d'autres accès ?

— Oui. Cinq.

— Conduisez-y-nous, dit la fausse policière. En passant par la pièce où ils ont été vus en dernier !

Elle obtempéra. Une fois sur place, Jessica pria deux personnes de rechercher des traces des fugitifs. Elle sortit avec les autres.

— La voiture de location de Jacobsen a démarré, dit Jaylen en tenant sous le nez de Jessica une tablette où l'on voyait un point rouge se déplacer.

Dans une salle avec un sas, des laborantins vaccinaient des œufs. L'hôtesse de la réception fit signe à une femme en blouse blanche de sortir.

— Qu'est-ce que voulait le garçon ? demanda la fausse policière, qui traduisit la réponse à Jessica. Il a récupéré une petite fiole avec des organismes. Il la leur avait déposée le matin même pour leur demander de les multiplier.

— Ils font ce que leur disent des enfants ? s'étonna Jessica.

— Depuis l'arrivée de Jill Pierce il y a quelques jours. Ils ont déjà multiplié plusieurs choses pour elle.

Espérons que ça ne provienne pas de la série F, pria Jessica.

— La multiplication est-elle achevée ?

— Ils n'avaient pas encore commencé. Le gosse a juste repris ce qu'il leur avait donné.

— A-t-il dit pour quelles raisons il l'avait récupéré ?

— Non.

— Qui était avec lui ? Jill Pierce ?

— Non. Le docteur Levinson et deux visiteurs.

— Demandez-lui qu'elle vous indique les autres sorties, fit Jessica. Prenez trois personnes avec vous.

Ils s'exécutèrent. Jessica se tourna vers les autres membres de l'ambassade.

— Appelez nos hommes à l'aéroport. Ils doivent surveiller Helge Jacobsen et Horst Pahlen. L'équipage de notre avion doit attendre dans leur jet et veiller à ce que les pilotes coopèrent. Deux d'entre nous restent ici au cas où ils reviendraient.

Pas possible d'en faire davantage. Ils ne pouvaient tout de même pas

occuper une entreprise située dans un pays étranger, ça finirait par éveiller les soupçons. Elle s'adressa à la laborantine.

— Où en est la multiplication de Jill ?

— Il faut aller voir deux pièces plus loin, mais Jill a récupéré deux petits flacons déjà prêts, répondit l'agente après un échange rapide en portugais.

Jessica jura intérieurement. Elle composa le numéro de l'entreprise d'Helge Jacobsen.

Au-dessus de Levinson, d'Eugene, Helge et Horst, la lune ne perçait que rarement les nuages. Helge se concentrait sur le sol. Il crut voir un serpent, il fit un bond sur le côté, au moment même où sonna son téléphone. Il connaissait ce numéro. Sans s'arrêter, il répondit.

— Jacobsen, où êtes-vous ?

Il ralentit un peu pour être moins essoufflé.

— En voyage d'affaires, vous le savez bien.

La connexion cryptée mise en place par Micah ne leur avait pas encore permis de le localiser précisément.

— Arrêtez de me prendre pour une conne. Écoutez, je ne sais pas à quel jeu vous jouez si vous êtes avec les enfants, mais il y a deux ou trois choses que vous devriez savoir.

Les enfants ? Il n'y en avait qu'un, le fils de Levinson.

— Nous savons que les gamins ont pris des organismes chez Eloxy.

Il se souvint du rapide arrêt d'Eugene. Levinson n'avait pas l'air de savoir ce que son prétendu fils manigançait.

— Vous n'avez pas la moindre idée de l'ampleur de l'affaire dans laquelle vous vous êtes fourré. C'est pire encore que vos pires cauchemars. On a toutes les raisons de penser que ces gosses sont partis avec un virus tueur. Vous m'entendez ? Vous êtes en danger de mort. Et même l'humanité tout entière s'ils libèrent ce virus. Il faut les arrêter. Et vous êtes le seul à pouvoir le faire ! Vous me comprenez ? Vous êtes responsable. Essayez de les arrêter, attachez-les, et si possible à l'abri des regards.

L'homme ralentit encore, il cherchait le garçon du regard. Comment un gamin de dix ans pouvait-il avoir en sa possession un virus tueur ? Pourquoi parlait-elle de deux enfants ? Qui était l'autre ?

— Je ne sais pas du tout de quoi vous parlez. (Horst se retourna.) Il

n'y a pas de gosses ici.

— Comme vous voulez. (Sa voix n'était plus menaçante, mais dure.) Vous n'avez aucune chance de quitter de pays. Dans quelques heures, on vous aura retrouvé. Et alors vous serez vraiment dans la merde. Je vous en donne ma parole. Si vous êtes encore vivant.

Helge prit une profonde respiration. Des menaces. Un virus tueur. Des ennuis. N'importe quoi ! Ça devait concerner Levinson. Ils essayaient de mettre la main dessus en utilisant son fils, parce que c'était un as du génie génétique et qu'il pouvait leur rapporter des milliards.

Moi aussi j'inventerais des histoires à dormir debout dans la même situation. Hors de question que je le laisse filer.

— Je fais mon boulot, madame Roberts. Et vous le vôtre. Je vous souhaite bien de la chance.

— Les Ricains ? fit Horst.

— Faites en sorte de nous tirer de là, dit-il à Levinson.

Jessica se tapa la cuisse avec son téléphone.

— Débile ! siffla-t-elle. Mettez-moi en relation avec le ministre brésilien de l'Intérieur, demanda-t-elle à l'un des membres de l'ambassade. Je dois lui parler sur-le-champ ! C'est un cas d'urgence internationale de la plus haute importance. Terrorisme génétique. On doit trouver et arrêter ces gamins, coûte que coûte.

— S'il n'est pas trop tard, murmura Rich.

En sortant du champ de maïs, Helge et sa troupe étaient recouverts de débris de feuilles, leur visage et leurs mains étaient égratignés. Devant eux, des habitations modestes, faites de briques nues, recouvertes de tôle ondulée, séparées par des ruelles. Helge s'épousseta du mieux qu'il put avant de reprendre sa route. Le garçon était parvenu à rester propre. Les deux autres partirent du principe que ça finirait bien par tomber de leurs habits. Ils couraient dans des ruelles poussiéreuses parfois, boueuses à d'autres moments, avant d'arriver à une route goudronnée, avec de nombreux trous. Levinson les devançait constamment avec une énergie qu'on ne lui aurait pas soupçonnée, suivi par son fils qui ne bronchait pas. Helge avait le sentiment qu'ils étaient observés de toutes parts. Levinson marqua un stop à un carrefour d'importance moyenne.

— On va prendre un taxi ici, dit-il. Il y a un chauffeur que j'appelle souvent. Je peux l'appeler directement.

Helge lui prêta son portable.

Dix minutes plus tard, la voiture était là. Ils embarquèrent, rassurés. Helge à l'avant, les autres sur la banquette arrière, de chaque côté de Levinson. Son odeur corporelle écœurait Helge, mais il devait faire avec.

— On va à l'hôtel ? fit le chauffeur. À l'aéroport ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Helge.

Il retira la batterie de son portable.

— Faites comme moi, vous aussi, dit-il au chauffeur.

Il fallut lui donner quelques billets supplémentaires pour qu'il s'exécutât.

— Ça va être une virée sacrément lucrative pour vous, fit Helge. Vous êtes prêt à rouler toute la nuit ?

— Question de prix.

— São Paulo.

— C'est vous qui décidez. Vous me payez en liquide.

— Oui.

Par chance, Helge se déplaçait toujours avec des sommes conséquentes dans de tels pays. Il donna deux cents dollars au chauffeur.

— Le reste sur place.

Helen suivit Jill à travers le champ de maïs, jusqu'à un sous-bois moins touffu. Elle avait besoin de toute sa concentration. Des bruits et des odeurs inconnus l'encerclaient. Elle peinait à réfléchir : encore en fuite ! Jusqu'à quand ça durerait ? Devait-elle se rendre ? Où allaient-elles ? Pouvait-elle lui faire confiance ? À qui pouvait-elle faire confiance ? Pendant un long moment, elles avançaient à tâtons plus qu'elles ne couraient, sursautaient au moindre bruit, jusqu'à arriver sur un étroit sentier bordé d'habitations. Un jeune homme passa sur une mobylette pétaradante. Helen avait perdu tout sens de l'orientation. Heureusement, elles atteignirent une route plus fréquentée. Jill ne fit pas mine d'hésiter. Elle se mit à faire du stop. Deux femmes seules n'auraient pas à attendre trop longtemps. Un petit camion, sur la plate-forme duquel s'empilaient d'imposants sacs de jute arrimés à la va-vite, s'arrêta à côté d'elles. Le conducteur, d'un certain âge, et sa passagère, dont les visages paysans étaient tannés par le soleil, leur firent signe de monter en souriant.

Après n'avoir trouvé personne chez Eloxxy, Jessica et sa petite troupe avaient filé à toute vitesse vers l'aéroport sans beaucoup d'espoir d'y dénicher les fugitifs. Pendant le trajet, Jessica et le personnel de l'ambassade ne cessèrent de téléphoner à leurs alter ego brésiliens ; ils avaient le plus grand mal à les convaincre. Il faut dire que les relations entre les deux pays n'étaient pas au beau fixe depuis des années.

Le chauffeur déchargea Jill et Helen sur un marché nocturne animé de Montes Claros. Elles le remercièrent, Jill tendit un billet à la femme. Elles n'eurent aucune difficulté à trouver un taxi ; cinq véhicules attendaient les uns derrière les autres en bordure du marché. Le premier chauffeur refusa de les prendre, le second accepta : Helen n'avait pas compris un traître mot de ces échanges en portugais. La jeune fille fit monter Helen à l'arrière, tandis qu'elle s'installa devant. Elle tendit une liasse au chauffeur et récupéra son téléphone.

— Mesure de sécurité. Pour éviter qu'il ait envie de partager tout notre fric avec ses copains. (Elle ôta la batterie du portable.) Par ailleurs, on nous a peut-être vues. S'ils trouvent la voiture, il ne faut pas qu'ils puissent la géolocaliser. Un long voyage nous attend !

— Où va-t-on ?

— La localisation du portable va prendre un peu de temps, fit un membre de l'ambassade à Jessica, juste après avoir raccroché. Si d'ailleurs c'est possible. Les Brésiliens sont déjà furieux contre vous. Certains auraient bien envie de vous expulser. On ne doit pas s'attendre à une super-coopération.

— Et nos services ?

— Ils sont sur le coup. Ce sera compliqué si les suspects se protègent bien. Ils essayent aussi de craquer le transfert d'appels qui passe par Santira. Il semblerait que la sécurité de l'entreprise ait mieux travaillé que par le passé.

Ils devaient se contenter de deux mange-debout dans le snack de l'aéroport de Montes Claros, autour desquels s'assemblaient quinze personnes, pour faire office de central des opérations.

— Faites comprendre aux Brésiliens qu'il ne s'agit pas de coopération, mais de leurs intérêts vitaux. On parle potentiellement de terrorisme génétique ! Ils peuvent l'ignorer, travailler dans leur coin, ou alors nous unissons nos forces !

Elle se tourna vers quelqu'un d'autre.

— Qu'est-ce qu'on sait de la voiture de location de Jacobsen ?

— On l'a localisée à l'aide d'Avis, et on la suit. Elle reste dans les environs d'Eloxy. Ça va prendre un peu de temps avec les services de taxi. On ne peut pas dire que les forces locales brillent par leur efficacité ou leur implication. Quant à nos services, ils n'ont encore rien trouvé.

Jessica laissa échapper un juron.

— OK, dit-elle. En avion, ils ne peuvent rien faire sans qu'on le remarque. Reste la voiture. Où pourraient-ils aller ?

— Peut-être se planquent-ils à Montes Claros ? essaya un diplomate. Ils se cachent en attendant que l'agitation retombe ?

— Ça se pourrait. Mais plus probable qu'ils aient décampé.

— Pour échapper à la prison ? (Elle ne pouvait révéler la vraie raison.) Les lâchez pas, harcelez leurs chefs, convainquez-les de l'urgence absolue !

Elle prit Rich à part. Ils commandèrent deux cafés et se retirèrent dans un coin plus calme.

— Encore un super-lieu pour un rendez-vous galant, plaisanta Rich.

Jessica posa son ordinateur sur la table.

— Où peuvent-ils bien aller ? J'ai quelques idées, mais j'aimerais avoir ton avis.

— Beaucoup de questions restent sans réponse. Ils sont tous avec Jacobsen ? Ils voyagent séparément ? Qui est leur leader ? Jacobsen ? Quel est son intérêt ? Quel est celui des gamins ?

Il sirota son café chaud.

— Ce qui m'inquiète le plus, c'est qu'ils aient récupéré des organismes avant leur départ, d'autant plus que la multiplication est déjà effective concernant ceux de Jill. À en croire son ordinateur, il pourrait s'agir de la série F. Idem pour Eugene avec les données qu'il voulait prendre avec lui à New Garden. Sans doute voulait-il recommencer son travail ici. Voyons voir... Les enfants veulent propager leurs virus au plus vite pour transformer l'humanité. Ils sont en fuite et doivent savoir qu'on les trouvera tôt ou tard. Autrement dit, c'est leur dernière chance de passer à l'action. Ils doivent le faire à l'endroit où ce sera le plus effectif. Qu'est-ce que tu ferais, toi ?

— Je relâcherais les virus à un endroit d'où ils peuvent se propager dans le monde entier. On pense à la même chose ?

— Un grand aéroport international. Quel est le plus fréquenté au Brésil ?

— São Paulo, et de loin.

— Est-ce que Jill et Eugene le savent ? J'aurais misé sur Rio.

— S'il y a bien quelqu'un pour le savoir, c'est eux !

Elle ouvrit son ordinateur portable.

— On a des scénarios pour ce genre de cas. Il y en a même en ligne, accessibles gratuitement.

Une carte du monde apparut à l'écran.

— Si vous libérez un virus à l'aéroport de São Paulo, qui compte plus de quarante millions de passagers par an, alors il se propage dans le monde entier à une vitesse folle, lut-elle à haute voix.

Sur la carte dynamique, des traits reliaient São Paulo aux aéroports desservis. Puis de là, d'autres traits, et encore d'autres. Les points rouges qui représentaient les aéroports étaient de plus en plus gros et se multipliaient sur tous les continents. En parallèle, dans le coin inférieur droit, un compteur journalier.

— Au bout de trois mois, une grande partie de l'Amérique latine serait touchée. Au bout de quatre, les États-Unis, cinq mois plus tard l'Europe, puis la péninsule arabique après six mois et de grandes régions en Asie. Ça prend un peu plus de temps en Afrique, mais ça finit par arriver.

Elle arrêta l'animation.

— En six mois, le sort de l'humanité serait scellé.

— Peut-être qu'il y a quelque chose qui nous échappe, et qu'ils ont d'autres plans, au moins aussi lourds de conséquences.

— C'est une simple supposition. Mais nous devons essayer. Il faut faire surveiller tous les grands aéroports du pays. On s'envole pour São Paulo. En voiture, Jacobsen et les gamins mettront toute la nuit. On arrivera avant eux.

La mine résolue, elle referma son ordinateur.

Au huitième jour

Au départ, Jill répondait aux bavardages du chauffeur en portugais, tandis qu'Helen tentait de faire le point sur ses pensées. Au bout d'un moment, la jeune fille laissa mourir la conversation. Seuls étaient audibles les bruits du moteur ; elles filèrent dans la nuit pendant longtemps.

— Que fait-on maintenant ? demanda enfin Helen.

Jill regarda par la vitre avant de la regarder. Dans l'obscurité, Helen ne voyait que de vagues contours, rendus parfois nets par les phares des voitures sur la voie d'en face.

— Je vais essayer de finir mon boulot, si c'est encore possible après la trahison d'Eugene.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Parce qu'il n'est pas mature. C'est un gosse. D'un côté, nous avons le même plan : qu'il y ait le plus d'enfants modernes le plus vite possible. Mais notre conception de ces enfants est fondamentalement différente. Je suis d'avis qu'il y ait le plus grand nombre de variantes possible et qu'on puisse constamment les développer. Nous savons depuis longtemps que seule la diversité d'une culture, d'une population, de l'humanité, assure des chances de survie et de développement optimales. Pourtant, Gene ne veut qu'une seule variante. Et si possible, son génome. En gros, il veut le plus d'Eugene possible. Il a peur des autres. C'est une vision à court terme, égoïste, stupide. Les monocultures ont peut-être l'air plus puissantes au premier coup d'œil, mais elles sont incapables de réagir aux

variations, ne peuvent continuer à se développer, on peut les anéantir en frappant un grand coup au bon endroit, à condition de disposer du moyen adéquat.

— C'est donc pour ça qu'Eugene voulait faire accélérer les choses. Qu'est-ce qu'il a fait pour que tu fugues ?

— Je ne te le dirai pas. Quelque chose de vraiment stupide. Les adultes peuvent prendre perpétuité pour ça, ou finir sur la chaise électrique.

— Un meurtre ?

Helen gémit. Elle maudissait le moment où ils avaient rencontré le docteur Benson pour la première fois à San Francisco.

— Qui ça ?

— J'en ai déjà trop dit. Oublie. On ne peut plus rien changer.

— Mais c'est de la folie de commettre un assassinat. Pourquoi ne l'as-tu pas arrêté ?

— Et comment j'aurais pu faire ? À New Garden, il pouvait trafiquer des trucs dans son coin, sans être remarqué. Puis ce n'est qu'un enfant ! Un peu comme un petit frère, murmura Jill.

Malgré leurs disputes constantes, Helen avait tout de suite remarqué leur étroit lien fraternel.

— Il ne s'agit que de votre compétition, dit Helen. Qui le premier concrétisera sa vision des enfants modernes ? Nous autres, les vieux, et elle prononça ce dernier mot sur un ton sarcastique, on vous est tout à fait égaux ! Nous ne sommes que les hôtes d'accueil.

— Tu te méprends. Jill avait pris une voix douce. Vous êtes et restez nos parents.

— Ça ne peut pas être vrai.

Pour la première fois, elle fut consciente qu'elle allait peut-être accoucher d'un Eugene. Parmi toutes les explications et les discussions des derniers jours, ce point n'était jamais ressorti, et personne n'avait posé de questions. Pouvait-on manipuler le génome pour produire des enfants pacifiques, sociaux et coopératifs ? Les modifications opérées à New Garden les amélioreraient du point de vue de leurs performances et de leur intelligence. Armés pour la compétition globale ! En l'occurrence, Eugene était devenu un meurtrier plus intelligent et plus rapide. Helen ne voyait pas où était l'amélioration.

— Tu dois considérer le génie génétique dans un cadre plus large. On parle d'un matériau qu'on peut programmer. On travaille là-dessus

dans le monde entier, tout comme nous à Montes Claros. La nature nous a gratifiés d'un patron. En assemblant des briques chimiques, elle produit les cellules, les cellules de la peau ou du cerveau, en fonction de la programmation du code génétique. Nous sommes programmés. Nous commençons seulement à pouvoir programmer nous-mêmes. La vie synthétique n'en est qu'un exemple. D'autres choses vont suivre. De la même manière qu'un garçon construit des mondes entiers avec des briques de Lego, on pourra créer des sociétés entières à l'avenir à partir de matériaux programmables. Pourquoi pas sur la Lune ou sur Mars ?

Helen sombra dans un silence impénétrable, elle appuya sa tête contre la vitre froide et regarda au-dehors. L'obscurité était parfois interrompue par un lampadaire, l'éclairage de misérables cuisines de rue isolées ou de magasins le long de la route.

Le chef de la sécurité de l'aéroport international de São Paulo-Guarulhos, ainsi que les représentants de la mairie, du chef de la province et du ministère de l'Intérieur, avaient tout l'air de ne pouvoir décider ce qui était le plus incroyable : l'histoire que leur raconta Jessica, ou l'insolence de cette Yankee au visage tumifié ? Sans parler des recherches faites au Brésil sans y être autorisée. Maintenant qu'elle avait échoué, elle voulait leur refiler le bébé. À cette heure, en plus ! Comme leurs supérieurs l'avaient fait, ils n'acceptèrent les ordres transmis qu'en grinçant des dents : coopérer.

Tout ça, Jessica le lisait sur leurs faces.

— Que fait-on s'ils débarquent bien à Guarulhos ? demanda le chef de la sécurité, un homme élégant dans son uniforme, au menton carré et hirsute, l'air renfrogné.

— Déjà, on les identifie formellement.

— Ne vous faites pas de soucis, rétorqua-t-il, piqué au vif. Tout l'aéroport est sécurisé par un équipement moderne et surveillé par vidéo. On entre les images des suspects dans le système, puis notre programme de reconnaissance faciale prend le relais.

— Vos hommes font des rondes ?

— Oui. Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent d'autre ?

Elle aurait déployé des forces en des points stratégiques, mais elle devait les laisser faire à leur guise.

— Très bien. J'aimerais placer quelques collaborateurs de

l'ambassade en des lieux clefs, afin qu'ils puissent être rapidement sur place si besoin. Par ailleurs, certains de nos suspects sont des citoyens américains.

L'air désapprobateur, l'homme cherchait le soutien des autres du regard. Le ministre de l'Intérieur opina imperceptiblement du chef et, légèrement résigné, s'adressa à Jessica.

— Mais vous n'intervenez pas avant que nous n'ayons la situation sous contrôle, ajouta-t-il.

— Bien sûr que non !

— On les appréhende et on les arrête.

— Et vous faites en sorte qu'ils ne puissent utiliser leurs bombes génétiques. Si nécessaire, en utilisant vos armes. (Cette dernière déclaration ne la rendit pas plus sympathique.) Comme je vous l'ai dit, aussi étrange que ça puisse paraître, les plus dangereux sont les deux enfants.

— Nos hommes devraient tirer sur des gamins.

— Si nécessaire.

Le maire, incrédule, secoua la tête.

— Terrorisme. Nous devons donc miser sur une riposte, fit le chef de la sécurité.

L'homme ne pouvait s'expliquer les facultés des enfants. Les adultes étaient des civils inoffensifs. Mais les enfants... Jessica ressentait encore les bleus de sa bagarre nocturne sur l'héliport de New Garden.

— Possible. S'ils apparaissent, on doit empêcher par tous les moyens qu'ils nous échappent ou qu'ils répandent leurs organismes.

— Par tous les moyens ? demanda le chef de la sécurité.

— Oui, confirma Jessica.

La circulation se densifiait autour de São Paulo. Levinson regardait par la vitre depuis des heures, en tremblant. Ils avaient roulé toute la nuit, s'étaient arrêtés deux fois pour faire pipi, une troisième pour un café. La lumière du soleil rendait sa peau exsangue encore plus transparente. L'enfant n'avait pas l'air gêné par l'état de son père. Horst dormait, la tête appuyée contre la vitre. Helge avait cessé de réfléchir, il laissait simplement la métropole fébrile défiler sous ses yeux. Sans leur téléphone, ils n'avaient pu se renseigner sur ce qu'offrait l'aéroport, il leur faudrait donc demander. Ils comptaient louer un jet privé pour les faire sortir du pays. Ils aviseraient ensuite.

Il demanda au chauffeur s'il connaissait le terminal où se situaient les compagnies privées. Il n'en savait rien.

— Terminal trois, dit Eugene.

D'où le gamin pouvait-il le savoir ? Comme s'il avait tout prévu et planifié. Helge songea aux avertissements de Jessica Roberts. Et si ce n'était pas du flan ?

Vers vingt-trois heures trente, le chauffeur les déposa au terminal trois. Malgré le long trajet, personne ne semblait soulagé de quitter le véhicule.

Helge paya l'homme plus qu'il ne fallait et s'étira la nuque.

— On y va ? Je propose qu'on se sépare. Soit en deux groupes de deux, soit un groupe de trois et une personne seule. S'ils sont là, ils recherchent un groupe plus important.

— Il y a des centaines de voyageurs, fit Horst. Personne ne nous remarquera.

— OK. Alors je reste avec Eugene, dit Levinson.

Les premiers mots qu'il prononçait depuis longtemps.

— Je préférerais que vous restiez avec moi, dit Helge. Horst Pahlen pourra parfaitement prendre soin de votre fils.

Il n'avait pas fait tout ça pour que ce type finisse par ficher le camp.

— Mais je ne peux pas laisser mon garçon...

— Ça ira, papa.

— À la bonne heure ! On continue à ne pas utiliser nos téléphones. On reste à hauteur de vue pour ne pas nous perdre.

Le terminal international avait été construit en 2014 dans le cadre de la Coupe du monde de foot. L'aéroport était alors devenu le plus important de toute l'Amérique latine, l'un des plus gros au monde. En 2015, quarante millions de passagers étaient passés par ses infrastructures. Ce jour, il y en aurait quelques dizaines de milliers. Des centaines d'entre eux s'affairaient ce matin sur les écrans du PC sécurité dévolus au hall des départs, supervisés par la police de l'aéroport. Des centaines d'autres s'agitaient sur les écrans de la zone des arrivées et des deux autres terminaux. Les opérateurs accomplissaient leur travail avec routine. Ils avaient commencé un petit jeu qui faisait comprendre à Jessica qu'elle était indésirable. L'un de ces types zooma sur une image sur laquelle une femme jouait avec son téléphone. Elle relevait le nez de temps en temps, avant d'être de nouveau absorbée par son portable.

— C'est l'une d'entre vous ? demanda-t-il à Jessica, assise sur une chaise pivotante. (Elle regarda.) Vers les comptoirs pour les jets privés ? poursuivit-il en ricanant.

— Oui, répondit-elle imperturbablement. Ils ne pourront pas prendre des avions de ligne. Ils doivent se douter que nous surveillons les aéroports, notamment les terminaux internationaux.

— J'en ai un aussi ! fit un autre opérateur.

Il avait découvert Rich, qui s'était confortablement installé dans un café de la zone des départs du terminal trois. Il pouvait ainsi observer l'entrée, du moins en partie. Les caméras faisaient un meilleur travail.

Rich avait voulu en être. Jessica avait accepté, ils auraient besoin de tout le monde. Ils s'appelaient de temps en temps.

Sur l'un des écrans, un ovale apparut autour de la tête d'un passager, suivi d'un zoom.

— La reconnaissance faciale, commenta l'opérateur. Cet homme porte des lunettes de soleil, ce qui ne plaît pas au programme parce qu'il ne peut l'identifier.

Le fonctionnaire enregistra les photos ; le logiciel avait déjà donné une première estimation du sexe, de la taille et de l'âge. Il afficha alors une galerie de portraits des personnes recherchées correspondant aux critères. L'opérateur compara rapidement toutes ces images avec celles qu'il venait d'enregistrer.

— Rien, ça ne colle pas.

En un clic, il libéra le passager des arcanes du logiciel.

— Regardez ces deux-là, fit une opératrice.

Ils continuaient leur jeu. Elle avait raison. Jessica avait décidé de laisser Greg Cole participer aux recherches de son épouse. Il n'avait qu'à se tenir à proximité d'un agent. L'opératrice venait de les découvrir.

— OK. Je vois que vous connaissez votre boulot, concéda-t-elle. Concentrons-nous un peu, voulez-vous ?

Jill sortit une liasse de billets pour payer le chauffeur. Après avoir payé, elle la remit dans son sac. Helen estima la valeur de la liasse à cinquante mille dollars et en aperçut d'autres encore dans son sac.

Elles passèrent leurs lunettes et leur casquette, qui faisaient partie des rares effets qu'elles avaient pu prendre avec elles. Elles prirent congé du chauffeur, qui leur souhaita chaleureusement bonne chance.

— N'est-ce pas risqué de se balader avec autant de cash ? demanda Helen à voix basse, alors qu'elles se trouvaient parmi tous les passagers devant le terminal.

— Si. Mais je ne peux pas tout payer par carte. Notre chauffeur par exemple. Puis on devra rester sous les radars pendant les prochaines semaines. Le cash est notre allié.

À cette pensée, Helen eut de nouveau ce poids sur la poitrine. Mais quelles étaient les autres options ? New Garden, que les autorités avaient transformé en prison ? Jill se mit en marche. Elle prit quelque chose dans son sac, qu'elle fourra dans sa poche. Peut-être quelques billets enroulés.

Le cœur battant, elles entrèrent dans le terminal par son accès

latéral.

Dans le PC sécurité, la reconnaissance faciale isola deux personnes et fit un zoom. Avant que le carrousel avec les photos des personnes recherchées n'apparût, Jessica s'écria.

— C'est deux d'entre eux ! Helge Jacobsen et Eugene ! Incroyable !

Son regard sautait rapidement d'un écran à l'autre. Elle ne voyait personne d'autre dans la foule. Étaient-ils seuls ? Où restaient Jill, Horst Pahlen, Rand Levinson et Helen Cole ? Tandis que les opérateurs prévenaient leurs collègues en uniforme, Jessica appela ses hommes par le truchement d'une conférence téléphonique automatique qu'elle avait mise en place dans la matinée.

— Deux cibles identifiées. Jacobsen et le garçon ! Terminal trois, celui des départs. Les autres ne doivent pas être loin. Ouvrez l'œil !

Ils acquiescèrent.

— Je les vois. Et Levinson et Pahlen arrivent par une des entrées à une vingtaine de mètres.

Jessica les distinguait à son tour sur les écrans. Elle alerta les opérateurs, qui zoomèrent sur les visages.

— Je les ai ! Yes !

— Il n'y a que Jill et Helen Cole que je ne vois pas, fit encore Rich.

— Où sont vos hommes ? demanda-t-elle. Ils devraient être arrivés maintenant.

Les opérateurs ne répondirent pas. Ils se contentèrent de transmettre des instructions. Sur d'autres écrans, Jessica vit les premières personnes en uniforme avec des armes, sans vraiment savoir où elles se trouvaient.

Les quatre cibles s'étaient enfoncées dans le terminal. Elles regardaient alentour. Elles faisaient comme si elles ne se connaissaient pas. Jessica empocha son téléphone encore allumé, conserva son oreillette et sortit de la pièce en trombe.

Le PC sécurité n'était même pas à cent mètres du hall des départs. Jessica ne courait pas afin de ne pas éveiller les soupçons, elle marchait vite, comme une passagère en retard. Elle ne voyait toujours aucune force d'intervention. Elle s'arrêta soudain en découvrant que Levinson et Pahlen n'étaient qu'à dix mètres d'elle. Ils lui tournaient le dos, allant dans la direction de Rich. Jessica le vit pivoter sur sa chaise et dissimuler son visage avec son téléphone.

Levinson et Pahlen allaient vers Eugene et Jacobsen absorbés dans une conversation.

Ça facilitait le travail de Jessica qui se rapprochait d'eux. Et toujours pas de policiers en vue. Où allait cette petite troupe qu'elle avait vue sur les écrans ? Alors qu'elle n'était plus qu'à quelques mètres, elle entendit Jacobsen s'adresser aux autres.

— Où sont les jets d'affaires ?

Jessica se demanda si elle devait attendre la police, mais, ne voyant personne arriver, elle s'approcha encore.

— Helge Jacobsen, lui dit-elle d'une voix étouffée dans son dos, pour bénéficier de l'effet de surprise.

Elle continua avant qu'il n'eût pu se retourner complètement.

— Ne tentez rien. Nous avons deux possibilités. Ou vous vous placez tous les quatre sous ma protection avant qu'un commando antiterroriste brésilien lourdement armé ne vienne vous cueillir, alors vous aurez une chance de vous en sortir...

Jacobsen et les trois autres la regardaient maintenant de face. Rich et une agente arrivaient derrière eux.

— Ou alors je m'en vais maintenant et je vous laisse aux bons soins des forces d'assaut.

Helge n'aurait jamais occupé son poste si une telle situation pouvait lui faire perdre contenance. Problèmes. Solutions. Il passa ses options en revue en un quart de seconde.

En réalité, les Brésiliens n'avaient pas grand-chose contre lui. Au pire des cas, il perdrait Levinson parce qu'ils le jetteraient en prison à cause des OGM illégaux. Ici, on pouvait éviter ça avec une somme rondelette.

Jessica Roberts était en colère contre lui. Bien entendu qu'elle pourrait lui causer des ennuis. Mais rien de durable. Elle était même sa chance de faire sortir Levinson du pays s'il lui faisait comprendre son importance pour le marché américain.

— Restez, dit-il.

Jessica Roberts ne l'écoutait plus.

Eugene avait profité de leur discussion pour s'éloigner du groupe et prendre quelque chose dans sa poche. Jessica distingua la petite fiole

dans sa main à l'instant même où il se retourna et se mit à courir. Elle se précipita vers lui et hurlait.

— Arrête-toi, Eugene !

Pour un peu, le garçon se serait jeté dans les bras de Rich, qui s'était agenouillé comme un père voulant embrasser son fils. Il sauta au-dessus de lui, à la manière d'un coureur de haies professionnel, et reprit sa course. Jessica bouscula Rich, décontenancé par le rythme endiablé du gamin.

Soudain, il s'arrêta, glissa sur deux mètres et se retrouva tel le fauve pourchassé et aculé.

— *Pare ! Pare ! Stop ! Não se mexa ! Don't move ! Tudo ! All of you ! Stop ! Now ! Imediatamente !*

Six policiers se dirigeaient vers lui depuis trois côtés différents, leur fusil automatique en joue.

Helen étudiait le grand panneau d'affichage lorsqu'elle sentit la main de Jill sur son bras. Des cris leur firent tourner la tête.

À une quarantaine de mètres, au moins une dizaine de policiers vociférants, en tenue de combat, prêts à tirer, encerclaient un petit groupe de personnes. Des centaines de voyageurs hurlaient et couraient dans tous les sens pour chercher un refuge.

Helen vit trois hommes et trois autres silhouettes. La plus proche d'elle leva les bras, se tourna vers les soldats et cria « Ne tirez pas ! *Não atire !* ».

Jessica Roberts !

Au même moment, deux hommes en tenue décontractée firent irruption par l'entrée, ils brandissaient leur carte et hurlaient la même chose aux soldats nerveux, ce qui les rendait encore plus fébriles.

Derrière Jessica et les hommes, elle reconnut alors ce scientifique croisé à New Garden. Et Eugene !

On pouvait lire la peur sur le visage des personnes encerclées, qui levaient les mains, tout comme Eugene qui, quant à lui, avait l'air détendu. Il fermait son poing droit, comme s'il adressait un salut communiste aux policiers.

Les passagers couraient s'abriter derrière des colonnes, sous les escaliers mécaniques, paniqués, ils se cachaient derrière des bacs de plantes et mettaient à profit la moindre saillie susceptible de les protéger.

Jill tira doucement Helen en arrière. On ne les remarqua pas dans la cohue générale. Elles se cachèrent rapidement derrière un pilier, avec deux grandes familles. La jeune fille se plaça de manière à voir la scène, parmi les plaintes ou les « chut » nerveux que s'adressaient les membres de ces familles. Helen resta à côté d'elle. Elle tremblait comme une feuille. À cause du bruit que répercutaient tous les murs du hall des départs, elle peinait à entendre ce que chuchotait Jill. Cela avait l'air d'une prière.

— Ne fais pas ça, Eugene ! Pas maintenant. Ne le fais pas !

Helge devait se concentrer pour refréner les tremblements de ses mains. Il ne devait en aucun cas perdre sa souveraineté. Il percevait la respiration de Levinson derrière lui. Après avoir lâché un « Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que... », Horst ne disait plus rien. Jessica Roberts continuait de parler aux soldats lourdement casqués sans se décourager. Les canons de leurs armes la fixaient comme les yeux d'un serpent venimeux avant de mordre. Sous la pression des forces d'intervention, Eugene avait rejoint son petit groupe.

Helge, qui avait recouvré ses esprits, osait maintenant tourner doucement la tête pour avoir un aperçu de la situation. Ils étaient les seuls à être encore debout dans le hall, hormis les fonctionnaires. Tous les autres s'étaient accroupis ou allongés au sol. Quelques têtes curieuses dépassaient çà et là. Dans d'autres circonstances, tous les portables qui filmaient l'auraient amusé, tenus à bout de bras, et dépassant de tous les détails architecturaux, telles de mauvaises herbes.

D'autres policiers étaient arrivés entre-temps. Dix-sept en tout selon Helge. Un drôle de nombre. D'autres faisaient des rondes dans le hall, vérifiant les entrées et les sorties. Un autre policier s'approcha tranquillement. Au lieu de l'équipement de combat, il portait un uniforme classique avec une casquette. À son attitude, on devina aussitôt qu'il s'agissait d'un supérieur. Il passa à l'intérieur du cercle et se dirigea vers les suspects.

— Madame Roberts, soupira-t-il dans un anglais impeccable, dans quel pétrin vous êtes-vous encore fourrée ? (Il adressa un signe apaisant à ses hommes, avant de continuer.) Nous étions convenus que vous ne viendriez qu'une fois la situation sous notre contrôle. Venez. Vous aussi, monsieur Allen. Vous autres, ne bougez pas.

Ils obéirent. Du geste avec lequel on chasse une mouche obsédante, il leur indiqua une place derrière les policiers.

— Restez là. Vous pouvez baisser les mains.

Levinson avait posé les mains sur sa tête, sans que cela gênât les policiers. Helge ne fut pas surpris que ses épaules frêles et ses bras décharnés n'eussent pas la force de tenir la position. Il l'était davantage de voir qu'Eugene faisait de même.

Helge n'avait pu percevoir que les derniers instants de sa tentative de fuite. Il se demandait encore si ce qu'il avait vu, la rapidité du garçon, le saut qu'il avait fait, était le fruit de la fatigue due au voyage, ou si ses sens étaient détraqués à cause des circonstances.

Les doigts d'Eugene jouaient avec ses boucles sur le sommet de son crâne, comme le font parfois les enfants pensifs ou ennuyés. Quelque chose brilla dans sa main. Helge identifia un minuscule contenant en verre, pas plus gros qu'une phalange du garçon. Il en faisait tourner une extrémité. Soudain, tous les événements et les nombreuses remarques des heures passées faisaient sens.

S'il essayait maintenant de prendre son bien au garçon et qu'il baissât les mains, il prenait le risque que les policiers perdissent leur sang-froid. Il aurait une chance s'il parvenait à ménager un effet de surprise. Cet enfant étrange ne s'attendait sans doute pas à ce que quelqu'un fît le moindre mouvement sous la menace des armes.

— Qu'est-ce que tient Eugene dans la main ? hurla-t-il. Il essaye d'ouvrir quelque chose. Qu'est-ce que c'est ?

Au même moment, il essaya de saisir les mains du garçon. Les soldats hurlèrent à leur tour, pointèrent leurs armes, Jessica cria aussi, tant et si bien qu'on ne comprit plus rien. Helge parvint à attraper le poignet droit d'Eugene, puis le gauche. Il se défendit avec une force hors du commun, mais l'homme était plus fort. De toutes ses forces, il lui écarta les bras afin qu'il ne pût ouvrir son récipient. Du coin de l'œil, Helge vit les soldats s'éloigner. Le gamin tentait d'ouvrir le tube en verre avec son pouce et son index.

— Laissez-moi ! lui criait Eugene. Vous ne savez rien ! Qu'est-ce que vous croyez que j'ai ici ?

Il essaya de nouveau de se défaire de la poigne d'Helge, ses jambes gigotaient, mais l'homme tenait bon. Le corps du gosse s'affaissa lorsqu'il rendit les armes et Helge relâcha son étreinte. Eugene en tira profit pour lever le bras gauche et balancer le tube dans le hall.

Helen ne vit pas ce qu'Eugene avait balancé. Plusieurs personnes cependant réagirent sur-le-champ. L'homme avec lequel le garçon s'était battu le saisit plus vigoureusement et lui fit une clef de bras. Jessica Roberts suivit la trajectoire du tube. Elle se mit à courir pour l'attraper au vol, se jeta par terre, les bras en avant. Le commandant de police aboyait des ordres, des policiers se ruèrent sur les trois hommes et l'enfant et les plaquèrent contre le sol.

Jill lâcha un juron. Elle donna son sac à Helen et partit.

— Où vas-tu ?

— Je dois aider Eugene !

Helen ne bougea pas de derrière la colonne, en compagnie des passagers qui se cachaient encore et filmaient les événements. Instinctivement, elle serra le sac contre sa poitrine.

Jessica se releva. Une de ses mains fermée. Elle l'ouvrit et regarda ce qu'il y avait dedans, tripota le tube pour l'examiner et l'empocha.

Les policiers continuaient de brailler des ordres. Personne n'avait réalisé que Jessica avait récupéré l'éprouvette. Eugene continuait de se débattre en piaillant. Sa voix haut perchée de gamin contrastait avec les ordres secs des forces de l'ordre.

Seules des bribes lui parvenaient.

— Je... pas seul... que... là !

Il se défendait contre la poigne du policier qui lui tenait les mains

dans le dos.

— Elle, là-bas ! hurla-t-il soudain.

Jill arrivait à travers le hall, en toute décontraction, une main dans la poche.

— Vous devez vous occuper d'elle !

Tous les regards se tournèrent vers la jeune fille qui retirait la main de sa poche.

— Est-ce ? dit Jessica. Jill Pierce ?

Helen se tapit davantage encore derrière le pilier. Les policiers se tendirent et pointèrent leurs armes sur Jill qui regarda autour d'elle.

Elle sembla réaliser le caractère désespéré de sa situation. Détendue et concentrée, elle obéit aux canons des armes et aux ordres beuglés des forces de l'ordre qui l'invitaient à rejoindre le groupe.

Greg connaissait cette fille qui attirait tous les regards, seule au milieu du hall parmi tous les passagers apeurés. Son regard glissa sur eux. Il devait y avoir des centaines de personnes au début des événements. Une grande partie était encore là, qui essayait d'obtenir une meilleure perspective pour filmer. Les plus téméraires allaient d'un point à un autre, l'échine courbée. Son regard s'arrêta sur une colonne. Il lui sembla distinguer une silhouette accroupie en bordure du petit groupe. Son cœur se mit à battre la chamade, il transpira. La position, les cheveux, la forme de la tête, les membres. Il mit sa main sur sa bouche pour contenir un cri. Sa mâchoire se crispa, puis il pleura.

Les épaules d'Helge étaient meurtries par la brutalité des policiers. Ils lui avaient passé des menottes, les mains dans le dos, ainsi qu'à ses deux acolytes. Les petites mains d'Eugene étaient liées par des serre-câbles. Helge avait compris que Jessica était parvenue à récupérer le tube.

La jeune fille fut soudain appréhendée par les policiers et conduite vers eux. Helge la reconnut sur-le-champ. C'est elle qu'il avait vue lors de sa première visite chez Eloxy, en train de s'entretenir avec Rand Levinson et qu'il avait prise pour une stagiaire.

— Idiot, souffla-t-elle à Eugene qui ricanait.

Qu'est-ce qu'ils avaient à voir ensemble ? Les enfants... Helge eut le sentiment que Jessica Roberts et Rand Levinson en savaient plus qu'ils

ne voulaient l'admettre.

— T'as gagné le gros lot, fit Jill. On a fait tout ça pour rien. Ils vont nous mettre en prison. Dans le meilleur des cas.

— T'aurais pas dû venir, glapit le garçon.

— Putain ! Tu es l'un de nous ! Je devais t'aider !

— Parce que t'es la plus grande, c'est ça ? Épargne-moi ta pitié ! J'ai pas besoin de ton aide ! Je n'en ai jamais eu besoin ! Je te déteste !

Quelques mètres dans leur dos, Jessica Roberts discutait avec le commandant de police qui la considérait avec mépris.

Helge sursauta. En criant, Eugene se rua sur le dos de Jill. Il lui avait fait une clef de bras. Ses poignets étaient profondément labourés et ensanglantés. Il était parvenu, avec sa force surhumaine, à se dégager de ses entraves. Il tentait d'ouvrir la main de la fille.

— Tu n'en feras rien !

Elle se libéra dans un violent soubresaut et projeta le garnement à plusieurs mètres du sol en pierres, ainsi qu'une petite fiole identique à celle du garçon, qui roula en retombant. Les deux gamins se jetèrent dessus. Lui fut plus rapide. Elle était retenue par deux policiers ; elle essaya de leur échapper, mais ils la plaquèrent sur le sol, non sans difficulté, un homme pendu à chacun de ses membres. Trois autres avaient encerclé Eugene.

— Il est contaminé ! hurla la jeune fille en anglais et en portugais en se tortillant sous les genoux des agents. Comme moi ! Lâchez-moi !

Ils se figèrent. Ils jetèrent un regard inquisiteur à leur chef. Jessica écarta les bras pour calmer le jeu et dire quelque chose. D'un signe de tête, le commandant donna l'ordre de relâcher Jill. Les hommes se relevèrent, reculèrent et mirent Jill en joue.

Helen, apeurée, regardait ce qu'il se passait, tandis que la plupart des voyageurs encore présents prenaient la poudre d'escampette suite aux déclarations de Jill. Les fonctionnaires furent de nouveau sous tension : ceux qui surveillaient les suspects comme ceux qui accompagnaient les voyageurs vers les sorties afin de dégager le hall. Helen, choquée, troublée et soulagée à la fois que personne ne l'ait encore identifiée, se demandait si elle devait rester ou mettre à profit cette pagaille pour disparaître. Après tout, elle avait plusieurs milliers de dollars dans le sac de Jill ainsi que son ordinateur.

— Helen.

Elle se figea en entendant la voix de Greg. Ses mains sur ses épaules la firent frissonner.

— Helen.

Pour un peu, elle ne l'aurait pas reconnu. Des rides profondes lacéraient son visage, sa peau normalement bronzée était grise avec des taches rouges. Son sourire n'était qu'une sorte de grimace incertaine.

— Je... suis tellement désolé, balbutia-t-il.

Elle ne sut que répondre.

— On doit filer, dit-il. Maintenant ou jamais.

Il lui caressa le bras de sa main trempée de sueur.

Sous son pied, quelque chose craqua. Il le souleva, agacé, pour mettre au jour quelques petits éclats de verre minuscules et un peu de liquide.

Le bruit les fit partir. Les mains ensanglantées mais libres, Eugene sautait par-dessus la tête des policiers comme lorsqu'ils l'avaient vu pour la première fois à San Diego. Il accomplit un salto majestueux et retomba vers Jill. Elle ne fut pas assez rapide. Son pied gauche fut arrêté par son bras, mais le droit lui frappa la tête avec une violence rare. Il lui porta encore deux coups dans le crâne en bondissant, transformant la gamine en sac de frappe. Son corps s'effondra, sans vie, sous la clameur des personnes présentes. Helen en éprouva un sentiment de désespoir profond. La tête de Jill rebondit encore deux fois sur le sol. C'était fini.

Elle ressentait à peine la main de Greg sur son poignet, sa voix lui arrivait étouffée, elle ne pouvait détacher son regard de la fille, tandis que son mari la tirait dans la direction opposée.

C'est un monstre, se dit Helen. Imperturbable, il se tenait à côté du cadavre de Jill et se délectait de la crainte des forces de l'ordre quant à une probable contamination.

Eugene dut voir et comprendre le regard d'Helge.

— Quoi ? demanda-t-il d'un ton provocant. Vous voyez la fin logique de votre boulot. Et celle de vos collègues dans le monde entier. D'abord des micro-organismes, puis des plantes, puis des animaux. Pourquoi faire les choses à moitié ? Au bout de la chaîne, il y a l'homme. Demandez au professeur Allen là-bas. À madame

Roberts. À tous les autres...

Une partie de la conscience d'Helge se refusait de croire ce qui ne pouvait exister. Ce qu'il venait de voir était dû à sa fatigue et aux circonstances. Le comportement étrange d'Eugene n'était que le fruit des obsessions d'un gamin détraqué. Psychotique, parano, fou à lier. Mais en aucun cas il n'était ce qu'il prétendait.

Il tenait maintenant la fiole perdue par la jeune fille. Qu'est-ce qu'il y avait à l'intérieur ?

— Pourquoi as-tu fait ça ? lui demanda Helge.

Il se sentit aussitôt comme un idiot. Lui, Helge Jacobsen, PDG, menotté devant un enfant.

— Eugene, intervint Jessica, nous allons trouver une solution. Donne-nous...

— Madame Roberts, nous avons déjà discuté de tout. Mais volontiers. (Il lui tendit la main avec l'éprouvette.) Voici ce que Jill...

Jessica ne put s'en saisir parce que Jill se trouva soudain debout à côté de lui comme ressuscitée. Elle lui prit la fiole et disparut aussi vite.

Elle atterrit maintenant derrière Jessica, qui se tourna en un éclair et ne vit que son dos alors qu'elle courait à toute vitesse. Elle se rua à sa suite, attrapa son pied, la jeune fille trébucha, s'arrêta. Elle tripotait le tube à essai. Elle essaya de repartir, Jessica s'agrippait à sa cheville, la fille lui mit un coup de pied dans le poignet, Jessica ressentit une douleur aiguë. Ses doigts n'avaient plus de force, ils glissaient le long de la jambe de Jill. Les larmes aux yeux, elle vit Eugene qui arrivait.

Les policiers hurlaient de nouveau. Les enfants n'écoutèrent pas. Jessica se releva, sa main droite pendouillait, douloureuse, au bout de son bras, chaque mouvement du poignet lui provoquait une décharge jusque dans l'épaule. Elle hurla le nom des enfants de toutes ses forces.

La première salve résonna, c'était assourdissant. Le sol autour des enfants sembla disparaître dans des petits nuages de poussière. Jessica ne les entendait plus.

Jill tendit le bras avec l'éprouvette, s'apprêta à la balancer pour qu'elle se brise sur le sol et répande son contenu, toujours poursuivie par le garçon. La seconde salve dégagea un fin brouillard rouge autour de la silhouette de Jill. Elle chancela, tomba, resta allongée. Les balles fauchèrent Eugene, tout son corps se raidit, puis il s'écroula.

Ignorant la douleur et les tirs, Jessica courait vers les corps, elle glissa dans le sang et tomba à côté de la dépouille de la fille.

Elle s'agenouilla, écoeurée. À côté de sa main, l'éprouvette collait dans le sang. À quelques centimètres de son opercule. Ouverte ! De sa main valide, elle réunit les deux parties, referma l'éprouvette et la glissa dans une petite fiole que Rich lui avait donnée dans l'avion alors qu'ils anticipaient tous les scénarios possibles.

Elle ne parvenait pas à se relever.

— N'approchez pas ! hurla-t-elle les mains en l'air. Je suis en quarantaine ! Évacuez le hall, tout de suite.

Elle resta là, à côté des enfants, au bout de leur voyage. Elle ne sentait plus son poignet brisé, mais seulement les larmes qui roulaient sur ses joues. C'étaient des enfants, quand même !

Au neuvième jour et suivants

La neige tombait à gros flocons dans les rues de l'Upper West Side, à Manhattan. Megan Androover savourait sa soirée, installée sur le canapé, au coin du feu. Leur maison avait été fraîchement rénovée. Lionel travaillait encore dans son bureau du premier et leur fille Lily dormait dans sa chambre. On sonna. Se demandant bien qui ça pouvait être à cette heure tardive, Megan souleva son plaid et gagna la porte. Leur bonne, leur cuisinière et la gouvernante avaient les clefs. Les deux dernières étaient parties depuis des heures.

— Qui est-ce, chérie ? demanda Lionel.

On voyait un homme et deux femmes en manteau d'hiver sur l'écran à côté de la porte. Le chapeau de l'homme était recouvert de quelques flocons.

— Qui c'est ?

— Police, dit une des femmes, qui exhiba sa plaque devant la caméra. Je suis l'officier Donalds, voici mes collègues Shear et Maniz. On aurait quelques questions concernant une effraction dans le voisinage.

C'était arrivé fréquemment au cours des derniers mois.

— C'est qui ? fit encore Lionel.

— La police. Je les fais entrer.

— À cette heure ? Je descends.

Les trois policiers entrèrent ensemble lorsque Lionel arriva dans le

vestibule. Avant même que Megan ne pût refermer la porte, d'autres fonctionnaires entrèrent en trombe. En un instant, Megan et Lionel se retrouvèrent encerclés de huit policiers.

— Megan et Lionel Androover, pour des raisons de sécurité nationale, nous avons reçu l'ordre de vous emmener avec votre fille Lily.

Ses jambes se dérochèrent sous elle, deux fonctionnaires la retinrent.

— Je vous en prie, ne faites pas de complications. Emballez le strict nécessaire.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'énerva Lionel. On n'a rien fait d'illégal ! On a le droit de...

— Prenez ce qu'il vous faut pour vous et Lily pour quelques jours.

— ... de demander un avocat ! On ne fera rien de tout ça !

La veille, il avait entendu parler des événements de New Garden pour la première fois. Ses recherches sur Internet n'avaient abouti qu'à des reportages concernant une infection virale. On ne parlait pas des enfants modernes. Sa nervosité était alors retombée. Il n'avait pas voulu inquiéter son épouse et ne lui avait rien dit. Une erreur, comme il en faisait l'amère découverte.

— S'il vous plaît, monsieur Androover, fit la femme, sur un ton sympathique mais déterminé.

— Sécurité nationale, répéta Donalds. Ne compliquez pas les choses, je vous prie. Je suis convaincu que tout va finir par s'arranger.

Megan voulait demander où est-ce qu'on allait les emmener, ce qu'ils voulaient faire de Lily, si elle pouvait rester avec eux. Elle ne put dire le moindre mot.

— Vous n'avez pas la moindre idée de ce dont il s'agit, hein ? leur demanda Lionel à mi-voix.

En croisant le regard soucieux de son mari, Megan fut prise d'un malaise. Heureusement, Donald et Shear le rattrapèrent.

— Venez, fit doucement Donaldson en l'aidant à monter l'escalier. On va faire vos bagages. Où est Lily ?

La même scène se déroulait dans quarante et un logements des États-Unis. Au cours des jours suivants, cinquante-sept couples attendant un enfant, avec des bébés ou des enfants en bas âge, furent appréhendés dans six aéroports américains et conduits à leur nouveau

lieu de résidence sans montrer de résistance. Ils y resteraient jusqu'à nouvel ordre. Sept autres couples à l'extérieur du territoire national étaient recherchés par des commandos secrets.

Cent quatre-vingt-sept mères porteuses en Californie et dans sept autres États furent placées sous surveillance.

— **D**isparu ? Comment ça, disparu ? s'écria Gordon, énervé.

D'un haussement d'épaules, Stavros désigna les emplacements vides du laboratoire. À côté de lui, le directeur de la sécurité d'ArabAgric, également décontenancé.

— Plus rien, répondit le Grec. Lorsque je suis revenu après la pause déjeuner, les échantillons de maïs et votre ordinateur portable n'étaient plus là.

— C'est quoi ce bordel ? beugla Gordon.

— On fait des recherches, répondit-il, la mine figée.

— On a encore une copie des données dans la centrale, dit Gordon. Mais quand même...

Le téléphone de Stavros sonna.

— C'était Andwele. On doit partir tout de suite.

Gordon, Jegor et Andwele voyaient les volutes de fumée de loin, aussi imposantes que les nuages annonçant un orage violent. Plus ils approchaient, plus ils avaient un mauvais pressentiment. Le mur gris s'étirait sur toute la ligne d'horizon, nourri par des flammes de plusieurs mètres de haut. Le vent faible poussait la fumée dans leur direction, sous forme de cylindres menaçants.

C'était le champ de Njuma qui brûlait de la sorte, ainsi que ceux des paysans voisins, recouverts de maïs miraculeux, et leurs baraques

misérables. Quelqu'un d'autre que lui s'était chargé de faire disparaître ces plants. De manière radicale, péremptoire. Ils regardèrent l'incendie pendant quelques minutes, puis Gordon donna l'ordre de rentrer.

— Des esprits, grogna Andwele. Des esprits malins.

Jessica et sa mère, venue de Miami, savouraient le soleil de l'après-midi sous la véranda et regardaient les enfants jouer sur l'herbe tendre du printemps, où pointaient les premiers crocus. Colin apparut avec un plateau recouvert de tasses et d'une théière dont le bec laissait échapper un fin trait de fumée. Il servit les deux femmes et s'assit avec elles.

Depuis les événements de New Garden, Jessica ne pouvait plus regarder ses enfants sans penser aux modernes.

Après la mort de Jill et d'Eugene, elle dut rester quelques jours à São Paulo pour faire le nettoyage. Ils avaient pu rapatrier les dépouilles des enfants sans qu'il y eût trop d'examens de la part des Brésiliens.

Dans la précipitation, le virus d'Eugene avait été bâclé. D'après les tests, il n'aurait pu survivre hors de l'éprouvette et ne représentait donc aucun risque. Celui de Jill s'était répandu dans son propre sang, mais tout avait été décontaminé. Ce qui avait inquiété davantage Jessica et ses équipes, c'était le fait que la laborantine d'Eloxy avait parlé de deux éprouvettes récupérées par la jeune fille. Ils n'en avaient retrouvé qu'une. Il leur restait à espérer que la femme se fût méprise, que Jill n'en eût pas répandu le contenu ou qu'il fût inutilisable.

Jessica n'avait pas pris part aux débats entre les membres de la commission d'éthique et les politiques concernant l'avenir de New Garden, des enfants et des familles. Quelques jours durant, elle s'attacha à ce que le domaine fut transmis dans les règles à des unités spéciales. On lui donna d'autres missions après qu'Al Waters lui eut dit

que tous les enfants modernes seraient conduits dans un lieu clos où ils continueraient de vivre. On ne poursuivrait aucune de ces expériences.

En colère et déçue, elle avait demandé d'autres informations, mais le projet relevait du plus haut degré de secret-défense et on ne lui dit rien. Rich aussi était tenu à l'écart. Du moins le prétendait-il. À São Paulo, ils logeaient dans des endroits différents. Depuis, elle l'avait revu à plusieurs reprises à Washington autour d'un café. Il disait que ses nouveaux projets de recherche lui permettaient de tourner la page.

La concernant, elle était partisane de tout révéler. Plus le temps passait, plus cette envie s'estompait. Sans compter qu'elle ne détenait aucune preuve. Aucune liste des parents disparus, aucun génome d'enfants... Même ses vêtements souillés du sang de Jill et d'Eugene lui avaient été retirés par des agents spéciaux. Ajoutons à cela que les lanceurs d'alerte passent pour des traîtres à la patrie, et non pour des gens indispensables. Sans la moindre preuve, elle passerait pour une complotiste ridicule. Puis peut-être était-elle trop fidèle à son travail et à son pays.

— Ils sont géniaux, non ? fit sa mère en regardant les enfants. Ah ! J'ai l'impression que c'était hier que toi et ton frère gambadiez dans notre jardin ! Et maintenant ce sont les vôtres. Et un jour les leurs.

Parfois la vie nous joue des tours ; personne ne peut ou ne veut les prévoir, pensa Jessica, et on ne peut élaborer la moindre stratégie pour les surmonter à partir de nos expériences passées.

C'est ce qu'elle venait de vivre. Elle ignorait si c'était derrière elle, ou encore présent. Elle en aurait bien parlé à Rich. Jusqu'alors elle n'avait rien dit à Colin des enfants modernes ni de New Garden.

Elle croqua dans un biscuit. Les rires des enfants de New Garden résonnaient à ses oreilles en écho avec celui des siens sur la pelouse.

Greg caressait tendrement le ventre d'Helen. Il était maintenant bien bombé. Comparée au soleil de Rio, la main de son époux lui paraissait froide. Il l'embrassa furtivement sur la joue avant de s'étendre dans son transat, l'ordinateur sur ses cuisses. Depuis le balcon de leur appartement, ils voyaient la mer. Pourquoi n'avaient-ils pas vécu ainsi plus tôt ? Greg se consacra de nouveau à son boulot. Son travail d'analyste-programmeur indépendant dans le domaine contesté de la technologie financière lui avait permis de trouver rapidement suffisamment de contrats sur des plates-formes en ligne, en utilisant un pseudonyme, pour financer leur appartement et leur vie à Rio. Ils avaient utilisé l'argent du sac de Jill, un quart de million de dollars, en guise de capital de départ. La métropole leur permettait de rester aisément anonymes, y compris pour les visites médicales, grâce à leur pactole.

L'ordinateur portable de Jill se trouvait la plupart du temps dans le coffre-fort de l'appartement. Crypté, inviolable malgré les nombreuses tentatives de Greg. Peut-être était-ce mieux ainsi.

Sur les conseils de son époux, Helen recourait à plusieurs procédés d'anonymisation pour surfer sur Internet, comme les réseaux privés virtuels ou TOR, surtout lorsqu'elle faisait des recherches sur les événements de San Diego. Si les services secrets surveillaient certaines requêtes, alors ils ne pourraient remonter jusqu'à eux. Depuis des mois, elle ne trouvait rien de neuf. Trois semaines après le bouclage de New Garden, le domaine avait été rouvert. Les occupants avaient déménagé pour la plupart, l'école, les installations médicales et les laboratoires avaient été fermés. Tout un tas de théories complotistes

s'étaient développées à partir des nombreux enregistrements en ligne des événements survenus à l'aéroport de São Paulo-Guarulhos, notamment au sujet des sauts incroyables des enfants. Un certain Jim Delrose, l'ancien garde du corps de Jill, était même devenu une personnalité incontournable de cette communauté.

— Ce ne sont pas des enfants normaux, expliquait-il dans une vidéo. Chacun peut s'en rendre compte ! La fille et sa prétendue mère, aujourd'hui disparue, étaient liées à New Garden. D'après les informations officielles, il s'agissait d'un risque d'infection virale. Mais je vous le dis, moi : on y faisait des expériences génétiques sur des êtres humains !

D'autres, anonymes, en arrivaient à la même conclusion : d'anciens collaborateurs ou de potentiels clients qui n'osaient rendre la chose publique, supposait Helen. Comme toutes les théories du complot, elles ne conduisaient nulle part.

Elle n'avait cessé de chercher des informations sur Diana et Mike Kosh. Elle n'avait rien trouvé : ni sur les réseaux sociaux ni où que ce soit sur la Toile. Ça la rendait soucieuse et triste, tout en la confortant dans leur choix de vivre cachés à Rio.

Alors qu'au début Helen avait consacré des heures à ces recherches, ça n'était plus maintenant qu'une curiosité vague. Elle jetait dorénavant un coup d'œil sur Internet une fois par semaine. Ce jour-là toutefois, une photo de Mike apparut, vieille de deux jours.

Trois hommes en costume, sans doute à une conférence.

Celui de droite était Mike. Aucun doute.

Au bout de deux minutes, Helen apprit non sans excitation que l'homme se trouvait à une conférence à Los Angeles. Mike vivait et avait l'air en pleine forme ! Elle fut traversée d'un sentiment de soulagement. Et Diana ? Comment allait-elle ? Ils avaient dû se plier aux exigences des autorités. Ses pensées s'entrechoquaient.

— Regarde, Greg !

Une demi-heure plus tard, il avait trouvé le contact de Mike et mis en place un appel téléphonique sécurisé. Pour ce genre de choses, avoir un nerd dans sa famille était vraiment d'une grande aide. Il composa le numéro sous le regard nerveux de sa femme. Au bout de deux sonneries, une voix.

— Allo ?

— Salut Mike ! C'est moi, Greg Cole. Comment ça va ? Mon Dieu ! Où étiez-vous ? Vous avez disparu sans laisser une trace !

— Salut Greg ! Je pourrais dire la même chose de vous. Une longue histoire, si tu savais. Pour résumer : on est chez nous, on va bien, et dans quatre mois on aura des triplés.

Ils échangèrent un regard.

— Vous avez... je veux dire... des modernes ?

— Bien sûr ! Normalement je n'ai pas le droit d'en parler, mais, pour toi, je peux faire une exception. Tu connais toute l'histoire, après tout.

— Mais... pour pouvoir retourner à la maison, Diana ne devait-elle pas...

— Au début, si. Mais elle ne voulait pas. Ils ont commencé par nous retenir. Au bout de quelques semaines, les autorités changèrent d'avis. Le coup classique. Tous les clients qui refusaient, comme nous, ont été autorisés à rentrer chez eux. Il faut simplement que nous conservions le secret. Un jour ou l'autre, l'administration rendra la chose publique. C'est ce qu'ils disent. Et le cas contraire, alors tant pis. On aura nos enfants. Et vous ? Comment allez-vous ? Où êtes-vous ?

Autre échange de regards. Hésitation. Méfiance. Précaution.

— Très bien, merci. On attend des jumeaux.

— Félicitations ! Mais arrêtez de vous cacher ! Venez nous voir !

— Qui nous dit...

— Greg, enfin ! Ils nous ont posé des questions sur vous pendant des semaines. Ils misaient sur le fait que vous finiriez par appeler. Ils sont sans doute en train d'écouter notre conversation et de vous localiser !

— Impossible.

Helen se crispa. Mike avait toujours été vantard, mais sa décontraction démonstrative lui semblait suspecte.

— Ce ne serait pas un problème pour vous. L'affaire est résolue. Vous pouvez venir ! Attends.

Helen et Greg l'entendirent farfouiller, puis il leur donna un numéro de téléphone et un mail. Helen les entra dans son ordinateur.

— Vous pouvez me joindre comme ça. Je dois y aller. Dites-moi quand vous êtes de retour !

Tonalité.

Helen lisait dans le regard de Greg le même trouble. Ils lurent le numéro de téléphone et l'adresse mail.

— Qu'est-ce que t'en penses ? demanda Greg. C'est un piège ?

Épilogue

Le conseiller principal à la sécurité Al Waters avait convoqué une réunion dans la salle de crise. La présidente et son directeur de cabinet étaient présents, les secrétaires à la Sécurité intérieure, à l'Intérieur et à la Défense, ainsi que le nouveau directeur du département secret créé voilà quatre mois, HuGeM Affairs (Human Genetic Manipulation). Les collaborateurs étaient assis derrière leurs patrons.

L'assistant du secrétaire à la Sécurité intérieure distribua des chemises estampillées « Top Secret ». On pouvait lire sur l'écran situé sur la largeur de la salle « Nouvelles découvertes suite aux expériences sur le germen humain ».

Le secrétaire se leva.

— D'après des informations recueillies par nos services secrets, une filiale du Beijing Genomics Institute fait des diagnostics préimplantatoires dans le plus grand secret. On sait déjà depuis plusieurs années que le BGI procède à la collecte du code génétique de dizaines de milliers de personnes à l'intelligence supérieure depuis les années 2000, leur permettant d'analyser les présumés gènes de l'intelligence. D'après ce que l'on sait, cette filiale choisit des ovules fécondés présentant toutes les caractéristiques génétiques d'une grande intelligence ainsi que divers atouts physiques. Nous verrons les résultats concrets de cette méthode dans quelques années seulement, bien entendu. Si ces tentatives étaient fructueuses, on ne peut exclure que de grandes parties du peuple chinois seront supérieures à l'ensemble de la population mondiale.

— Hormis les enfants modernes de New Garden, corrigea le

directeur de HuGeM. Ils sont bien mieux. Grâce aux recherches de Jill, nous sommes bien plus en avance. Seulement, le monde n'en sait rien. Quelle bonne chose que nous ayons déplacé tout ça à Antonio et que nous poursuivions les recherches !

Le secrétaire le gratifia d'un regard de travers en pinçant les lèvres.

— Ce n'est pas tout, docteur Winthorpe. Des mères porteuses ont reçu des ovules génétiquement modifiés il y a quelques semaines en Chine. Nos informations ne sont pas d'une grande précision dans ce cas, mais manifestement cette série d'expériences vise à améliorer différentes capacités cognitives ou physiques. Comme à New Garden.

— Et alors ? glapit Stanley Winthorpe. On a douze ans d'avance ! J'accepte le défi ! Transformons génétiquement le peuple américain ! La compétition a commencé !

Postface et remerciements

Évolution est un roman où s'entrecroisent la réalité, la liberté narrative et l'imagination. Notons toutefois que la réalité et l'imagination se rapprochent à grande vitesse, comme chacun pourra le constater en effectuant des recherches Internet.

Les débats au sujet des nouvelles technologies sont animés. Ainsi, la Commission européenne a décrété en juillet 2018 que les plantes obtenues par Crispr/Cas9 devaient être soumises aux directives européennes sur les OGM.

Je remercie, pour les informations qu'ils m'ont communiquées et pour leur disponibilité, comme pour leurs bonnes idées, Klaus Huber, Philipp Schaumann, Christian Reiser et quelques autres (les intéressés se reconnaîtront...). Je remercie bien entendu mon équipe chez Blanvalet et mon agent Michael Gaeb. Comme d'habitude, je remercie ma femme pour son soutien. Et je vous remercie, chères lectrices, chers lecteurs, de m'avoir de nouveau offert quelques heures de votre temps précieux !

Si ce livre vous a plu, que vous voulez en savoir plus à son sujet ou sur son thème, ou sur mes autres romans *Blackout* et *Zéro*, rendez-vous sur : www.marcelberg.com

Cet ouvrage est la traduction intégrale,
publiée pour la première fois en France,
du livre de langue allemande : *HELIX*,
édité par Blanvalet Verlag, München.

Conception graphique : Cédric Parisot, d'après un
motif © Shutterstock
et d'après une couverture de www.buerosued.de

© 2016, Marc Elsberg pour l'édition originale
© 2019, Librairie Arthème Fayard,
pour la traduction française.

This edition published by arrangement
with Literarische Agentur Michael Gaeb, Berlin,
and L'Autre Agence, Paris, France. All rights
reserved.

Dépôt légal : novembre 2019

ISBN : 9782213714370

Table

Couverture

Page de titre

Au premier jour

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Au deuxième jour

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Au troisième jour

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Chapitre 50

Chapitre 51

Chapitre 52

Chapitre 53

Chapitre 54

Chapitre 55

Chapitre 56

Chapitre 57

Au quatrième jour

Chapitre 58

Chapitre 59

Chapitre 60

Chapitre 61

Chapitre 62

Chapitre 63

Chapitre 64

Chapitre 65

Chapitre 66

Chapitre 67

Chapitre 68

Chapitre 69

Chapitre 70

Chapitre 71

Chapitre 72

Chapitre 73

Chapitre 74

Chapitre 75

Chapitre 76

Chapitre 77

Au cinquième jour

Chapitre 78

Chapitre 79

Chapitre 80

Chapitre 81

Chapitre 82

Chapitre 83

Chapitre 84

Chapitre 85

Chapitre 86

Chapitre 87

Chapitre 88

Chapitre 89

Chapitre 90

Chapitre 91

Chapitre 92

Chapitre 93

Chapitre 94

Chapitre 95

Chapitre 96

Chapitre 97

Chapitre 98

Chapitre 99

Au sixième jour

Chapitre 100

Chapitre 101

Chapitre 102

Chapitre 103

Chapitre 104

Chapitre 105

Chapitre 106

Chapitre 107

Chapitre 108

Chapitre 109

Chapitre 110

Chapitre 111

Chapitre 112

Chapitre 113

Chapitre 114

Chapitre 115

Chapitre 116

Chapitre 117

Chapitre 118

Chapitre 119

Au septième jour

Chapitre 120

Chapitre 121

Chapitre 122

Chapitre 123

Chapitre 124

Chapitre 125

Au huitième jour

Chapitre 126

Chapitre 127

Chapitre 128

Chapitre 129

Chapitre 130

Au neuvième jour et suivants

Chapitre 131

Chapitre 132

Chapitre 133

Chapitre 134

Épilogue

Postface et remerciements

Page de copyright